

REVUE

DE PARIS.

REVUE
DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE PARISIENNE.

—

TOME ONZIÈME.

NOVEMBRE 1840.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

—

1840

SALVATOR ROSA.

LA GUERRE. — BABYLONE. — L'ENVIE.

IVe, Ve ET VIe SATIRES (1).

La quatrième satire de Salvator Rosa a pour sujet ou au moins pour titre : *La Guerre;* car des six cents et quelques vers dont elle se compose, il y en a plus des deux tiers employés à des déclamations générales contre les mœurs privées des contemporains du poëte.

Ce n'est certes pas sans raison que l'artiste s'est élevé contre les guerres intestines auxquelles l'Italie a été en proie de son temps, et qu'il a signalé la mauvaise administration et l'avarice des princes qui gouvernaient les différentes parties de cette contrée, comme la cause principale des désordres civils et des guerres acharnées qui ont rendu alors les populations de l'Italie si malheureuses.

Salvator Rosa avait été témoin des efforts injustes que le pape Urbain VIII, entraîné par les projets ambitieux de son neveu, le cardinal Antoine Barberin, avait faits pour ravir le duché de Castro au duc de Parme ; il avait vu les tristes résul-

(1) Voyez tome X, page 92.

tats de cette guerre dans laquelle les Vénitiens, les Modénois et les Parmesans s'étaient ligués contre le saint-siége ; il était témoin de la jalousie incessante de la France et de l'Espagne, entretenant des armées en Italie sous prétexte de protéger le Milanais et la Lombardie. Enfin il lui était facile de reconnaître l'abus que les princes faisaient de la faculté de lever des impôts ou d'établir des gabelles pour subvenir aux dépenses de guerres qui, même si elles eussent été suivies de succès, n'auraient rapporté aucun bien ni aucune richesse au pays.

Tous ces vices de gouvernement, tous ces abus de pouvoir établis dans les divers États de l'Italie, étaient plus fortement enracinés encore dans le royaume de Naples, gouverné ou plutôt tyrannisé par des vice-rois à qui la nonchalance des monarques espagnols laissait faire aveuglément toutes leurs volontés. A ce sujet tous les historiens s'accordent pour dire que, si jamais révolution populaire a été justifiée par la conduite des grands, c'est celle qui, commencée à Palerme et sur quelques autres points de la Sicile, vint éclater en 1647 à Naples à la voix du pêcheur Mas-Aniello.

Salvator Rosa, on le sait, a pris une part active à ce grand événement, le seul duquel il parle sans l'obscurcir, selon son usage, du voile de l'antiquité. Quoiqu'il ne nomme pas Mas-Aniello, ce n'est point une allusion qu'il fait à sa personne, mais bien son histoire qu'il écrit.

Si Salvator eût été inspiré dans toutes ses satires comme dans le passage consacré au tribun de Naples, ces pièces de poésie, malgré l'infériorité de leur mérite littéraire, auraient un très-grand prix. Les vers par lesquels il célèbre la révolution de Naples et son héros sont pleins de passion; et deux mots que la passion et la colère ont dictés en apprennent plus, fort souvent, que des pages de raisonnements alambiqués et de froides déclamations.

Dans cette satire de *la Guerre,* l'auteur est censé s'entretenir avec Timon le misanthrope. Après avoir satisfait pendant soixante vers à sa manie déclamatoire, Salvator Rosa dit à son interlocuteur :

« Si les maux, si les misères des autres, Timon, plaisent à ton âme, si elles lui communiquent quelques joies, apprends comment mon Sebes (Mas-Aniello), ayant changé les pacifi-

ques cornemuses en sistres belliqueux, a délaissé la mer tranquille. Vois les serpents (soldats espagnols) dévorés par les cigognes ; regarde cette fumée d'incendie, holocauste de rapines et de honte ! Admire comme tous ceux qui ont arrêté les exactions et les vols, qui ont dompté l'hydre des maux, bravent la mort sans crainte ! Admire comment un homme de la populace et tout nu, un pêcheur, un ver, tout désarmé qu'il fût, a eu le pouvoir, par l'élévation de son courage, de réprimer tant d'injustices en un seul jour ! Admire cette âme sublime dans un homme de basse extraction, qui, pour conserver l'honneur de sa patrie, fait courber les fronts les plus altiers au niveau des plus humbles ! Ne penses-tu pas que les temps des Codrus et des Ancyre sont revenus, puisqu'un vil pêcheur fait la leçon aux rois ? »

Immédiatement après ce passage et pour justifier l'entreprise de son héros, le poëte fait un tableau des excès de pouvoir que commettent les princes et des malheurs des peuples.

« Les rois, dit-il, ont établi des gabelles jusque sur les mauvais lieux, et le peuple, pour soulever tant soit peu le poids qui l'opprime, va jusqu'à mépriser les gibets. Les cygnes orgueilleux sont forcés de le céder au pélican généreux, pour qui la mort n'est rien, si, en faisant le sacrifice de sa vie, il se rend utile aux autres.

» Mais mon coursier poétique s'emporte, et j'oublie qu'aujourd'hui les monarques ont les ongles si longs qu'au lieu de tondre ils écorchent. Mais qui sait si d'ici à quelques mois, comme le Danois Christiern et le Lydien Achée, ils n'auront pas les chaînes aux mains et la corde au cou ?

» Quand viendra l'homme qui pourra se vanter de voir des princes justes gouvernant des cités chastes et honnêtes? Les mœurs des souverains sont cause que tout est exposé à des dangers continuels. La foi, nos biens, notre honneur, tout est devenu un jeu pour eux. Quand j'aurais l'œil perçant de Lincée et que les hommes seraient transparents comme le verre, je ne pourrais faire connaître le cœur d'aucun. Le siècle est si gâté, si pourri, que ceux-mêmes qui s'étaient dirigés d'abord vers le bien, sont forcés de rebrousser chemin. Il n'y a pas à dire, Timon, il faut se chausser de bottes imperméables, car la fange du vice nous inonde de tous côtés, et personne ne peut

éviter ses souillures. D'y penser seulement me glace ! Tel applaudit ostensiblement à mon honneur, qui, en secret, cherche à lui porter atteinte. Vainement se sent-on fier d'avoir une âme sainte et magnanime, si l'on n'a pas dans sa bourse de l'argent à dépenser. Chacun exerce son génie à se faire un calus au cœur pour pécher à l'aise, et dans ce déluge de vices noirs et profonds il ne se trouve pas d'arche où le juste puisse se sauver. Que le ciel pardonne à ceux qui ont trouvé de nouveaux mondes, comme si celui que nous habitons ne suffisait pas à laisser commettre des fautes pour cent *mondes immondes !*

» L'autel de la volupté ne laisse plus d'encens pour celui d'Apollon. En quelque lieu que je dirige mes pas, je n'entends parler que de manger, et partout on voit fumer les tables de nos crapuleux Lucullus. Avec la tête dans le ventre et le ventre dans la tête, Asino et Niseo pensent, font des spéculations et combinent les moyens de détruire Bromius (d'accaparer les vins) et d'appauvrir Ségeste (d'exporter les grains). Pour eux, c'est une bien plus grande gloire d'avoir leurs buffets bien garnis que de posséder la bibliothèque de Pisistrate, parce qu'il leur importe bien plus de s'engraisser que de s'instruire.

» Parlerai-je de l'abus des vêtements? La science suprême consiste à se parer, et pour rivaliser avec la coiffure d'Absalon, on se teint les cheveux selon l'usage des Nazaréens et des Agathyrses. Du reste, personne ne peut plus distinguer les hommes des femmes, ni savoir si l'on parle à Clystène ou à Myrrha, à Salmacis ou à Hermaphrodite, tant on en est venu à faire un mélange bizarre des culottes et des jupons. Qu'importent les disputes du portique et du lycée, aujourd'hui qu'un tailleur de Paris est plus estimé que Thalès ! Car, sous notre ciel, il n'y a de modes en faveur que celles qui viennent de France ou qui auraient été approuvées à Milet (1). L'Italie se distingue entre les nations par son goût effréné pour tous les genres de luxe.

» Quant à ceux qui cherchent les Actéons, ils n'ont pas besoin de s'embusquer dans les bois, car les Dianes modernes

(1) Ville d'Ionie, célèbre par son grand commerce et la dépravation de ses mœurs.

fournissent plus de cerfs cornus aux villes qu'aux forêts, et le déshonneur est devenu si commun, le libertinage si audacieux, que.... (1). »

Mais je passe quelques vers imités de la cent vingt-deuxième épigramme d'Ausone, et qui pourraient être attribués à l'Arétin, pour rejoindre Salvator Rosa lorsqu'il signale la manie des voyages, le goût des *tours* en Europe que les Anglais et Milton en particulier mirent à la mode vers ce temps. Il blâme les Italiens de ce qu'ils imitent les étrangers. Peu à peu sa bile s'aigrit, et des courses particulières il en vient aux *voyages* des armées française et espagnole, « qui, dit-il, ne pouvant se nourrir que de sang, font leur pâture habituelle du monde, en promenant de tous côtés leur orgueil et leur férocité mercenaires.... Étrange folie, s'écrie le poëte un peu plus loin, que cette rage de guerre, preuve de l'inconséquence des hommes qui, attachés à la vie comme ils le sont, courent cependant se jeter volontairement à travers les lances et les arquebusades ! A quoi bon alors adresser des prières à Dieu, former des colléges de médecine pour guérir les maladies, composer des sirops, des élixirs et des magistères de perles? Pourquoi fatiguer le ciel de vœux, enrichir les chirurgiens et les apothicaires, couvrir le mur des églises de tableaux votifs, le tout pour finir par se faire tuer dans un champ de bataille ou se noyer dans les flots?....

» Mais qui pourrait, sans risquer sa tranquillité, dire combien de gens brandissent la lance d'Achille sous la peau de lions, qui ne sont réellement que des lièvres ! Aussi Pasquin se moque-t-il avec raison de la tourbe des poëtes qui, pour quelques baioques (sous), chantent le Mars espagnol et l'Alcide français. S'il fallait absolument que les monarques exposassent leur peau au fer et à la canonnade, tout irait bientôt fort mal pour eux. Mais comme ils ont trouvé des bras de louage, chaque souverain évite le champ de bataille, ainsi que les

(1) Come bestie s' impregnano parenti ;
L' adulterio e lo stupro è fatto uzanza.
Trescano in piu d' un letto i trè contenti ;
E da sette anni in sù non son zitelle.

chiens fuient devant les coups de pierres. Ils suivent l'exemple du singe, qui, pour tirer les marrons du feu sans se brûler, emprunte la patte du nigaud de chat. »

Pour faire ressortir tous les inconvénients et les malheurs qui résultent de la guerre, Salvator Rosa raconte deux fables d'une longueur excessive, dont la conclusion est : Que, pour un homme qui profite de la guerre, il y en a des millions qu'elle tue.

« Hé bien ! laisse faire les hommes, lui dit alors Timon, car, dans l'état honteux où ils sont tombés, il n'y a que le fer et l'acier qui puissent les guérir. » — « Tu as raison, répond l'auteur, laissons-les faire, car il est certain que, pour guérir certaines mauvaises têtes vides, le meilleur remède est le cimeterre (*che per guarir certe testacce vuote, il piu sano spedale è il cimitero*). » Ces paroles, écrites par la même main qui n'épargna pas les soldats espagnols dans les rues de Naples, ne sont pas sans portée; aussi ne peut-on les lire sans émotion. C'était de cette manière et par un baptême de sang que Sylla prétendait régénérer le peuple romain.

L'idée dominante dans cette satire de *la Guerre* est que ce fléau résulte immédiatement de l'avarice des princes, qui ne rougissent pas d'employer tous les moyens que leur fournissent les abus du pouvoir pour satisfaire leur ambition ; et, en effet, il y a peu d'époques dans l'histoire où, comme dans le XVIIe siècle, l'or soit devenu dans la main de la société un mobile plus puissant, dont la possession ait eu plus d'importance. Avant le pontificat d'Urbain VIII et la gestion de ses neveux les Barberins, ainsi que sous le règne d'Innocent X, c'est-à-dire depuis 1625 jusqu'en 1654, jamais la simonie, les exactions et les vols n'avaient été mis en usage par les premiers fonctionnaires de l'État avec autant d'audace. Je ne sais même pas si l'on peut désigner comme audacieux des délits et même des crimes auxquels tous ceux, petits et grands, qui étaient employés dans le gouvernement de l'État, prenaient part, sans avoir jamais l'idée de se dénoncer les uns les autres. Les plus honnêtes alors étaient ceux qui restaient muets sans mal faire. C'est cette inconcevable société au milieu de laquelle Salvator Rosa a vécu, a été vanté, a fait sa fortune, et qu'il nous a peinte dans ses satires ; et ce qui achève de faire connaître l'auteur et

ses contemporains, c'est la liberté avec laquelle Salvator récitait ses diatribes rimées à Rome même et l'empressement que les grands, qu'il traitait si mal, mettaient à les entendre.

Il doit y avoir évidemment dans ces écrits une foule d'allusions qui étaient fort claires en 1647, mais auxquelles nous ne comprenons rien aujourd'hui, en sorte qu'une bonne partie de l'âcreté de la verve du poëte se transforme pour nous en traits insignifiants. Mais tout émoussés qu'ils nous paraissent, on aurait peine à comprendre que la cour de Rome, et tout ce qui l'entourait sous Urbain VIII, Innocent X et Alexandre VII, en ait pu supporter les blessures, si l'histoire de tous les pays ne nous apprenait que, lorsque la corruption des mœurs succède à un certain degré de civilisation, la société en vient à ce mépris d'elle-même, qu'elle se rit et s'amuse ouvertement des turpitudes qu'elle commet. C'est ce qui est arrivé en Angleterre sous Charles II, en France sous le Régent et sous Louis XV, à Florence sous Gaston, le dernier des Médicis, et ce qui avait eu lieu auparavant, à Rome, sous les pontificats d'Urbain VIII et d'Innocent X. Tous ceux qui composaient la cour de ces princes de l'Église, les cardinaux, les ambassadeurs, les hommes d'État, les grandes dames de la ville éternelle, tous briguaient la faveur d'aller se faire dire en face par le poëte-comédien qu'ils étaient des simoniaques, des bourreaux, des exacteurs, des libertins ou des courtisanes déhontées. Soit dans ses vers, soit dans ses lettres, Salvator Rosa, qui ne manque pas de se plaindre des moindres torts qu'on a voulu lui faire, ne dit pas un seul mot qui donne à penser qu'on l'ait jamais tourmenté au sujet de ses satires, qu'il récitait continuellement; au contraire, il en revendique ouvertement et avec fierté l'invention quand on la lui conteste, et tout porte à croire qu'il attachait plus d'importance à ses poésies qu'à ses tableaux.

Il est donc certain que tous les genres de corruption s'étaient introduits dans les mœurs en Italie, et surtout à Rome, vers le milieu du XVIIe siècle. L'un des mérites de Salvator Rosa est d'avoir appliqué la poésie à des sujets réels, d'avoir cherché à peindre ce qu'il voyait, au lieu de mettre, comme les poëtes ses contemporains, la fantaisie à la place de la nature. Il est fâcheux que cette bonne disposition de son esprit n'ait pas été secondée par un talent poëtique plus fort et un goût plus pur; car, avec

le sujet que Salvator avait à traiter, un poëte véritable nous aurait laissé un des plus curieux recueils de satires. Mais la trivialité, la manie de la déclamation et la prolixité continuelle qui règnent dans ses compositions, obscurcissent les éclairs qui y brillent de loin en loin.

C'est surtout dans la cinquième satire que l'on reconnaît l'impuissance de son talent. Il lui a donné le titre de *Babylone*, et s'est proposé d'y peindre les mœurs de Rome sous Innocent X, sujet fécond mais terrible, il faut le dire.

Sous le nom de Tyrène, pêcheur napolitain expatrié, l'auteur s'entretient avec un habitant des bords du Tibre. Tyrène, près de ces rives, cherche à exercer sa profession, et tourmenté par une humeur semblable à celle qui dicta à Salvator sa cantate, le pêcheur napolitain dit que rien ne lui réussit, que tout au contraire lui tourne à mal, qu'il n'attrape aucun poisson, et qu'il est décidé à jeter sa ligne et ses filets. Toujours préoccupé des maux que font naître les gens qui gouvernent le monde, le pêcheur les rend responsables du peu de profit qu'il tire de ses filets, et son interprète, le poëte Salvator, se sert de cette transition maladroite pour recommencer ses sermons et gourmander les princes et les grands.

Ergaste, l'interlocuteur romain, non moins déclamateur que le Napolitain, veut d'abord calmer son nouvel ami, auquel il parvient, non sans peine, à demander qui il est, d'où il vient et ce qu'il veut. Salvator lui répond :

« Parthenope vit mon berceau, mais la syrène qui me pressa sur son sein n'a pas eu le pouvoir d'adoucir ma destinée; le nom de la mer qui baigne ces plages, Tyrène, m'a été donné, et je vois qu'en le recevant, j'ai pris aussi les dispositions orageuses des ondes qu'il désigne.

» A mon éternel chagrin, j'ai vu préférer, sur ma terre natale, un cheval de manége à un homme; j'ai vu des gens qui ne mettaient aucune différence entre le bien et le mal, dont la famille noble regardait comme une honte d'apprendre à lire, et traitant de vils et de méprisables tous ceux au-dessus desquels les plaçaient leur rang et leurs honneurs. Que le ciel me rende immobile si je mens!

» O patrie! esclave des esclaves! orgueilleuse du joug infâme que tu portes, qui vas te traînant dans ma mémoire comme un

souvenir odieux; toi qui t'es rendue ridicule, il faut le dire, par ton inconcevable crédulité, je suis aussi de ceux qui vénèrent les tombes glorieuses de l'Homère de l'Italie et de Sannazar que tu possèdes; mais à cela près de ces trésors, qui peut se complaire au milieu des vanités que tu affiches, des abus que tu tolères? Qui peut endurer de voir chez toi le peuple opprimé, égorgé par la noblesse? Si tu vantes les aïeux des Cantelmi et des Terracusi à l'égal des Scipions et des Marius, je joindrai mes louanges aux tiennes, mais en ajoutant que, par une triste compensation, tu entretiens une école nombreuse de voleurs et d'assassins. Aussi, dans la juste haine que tu m'inspires, renoncé-je à toi et à être compris au nombre de tes citoyens. C'est ce que j'ai décidé, et je jure de tenir ma promesse. Dieu est partout, et l'aide ne peut faillir à qui la liberté sert d'étoile. Mais toi, demanda-t-il à Ergaste, qui es-tu? Quel est ton nom et comment vis-tu en ce pays? »

Ergaste répond qu'étant venu à la cour de Babylone dans l'espérance de se faire un sort, il n'a trouvé, chez un méchant satrape, que l'esclavage et de mauvais traitements.

Tyrène profite de l'occasion pour lui développer sa philosophie, qui consiste à s'efforcer d'imiter les vertus des plus fameux sages de l'antiquité, et à propos de quelques réticences que lui reproche son interlocuteur, le Napolitain lui fait observer : « Que dire la vérité est le vrai moyen de se perdre; et que sur le sol qu'ils foulent (à Rome), de deux personnes qui parlent ensemble, il y en a nécessairement une qui fait le métier d'espion. »

Loin de s'offenser de ces paroles, Ergaste sollicite vivement la sincérité de Tyrène, qui, profitant encore de cet avis, débite une tirade de cent soixante vers pour faire aux habitants de Rome pris en masse, à peu près les mêmes reproches qu'il a adressés aux musiciens, aux poëtes et aux peintres, c'est-à-dire pour les accuser d'avarice, de luxure et d'impiété.

Ce sermon fini, Ergaste en commence un autre qui n'est guère moins long, insistant un peu plus, en sa qualité de Babylonien, sur les intrigues que mettent en œuvre les gens d'Église et leurs bâtards pour faire fortune et parvenir aux dignités. Toutes ces récriminations sont exprimées malheureusement en termes

généraux et sans qu'un trait caractéristique puisse aider à reconnaître les personnages.

Bientôt le poëte poursuit, sous le nom de Tyrène, la revue satirique de Rome : « Ici, dit-il, il faut être muet, sourd et aveugle, ou bien quitter Babyloue et se retirer dans une forêt. Dissimuler, mentir et donner des louanges, sont des arts poussés jusqu'à la perfection dans cette ville. Il faut y contrefaire le saint homme, soupirer, pleurer et psalmodier sans cesse dans les Églises.

» Mais si, avec le secours d'un coq tel que celui que Lucien prête à Micyle, on pouvait connaître à fond ce qui se passe, que d'hypocrites on verrait entrer en danse ! Que de forts Samsons, que de justes Davids apparaîtraient brûlant d'amour pour des Betsabées, languissant pour des Dalilas ! Si, comme Daniel, on ranimait les charbons dans le temple, que de Lamies, de Vénus et d'Adonis n'y surprendrait-on pas !

» Mais sans avoir recours à des moyens si extraordinaires, rien ne serait plus facile que de découvrir dans les maisons de campagne tous les raffinements inventés pour commettre les péchés les plus infâmes. Ah ! si les carrosses, les cabinets de verdure, les pantoufles et les coiffes de nuit pouvaient parler, il est certain que l'on saurait qu'il se passe dans l'intérieur des appartements des choses que l'on ne se permet pas même dans les tavernes et les mauvais lieux ! »

Après cette sortie contre la luxure, dont je n'ai cité que ce qui peut être lu en français, Ergaste reprend la parole et fait une peinture satirique de la manière dont on rend la justice. Mais tout ce passage, qui aurait dû inspirer heureusement l'auteur, manque de précision, de clarté, et est surchargé au contraire d'une suite de métaphores aussi mal choisies que pauvrement exprimées. Les eaux de l'Euphrate, qui figurent celles du Tibre, jouent un grand rôle dans cette satire, où le besoin de faire fortune, l'avarice et l'ambition, sont allégoriquement désignés par la profession de pêcheur. Tout ce passage est du plus mauvais goût.

Mais un peu après, et lorsque le poëte revient encore sur les eaux qui baignent les murs de Babylone, on trouve ces réflexions curieuses : « Ce fleuve, dit le satirique, est un cloaque, un Cocyte par où s'écoulent toutes les hontes et tous les crimes.

A combien de gens, lorsque la nuit couvre tout de ses ombres, ce fleuve n'a-t-il pas servi de sépulture? que de traces d'impuretés et d'infamies ne lave-t-on pas dans ses eaux? combien de restes d'accouchements et d'avortements n'en a-t-on pas retirés au lieu de poissons? et enfin que de savants pilotes, que de Pélores et de Palinures y ont fait naufrage et ont servi de pâture aux immondes anguilles? Sur ces rives où les corbeaux trouvent une nourriture si friande, les cygnes (poëtes) et les muses maigrissent, et l'on n'y voit s'engraisser que les grenouilles et les sangsues, les Vanossa et les Olimpia uniquement occupées à pêcher avec leurs quenouilles, dans le fleuve sacré, des manteaux de pourpre et des diadèmes. »

Ce dernier morceau, que l'incorrection du style et l'accumulation des métaphores rendent difficile à comprendre et surtout à traduire, offre cependant une particularité remarquable. C'est le seul, dans les six satires de Salvator Rosa, où le nom d'une personne considérable de son temps soit inscrit, et ce nom est celui de dona Olimpia Maldachini, princesse de Saint-Martin, la belle-sœur d'Innocent X, qui gouverna le saint-siége pendant dix ans et devant laquelle tout le monde tremblait ou rampait honteusement.

Il est fort difficile aujourd'hui de pouvoir apprécier le courage qu'a pu montrer le poëte en signalant cette femme puissante dans sa satire, le nom ne se trouvant pas à la rime, la seule indication qui eût pu trahir la pensée de l'auteur, même en laissant le mot en blanc (1). Quoi qu'il en soit, si en cette occasion Salvator a usé du droit que tous les faquins de Rome, et Pasquin lui-même, se donnaient de stigmatiser dona Olimpia par des épigrammes, quand la populace ne jugeait pas à propos de la poursuivre à coups de pierres lorsqu'elle passait en voiture, il n'en est pas moins vrai que le satirique a mis le doigt sur la plaie et que, s'étant décidé à ne nommer qu'une personne, il ne

(1) E l' Olimpie, le Clerie e le Vannocchie
Intente a mercantar Palli e diademi,
Ne' sacrari pescar con le Conocchie.

Je n'ai pu découvrir qui est la Cleria dont parle ici Salvator Rosa. Vanossa était la favorite du pape Alexandre VI.

pouvait mieux choisir qu'en citant celle qui a le plus puissamment contribué à corrompre le gouvernement et la ville de Rome.

Si le style du satirique manque de pureté et de grandeur, l'élévation de la pensée est manifeste dans certains passages, et les vers qui terminent cette satire ont une tournure prophétique qui ne laisse pas de frapper quand on se rappelle les malheurs qui, au commencement de notre siècle, ont pesé sur le saint-siége.

« Babylone ! ô Babylone ! s'écrie-t-il, les traits de la vengeance céleste ne seront pas toujours émoussés ; les fouets du ciel ne seront pas toujours de coton, et il serait peut-être plus à propos pour toi d'améliorer les mœurs que les rues, de réprimer la simonie, l'orgueil et la gourmandise, que de changer la forme des chapeaux. Il faut raviver la justice qui se meurt, réveiller la foi qui s'endort ; car la parole divine ne ment pas quand elle dit : « Le sourire ne dure pas sur les lèvres » du méchant, et l'espérance des impies s'évanouira comme une » odeur. » En vain, Babylone, me regardes-tu d'un œil menaçant. Je me retirerai dans les âpres montagnes de l'Afrique, plutôt que de changer de langage. Oui, le temps viendra où des bouches sacriléges feront des orgies avec les calices de tes basiliques ; où des troupes d'athées, poussées par l'ivresse, profaneront le fer à la main les lieux sacrés. Ce diadème, ce signe de ton élévation et de ton pouvoir, posé sur ta tête par nos mains confiantes, il sera brisé. Appauvrie par la disette, humiliée par la crainte, tu verras, Dieu veuille que ce ne soit pas en ce siècle ! tu verras, dis-je, tes honneurs se changer en mépris, ta gloire en honte. En vain t'efforces-tu d'éterniser ta vie de délices ; un jour tu deviendras le sujet d'une terrible tragédie, et ton squelette frappera d'épouvante les siècles à venir. »

Je crois avoir extrait des cinq premières satires de Salvator Rosa ce qu'elles renferment de plus piquant sous le rapport de l'invention et du style, ainsi que les traits principaux qui caractérisent la tournure d'esprit de l'auteur et les mœurs qui régnaient de son temps. Tout cela, il faut l'avouer, est plus curieux que beau, et la société italienne du XVIIe siècle, en y comprenant son historien satirique, ne gagne pas à l'examen.

Toutefois, ce genre d'intérêt étant admis, il est à regretter que les notes de A. M. Salvini, dans lesquelles ce savantasse se complait à expliquer longuement ce qu'étaient Moïse, Achille, Pythagore, Marius ou Auguste, ne donnent aucune lumière sur les contemporains de Salvator Rosa, ni sur les allusions sans doute très-fréquentes que renferment les satires de ce poëte.

Reste la sixième et dernière satire. Elle fut composée pendant le second séjour que l'auteur fit à Rome vers la fin de sa vie. Elle a pour objet de prouver que Salvator était véritablement l'auteur des cinq premières qu'on l'accusait d'avoir dérobées à un ami au moment de sa mort. Voici la marche de cette pièce, composée de onze cents vers à peu près, avec laquelle l'auteur a dû démontrer effectivement qu'il versifiait sans peine.

Au milieu de la nuit, entre la rêverie et le sommeil, Salvator Rosa croit approcher du temple de la Gloire; sur l'autel étaient restés inscrits, malgré les attaques continuelles du temps, les noms des hommes les plus justement célèbres. « N'osant en franchir le seuil, dit-il avec une modestie qui ne lui est pas ordinaire, je m'inclinai pour tracer mon nom sur les marches, avec la plume et le pinceau, lorsqu'une femme se présenta à moi. » Cet être surnaturel est la déesse Envie. L'auteur se plaint de la retrouver partout où il se présente; et après s'être emporté contre elle et lui avoir dit qu'elle n'a obtenu les honneurs de la divinité qu'au même titre que les animaux faits dieux par l'Égypte, il ajoute que, pour tirer quelque chose de bon d'elle, il n'y a pas d'autre moyen que de la frapper et de la briser comme l'idole au fond de laquelle, après l'avoir ainsi traitée, on trouva un trésor. Il rappelle à la déesse tous les maux qu'elle a causés chez les anciens, ainsi que dans les temps modernes, et arrive enfin à parler de lui, en disant que les suppôts de l'Envie ont répandu des mensonges infâmes contre lui, et qu'enfin il connaît le chef qui a ourdi cette trame à Rome.

« Non, chère dame Envie, je ne me trompe pas, ajoute-t-il, j'ai vu à Rome ton principal champion, le prince des calomniateurs. Pour te prouver que je le connais parfaitement, je te le peindrai, non avec des couleurs, mais avec ma plume. Ses épaules sont larges et tant soit peu voûtées, d'où il infère qu'il doit être savant, puisque l'antique et sage Platon avait une

disposition corporelle à peu près semblable à la sienne. Sa figure exprime l'impudicité, et, en effet, outre qu'il ressemble au dieu des jardins, chacun sait qu'il n'aime pas *la figure*, etc, etc. »

A ce portrait obscène, fait sans goût, et qui n'a pas même pour nous aujourd'hui le mérite de se rapporter à quelque personnage du temps bien connu, l'auteur s'étend de nouveau sur les effets de la jalousie et de l'envie sur les hommes; puis, revenant à lui, il s'emporte contre ses calomniateurs et demande à l'Envie : « Si ses suppôts n'ont pas souvent à son instigation dirigé leurs traits contre ses peintures lorsqu'elles étaient exposées au Panthéon. »

« Je ne manque pas de me rendre chaque année à la Rotonde, répond l'Envie, où j'ai même entendu louer tes travaux. Mais on les critique aussi fort souvent et non sans raison, car tu ne fais jamais rien dans le genre lascif. »

A ces mots, Salvator Rosa s'empare du manteau et du bâton de philosophe avec lesquels il se plaît tant à se grimer, et répond à l'Envie : « Tout stoïque que je suis, je ne reste pas insensible à la gloire; mais si pour l'acquérir il fallait faire des peintures obscènes, je préférerais vivre obscur et demeurer esclave sur les rives de l'Eubée. Je ne peins que ce que l'honnêteté approuve, parce qu'un homme de bien n'achète jamais les applaudissements au prix d'œuvres indignes. Qui brigue la gloire par la voie des mauvais lieux, s'achemine vers l'infamie, et, plutôt que d'avoir recours à de tels moyens, je préfère voir la faveur publique contraire à mes vœux. Mais ne parlons pas des intrigues et des calomnies dirigées contre mes peintures, et dis-moi pour quelle raison ta lâche milice, s'acharnant contre mes écrits, ose avancer que mes satires, loin d'être de ma composition, m'ont été données par un ami? Certes, le nombre est encore assez grand des belles âmes qui ont sacrifié leur fortune et leur vie en faveur de l'amitié. On cite mille exemples de ceux qui ont fait don à leurs amis de palais, d'esclaves, de maisons de campagne, de pierres précieuses et de sommes d'argent; mais qui oserait affirmer qu'un homme ait jamais cédé à un autre son œuvre, son nom et sa gloire? Personne ne le croirait.

» Quels honteux mensonges ta troupe méprisable n'a-t-elle

pas répandus à ce sujet ? Les uns disent que j'ai reçus ces satires en dépôt, que je les tiens d'un ami qui repose maintenant au ciel, et que, depuis que Dieu l'a appelé à lui, je récite ses ouvrages comme miens. D'autres prétendent que cet ami me les a vendus, ou qu'il me les a cédés en échange d'une dette considérable qu'il aurait contractée envers moi, et enfin on m'accuse tout à la fois d'un vol et d'un prêt sur gage, à l'occasion d'un ouvrage d'esprit.

» Je sais, Envie, que tu épuises tous tes stratagèmes pour découvrir quelque indice du crime que tu me prêtes. Mais, malgré tes recherches minutieuses, tu n'as pu trouver encore aucune preuve pour appuyer tes calomnies. Va ! poursuis ! mais crains que ton imposture ne tourne enfin contre toi, et que ma satire de *la Peinture* ne soit précisément ce qui la fera découvrir. Dis-moi, en conscience, serait-il possible qu'une composition de cette nature sortît de l'esprit d'un homme qui ne serait pas peintre, à qui l'usage du dessin et du coloris ne serait pas familier ? »

« Et crois-tu, objecte l'Envie, que le talent du peintre s'étende jusqu'à lui donner la faculté d'écrire ? »

« La renommée, répond Salvator Rosa, a toujours pris sous sa protection les peintres savants qui ont écrit. Apollodore et Pacuvius se sont aussi habilement servis de la plume que du pinceau, et l'histoire constate leur double talent. Fourne tes regards envieux vers ces hommes de l'antiquité, et tu verras que la peinture a fait d'eux tout à la fois des Prométhée et des cygnes propres à former des hommes et à chanter des vers. Mais sans remonter jusqu'à des temps si reculés, vois quelle gloire Buonarotti (Michel-Ange) s'est acquise par ses écrits, par ses tableaux et ses statues. Si tu parcours les livres de Vasari, tu verras que les peintres les plus savants ont été bons poëtes. Bien plus, non-seulement les peintres étaient poëtes, mais grands philosophes, démons (comme dit Platon) toujours appliqués à la recherche des secrets de la nature. Métrodore, Platon, Pyrrhon, ont commencé par exercer l'art de la peinture, ce qui te prouve que tes critiques suprêmes connaissent aussi peu l'histoire qu'ils sont versés dans l'art de juger. Ah ! race infâme ! qui doutes qu'un peintre ait pu enfanter quelques vers, et admets, sans élever même un doute, que des

paysans, des laboureurs aient achevé des poëmes, apprends les manœuvres impies de mes calomniateurs ! N'ont-ils pas essayé de contrefaire des lettres et des manuscrits qui m'auraient été adressés par une personne morte depuis longtemps ! N'ont-ils pas ajouté à ces écrits des passages de mes satires qu'il ne leur a pas été difficile de reproduire, puisque ces pièces de poésie, lues et relues tant de fois, sont restées gravées dans toutes les mémoires ! Mais, ô Envie, véritable furie ! fais déchirer tout ce que j'ai peint, tout ce que j'ai écrit ; je brave ton génie cruel, et malgré ta rage et le fiel que tes fidèles distillent contre moi, je te préviens qu'il ne leur en reviendra rien de bon. Apprends que le destin a donné à *la Rose* une vertu qui lui fait repousser les vils scarabées, et que, lorsqu'ils l'approchent, ils tombent morts. Si tu es curieuse de savoir l'origine de cette propriété de la rose, écoutes-en l'histoire. »

Salvator-*Rose* raconte alors, avec une complaisance toute particulière pour son caractère et ses talents, un fort long apologue par lequel il démontre que le miel tiré de la *rose* devient le mets favori des dieux. Il apprend qu'en reconnaissance du plaisir que les immortels ont éprouvé, la troupe céleste a institué l'abeille reine des insectes, en lui imposant toutefois le tribut d'un gâteau de miel frais à chaque semaine ; que le scarabée, jaloux de cet honneur, est allé infecter les roses desquelles la laborieuse abeille extrait son miel, et que la bête immonde est parvenue à compromettre momentanément la faveur dont l'abeille jouissait auprès des dieux. Enfin, pour compléter son panégyrique, Salvator dit que la reine ailée va jusqu'au trône de Jupiter, à qui elle dévoile l'indigne conduite du scarabée, qui, en expiation de son crime, est condamné par le maître du tonnerre à concentrer son existence dans les plus impurs fumiers.

Au nombre des douceurs que le poëte se dit à lui-même, en jouant sur son nom et celui de la *rose*, il en est une que je citerai pour faire juger des autres. Lorsque l'abeille a expliqué aux habitants de l'Olympe comment se fait le miel, le poëte ajoute : « Les dieux ne purent revenir de leur étonnement de ce qu'une douceur si exquise se trouvât cachée dans la rose, fleur que ses épines apparentes font juger si âpre et si dure. » Mais alors l'abeille énumère toutes les qualités de la *rose*,

faisant valoir la noblesse et l'éclat qui la distinguent, disant même que son *admirable savoir,* le savoir d'une rose ! ainsi que sa couleur pourprée, ont été produits en même temps par quelques gouttes de nectar que l'Amour, en voltigeant, a jetées sur la fleur. Pour achever son portrait, le poëte ajoute : « Que, par un coup de maître, l'abeille éleva tellement les qualités de la *rose* auprès de la céleste assemblée, qu'elle la fit estimer un prodige de bonté et de beauté (1). »

Jamais la fatuité d'un rimeur médiocre ne s'est montrée plus audacieuse et plus ridicule tout à la fois.

A cette fable si longue succèdent deux grands discours du poëte et de l'Envie, dans lesquelles chacun discute les inconvénients ou les avantages de la jalousie et de l'émulation relativement au développement de l'intelligence humaine. Enfin, le poëte débite encore cent cinquante vers contre les tristes effets de la Calomnie, tant qu'enfin vaincue par la loquacité de Salvator Rosa, l'Envie « fait entendre une horrible plainte jusqu'au ciel, s'arrache les cheveux, se meurtrit le visage et disparaît. »

Telles sont les six satires de Salvator Rosa, ouvrage dont la bizarrerie fait le principal mérite, et qui occuperaient certainement fort peu, s'ils étaient bien connus. Peut-être me reprochera-t-on la longueur de mes citations; mais je ne pouvais justifier mes critiques qu'en faisant connaître des écrits dont la réputation s'est établie en France sur parole ou sans qu'on les ait lus bien attentivement. Il n'est pas sans importance d'ailleurs d'apprécier au juste les qualités morales et les talents d'un

(1) Si stupiron gli Dei, che si superba
Dolcezza fosse entro la *Rosa* ascosta,
Che per le spine appare aspra ed acerba.
Allor d'all' ape ogni virtude esposta
Fù della *Rosa*, e seguitò narrando
La nobilitade e il pregio, in che ella è posta,
Dicendo : che il saper tanto ammirando
Erra in lei derivato, in un, coll' ostro,
Dal nettare, che Amor versò ballando.
In somma, l' ape in quel beato chiostro
Si la *Rosa* inalzò, che fè stimarla
E di boutade e di bellezza un mostro.

homme sur qui chacun se croit en droit de faire un roman à sa guise. Il est temps que l'on sache ce que l'on doit penser d'un artiste dont les compositions et les peintures, quoique spirituelles et exécutées avec talent, ne pourraient cependant que nuire aux élèves qui auraient l'idée de les prendre pour guides et pour modèles. Il est indispensable que l'on asseoie son jugement sur le caractère d'un homme que certaines gens, et les Anglais entre autres, ont la simplicité de regarder comme un génie du premier ordre, comme un artiste extraordinaire, ne devant rien à l'étude, tirant tout de son propre fonds, et dont le cerveau éclate et brille comme un volcan en éruption. En effet, Salvator Rosa est bien l'original de ces hommes de *génie* auxquels il a servi de modèle depuis le XVIIe siècle. On reconnaît bien en lui l'archétype de ces artistes et poëtes à talents faciles, de ces écrivains ou de ces peintres dédaigneux des grands principes des arts, qui hasardent tout sans crainte, qui n'ont d'autres règles que leur goût, d'autre boussole que leur fantaisie, et imposent aux demi-connaisseurs, par l'imperturbable assurance avec laquelle ils les expriment, toutes les idées qui leur passent dans l'esprit. Mais, quand on a bien épuisé toutes les banalités à la mode qui se débitent sur l'indépendance et l'affranchissement du *génie;* quand on cherche à se rendre compte de ce que peuvent être ces entraves, ces obstacles prétendus, au moyen desquels on arrête *l'élan du génie ;* lorsqu'on se demande enfin qu'elle est la portée et le résultat d'une prétention comme celle qu'exprime Salvator Rosa dans sa lettre à Ricciardi, en disant : « *aux peintres de ma sorte, qui ont un génie sans règle* (*genio stravagante*), *la mesure de la toile étant donnée, il faut leur laisser la liberté pour tout le reste ;* » il est assez curieux de reconnaître que c'est précisément lorsque *le prodigieux génie* de Salvator Rosa a usé pleinement de son indépendance et de sa liberté, qu'il a donné naissance aux productions les plus faibles. Il est bon que l'on sache que cette allégorie, *le Génie de Salvator Rosa;* dont j'ai parlé, que sa *Conjuration de Catilina,* son *Diogène et Alexandre,* ainsi que toutes ses compositions mythologiques, historiques et allégoriques, sont triviales et gourmées quant à l'expression, et au-dessous de toute critique sous le rapport du dessin; qu'enfin, ce peintre, qui avait la prétention d'aller de pair avec les plus grands maîtres

d'Italie dans le genre le plus élevé, n'est en définitive qu'un habile paysagiste, bien éloigné de pouvoir être comparé sous ce rapport au Titien, au Poussin et à Claude-le-Lorrain, et auquel je préfère même en mon particulier le Guaspre-Poussin.

Comme peintre coloriste, il n'est qu'un successeur de la faible école des Carraches, ce qui ne le place pas très-haut dans la hiérarchie pittoresque, puisqu'il ne vient qu'après Michel-Ange de Caravage, Ribera, dit l'Espagnolet, Guido Reni et le Guerchin. En somme, Salvator Rosa est un peintre de troisième ou quatrième ordre.

Les compositions musicales de cet homme ne sont ni assez importantes ni assez nombreuses pour qu'elles puissent permettre de déterminer le rang qu'il occupait de son temps comme musicien. Selon toute apparence, ce n'était chez lui qu'un talent secondaire, se combinant avec celui de comédien, qui, s'il fallait en juger par l'admiration et l'engouement qu'il a fait naître à Rome et à Florence parmi les personnes de la haute société et les gens d'esprit, était la faculté brillante de l'artiste napolitain.

L'extrait des six satires et l'élégie fantasque que l'on a lus suffisent, je crois, pour faire apprécier le genre de mérite et les grossiers défauts de Salvator Rosa considéré comme écrivain. Quant à la part importante et avantageuse pour l'art qu'il a prise à la poésie de son temps, je l'ai fait connaître, et je répéterai qu'il a quitté les sujets de fantaisie pour en traiter de réels, qu'il a substitué un style précis à des locutions inintelligibles et recherchées, ce qui est un mérite remarquable.

Il nous reste à découvrir jusqu'à quel point les étranges prétentions de cet homme à passer pour un profond philosophe, pour un austère moraliste et un inébranlable stoïcien sont fondées. J'avouerai bien que, pour moi qui ai en aversion les déclamations sur la morale, l'impatience et l'ennui que m'a souvent causés la lecture des longues tirades de ses satires, ont tant soit peu altéré mon impartialité de juge. Mais, oubliant les écrits de l'homme, nous interrogerons les actions de sa vie.

Après s'être fait connaître à Rome en qualité de comédien, de peintre et de poëte, et y avoir profité de sa célébrité pour se répandre dans le monde et y gagner beaucoup d'argent, Salvator Rosa passa en Toscane, s'établit à Florence, où il fut reçu

à bras ouverts par tous les nobles et les gens d'esprit de cette ville, et obtint une pension du grand duc. Il loua une maison à Florence, où tout ce qu'il y avait d'éminent en cette ville s'empressa de visiter l'artiste. En peu de jours, cette maison fut transformée en académie, et devint, dit Baldinucci, dans son admiration pour Salvator Rosa, « l'habitation de la joie, le marché de l'allégresse (*l'abitazione della giocondità, e 'l mercato d'ell' allegrezza*). P. Vendramini, secrétaire de la république de Venise; Carlo Dati, le lettré; V. Chimentelli, professeur d'humanité à Pise; A. Cavalcanti, l'érudit; V. Bandinelli, qui devint cardinal; le spirituel Salvetti; E. Torricelli, le mathématicien dont les travaux éveillèrent si fortement l'attention de notre Blaise Pascal, tous ces hommes, ainsi que tant d'autres qu'il serait trop long de nommer, se rendaient assiduement aux réunions qui avaient lieu chez Salvator Rosa. Les conversations qu'on y tenait eurent tant de charme et présentèrent tant d'intérêt, que l'assemblée ne tarda pas à se constituer en une académie, dont les membres furent désignés sous le titre de *Frappés* (*Percossi*). Bientôt les académiciens, s'apercevant qu'il serait peu généreux de leur part d'avoir seuls la jouissance de passe-temps si agréables, témoignèrent le désir d'y faire participer le public. Il fut donc résolu que pendant certains mois de l'année on représenterait, en les improvisant, des drames sérieux et bouffons, et le sérénissime cardinal Jean-Charles, frère du grand duc Ferdinand II de Toscane, s'empressant de favoriser les intentions des académiciens, prêta son palais pour ces représentations. On y récita, en effet, des pièces graves et des farces qui excitèrent les plus vifs applaudissements. Dans le genre sérieux, les académiciens Salvetti, Carlo Dati et J.-B. Ricciardi, à qui Salvator Rosa écrivit ensuite une lettre si aigre, furent ceux qui se distinguèrent. Quant au docteur Viviani, frère de Vincent Viviani l'illustre mathématicien, il était inimitable, dit-on, dans le rôle de Pasquella, personnage de son invention. L. Ridolfi imitait les paysans grossiers et sots au naturel; F. Cordini était unique sous les habits d'une petite servante rusée et faisant l'entendue. Mais, ajoute Baldinucci, à qui j'emprunte ces détails, quant à Salvator Rosa, aucune parole ne pourrait exprimer la perfection avec laquelle il faisait le personnage bouffon de Pescariello. On n'avait point assez d'yeux,

assez d'oreilles, pour le voir et l'entendre. Parmi les acteurs académiciens se trouvait un certain F.-M. Agli, négociant de Bologne, âgé de soixante-dix ans. Ce brave marchand, qui jouait à ravir le rôle du docteur Graziano, prenait tant de plaisir à ce divertissement et éprouvait une telle satisfaction à entendre Salvator Rosa et à jouer avec lui, qu'il vint régulièrement pendant plusieurs années de Bologne à Florence, laissant ses affaires pendant trois mois, pour réciter des farces et jouir du bonheur de voir le fameux comédien de son temps.

Dans les séances particulières de l'académie, on lisait des pièces d'éloquence et de poésie. On a conservé le souvenir des morceaux qui y obtinrent le plus de succès. On cite l'*Éloge du Siècle d'or,* par E. Torricelli; l'*Éloge du tableau de la Paix,* de Salvator Rosa, composé par V. Chimentelli ; *la Naissance de la Rose,* composition du même auteur, à l'occasion du jour de naissance de Salvator Rosa, et enfin *la Peinture,* satire de Salvator Rosa, récitée par le docteur Berni. On peut juger par cette énumération de l'atmosphère de louanges au milieu de laquelle l'artiste napolitain respirait.

Mais, outre ces séances littéraires, l'académie avait des réunions gastronomiques, et assez ordinairement des repas succédaient aux exercices de l'esprit. L'ordonnance de ces festins, sur laquelle il paraît que le peintre napolitain avait la grande main, était des plus bizarres. Il paraît que, pour se montrer magnifique sans faire trop de dépense, l'artiste faisait donner à chaque mets une forme et des goûts très-variés, bien que les denrées qui faisaient le fonds du repas fussent quelquefois les mêmes. Vers la fin du banquet, l'un des convives prenait la parole, et il entrait dans les statuts de l'académie que chacun des membres prononçât un discours, en parlant par ordre. On sait le sujet d'une de ces pièces d'éloquence, le vieux négociant de Bologne Agli, qui, en sa qualité de septuagénaire, n'avait plus de dents, prit pour sujet, lorsque vint son tour de parler, l'éloge des andouillettes (*polpette*).

Quoique les dépenses occasionnées par ces repas fussent censées faites en commun par les académiciens, la vanité, qui rendait Salvator prodigue, lui fit dissiper presque tout ce qu'il gagnait avec son pinceau. Sans compter les honoraires qu'il recevait du grand duc, il réalisa, pendant les neuf ans de séjour

qu'il fit en Toscane, neuf mille écus, cinquante-quatre mille francs de notre monnaie, dont il ne lui restait tout au plus que dix-huit cents francs lorsqu'il se décida à retourner à Rome. Au surplus, une anecdote de la vie de cet homme explique comment il lui aurait été difficile de devenir riche. Quelque temps après s'être établi à Florence, et lorsque déjà sa maison était transformée en académie, sous prétexte de donner un témoignage d'amitié à quelques personnes avec lesquelles il avait été lié à Rome, il leur écrivit de Florence des billets d'invitation à jour et heure fixes, prenant la même précaution pour commander un festin splendide dans une auberge de Rome. Au jour convenu, Salvator, étant arrivé en poste de Florence, reçut ses convives, fit les honneurs du repas, paya ses dettes, remonta en voiture, et rentra à Florence sans que personne, en cette dernière ville, ait eu soupçon qu'il en eût été absent pendant soixante heures.

Je ne connais que le personnage imaginaire du baron de Fœneste, dont la vanité soit égale à celle de Salvator Rosa. Quoique fort spirituel sans doute, il se rendait sot à force d'orgueil. De son temps, tous les amateurs éclairés préféraient déjà ses petits tableaux et surtout ses paysages, à ses ennuyeuses compositions historiques, allégoriques et morales. Quant à lui, il était d'un sentiment tout contraire. Le jeune prieur F. Ximenès, Florentin distingué et grand amateur de peinture, se trouvant à Rome lorsque Salvator Rosa y jouissait de toute sa célébrité, visita l'atelier de cet artiste, accompagné d'un jeune homme, son compatriote, qui, bien que noble et opulent, se livrait à l'étude des arts. Salvator accueillit d'abord fort bien les deux curieux, mais sans satisfaire toutefois au désir très-vif qu'ils manifestèrent de voir ses paysages. Au contraire, il n'exposait à leurs regards que de grandes toiles avec de grands personnages historiques; et, comme le prieur et son ami insistèrent pour qu'il leur montrât des compositions agrestes : « Sachez, leur dit enfin Salvator Rosa avec humeur, que *je ne sais pas faire le paysage;* je ne suis habile qu'à peindre *des figures* que j'ai toujours grand plaisir à montrer aux gens de science et de goût, comme vous, messieurs, afin d'ôter de l'esprit de tous les sots que je ne peins que *des paysages,* et point *les figures!* »

Il estimait ses tableaux historiques plus que ses paysages, et, selon toute vraisemblance, il mettait ses satires au-dessus

de tout ce qu'il avait produit. Les prétentions qu'il montrait lorsqu'il lisait ses pièces de vers allaient jusqu'à la démence. Son ami Baldinucci lui-même n'a pu parler de ces lectures sans avouer que Salvator se pavanait tellement en ces occasions, qu'il se réduisait fort au-dessous de lui-même. Il faut se figurer que les invités étaient introduits dans une chambre dégarnie de toute tenture et où l'on n'avait mis pour meuble que des tabourets d'antichambre et quelques banquettes dont ses auditeurs et lui devaient s'accommoder. Quand l'assemblée était complète, l'auteur se faisait prier assez longtemps avant de commencer; puis, lorsque ce préliminaire indispensable avait suffisamment duré, Salvator Rosa, avec tout l'instinct mimique d'un Napolitain qui s'est perfectionné sur les planches, commençait son récit avec l'accompagnement des attitudes, des lazzis et des grimaces les plus extraordinaires, ce qui, sans aucun doute, contribuait plus que le mérite littéraire des satires à exciter l'excessive curiosité que l'on montrait en les écoutant. Ce n'était ni sans art ni sans précautions calculées que l'auteur faisait de temps en temps des pauses afin de laisser prendre un libre cours aux applaudissements que l'on était disposé à lui prodiguer, et sitôt qu'il croyait avoir découvert sur la physionomie de quelque assistant la velléité de témoigner sa satisfaction, il se levait de son siége, et, s'avançant vers la personne si bien disposée en sa faveur, il disait vivement à l'assemblée, dans le patois de son pays : *Siente chisso, vè; alza gli vocci.* « Écoutez celui-ci; » et à l'admirateur : « Allons, parlez haut! » Puis il continuait bientôt de réciter. C'était d'ailleurs une chose connue de tout le monde que, dans les occasions où cet homme déployait sa verve bouffonne, il ne se contentait ni de peu ni de beaucoup en fait d'admiration, et que, comme les enfants, il en voulait trop. Dès l'instant qu'il commençait ses farces, on était obligé de rire comme si on eût été sur le point de se pâmer. Quand les passages étaient malins ou visaient à la profondeur, on savait qu'il fallait s'écrier : « Eh mon Dieu ! mais c'est admirable! » — Ce n'est pas une exagération, dit Baldinucci, qui nous fournit ces détails, mais on risquait d'être mal vu de Salvator Rosa si, dans ces occasions, on ne jetait pas au moins son chapeau à terre en signe d'admiration, quand on ne se roulait pas comme des animaux sur le plancher. — Aussi ses

amis, ses admirateurs de profession, ceux qui voulaient le flatter et lui plaire, ne manquaient-ils pas de se frapper la tête contre les murs et de se donner l'air d'avoir été mis hors d'eux-mêmes par ses vers.

Mais si par malheur ces démonstrations n'avaient pas été faites et poussées jusqu'à l'excès voulu, alors Salvator Rosa, sitôt que l'auditoire s'était retiré, paraissait accablé comme si on lui eût fait une mortelle injure, et il ne manquait pas de dire : « Parbleu, j'ai bien employé mon temps à réciter mes vers à des ânes qui ne comprennent rien; et qui ont pour habitude d'entendre des chansons d'aveugles! » Puis il demeurait morne et triste pendant des heures entières.

Non content de jouer la comédie sur le théâtre, il aimait encore à se grimer dans la vie réelle. A plusieurs époques de sa carrière, Salvator Rosa voulut faire croire qu'il avait pris la résolution de vivre comme les Bias et les Diogène, et même à la manière des philosophes stoïciens. Ce fut particulièrement vers la fin de son séjour en Toscane qu'il joua cette comédie, avec assez de talent et de persévérance pour faire illusion à ceux mêmes qu'il avait tant fait rire sous les habits de Formica et de Pescariello. Le temps de son engagement à la cour du grand duc étant expiré, non-seulement il ne voulut pas le renouveler, mais déclara qu'il avait résolu de n'en plus contracter d'autres avec les souverains ou même avec de riches particuliers. Il voulait, disait-il, vivre pour lui-même, livré entièrement à ses travaux d'esprit, et en particulier à l'étude de la plus haute philosophie. Avec beaucoup d'art, il présenta son défaut d'ordre et ses prodigalités comme le résultat d'un mépris raisonné des richesses, et acheva de dissiper ce qu'il avait amassé avec son pinceau à Florence, en répétant qu'il agissait ainsi pour extirper de son cœur tout amour du gain. Quoique dans ce temps sa maison restât richement meublée pour y recevoir ses amis, il avait pour son usage particulier une chambre très-simple, ses vêtements ne l'étaient pas moins, et il poussa alors la sobriété au point de ne se nourrir que de fruits frais ou secs, tout en traitant ses convives à leur goût quand il en admettait à sa table.

Malgré le cynisme affecté du fait que je vais rapporter, il faut qu'il soit connu, parce qu'il peint parfaitement Salvator

Rosa contrefaisant le philosophe. L'artiste, ayant reçu en cadeau d'un baron romain un grand bassin d'argent de la valeur de cent ducats, prétendit donner un usage tout philosophique à cette pièce d'argenterie en la faisant adapter comme couvercle à sa garde-robe; et lorsque ses amis témoignaient leur étonnement à ce sujet, le Pasquin-philosophe en prenait occasion de déclamer sur le mépris que l'on doit avoir pour les richesses.

Mais cette grande austérité de mœurs ne put durer longtemps, et Salvator profita d'une conversation philosophique qu'il eut avec le valet d'un de ses amis pour avouer que le bon sens de ce maraud lui avait dessillé les yeux, et qu'averti par cet homme qu'en avançant dans la vie il courrait risque de devenir aveugle ou impotent, il serait fou à lui de ne pas profiter de ses talents, pendant qu'il se portait encore bien, pour s'enrichir et prévenir les besoins de la vieillesse. Il reprit donc à Florence, et bientôt après à Rome, son train de vie ordinaire, travaillant avec une promptitude incroyable, mais dépensant presque autant qu'il gagnait.

Cependant, tout l'échafaudage de philosophie qu'avait élevé Salvator Rosa vint à crouler, lorsqu'en 1673, n'ayant atteint que l'âge de cinquante-huit ans, il fut attaqué du mal qui causa sa mort. Le baladin ainsi que le philosophe s'évanouirent, et il ne resta plus en lui qu'un malade maussade et hargneux, quand la crainte de la mort ne lui faisait pas exprimer son désespoir par des plaintes et des lamentations frénétiques, car jamais homme n'a montré plus de faiblesse aux approches de sa fin.

Lorsque le médecin eut fait connaître la maladie dont il était atteint, une hydropisie, l'un des amis de Salvator, un ecclésiastique, le docteur François Baldovini, voyant l'état de désespoir où cet avertissement avait plongé l'artiste, employa toutes les ressources que pouvaient lui fournir sa qualité de prêtre et son amitié, pour tranquilliser l'âme du malade. Il lui fit observer surtout combien il s'écartait dans la pratique de toutes les maximes de haute philosophie qu'il avait professées pendant sa vie, et à quel point ses actes étaient différents de ses paroles. A ces observations si sages, Salvator Rosa, après quelques instants de silence, répondit dans une disposition qui tenait le milieu entre la douleur et le dépit : « Eh ! faites un autre Salvator Rosa, parce que celui-ci veut se plaindre ? »

Pour ranimer son courage plutôt que l'espoir de le sauver d'une maladie incurable, Baldovini engagea ceux qui entouraient Salvator à consulter un autre médecin, qui ne fut pas plus heureux que le premier, car après l'application des remèdes qu'il avait prescrits, le malade devint plus faible et fut obligé de garder le lit.

Son état devint tellement grave que ses amis commencèrent à chercher ensemble le moyen de décider Salvator Rosa à épouser Lucrezia, cette Florentine dont il avait eu deux enfants. Le plus jeune des deux, Augusto, était là assistant son père avec Lucrezia. Il ne fallut rien moins que la chaleur et l'insistance des amis de Salvator en cette occasion, pour le décider à accomplir ce mariage. Sitôt qu'on lui eut arraché son consentement, on alla le soir même chercher le curé de la paroisse, qui unit les deux époux. Cet acte, qui légitimait Augusto et lui assurait l'héritage de son père, ne fut passé qu'avec peine par Salvator. D'après la relation de la mort de cet artiste, écrite par son ami Baldovino, il paraît que la crainte de la damnation éternelle a plus fait en cette occasion que le sentiment de bienveillance et de paternité envers Lucrezia et Augusto. « Ce fut biens moins, dit le docteur, aux instances de ses amis qu'il céda, qu'à l'épouvante que lui causait la mort, et au désir de sauver son âme. Plusieurs fois pendant sa maladie, il me parla de la crainte qu'il avait d'être damné, et un jour entre autres, pendant lequel il se livra à moi avec plus de confiance qu'à l'ordinaire, il alla jusqu'à me dire : Qu'il avait été pécheur bien au-delà de ce que l'on pouvait imaginer. »

Ce même Baldovino nous apprend d'ailleurs que, lorsque Salvator Rosa tomba malade, il courut mille bruits sur son compte à Rome, au sujet de la vie qu'il avait menée, des terreurs ridicules qu'il montrait en étant malade, et que chez les prélats et dans les grandes maisons de Rome la question à la mode était de savoir si Salvator Rosa mourrait schismatique, huguenot, calviniste ou luthérien.

Quoi qu'il en soit, grâce aux soins tendres que lui prodigua Baldovino à ses derniers moments, Salvator Rosa reçut le saint viatique deux jours avant sa mort, et l'extrême onction comme il rendait le dernier soupir, le 15 de mars 1673.

On sait à quoi s'en tenir maintenant sur les talents divers de

Salvator Rosa, qui, sans la bizarrerie de son caractère et quelques bons tableaux de paysage, serait resté confondu avec les hommes médiocres.

Musicien agréable dans son temps, absolument nul comme peintre d'histoire, versificateur spirituel plutôt que poëte, il a excellé, selon toute apparence, dans l'art du comédien.

Quant à la prétention excessive qu'il a constamment montrée de vivre, de penser et d'écrire en profond philosophe, en moraliste austère, on peut en faire justice. à présent que l'on sait comment il n'a vécu que par les bienfaits des grands, qu'il a toujours injuriés, avec quelle dextérité il changeait son costume de Covielle en celui de Pythagore et quelle contenance il a conservée lorsqu'il s'est trouvé face à face avec la mort?

Je m'explique assez facilement comment un tel homme, par le prestige de sa faconde, de ses talents, et surtout par les ressources de son audacieuse vanité, est parvenu, de son vivant, à surprendre l'admiration et même l'estime de ses contemporains. De tout temps, les charlatans habiles ont exercé une action très-forte, même sur les esprits les plus éclairés qui les ont vus agir et parler, et je conçois qu'une bonne partie des hommes les plus spirituels qui habitaient Rome vers le milieu du XVIIe siècle, aient été attirés par la loquacité constante d'un Salvator Rosa, tandis qu'ils ne faisaient aucune attention au modeste et grave Poussin, qui travaillait sans cesse dans le silence de son atelier. Mais, aujourd'hui que la différence des talents et des caractères de ces deux hommes est bien connue, comment arrive-t-il que des artistes et des écrivains en soient encore à présenter Salvator Rosa comme un peintre d'un talent, d'un génie extraordinaires; que, dans un livre écrit en anglais, on fasse de ce personnage un héros de patriotisme, un philosophe profond, un poëte remarquable, une espèce de protecteur des savants, des lettrés et des artistes de son temps, et qu'on le propose enfin, soit pour sa conduite, soit comme peintre, comme un modèle à étudier et à suivre?

J'ai déjà signalé la manie qui s'est introduite depuis plus d'un siècle en Europe, de faire un *homme de génie* comme on installe un chef de bureau dans une administration; mais si jamais il y a eu passe-droit et surprise pour une canonisation de cette espèce, c'est à coup sûr à propos de Salvator Rosa.

Or, veut-on savoir ce qui a poussé certains esprits faux à donner à cet habile peintre de paysage un rang si élevé parmi les artistes et même parmi les écrivains? C'est parce que son *génie*, c'est-à-dire son caractère, ses dispositions naturelles, le portaient à ne suivre aucune loi consentie, mais à vivre, à agir, à parler et à peindre, au contraire, selon sa propre fantaisie. C'est là le sens de *genio stravagante*, mots par lesquels Salvator désigne la pente de son caractère, la tournure de son esprit. Cette idée de ne devoir rien qu'à soi-même, de faire de son cerveau l'unique coupelle où l'on purifie toutes les idées et toutes les images; cette prétention de recommencer tout le travail de la pensée, toute l'éducation des sens, à partir de soi-même, et de rejeter dédaigneusement les travaux des nombreuses générations qui nous ont précédés, telles sont les dispositions de l'esprit qui dénotent, pour certaines gens, les qualités propres à un *homme de génie*.

Ce sont bien en effet celles que possédait Salvator Rosa. Peintre, il n'a étudié régulièrement les principes de son art chez aucun maître, aussi est-il coloriste faible et dessinateur barbare. Si on le considère comme poëte, ce n'est qu'un improvisateur, un versificateur, comme il s'en rencontre tant en Italie, facile, hardi, prolixe, mais sans goût, incorrect, souvent barbare et entièrement privé de mesure et de tact. Quant à ses compositions peintes, historiques, philosophiques ou allégoriques, j'en ai signalé quelques-unes qui suffisent, je pense, à faire reconnaître l'obscurité prétentieuse, l'enflure et la lourdeur de ces ouvrages. Mais je dénonce ici la trivialité et l'incorrection du dessin des personnages dans les compositions de Salvator Rosa, afin de faire éviter aux jeunes artistes qui auraient pu se laisser séduire par l'admiration que certaines personnes professent pour ces tableaux, le danger qu'il y a pour un élève, non-seulement de les imiter, mais même de les voir.

Non, il n'est pas vrai, comme le prétendent les admirateurs de Salvator Rosa et de ceux qui lui ressemblent, que le caractère d'un *homme de génie*, puisque l'usage force à se servir de cette expression vide de sens, soit l'extravagance, le dévergondage dans les idées et la conduite. C'est précisément depuis les désordres de la vie de Benvenuto Cellini, que l'inconduite et la turbulence ont passé pour des attributs du génie. Mais si habile

qu'ait pu être l'orfévre de Florence, son mérite ne rachète pas ses défauts, et l'on est même en droit de les lui reprocher, lorsqu'on considère que des poëtes et des artistes bien supérieurs à lui par le talent, l'ont encore été par leurs mœurs. Dante, Pétrarque, Arioste, T. Tasso, Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, Poussin, Lesueur, Claude le Lorrain, Milton, Pascal, Corneille, Bossuet, Molière, Racine, furent des génies du premier ordre, et presque tous ont mené une vie austère et réglée, tous ont étudié avec amour et respect les ouvrages de ceux qui les avaient précédés dans leur carrière.

L'homme qui se sent un vrai mérite est avant tout simple ; il attend patiemment que ses vertus ou ses talents se développent, et c'est le propre du charlatan vaniteux de se donner beaucoup de peine pour faire croire qu'il possède un mérite qu'il n'a pas. Se vanter de ne pas craindre la mort, comme l'a fait Salvator Rosa dans son tableau, *spretor mortis*, et mourir en pleurant et en criant d'effroi, cela suffit pour faire apprécier la valeur d'un homme.

DELÉCLUZE.

LES

CHATEAUX DE FRANCE.

RAMBOUILLET.

DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE (1).

Quelques seigneurs de la maison d'Angennes furent inhumés dans l'église de Rambouillet, que rien ne met au-dessus d'une église de village ; mais les bouleversements sociaux, survenus depuis leur installation funèbre, ont fait perdre la trace des

(1) Quoique personne ne puisse nous prêter la prétention absurde d'avoir tiré de notre propre fonds l'immense quantité de faits répandus dans les quarante pages de la dernière partie de notre publication, il nous plaît de dire ici, pour aller au devant des curiosités inquiètes et jalouses de rendre aux autres ce qui leur appartient, que nous devons à M. de Rœderer, cité nominalement par nous deux fois, le relevé des âges des hommes de lettres reçus à l'hôtel Rambouillet, et la collection de mots orthographiés d'après leur système. Cet emprunt est de quatre pages, et, pour être juste même avec nous, nous ajouterons que les réflexions de la rédaction qui enveloppe ces maigres mais utiles matériaux nous appartiennent. Le langage des précieuses, le tableau de leurs locutions, et l'application de ces locutions à l'histoire de des

endroits où étaient déposés leurs corps. Il faut regretter principalement un tombeau que son exécution indiquait comme une œuvre d'art; il était en pierre : un homme à genoux et armé, ayant ses gantelets par terre, devant lui, signe de mort naturelle, était posé sur le couvercle; placée derrière lui, sa femme gardait la même attitude pieuse; on voyait sculpté au mur, où s'adossait le tombeau, leur écu *parti* de leurs armes. D'après de consciencieuses recherches, on a pu assurer que l'homme était Nicolas d'Angennes, seigneur de Rambouillet, de la Villeneuve et de la Moutonnière, vidame du Mans, gouverneur de Metz et pays messin, conseiller d'État, lieutenant général des armées des rois Charles IX et Henri III, et capitaine des gardes de ce dernier; la femme, Julienne, dame d'Arquenay, de Champfleuri, de Bignon et de Maisoncelle, fille unique et héritière de Claude, seigneur d'Arquenay, vidame du Mans, et de Madelaine de Bourgneuf de Cucé. En 1794, lorsqu'on remua les fondations de l'église de Rambouillet, pour en extraire le salpêtre, ce tombeau fut démembré sans qu'on ait su depuis ce qu'étaient devenues les deux statues.

Le domaine de Rambouillet fut apporté en dot à Charles de Crussol, duc d'Uzès, par Marie Julie de Sainte-Maure, fille de Charles de Sainte-Maure, plus tard duc de Montausier, et de Julie d'Angennes. Par suite de ce mariage, le nom s'éteignit en elle, et la propriété seigneuriale passa dans la famille d'Uzès, après avoir été possédée pendant plus de trois cents ans par les d'Angennes, seigneurs de Rambouillet.

Fleuriau d'Armenonville (Joseph-Jean-Baptiste) acheta par décret du 4 septembre 1699, le domaine de Rambouillet à la famille de Crussol, pour le revendre, le 10 février 1706, à Louis-Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse, duc de Damville et de Penthièvre, grand amiral de France, le plus jeune des fils légitimés de Louis XIV et de Mme de Montespan.

Yveteaux, sont de nous. Les éléments nous ont été fournis entre autres par *le Grand et le Petit Dictionnaire de Saumaise* ou *Somaize*. Nous n'avons eu que la peine de lire vingt-quatre volumes pour écrire ces dix ou douze pages de philologie, et mille volumes environ pour esquisser l'histoire de Rambouillet.

Léon G.

La terre fut alors érigée en duché pairie, pour lui et ses enfants, tant *mâles que femelles,* par lettres du roi Louis XIV, données au mois de mai 1711. A la mort du roi, le parlement, en récompense des services rendus au pays par le comte de Toulouse, contrairement à la mesure prise contre tous les enfants illégitimes de Louis XIV, continua à lui conserver les prérogatives dont il jouissait.

Le comte de Toulouse portait de France, à la barre raccourcie de gueule.

Ce prince, à qui Rambouillet dut des embellissements dont les traces survivent encore, fut le troisième fils qu'eut Louis XIV de la marquise de Montespan. Il naquit à Versailles le 6 juin 1678; son frère aîné était le duc du Maine. Aux immenses richesses possédées par les princes légitimés, aux honneurs considérables dont ils jouirent sans interruption, eux et leurs descendants, malgré la formidable jalousie de quelques princes du sang et la haine active de la haute noblesse, si éloquemment personnifiée dans le duc de Saint-Simon, on mesure l'humanité inaltérable de Louis XIV, son amour pour sa famille, sa générosité envers elle, générosité si grande que, tous les biens de ses enfants illégitimes ayant fait retour à la branche d'Orléans, celle-ci s'est enfin trouvée beaucoup plus riche que la branche aînée. Nommé amiral de France à cinq ans, le comte de Toulouse en avait à peine seize lorsque Louis XIV le créa duc et pair, et ordonna son installation au parlement. « Peu de pairs, dit Saint-Simon dans ses mémoires bilieux, osèrent ne pas s'y trouver. Il fut peu de jours après installé comme amiral de France à la table de marbre, par le premier président. » Qu'on juge par l'aveu si pénible de Saint-Simon, — réduit, pour ne pas déclarer que presque tous les pairs se rendirent au parlement, à dire que peu osèrent ne pas s'y trouver, — du dédain de la pairie pour cette élévation, non pas inouie, puisque le duc du Maine était déjà duc et pair, mais si difficilement tolérée. Avant même sa nomination, le comte de Toulouse, traité en prince du sang par la volonté de Louis XIV, reçut en 1694, à Versailles, avec le cérémonial imposé, l'ambassadeur de Venise. En sa qualité d'amiral, il eut, un an après, le gouvernement de Bretagne, excellemment maritime, et il l'eut, il faut le dire, par une injustice du roi

son père, qui, pour l'en investir, l'ôta au duc de Chaulnes, au grand regret de toute la noblesse, moitié surprise, moitié indignée d'une telle spoliation. C'est en ces sortes d'actes de souveraineté que Louis XIV déployait ce despotisme dont il serait erroné de croire qu'il ne faisait usage que contre ses sujets. Il exigea encore qu'à l'étranger comme en France, ses fils légitimés fussent traités en princes du sang; aussi, lorsque le comte de Toulouse, se promenant avec son escadre sur la Méditerranée, aborda les côtes des États de l'Eglise, le pape l'envoya complimenter, heureux, prétexta-t-il avec toute la subtilité romaine, heureux d'un antécédent à faire valoir. Le même honneur avait été accordé autrefois à don Juan d'Autriche. En 1703, au moment de la guerre contre les Anglais et les Hollandais, il prit le commandement de la flotte française, et l'on vit alors le maréchal de Cœuvres, un maréchal de France, hiérarchiquement placé au-dessous d'un légitimé : « Mais, s'écrie Saint-Simon, le maréchal fut subordonné non pas au bâtard, mais à l'amiral, comme si, d'un côté, le bâtard ne devait pas son grade à sa bâtardise même, et comme si, de l'autre côté, il était jamais imposé d'obéir à autre chose qu'au grade. » La haine de Saint-Simon contre les fils indirects de Louis XIV, est la plus amusante colère de l'histoire, avant même les fastidieuses, les éternelles prétentions de ce même duc de Saint-Simon à une noblesse fabuleusement immaculée, exquise, incomparable. Quel petit esprit que ce grand écrivain! Il en dit tant contre la noblesse d'autrui et tant en faveur de la sienne, dont il est plein jusqu'à l'hébêtement de l'ivresse, que la sienne serait volontiers celle en qui l'on croirait le moins.

Cependant, sa répugnance envers les princes légitimés, sauf exagération, est un sentiment précieux à étudier, car il cache au fond une connaissance exacte des principes conservateurs de la monarchie. Pour peu que Louis XIV, et le cas a été imminent, n'eût laissé après lui que des bâtards pour héritiers, je ne vois pas par quelles raisons l'un d'eux ne lui eût succédé, puisqu'en 1714 il les déclara habiles à régner, et pourquoi ce successeur n'eût mêlé son sang rien qu'à demi royal, avec le sang d'une nouvelle La Vallière ou d'une nouvelle Montespan; ceci ayant lieu, il arrivait qu'à la troisième génération seule-

ment, la nuance bourbonnienne se trouvait absorbée; et, pour nous aider d'une comparaison, de blanche qu'elle était avec Louis XIV, et de mulâtre qu'elle était devenue avec ses enfants naturels, le comte de Vermandois, la princesse de Conti, le duc du Maine, etc., etc., elle arrivait à être complétement noire avec les fils de ces enfants naturels. Saint-Simon comprenait, en l'outrant, le droit de l'aristocratie à ne pas souffrir cette dégénérescence de la légitimité royale, de tout temps uniquement fondée sur l'inaltérable perpétuité du sang. Devait-on souffrir sur le trône ce qu'on regardait comme une indignité dans la plus obscure famille de gentilhomme? Avec un peu plus d'égard envers les personnes, Saint-Simon parviendrait souvent à faire partager son opinion; mais sa méchanceté est si profonde, si noire, si recherchée, qu'on se prend d'un attachement infini pour les princes légitimés, à cause même de ses brutales attaques. Qui ne préférerait un duc de Penthièvre, fût-ce sur le trône, particulièrement sur le trône, à la place d'un Louis XV?

La plupart des fils naturels de Louis XIV ne manquèrent ni d'intelligence ni de courage. A une grande bataille navale livrée le 24 août 1704, devant Malaga, et où prirent part les escadres de France, d'Angleterre et de Hollande, le comte de Toulouse combattit vaillamment pendant dix heures les deux flottes étrangères; il démâta le vaisseau amiral anglais, coula le vaisseau amiral hollandais, tua trois mille hommes, et non dix mille, comme l'avance Saint-Simon, sans perdre un bâtiment français, sans perdre, dit-on, un mât seulement, dernière circonstance qui prouve plutôt le bonheur que la bravoure. Les boulets emportèrent quatre de ses pages à ses côtés, et, sans l'avis de l'espèce de gouverneur que le roi lui avait imposé, affirme Saint-Simon, contredit et réfuté sur ce point comme sur beaucoup d'autres se rapportant à cette glorieuse journée, il prenait Gibraltar, loin d'être défendu comme aujourd'hui. Quand, quelques jours après, les Espagnols, soutenus par nos vaisseaux, allèrent mettre le siége devant cette fortification, il était trop tard. Gibraltar est un Polyphème de canons qu'on ne prendra jamais qu'endormi. Cette belle campagne navale est la seule où le comte de Toulouse ait eu l'occasion de justifier son titre d'amiral.

Le ministre de la marine, Pontchartrain, que Saint-Simon ap-

pelle tout nettement un monstre, eut peur de ce courage remuant et heureux. Il l'amortit, le découragea, l'éteignit ; en sorte que, dans sa vie destinée aux grandes choses, le comte de Toulouse n'eut que cette affaire de Malaga, de même que son fils, le duc de Penthièvre, n'eut que Fontenoy. Le roi d'Espagne, Philippe V, lui écrivit de sa main une lettre flatteuse en lui envoyant le collier de la Toison-d'Or. On peut dire qu'il en fut étranglé et non décoré, car sa carrière finit là. Réduit à n'être plus qu'un prince heureux, il chercha à se créer près de la cour des loisirs dignes de son rang. « Il acheta d'Armenonville, dit Saint-Simon (1705), la terre de Rambouillet, à six lieues de Versailles, près de Maintenon, dont le comte fit un duché-pairie, érigé pour lui, et une terre prodigieuse par les acquisitions qu'il y fit dans la suite. Armenonville, qui ne vendait que par respect, eut en pot-de-vin, pour lui et pour son fils après lui, l'usage du château et des jardins de la Muette et du bois de Boulogne, que le roi détacha de la capitainerie de Catelan, en dédommageant celui-ci. »

En cinq ans le comte de Toulouse réunit à Rambouillet les propriétés, terres, seigneuries, forêts, étangs, prairies nécessaires à son développement. C'est lui qui changea la figure du château par des additions nombreuses. Il fit combler les fossés et recula considérablement les limites du parc, que Le Nôtre fut chargé de dessiner, tâche dont le fameux jardinier s'acquitta avec son habileté accoutumée. Les vastes et faciles eaux de Rambouillet s'encaissèrent dans des canaux qui étonnent par leur étendue et la diversité des points de vue qu'ils offrent.

Naturellement silencieux, méditatif, — il avait plus d'un sujet de tristesse — le comte de Toulouse se plut à vivre derrière les bois épais qui le séparaient de Versailles, lisant beaucoup, chassant, s'enfonçant dans l'étude de la navigation, qu'il ne se décida pas tout de suite à regarder comme une carrière fermée pour lui. Il apprit avec beaucoup d'indifférence l'édit du mois de juillet 1714, qui l'appelait, ainsi que le duc du Maine, son frère, à la succession à la couronne, et les autorisait, eux et leurs descendants, à prendre le titre de princes de sang royal. Cette qualité l'enorgueillit si peu qu'il se maria obscurément avec Mme de Gondrin, une veuve, sœur du duc de Noailles. Quelque grands qu'on fasse les Noailles, en les élevant, si

l'on veut, d'alliance en alliance jusqu'au XIIIe siècle, il y avait loin de là à un comte de Toulouse, prince de sang royal, capable de succéder au trône. Aussi, son mariage fut-il tenu secret jusqu'à la mort du duc d'Orléans, en 1723.

Au reste, cette noble dame de Noailles a laissé un souvenir impérissable dans la mémoire des hommes, un diamant sans prix, et un monument plus respectable même que le château des Noailles, dont on ne sait pas l'origine. Le diamant est une pierre noire, usée, rongée aux angles, où on lit : HOSPICE FONDÉ PAR LA COMTESSE DE TOULOUSE. 1731. Le monument, c'est l'hospice. Il fait face au château de Rambouillet.

Chéri de Louis XV, le comte de Toulouse était destiné, dans la pensée de ce roi, à succéder au premier ministre, le cardinal Fleury. La mort arrêta un si beau projet. Ayant déjà subi une première opération de la taille, il ne survécut pas à une seconde, dont il souffrit cruellement pendant vingt-deux heures.

Louis-Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse, dont nous avons sommairement indiqué la participation aux embellissements de Rambouillet, y mourut le 1er décembre 1737. Ayant exprimé le désir modeste, dans ses dernières volontés, d'être inhumé dans l'église de la paroisse du château, son corps y fut porté le 4 décembre 1737. On écrivit sur le marbre du caveau :

CI GIST

TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE,

LOUIS ALEXANDRE DE BOURBON,

PRINCE LÉGITIMÉ DE FRANCE, DUC DE PENTHIÈVRE,
DE CHATEAUVILLAIN ET DE RAMBOUILLET,
MARQUIS D'ALBERT, COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI,
LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE SES ARMÉES,
CHEVALIER DE LA TOISON-D'OR,
GOUVERNEUR ET LIEUTENANT-GÉNÉRAL POUR SA MAJESTÉ
DANS SA PROVINCE DE BRETAGNE,
PAIR, AMIRAL ET GRAND-VENEUR DE FRANCE,

DÉCÉDÉ EN SON CHATEAU DE RAMBOUILLET,
LE PREMIER DÉCEMBRE 1737,
AGÉ DE CINQUANTE-NEUF ANS SIX MOIS ET VINGT-QUATRE JOURS.
PRIEZ DIEU POUR LUI.

Le fils du comte de Toulouse, le duc de Penthièvre, illustra sa constante résidence à Rambouillet par des bienfaits dont on ne sait qu'une faible partie, tant il y mit de la chasteté. Le duc de Penthièvre naquit à Rambouillet, le 16 novembre 1725. Si quelque chose pouvait relever dans l'estime du monde la déviation de l'illégitimité, en matière de race royale, ce serait à coup sûr l'exemple du comte de Toulouse, fils naturel de Louis XIV et de Mme de Montespan, et l'exemple plus concluant encore du fils du comte de Toulouse, le duc de Penthièvre. Celui-ci hérita de la beauté de sa grand'mère, la royale favorite, et de la générosité de Louis XIV, dont il n'eut aucun des vices brillants. Quoiqu'il ait payé, comme tous les hommes, sa dette au malheur, puisqu'il fut père à son tour et qu'il vécut longtemps, on peut le considérer comme la rare réalisation de l'utopie populaire qui met le bonheur dans l'extrême opulence jointe à l'extrême grandeur. Peu de princes vinrent au monde avec autant de biens; aucun, j'imagine, n'en acquit autant pendant sa vie. L'étendue extraordinaire de ses richesses explique celles de la famille d'Orléans, devenue à sa mort son unique héritière. Encore plus chargé d'honneurs que son père, le comte de Toulouse, il eut son angélique modestie, et il la montra dans l'exercice tout personnel d'une charité presque inconnue avant lui. Ainsi les âmes ambitieusement tendres, toujours empressées de désirer la possession d'inépuisables trésors pour les répandre, souvent boudeuses envers Dieu de sa partialité à ne pas les enrichir, ces âmes inquiètes ont eu sur la terre leur représentant, leur idéal dans le duc de Penthièvre. Sage malgré ses prodigieuses richesses, il fut heureux en satisfaisant ses désirs. J'ignore les joies particulières que le ciel réserve à des destinées déjà si bien récompensées sur la terre.

A sept ans, à l'époque où il était d'usage de retirer des mains des gouvernantes les jeunes princes de sang royal pour confier aux hommes leur éducation, le duc de Penthièvre fut tenu sur

les fonts baptismaux par le roi Louis XV et la reine, dans la chapelle de Versailles. Son gouverneur fut le marquis de Pardaillan, officier-général dans la marine, et ses deux autres sous-gouverneurs, également pris dans l'armée navale, furent MM. de Lizardet et de La Clue, l'un et l'autre gentilshommes du comte de Toulouse. On lui donna pour précepteur l'abbé Quénel, et plus tard, pour professeur de physique, l'abbé Nollet, une des plus vives lumières du XVIIIe siècle.

A l'exemple des fils et des petits-fils légitimes de Louis XIV, le duc de Penthièvre reçut de la bouche de ces professeurs illustres une instruction pleine et variée, dans laquelle tout entrait et se classait harmonieusement, la religion et la politique en première ligne, les belles-lettres et les arts d'imagination. La monarchie ancienne a emporté avec elle ces solennelles éducations portées si haut par Bossuet, Fénélon et Fleury, œuvres graves et patientes, souvent poursuivies depuis le premier âge de l'élève jusqu'à son couronnement, enseignements si vastes que le peuple en avait sa part. comme lorsque l'évêque de Meaux écrivait pour son royal écolier l'*Histoire universelle,* et que Fénélon dictait au sien les pages suaves de *Télémaque.*

Il avait environ douze ans lorsque son père, le comte de Toulouse, mourut à Rambouillet, dans sa soixantième année, le 1er décembre 1737. Ses consolations ne lui vinrent point de la charge de grand-veneur, ajoutée à celle de grand-amiral et de gouverneur de Bretagne, dont Louis XV lui avait déjà assuré la survivance, mais de la tendresse de sa mère.

Ce n'est point une étude inutile, du moins je le présume ainsi, celle de suivre, afin de savoir où il va, un sang royal détourné dans sa course, fût-ce pour le voir retomber dans son lit, ainsi que cela eut lieu pour les Penthièvre, dont le dernier rameau a versé sa séve dans la féconde branche des d'Orléans.

Comme le grand-amiral n'avait pas encore vu la mer, et que la mer est fort loin de Paris, on construisit à Brest une petite flottille destinée à naviguer dans les eaux de Rambouillet, sous les ordres du duc de Penthièvre. Quand les vaisseaux à trois ponts, les frégates, les gabarres, les bricks, les goëlettes, les galères, furent achevés, on les transporta pièce à pièce à

Rambouillet, où, reconstruits de nouveau, ils furent lancés dans les canaux. Ces dispositions ayant été prises moins pour amuser le prince que pour lui enseigner la pratique de la science navale et l'initier aux difficultés d'une carrière illustrée par son père, le comte de Toulouse, on avait recruté à Brest des marins capables de diriger cette partie si essentielle de son éducation. Logés au château, où ils passèrent leur vie dans une paix inconnue à la plupart des gens de leur profession, ces hommes de mer dressaient chaque jour le prince aux évolutions et aux manœuvres. On simulait tantôt un voyage autour du monde, tantôt un combat, tantôt un incendie, afin de développer l'adresse et le courage de l'élève, qui, selon le caractère de l'exercice, grimpait aux mâts, mettait le feu au canon ou se sauvait à la nage, son épée d'amiral à la main.

A une époque où les mœurs isolaient les enfants nobles des grands centres publics d'éducation, beaucoup de jeunes gentilshommes appelés par des traditions de famille à occuper un emploi dans les rangs de la marine royale, se livraient chez eux, sur les vastes bassins de leurs propriétés, ainsi que le duc de Penthièvre, à des études navales faites à l'aide de petits vaisseaux de formes diverses (1).

En grandissant, le prince prit un caractère sérieux que l'âge et des habitudes ascétiques rendirent mélancolique à l'excès. Son immense affection pour les pauvres commença de bonne heure. Tout enfant encore, il donna un jour qu'il se promenait dans le bois de Vincennes cinquante louis à une mendiante, se croyant libre de disposer de la pension que sa mère lui faisait compter chaque mois par son trésorier. Effrayée de la somme, la mendiante voulut la rendre; mais la comtesse de Toulouse refusa de la recevoir; elle se borna à faire observer à son fils combien la charité consistait moins à prodiguer l'or qu'à le répartir avec intelligence autour de soi, car la charité tient de la lumière; elle est douce et féconde, parce qu'elle est universelle. Sa mère exerça une grande influence sur sa vie, en for-

(1) Nous avons eu occasion de voir dans plusieurs domaines seigneuriaux des débris de ces flottilles destinées à l'éducation des jeunes gentilshommes.

mant son esprit de bonne heure. Dans une condition moins élevée, on a vu également tout ce que le duc de Montausier dut d'excellents principes à sa mère. On n'a pas assez remarqué l'ascendant glorieux des mères aux XVIIe et XVIIIe siècles sur la famille noble. Elles accompagnent l'enfant jusqu'au moment de la première émancipation; elles lui donnent le lait, la religion, la politesse, la galanterie; elles ne s'en séparent que lorsqu'il va monter sur son cheval de guerre. Leurs empreintes sur ces chairs tendres ne s'effaçaient jamais. Aussi étaient-elles plus longtemps aimées qu'aujourd'hui. Il est peu de grandes familles dans les deux derniers siècles qui n'aient autant de gloires de mère à citer que de gloires filiales. Il y a des mères souveraines parmi les Boufflers, les Villeroi, les Luxembourg, les Créqui, et mille autres. Ce sont des figures colossales de femmes portant sur leurs fortes épaules l'entablement de la monarchie; on ne peut mieux les comparer qu'à ces cariatides placées par Jean Goujon autour des murs du Louvre pour en soutenir les corniches.

A dix-sept ans le duc de Penthièvre servit en qualité de volontaire à côté du duc de Chartres dans la campagne des Pays-Bas. Le volontaire avait à mériter la croix de Saint-Louis qu'il portait comme grand-amiral, et la Toison-d'Or. Voici en quels termes parlait de lui le maréchal de Noailles après la bataille de Dettingen : « Il s'est trouvé dans le feu le plus vif, et plusieurs fois dans la mêlée, avec le sang-froid et la tranquillité que Votre Majesté lui connaît. » Sur cette recommandation, Louis XV envoya à son neveu le brevet de maréchal-de-camp.

Que ne devait pas souffrir une âme comme celle du duc de Penthièvre des cruautés obligées de la guerre! Aussi la faisait-il sans l'aimer, par obligation pour son rang, et s'épuisait-il à réparer tous les maux qu'elle entraîne. En 1744, il fut fait lieutenant-général, et quelques mois après il épousa la fille du duc de Modène et d'Aglaé d'Orléans, femme douce et bonne, triste, chérissant l'ombre que font les murs domestiques, rêvant toujours de religion comme lui.

A peine était-il marié qu'il fut appelé à figurer à la plus mémorable bataille qui se soit livrée sous Louis XV, à Fontenoy. Le jour même il avait été commis, en sa qualité de lieutenant-général, à la garde de la tranchée devant Tournay. Le

petit-fils de Louis XIV s'élança un des premiers à la tête de Fitz-James cavalerie sur la colonne anglaise, après avoir, selon l'usage qui allait bientôt se perdre, entendu la messe et communié. Ce fut, pour le dire à cette occasion, une de ces dernières cérémonies pieuses qui prêtaient un caractère si solennel aux préludes des batailles. Tête nue sous le ciel, tous ces jeunes et brillants officiers, la bride de leur cheval à la main, posant un genou en terre, écoutaient, humbles, contrits, la voix du prêtre qui implorait du haut d'un autel dressé au milieu du camp la miséricorde divine pour les vaincus, pour les vainqueurs, pour tout le monde. Vingt mille, trente mille hommes tombaient à ras du sol, pour se relever au son des trompettes, fiers, confiants, braves, résolus à mourir pour leur roi, car le roi était alors la patrie. On sait le résultat de cette rencontre entre les Français et les Anglais. La victoire resta aux Français. Dans le poëme de Fontenoy, le poëte officiel, Voltaire, a aligné en vers de gazette une énumération nationale où le jeune prince est ainsi désigné :

> Penthièvre, dont le zèle avait devancé l'âge.

Les flatteries de la gloire le séduisaient moins que son château de Rambouillet, où l'attendaient sa mère et sa femme, ces deux moitiés de sa vie, faite pour le cloître des affections privées.

De 1745 à 1754, la duchesse le rendit père de six enfants, dont nous rapportons plus loin les noms et les titres, en rappelant la translation des restes de cinq d'entre eux de la chapelle de Rambouillet aux caveaux de l'église de Dreux. Un seul de ces enfants survécut ; ce fut M[lle] d'Ivoy, depuis M[lle] de Penthièvre, plus tard duchesse d'Orléans, mère du roi qui occupe actuellement le trône.

Hors les rares visites que par respect pour l'étiquette il rendait au roi, le prince abandonnait sa vie aux flots monotones des heures qui passaient sans bruit sur son château. L'été, il asseyait ses pieuses pensées sur la pelouse de son parc, et l'hiver il lisait auprès du feu l'Imitation de Jésus-Christ, tandis que la duchesse cousait des vêtements pour les pauvres.

Il ne fut pas donné aux enfants légitimés de Louis XIV d'être heureux. Ceux qui ne vécurent pas misérablement entre le mépris de la cour et des infirmités sans nombre éprouvèrent dans leur famille des peines morales infinies. Le duc de Penthièvre ne dérogea pas à l'exemple. Le sixième accouchement de la duchesse la lui enleva, ainsi que l'enfant qu'elle mit au monde. Ce coup frappa le bon duc au cœur. Sa piété n'en fut pourtant pas ébranlée. Il se retira à la Trappe pour s'entretenir plus austèrement de Dieu, qui l'avait éprouvé en le privant de la compagne de ses méditations, de l'écho de ses prières. Ce rejeton de l'éblouissant Louis XIV, ce descendant, trois ou quatre fois plus rapproché du sang de son grand aïeul que le roi Louis XV lui-même, pria et dormit sur la pierre pendant les premiers jours de son deuil. Dans chaque dynastie et presque à chaque génération dynastique, on remarque qu'un membre semble se charger pour les autres de demander grâce des erreurs, des fautes, des folies ou des crimes dans lesquels son propre sang est tombé. Dernier produit des fantaisies adultères de Louis XIV, le duc de Penthièvre se crut condamné à porter la plus lourde charge de repentir, opinion qui s'accrut progressivement en voyant disparaître tous ses enfants, moins une fille, et en unissant aux d'Orléans cette fille qui était appelée à rendre aux Bourbons le rayon de légitimité perdu par les Bourbons.

Quand il eut versé dans la solitude de la Trappe les plus amères larmes de sa douleur, il alla, sur les vœux de sa mère, exiler à Rome les tristesses de son veuvage. Je ne sais point si le séjour était bien choisi. Il y a plus de grandeur que de prudence dans une telle détermination. Rome instruit la pensée aux choses de la mort, mais elle ne console point des pertes éprouvées ; elle sert tout au plus à mesurer et à reconnaître l'infériorité des maux ordinaires mis en parallèle avec des maux plus grands, héroïques. C'est une lutte de douleur à douleur, où l'on est vaincu, mais non guéri. A Rome, le duc de Penthièvre reçut l'accueil le plus flatteur du spirituel Benoît XIV et de l'ambassadeur français, le comte de Stainville, plus tard duc de Choiseul. Il passa par Modène, la patrie de sa femme, en rentrant en France, où il sembla arriver à temps pour fermer les yeux à sa mère, la comtesse de Toulouse, qui mourut le 30 septembre

1766. Un fils lui restait, le seul orgueil qu'il eût, si toutefois il l'avait, car toutes ces descendances illégitimes ont des abîmes dans leur conscience dont nulle sonde ne connaît le fond. Elles ont même de loin en loin des accès de royauté que rien n'apaise, pas même le contre-poids de la religion. Dais de parade aux yeux du peuple, qui les jalouse, car leur bâtardise les fait, quoique princes, les égaux de tout le monde, ils ne sont que des tapis où s'essuient leurs pieds les princes légitimes. Qu'est-ce qu'un duc du Maine, par exemple, auprès du duc de Bourgogne? Ce seul héritier mâle du duc de Penthièvre donna, en 1767, son titre fatal de prince de Lamballe à Marie-Thérèse-Louise de Carignan, charmante fleur, moitié italienne, moitié française, si belle encore lorsqu'elle fut fauchée au commencement de la grande moisson révolutionnaire.

Un an après, ce fils mourut : sa mort fut plus exemplaire que sa vie, quoique celle-ci ait été bien courte. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il laissa le titre de veuve à la belle princesse de Lamballe. Tout l'espoir du bon et malheureux duc de Penthièvre reposa désormais sur la tête de son dernier enfant, Mlle de Penthièvre, qui fut mariée, le 1er janvier 1769, au duc de Chartres, celui qui devait éterniser, je n'ose dire immortaliser le titre de duc d'Orléans.

Ce serait sortir d'une voie tracée et sûre à parcourir, pour se jeter sans nécessité dans un sentier bordé de périls, que de s'occuper avec une intention qu'éloigne la simplicité de mon sujet du caractère et de la vie du duc d'Orléans. Ici je ne dois voir en lui qu'un prince dont le mariage termina le cours de l'illégitimité créée par Louis XIV parallèlement à la grande ligne dont il découlait. L'union du duc d'Orléans avec une Penthièvre eut cette importance historique : elle fut à la fois une réhabilitation et un bonheur. De quel embarras ne seraient pas aujourd'hui pour notre monarchie constitutionnelle toutes ces maisons illégitimes, qui auraient demandé, pour se soutenir avec éclat, des sacrifices fort difficiles à refuser, plus dangereux encore à imposer au peuple? A chaque renouvellement de règne, elles auraient compromis la stabilité de la monarchie, et auraient entretenu dans l'État un profond esprit de mécontentement. L'extinction de la descendance indirecte de Louis XIV fut un des rares bonheurs de l'histoire de France.

S'il n'est pas sûr que Louis XV n'ait jamais demandé au comte de Toulouse de lui vendre Rambouillet, on ne peut douter, sur trop de nombreuses preuves, de l'extrême persistance qu'il apporta, foulant bien des délicatesses, à posséder ce domaine. Repoussé timidement par le père, il renouvela auprès du fils, le duc de Penthièvre, la même proposition, qu'il adoucit en la présentant sous une autre forme. Il laissa voir en toute occasion l'extrême désir de créer à Rambouillet un centre pour ses chasses, large prétexte à la faveur duquel, on le sait, d'autres plaisirs moins susceptibles d'être avoués s'arrangeaient un asile mystérieux. Il offrit au duc de lui donner, en contre-valeur de sa terre et de son château, une propriété du même prix; l'échange fut refusé. Des souvenirs vénérés recommandaient trop haut la conservation de la propriété au pieux prince. Averti par ce double refus de l'inutilité de ses prétentions, Louis XV cessa de les reproduire de peur de froisser à la fin l'indépendance de son parent. Mais les gentilshommes de sa suite se plaignirent si souvent et d'un accord si bien concerté de la difficulté de chasser dans un endroit où ils n'avaient ni refuge convenable pour la nuit, quand le mauvais temps les retenait, ni logements pour leurs domestiques, ni écuries pour leurs chevaux, que le duc, touché de leurs réclamations, fit élever, à quelque distance du château, un bâtiment spacieux, uniquement destiné au roi et à ses compagnons de chasse. Cette utile et belle construction reçut le nom usité de *commun*. Long de deux cents mètres, le commun offre une rangée de cinquante croisées à chaque étage, et renferme des logements pour la plus vaste domesticité. Parmi les nombreuses écuries, il y en a une qui peut contenir cent chevaux. Ainsi tout s'arrangea momentanément à la satisfaction du roi et du duc de Penthièvre, qui ne se plaignit pas du détour adroit imaginé par les courtisans pour occuper Rambouillet. Cependant, la concession, ainsi que toutes les concessions de ce monde, ne présenta pas la tranquillité constante d'un droit. A défaut de la possession du château, auquel il n'aspirait plus, le roi souhaita plus tard d'acquérir la forêt; il fut aussitôt invité par le duc à bâtir dans telle place de son choix un pavillon de chasse; c'était presque lui céder en propre la forêt, si ce n'était absolument la lui vendre, que de souffrir dans la forêt même une construction indépendante. Dans

la pensée des architectes, le pavillon accordé par le duc de Penthièvre se transforma en un château, et ce fut véritablement un château digne de ce nom, qui en 1755 prolongea son ombre colossale sur les eaux de l'étang de Saint-Hubert. Des chemins ouverts dans l'épaisseur du bois y conduisirent; des marbres taillés en statues sortirent de tous les carrefours, dessinés par les successeurs du célèbre Le Nôtre, créateur des premiers alignements de la forêt; l'intérieur du nouveau palais fut meublé comme on meublait alors, comme on n'a plus meublé depuis. Les maîtres du goût en matière de mobilier savent que le château de Saint-Hubert réunissait les chefs-d'œuvre de l'ébénisterie et de la ciselure au XVIIIe siècle, le plus original de tous les siècles comme raffinement de jouissances privées. Les Gobelins, la Chine, Watteau avaient paré les murs, revêtu les escaliers, drapé les croisées de ce château, où Mme de Pompadour se fit lire les contes de Voltaire, et où Mme Dubarry planta de ses mains de Cléopâtre des cerisiers que Louis XV greffa avec une serpe d'ivoire; la *cerisaie Dubarry* a eu sa célébrité. Tandis que toutes ces choses se passaient, le duc de Penthièvre ne franchissait pas le seuil de son vieux manoir, semblable à ces hommes sérieux qui, enveloppés de leurs manteaux bruns, regardent l'hiver, avec un pacifique dédain, la jeunesse folle qui court au bal. Cependant, il n'avait guère que trente ans alors, tandis que Louis XV courait sur ses quarante-six.

Il est instructif de remarquer l'empiètement modéré, mais progressif, exercé par les descendants légitimes de Louis XIV, sur les propriétés des princes légitimés, et particulièrement sur celle des Penthièvre, les derniers à la vérité des survivants exclus de la ligne directe. Louis XV sollicite Rambouillet du comte de Toulouse, il est refusé; il s'adresse au duc de Penthièvre, il obtient de lui d'abord une maison, le *commun;* plus tard, il retire, pour ainsi dire par surprise, l'autorisation d'avoir un château, celui de Saint-Hubert; enfin, Louis XVI, héritant de l'envie de son prédécesseur Louis XV, arrache du même duc de Penthièvre, à force d'obsessions et malgré bien des larmes, la forêt, le château, le domaine entier. On souffre à suivre pas à pas l'histoire de cette convoitise tenace, odieuse, enfin triomphante, véritable spoliation.

Louis XV, sous le règne duquel Voltaire a écrit : *La campagne est le premier des plaisirs insipides*, n'allait pas uniquement demander la paix des champs aux fraîches solitudes de la terre des Penthièvre, devenue presque la sienne ; croira-t-on que la vue des bluets et l'odeur du thym remuassent beaucoup son cœur ? Trop de fourgons chargés de vivres précédaient ses visites au château de Saint-Hubert, et trop de roués y faisaient irruption avec lui, pour qu'on prête à ses goûts tant d'ingénuité. Sauf la chasse, dont la secousse a toujours plu aux hommes nuls et dissolus, sans dire pourtant qu'elle n'ait pas été quelquefois aussi les délices de princes sérieux, on ne sait trop pourquoi les gentilshommes de sa suite royale auraient couru chercher des excès à Rambouillet, lorsqu'ils les avaient à Paris même sous la main. Mais on accompagnait le roi, on le disait hautement au retour, puis on chassait avec lui, puis on tuait le temps dans ces voyages, et le temps était le gibier que l'oisiveté de l'époque tenait le plus à exterminer.

On était néanmoins fort pastoral en petits propos de poésie. Comme on affectait d'adorer, mille témoignages l'attestent, le lever de l'aurore, le coucher d'Apollon dans le sein de Thétis, l'étoile du berger, la fraise des bois et la coudrette ! Mais, en y regardant de près, on aperçoit vite la chenille de la goinfrerie et le serpent du libertinage caché sous ces faux semblants champêtres, nature d'emprunt qui ne fleurit guère qu'à force d'être arrosée de vin de Champagne.

Or, un jour que le roi était venu au château de Saint-Hubert, en écrasant les marguerites sous les roues dorées de ses équipages, le roi et sa suite bruyante de chasseurs, et ses trente ou quarante chevaux, et ses piqueurs, et la reine de la fête, Mme Dubarry, nymphe bocagère dont le cou et les bras étaient en vérité trop blancs pour être exposés au hâle des moissonneuses ; ce jour-là, les vivres, auxiliaires ruraux de première nécessité, n'arrivaient pas. Tous les phénomènes mythologiques s'accomplirent, et rien ne se montrait ; Phébus s'endormit dans le sein de Thétis ; les dryades rentrèrent dans le cœur des chênes ; la Nuit, fille du Silence, couronnée de pavots, étendit ses ailes sur la terre, et pas de provision de bouche. Dans les cuisines, le feu flambait inutilement ; point de grosses poulardes à faire cuire, point de succulentes entrées sur les fourneaux. Qui causait donc ce re-

tard? pourquoi les fourgons n'étaient-ils pas arrivés? On vit alors combien était léger le sentiment pastoral des roués; ils auraient donné toutes les églogues de Théocrite pour un pâté de jambon. Rentrer à Versailles pour souper, il était déjà si tard! recourir au garde manger du village, mais le village n'offrait pas, comme aujourd'hui, des hôtelleries réparatrices de ces sortes de contre-temps. Après avoir ri de la famine répandue dans chaque estomac, on s'irrita, on désespéra de la nuit, une nuit passée sans souper! Le roi fut calme, comme il convient à tout roi de le paraître au moment du danger. Mme Dubarry fut sans doute spirituelle; car, dans quelque rang qu'elles soient placées, les femmes supportent incomparablement mieux que les hommes la douleur et les contrariétés.

Ce fut elle qui ouvrit cet avis triomphant: « Si nous allions frapper au château de notre cousin le duc de Penthièvre? » C'était un radeau, tous les naufragés y sautèrent. « Chez le duc de Penthièvre, répondit-on en agitant les cravaches. — Oui! chez le duc de Penthièvre! » Malgré son vif désir de souper, Louis XV fit une petite grimace de doute et presque de refus. Entre son château de Saint-Hubert et le château de Rambouillet, il avait élevé une barrière respectueuse. Si les maximes du duc n'étaient pas les siennes, s'il ne les comprenait pas, il les vénérait, et jamais il n'avait souffert qu'on pensât autrement que lui sur ce point. Le devoir de l'hospitalité ne serait pas un fardeau pour le duc, le roi le pensait bien; mais comment, en quels termes, dans quel appareil la lui demanderaient ses compagnons? Il avait appris à se méfier de leur conduite dans plus d'une circonstance grave. Tout bien pesé, il leur refusa la permission d'aller au milieu de la nuit déranger le duc de Penthièvre; mais ceux-ci revinrent avec tant d'instance sur la proposition de Mme Dubarry, ils mirent si adroitement la comtesse dans leurs intérêts, et d'ailleurs elle avait faim aussi, que le roi se laissa entraîner à une démarche qu'il blâmait au fond du cœur. Il était onze heures quand ils sortirent tous du château de Saint-Hubert, pour se rendre au château de Rambouillet. Le roi avait recommandé le silence pendant la route, et un maintien respectueux en présence du duc.

En peu de temps, le trajet était fait, et la compagnie s'introduisait dans les sévères appartements du duc, qui accourut et

s'excusa auprès du roi et de ces messieurs de paraître devant eux dans un état un peu étrange.

Le duc portait un tablier de cuisine et tenait à la main une cuiller à pot.

A la vue de ce costume, les compagnons du roi oublièrent la réserve promise, et se félicitèrent bruyamment de trouver le duc de Penthièvre dans la meilleure des dispositions, puisqu'il recevaït en cuisinier des gentilshommes affamés.

Quoique d'un caractère fort sérieux, le duc n'était pas un esprit chagrin, ennemi de la joie chez les autres. Il rit même avant de savoir pour quel motif il était si unanimement question de viandes, de poulets, d'entrées autour de lui. Quand il le connut, il parut fâché d'avoir causé une telle illusion à ses hôtes : « Sire, dit-il au roi, je n'ai pas la passion de la bonne chère au point de mettre moi-même la main à l œuvre de mes cuisiniers ; combien je suis fâché. messieurs, de vous l'avoir laissé soupçonner ! S'il vous plaisait de m'accompagner jusqu'à la salle basse d'où je viens, vous connaîtriez la tâche qui m'occupait lorsque vous m'avez fait appeler. »

Le roi et ses compagnons descendirent avec le duc de Penthièvre dans une des salles de l'office.

Mme Dubarry avait été priée de rester au château de Saint-Hubert pendant cette expédition, d'où l'on avait promis de lui rapporter quelque pièce froide.

Que virent les gentilshommes fort préoccupés des paroles du duc de Penthièvre? Ils virent bouillonner sous la cheminée deux énormes chaudières en fer.

Le duc les tira vite de l'incertitude pénible où ils étaient.

« Voilà le potage de mes pauvres, leur dit-il en leur montrant une chaudière, et voilà le ragoût de mouton dont je les régalerai demain à leur dîner, ajouta-t-il en désignant l'autre chaudière. Je fais apprêter moi-même ici, sous mes yeux, une fois par mois, l'ordinaire de mes pauvres, afin que les cuisiniers de l'hospice s'y conforment. »

De l'étonnement, les visages qui écoutaient passèrent à l'admiration, et de l'admiration à la bonté fraternelle, qui lie tous les hommes mis en rapport par le spectacle d'une belle action.

« Nous nous invitons à la table de vos pauvres, mon cousin ;

un peu de leur potage, un peu de leur ragoût à chacun de nous. A table, messieurs. »

Une trentaine d'assiettes à soupe s'étalèrent sur les longues tables de l'office, et le potage fut dévoré avec un appétit de voyageur par les convives. Ils le trouvèrent excellent, ils y revinrent, honneur qu'ils rendirent pareillement au ragoût de mouton. Ils mangèrent enfin comme des pauvres, car, comme des pauvres, ils avaient gagné leur souper, ils l'avaient même pour ainsi dire obtenu d'une hospitalité généreuse.

En partant, ils étaient pensifs et émus, le roi n'eut pas besoin de leur défendre, comme en allant, de plaisanter sur la simplicité du duc de Penthièvre.

J'ignore, par exemple, ce que Mme Dubarry mangea à son souper.

Quant aux fourgons de vivres, au lieu d'être dirigés de Paris sur Rambouillet, un ordre mal donné leur avait désigné Trianon.

Le comte et la comtesse de Toulouse fondèrent en 1731 l'hôpital dont il vient d'être question, et il resta sous la protection de leur fils, le duc de Penthièvre, jusqu'à sa dépossession du domaine par Louis XVI. Louis XVI, à son tour, soutint l'hôpital, et Napoléon le dota, par brevet du 24 mars 1809, d'une rente annuelle de 8,000 fr., se réservant toutefois le droit de disposer de vingt lits en faveur des personnes de sa maison.

Asile de voluptés royales, le château de Saint-Hubert n'existe plus, la révolution l'a brisé en passant. Des ruines informes, des tas de pierres indiquent la place qu'il occupait près de l'étang. L'hospice fondé par les Penthièvre existe encore.

En montant sur le trône (mai 1774), Louis XVI, qui avait à cœur de rétablir les parlements, cassés par le chancelier Maupeou, envoya à Rennes le duc de Penthièvre avec le titre de gouverneur de Bretagne. Il y ouvrit les États, et les travaux des membres, dirigés par ses conseils, produisirent tout le bien qui était possible à une époque placée entre Louis XV et la révolution de 89. A son retour à Paris, la cour, en récompense de ses services politiques, nomma sa belle-fille, la duchesse de Lamballe, surintendante de la maison de la reine.

On a vu que la carrière militaire du prince ne s'ouvrit jamais sur mer, quoiqu'il fût grand-amiral et que ses services dans

l'armée s'arrêtèrent à la brillante affaire de Fontenoy. Sa véritable existence, celle dont il sentit le prix, il faut la chercher en lui. Elle était simple, sérieuse, régulière. La prière et l'aumône étaient le double fermoir de ses journées, ce qui en liait le commencement à la fin. Il se levait, il priait; il passait ensuite à sa toilette, où il avait un grand charme à se livrer à ces mille détails de propreté qu'on peut passer sans trop d'indulgence au petit-fils de Louis XIV, un des hommes les plus délicats de son règne. De là il se rendait à son cabinet pour examiner les affaires de sa maison. Les seigneurs du canton avaient audience et faisaient leur cour jusqu'à midi, l'heure de la messe. A une heure et demie, il dînait; son repas achevé, il s'enfermait chez lui et s'y recueillait dans de pieuses lectures. A cinq heures et demie, accompagné des personnes de sa maison, il se promenait à pied ou en voiture. De huit heures à neuf heures et demie, il priait encore. Le prince se couchait à deux heures précises du matin. Comme à tous les hommes d'ordre, le temps lui paraissait si précieux qu'il remplissait rigoureusement la tâche affectée, une fois pour toujours, à chaque heure de la journée, sans admettre d'excuse. De là était née chez lui sa passion pour les montres, les pendules, les horloges, de toutes les formes, de toutes les dimensions. A chaque instant, il allait voir si elles marchaient d'accord. On raconte de lui à ce sujet un mot charmant de naïveté. Étant passé sans précaution trop près d'une table chargée de montres, il la renversa sur le parquet. Son secrétaire, qui connaissait sa faiblesse, se hâta de ramasser les montres, en s'assurant avec beaucoup d'intérêt de la gravité plus ou moins grande des blessures reçues dans la chute. « Ne vous inquiétez pas trop, monsieur, lui dit le duc; c'est la première fois qu'elles seront allées d'accord toutes ensemble. »

A ses immenses propriétés, il ajouta, par la mort du comte d'Eu, arrivée en 1775, le domaine d'Anet. Florian écrivit alors ces jolis vers :

Enfin de ces beaux lieux Penthièvre est possesseur;
Avec lui la bonté, la douce bienfaisance,
Dans le palais d'Anet habitent en silence.
Les vains plaisirs ont fui, mais non pas le bonheur.

Bourbon n'invite point les folâtres bergères
À s'assembler sous les ormeaux,
Il ne se mêle point à leurs danses légères,
Mais il leur donne des troupeaux.

Nous avons nommé Florian. Le duc de Penthièvre rencontra en lui un formidable rival en bonnes œuvres. Page d'abord, capitaine de dragons ensuite auprès du prince, qui avait un régiment de cavalerie sous son nom (les dragons de Penthièvre), il devint l'ami du duc en remplissant dans sa maison des fonctions analogues à celles de secrétaire des commandements. Il portait discrètement les aumônes aux pauvres désignés par le prince, et découverts par lui avec joie au milieu de ses courses à travers les villages et les hameaux soumis à sa seigneurie de Rambouillet. On peut dire que le duc allait à la chasse aux bienfaits, et que Florian ramassait le gibier. Mais il en fut des bienfaits, au bout d'un certain temps, comme il en est du gibier quand on chasse trop. Le grand seigneur et le poëte dépeuplèrent leur forêt, leur parc et leurs réserves. Le pauvre devint rare dans les limites pourtant peu restreintes de Rambouillet. Enfin, plus de pauvres, plus de nécessiteux sous le regard du château. Ils allèrent les chercher plus loin, ils les trouvèrent d'abord, puis les pauvres manquèrent de nouveau. Ils braconnèrent alors où ils purent; mais, obligés de faire usage d'adresse pour ne pas revenir, non les mains vides, mais pleines, ils se turent l'un à l'autre les bons endroits, chacun d'eux mettant une espèce d'orgueil maintenant à les exploiter le premier. L'hiver surtout, la rivalité s'élevait à un degré inimaginable entre les deux amis; l'un profitait du sommeil de l'autre pour sortir sans bruit et consommer sa divine charité, et l'autre, le poëte, cherchait de son côté à devancer le jour, afin d'être aussi le premier à l'œuvre de bienfaisance, qu'il ne remplissait, du reste, avec tant de zèle, qu'au nom et avec l'argent de son maître et de son ami. S'ils se rencontraient hors du château de si bonne heure, ils inventaient de mauvais prétextes, comme en usent les honnêtes gens forcés de mentir. Leur santé était le motif de leur sortie si matinale ; c'est le secret de vivre longtemps, celui de se lever de bonne heure. Quant à la véritable cause de leur absence du château, pas un mot. On rentrait en parlant d'objets

éloignés, étrangers à leur pensée présente, des dernières coupes des bois, de la nécessité d'indemniser les paysans et les petits propriétaires dont les blés ou les vignes avaient considérablement souffert des dernières chasses du roi. Le prince n'apprenait guère qu'à la fin du mois, en jetant un coup d'œil sur ses dépenses particulières, les avantages qu'avait remportés sur lui son secrétaire Florian, quand ce n'était pas à Florian à s'avouer vaincu par l'habileté du prince.

A l'époque où la France glissait rapidement vers le gouffre de la révolution, il vint s'établir dans une petite maison de Rambouillet, tout près de la forêt et du parc, entre des arbres et des arbres une petite famille composée d'une mère et de ses deux enfants. Tous les trois ils allaient chaque soir, suivis d'un domestique, se promener dans la partie de la forêt abandonnée par le prince aux habitants. La mère s'adossait à un arbre et lisait jusqu'au moment de la nuit, tandis que la domestique faisait jouer sur le gazon du bois les deux enfants, l'un petit garçon de sept ans, brun, joyeux comme un oiseau, turbulent comme un moucheron; l'autre, blonde petite fille, ressemblant à sa mère, mais comme une blonde petite marguerite ressemble à un héliotrope.

Un nouveau venu est bientôt remarqué dans les petites localités, même près de Paris. Encore très-jeune, la beauté de la dame inconnue frappa l'attention; on s'entretint de son isolement, de la simplicité de ses goûts. Quitter Paris (elle ne pouvait venir que de Paris) pour habiter un bourg de province; elle élevait donc ses enfants elle-même, puisqu'on ne voyait avec elle ni gouvernante, ni demoiselle de compagnie.

Un regard non moins exercé que celui de tous les habitants ensemble s'arrêta aussi sur cette dame, mais avec plus d'intérêt encore que de curiosité. Surpris tout à la fois de la grande distinction de sa physionomie et de sa mise pâle et presque fanée, le duc de Penthièvre, après une foule de doutes et d'excessives précautions mentales, osa conclure qu'elle était venue à Rambouillet pour cacher quelque revers de fortune dont elle aurait eu trop à rougir, trop à souffrir à Paris. Cette pensée ne le quitta plus, et cette pensée, il se garda bien de la communiquer à son secrétaire, contre lequel il avait plus d'une revanche à prendre. Florian ne saurait rien qu'au dénouement. Jusque-

là on agirait mystérieusement, on irait à petits pas et dans l'ombre, de peur d'éveiller le fabuliste, beaucoup moins endormi que son illustre maître La Fontaine. De même que les rois ont leur police pour surveiller la police proprement dite, le duc avait des émissaires que ne connaissait pas Florian, ou qu'il faisait semblant de ne pas connaître. Par l'intermédiaire de ses organes officieux, le duc apprit que le logement de la personne autour de laquelle sa générosité rôdait était fort simple; c'était un intérieur qui, par sa délicate propreté même, annonçait moins le commencement d'une aisance heureuse que le déclin d'une grande opulence. On ne pratique pas pendant quarante ou cinquante ans la charité sans connaître à fond tous les déguisements que prend le cœur humain, ce mendiant espagnol, pour paraître ce qu'il n'est pas. Décidément, cette femme avait besoin d'appui, de secours; elle avait deux enfants à élever. C'était à lui, à lui seul, de relever une position dont il devinait si bien la faiblesse, par les conseils de son expérience et tous les moyens dont le Ciel lui avait ménagé l'emploi. Le difficile était d'arriver, par des transitions douces, jusqu'à la petite famille. Un jour le duc lui envoyait des corbeilles de fruits; quelques semaines après, les clés des endroits du parc interdits aux promeneurs publics : gracieuses attentions auxquelles on répondait par des lettres parfaitement écrites, mais où l'on marquait au prince tous les regrets qu'on éprouvait de ne pouvoir accepter. A quelque temps de là, la petite fille de cette dame étant tombée malade, la pauvre mère, effrayée de l'ignorance des médecins de campagne, écrivit au duc pour le prier de lui envoyer son médecin; rien n'égalerait sa reconnaissance. Le soir, le médecin du prince voyait l'enfant et indiquait comme moyen de guérison infaillible, nécessaire, un traitement des plus dispendieux, et entre autres immédiatement les bains de sable de la côte d'Italie. C'est à cette difficulté que le bon seigneur de Rambouillet attendait la discrète indigente. Le voyage d'Italie, une longue résidence, dans quelles dépenses n'allait-elle pas être entraînée! En se disposant à entreprendre ce voyage, ou bien elle se montrerait encore assez riche pour se passer de l'aide d'autrui, ou bien elle s'ouvrirait au duc de Penthièvre, et alors la générosité de celui-ci se répandrait sans contrainte.

Elle ne fit aucun préparatif de départ, et elle ne s'adressa

nullement au duc, à qui la pénible pensée vint alors, mais trop tard, que le cœur de cette mère affligée était peut-être partagé entre le désir de conduire sa fille aux bains de mer de l'Italie et la fierté de ne pas vouloir confier l'impossibilité où elle était de s'y rendre faute d'argent. Dans quelle affreuse situation l'avait-il mise, pensa-t-il avec remords, car il est tout-à-fait inutile de dire que son médecin faisait partie de cette police particulière de sa maison, et que l'ordonnance, les bains de sable étaient les combinaisons inventées par le médecin même dans son zèle d'agent secret. La maladie de l'enfant était sans gravité.

Comment le duc aurait-il vécu sous le poids de ce chagrin qu'il s'était créé pour avoir plutôt écouté son cœur que sa raison? avoir exagéré à une mère la maladie de sa fille! Rien ne le retint plus; il lui importait de la désabuser, de tout lui avouer sans détour. Il s'achemina donc vers la maison de celle dont il se reprochait si amèrement d'avoir troublé l'obscurité et le repos.

Tout pensif et tout triste, il arrive, il monte, il se présente, et que voit-il près d'elle? Florian, qui sortait des pièces d'or du fond d'une bourse. Florian m'a encore devancé, se dit le prince en lui-même, et il ne se trompait pas; Florian avait aperçu la jeune mère depuis son arrivée à Rambouillet, Florian avait pris des informations; mieux faite, sa police avait surpris les secrets de celle du duc de Penthièvre, et ayant eu connaissance de l'ordonnance du médecin, il apportait à la famille au milieu de laquelle il s'était introduit depuis longtemps, à l'insu du prince, la somme d'argent nécessaire au voyage d'Italie. Même pour faire le bien, réfléchit le duc sans jalousie, la jeunesse nous est supérieure.

Pourtant le poëte et le noble seigneur s'étaient trompés tous les deux. La jeune mère, qui n'avait perdu aucun de leurs mouvements depuis son installation à Rambouillet, leur dit en souriant que leur généreuse conduite la forçait à confier à leur discrétion un secret dont elle avait cru jusqu'alors ne devoir la révélation à personne. Elle était par naissance et par son mariage alliée aux premières familles de France; elle était marquise de V... Son mari était mort depuis deux ans en lui laissant quatre-vingt mille livres de rentes qu'elle possédait encore. Prévoyant confusément les malheurs dont la France était menacée

et la part qui en reviendrait aux familles titrées, elle avait vendu ses propriétés et placé l'argent sur les banques étrangères. Elle se fit ensuite passer pour ruinée; afin qu'on crût dans le monde qu'elle l'était réellement, elle avait congédié ses domestiques, retiré ses enfants des mains des précepteurs, des gouvernantes, et elle était venue vivre à Rambouillet, désormais tranquille pour elle-même, sans inquiétude sur l'avenir de sa petite famille.

Florian et le duc de Penthièvre, après avoir écouté ce récit, se regardèrent avec étonnement. Ils parurent heureux d'avoir commis la même erreur en cherchant à s'enlever l'un l'autre l'occasion de compter une bonne action de plus dans leur vie.

On ne compterait pas les bienfaits qu'on connaît de ce bon duc de Penthièvre, et ceux qui sont restés dans le silence sont encore plus nombreux. Si on lui raconte que trois octogénaires ne pouvant plus travailler sont réduits à la misère : — Rien n'est plus simple, répondit-il, comptez d'abord une somme à chacun d'eux, et constituez en leur faveur une pension viagère reversible au dernier vivant. — Un homme copiait ses thèmes lorsqu'il était encore enfant. — Qu'on le cherche, dit-il un jour, il faut qu'on le trouve. — On le trouve, il lui donne un emploi à vie chez lui. Une personne qui avait placé 80,000 livres en rente viagère sur sa maison, meurt au bout de six mois; le duc rend la somme aux héritiers. Il agit de la même manière envers la famille d'un gentilhomme anglais qui lui avait vendu à viager un magnifique service d'argent. La somme intégrale fut comptée aux parents.

On aura une idée approximative de l'argent qu'il dépensait en aumônes par le relevé suivant, document officiel mais fort incomplet, on peut le croire. 8,000 francs étaient distribués tous les mois aux pauvres du domaine, 3,000 à des indigents indiqués par lui, et outre ces deux sommes, s'élevant annuellement à 132,000 francs, il se faisait compter 3,000 francs en or tous les mois pour subvenir à ses menus plaisirs. Ces menus plaisirs, savez-vous quels ils étaient? Donner dans les promenades, au coin d'un bois, à la porte d'une chaumière, d'une église. Ce n'est pas tout : il signait encore chaque mois des ordonnances de 600, de 1000, de 4,000 francs destinées au soulagement de pauvres gentilshommes; homme divin dont il faudrait écrire

l'histoire, non pas avec la main, la mienne est lasse, mais avec le cœur. En donnant aux pauvres, il leur disait tout bas : *Je vous remercie*, et au bas de l'ordonnance qui affectait des secours à ses pauvres gentilshommes, il mettait *pour acquit*. Ah! ceci est beau. Louis XIV a passé par là, Dieu aussi.

Il lui était aisé de faire le bien, pensera-t-on, puisqu'il était riche. Quand donc la générosité est-elle résultée de la richesse et a-t-elle suivi la même progression? Où sont nos millionnaires qui jettent des pannerées d'or aux pauvres? Au contraire, et plus que jamais, ils s'éloignent du royaume où il leur est interdit d'entrer. Le duc fonda, en 1775, un hôpital à Crécy; il le transporte au château de Saint-Just, qu'il achète, et il soigne lui-même les malades, humiliant tout à la fois le château et le seigneur, plaisir qui lui coûtait 300,000 francs par an. Son poëte, son fabuliste, celui qui le fait sourire avec *le Singe qui montre la Lanterne magique*, avec *l'Aveugle et le Paralytique*, avec ces petits poëmes de vingt lignes, aujourd'hui traduits dans toutes les langues, et qui ont triomphé de l'épreuve d'un demi-siècle, la plus redoutable de toutes, Florian veut-il être de l'Académie : le duc quitte ses chers malades, se poudre, se boucle, visite les académiciens, et obtient que son protégé soit nommé. Puis il s'étonne, il tremble, il rougit lorsque Florian lui dédie son poëme de *Ruth*.

Pieux comme Booz, austère avec douceur,
Vous aimez les humains et craignez le Seigneur.
Hélas! un seul soutien manque à votre famille;
Vous n'épousez pas Ruth, mais vous l'avez pour fille.

Sa fille, un des plus fermes caractères, un des plus nobles cœurs qui aient passé sur la terre, fut la duchesse d'Orléans, la mère du roi régnant. Après l'exil, un long exil, elle revit, en 1814, la France. Elle débarqua à Marseille. De nombreux prisonniers qu'elle avait soulagés sur la terre d'exil avec son or, qu'elle avait délivrés par sa protection, se trouvaient alors à Marseille par où elle entra en France.

Au moment de son débarquement, ils attachèrent deux cordons à sa voiture, et Français, Napolitains, Espagnols, tous

encore amaigris par la famine des pontons, brûlés par le soleil de Malte, leur prison, ils promenèrent à travers la ville pavoisée, par les rues jonchées de myrthes, l'amie des prisonniers, leur sainte protectrice. La chaîne était superbe. Point de distinctions : capitaines de vaisseaux, lieutenants, matelots, hommes noirs, bronzés, tiraient le char, et leurs fronts ruisselaient de sueur, leurs joues de larmes.

C'était là la fille du duc de Penthièvre.

Ce duc passe à Tréport, il y fait construire une écluse; il ouvre les jardins de Sceaux aux Parisiens; c'était une propriété de famille, de son frère; il l'abandonne. A Andely, il fait cadeau de 400.000 francs à un hospice; Gisors, grâce à lui, a une halle, Château-Villain un château. Aucun roi de France n'avait autant fondé avant lui; il n'est pas roi, il ne veut rien être. A Paris, des femmes de la halle l'arrêtent au milieu d'une procession, il les embrasse et leur dit : « Dans l'ordre de la religion et devant Dieu je suis votre frère, autrement je serai toujours votre ami. »

Sauvé de la convoitise de Louis XV, le château de Rambouillet excita, quelques années plus tard, l'envie de Louis XVI, épris de la chasse comme presque tous les Bourbons. Pour un prince qui, le premier de sa race, donna l'exemple des bonnes mœurs sur le trône, le château de Saint-Hubert n'était pas une possession édifiante. Il reste entre les murs, qui sont comme d'immenses parois de flacons, d'inexpugnables atmosphères chargées de toutes les choses bonnes ou mauvaises qui s'y sont faites, et un pressentiment vous apprend à distinguer, au milieu des ruines, la pierre qui fut un théâtre de la pierre qui fut un temple. Tout ce qui s'était fait au château habité par Louis XV n'avait pas laissé un parfum de moralité; Louis XVI tourna ses désirs du côté de l'ancien château dont la grande vieillesse établissait du moins la forte présomption d'une existence austère. Il aimait Rambouillet plus que Versailles, palais d'étiquette et d'ennui, plus que Fontainebleau, trop loin des Tuileries, plus que Saint-Cloud, beaucoup trop près de Paris; et peut-être éprouvait-il aussi, sans se l'expliquer, cette secrète jalousie de légitime à légitimé, quelquefois contenue, jamais éteinte depuis Louis XIV, le tronc de cette rivalité. Sceaux appartenait au duc de Penthièvre, ainsi qu'Anet, ainsi que Vernon, Armenvilliers, la ville

d'Eu, et presque un sixième du gouvernement de la Bretagne; quel tort lui porterait-on en détachant Rambouillet de ses vastes richesses immobilières?

La demande fut donc adressée au duc de Penthièvre, déjà chargé du refus que son père, le comte de Toulouse, avait opposé à Louis XV, et se souvenant en outre avec amertume de la répugnance qu'à son tour il avait montrée lorsque ce monarque lui avait exprimé le même vœu de posséder Rambouillet. Cependant, et quoiqu'il eût près de soixante ans alors, il osa répondre que, si Anet, Sceaux, Vernon et d'autres propriétés ajoutées à ses biens par la mort de son frère le duc du Maine, lui constituaient en effet la première fortune de France, il n'était pas moins attaché pour cela au domaine de Rambouillet, où son père, le comte de Toulouse, avait vécu et y était mort, où sa mère, après un long séjour, y avait trouvé un tombeau; où sa femme et six de ses enfants, presque tous nés à Rambouillet, y reposaient aussi en attendant qu'il allât prendre place auprès d'eux. Il avait tous ces morts à garder, il était cruel de l'en séparer, lui toujours si réservé envers les droits de ses parents légitimes, si exempt d'ambition, ayant passé sa vie à répandre de l'or sur des larmes, des larmes sur de l'or, dans ce coin de terre trop envié.

Louis XVI persista.

Le duc de Penthièvre n'eut plus qu'à obéir. *Eh bien! Rambouillet n'est plus à moi!* s'écria-t-il; prenez-le, sire! permettez-moi seulement d'emporter les ossements de ma famille.

Alors le duc de Penthièvre et Florian, cet ingénieux fabuliste à qui il a été donné de prouver que le second rang dans un genre honorait comme le premier, firent ouvrir les tombes de l'église de Rambouillet, et en tirèrent les cercueils destinés à une douloureuse translation; on en comptait neuf : ils contenaient les restes du comte de Toulouse, mort en 1737, de la comtesse de Toulouse, Marie-Victoire-Sophie de Noailles, morte le 30 septembre 1766, de la duchesse de Penthièvre, morte le 30 avril 1754. Les six autres cercueils renfermaient six enfants du duc de Penthièvre, tous morts entre 1749 et 1768 : le duc de Rambouillet, le duc de Châteauvillain, le comte de Guingand, Mlle de Penthièvre, Louise-Marie-Félicité, et le prince de Lamballe, le mari de cette belle et touchante victime de la sanglante révolution.

Quand les neuf cercueils eurent été exhumés, les experts estimèrent que la propriété, avec les morts ou sans les morts, valait seize millions, ce qu'en réalité elle fut vendue, à titre privé, à Louis XVI, par acte du 29 décembre 1783, passé en l'étude de Me Momet, notaire à Paris.

Enfin, la race légitime en était venue à ses fins contre la race légitimée. Le haineux Saint-Simon dut se réjouir au fond de son sépulcre.

Ce fut une journée de larmes, celle où les neuf cercueils se mirent en marche, suivis des voitures du château, que suivaient les habitants de Rambouillet, des environs et de bien loin, tous vêtus de deuil, tête nue malgré le froid de novembre, deux à deux, orphelins, veuves, pauvres, petits enfants, tous élevés de père en fils, tous nourris de père en fils, tous chauffés depuis plus d'un siècle de père en fils, par les Penthièvre, qui, de leur village, avaient fait une ville, de leurs chaumières des maisons, et leur avaient donné le lait des métairies, le fruit des vergers, le blé des plaines, le bois des forêts. Avec les neuf cercueils s'en allaient le fruit, le lait, les métairies et les forêts. Les cercueils emportent toujours plus qu'ils ne contiennent. De distance en distance, on arrêtait les neuf cercueils, les voitures du cortége, et celle où était le duc et celle où était Florian, et l'on pleurait en famille au bord du chemin. Un père qui, rappelant ses vieilles et ses jeunes douleurs, accompagne six de ses fils, son père, sa mère et sa femme à de nouvelles tombes ! qu'il faut de piété dans le cœur pour qu'il surnage au-dessus de tant de larmes. A mesure que les gens d'un village quittaient le convoi pour rentrer tristement chez eux, d'autres venaient, remplissaient les vides, et la prière des morts et les ruisseaux de larmes ne tarissaient pas sur la route de Rambouillet à Dreux.

C'est à Dreux, dans les caveaux de la collégiale de Saint-Étienne, qu'on transporta ainsi solennellement les neuf cercueils des Penthièvre.

Le bon duc souffrit tellement pendant ce voyage qu'il inspira de sérieuses inquiétudes sur sa vie déjà fort affaiblie, et pourtant destinée à bien d'autres épreuves, car les neuf cercueils entrèrent dans les caveaux de Dreux ; mais le dixième, celui de sa belle-fille, de la princesse de Lamballe, n'y vint ja-

mais. Depuis 93, on cherche encore son corps dans les ruisseaux de Paris.

Son bon sens qu'illuminait et agrandissait un amour immense pour l'humanité, lui découvrit de bonne heure les sombres percées où allait s'engager la France, qui préludait à la révolution par d'inquiètes remontrances. Il prend les devants, partout où il avait des droits seigneuriaux il se hâte de les abolir. Liberté sur ses terres. La révolution commence, grossit, lance ses éclairs aux pieds du trône; elle éclate; il n'émigre pas. Au contraire, il se rapproche de Paris, de Versailles, où le roi a été déjà insulté; il rentre aussi souvent qu'il le peut à Rambouillet. Mais enfin on les arrête, lui et sa fille, au château d'Eu, par un ordre révoqué presque aussitôt. C'est alors qu'il dit, en se débarrassant de tous les ordres dont il était décoré: « Si la suppression de tout cela peut rendre la France heureuse, que Dieu soit glorifié. » Il passe un habit bourgeois, et ne pense plus à ses croix ni à sa Toison-d'Or, qu'il appelle *tout cela*.

C'est à Anet qu'il fut rejoint, le 14 novembre 1791, par sa belle-fille, la princesse de Lamballe, qui rentrait en France sur l'invitation faite de son amie Marie-Antoinette. « Je loue fort l'attachement de ma belle-fille pour la reine, dit le bon duc le soir du même jour à son valet de chambre au moment du coucher; elle a fait un bien grand sacrifice de revenir auprès d'elle; je tremble qu'elle n'en soit victime. » Cette crainte n'était-elle pas une prophétie?

Délicat, affaibli, sensible, le don de prévoir les crises lointaines semblait lui devenir familier. Le 10 août, il ne put ni prier, ni dormir. Les échos de Paris lui avaient appris à Vernon l'arrestation de la duchesse de Lamballe, comprise dans la captivité de la famille royale. Le 3 septembre, à quatre heures du soir, un exprès annonçait au château l'assassinat de la duchesse. « J'aurais cru, dit-il en levant les yeux au ciel, que le peuple qui m'a toujours témoigné de l'amitié aurait eu des égards pour ma belle-fille: respectons et adorons les décrets de Dieu. » Au moment même il se transfigura, son corps perdit ses forces, toute la vie monta à son visage illuminé de sainteté.

Avec les apparences du respect, on le tourmenta de mille manières; on planta un arbre de la liberté sous les croisées de

son château ; on le fit présider des repas fraternels ; on le harangua dans ce style assez peu respectueux créé par les maires de 93. Il eût mieux fait d'émigrer. Un petit-fils de Louis XIV au milieu de la France de 93 : quel terrible paradoxe !

Du reste, il mourut de la révolution aussi bien que si elle lui eût tranché la tête. Le 21 janvier acheva d'anéantir le vieillard illustre. En apprenant la mort de Louis XVI, il fut envahi par les progrès de son hydropisie; il ne s'effraya pas pourtant. « Croyez-vous, répondit-il le 2 mars, veille de sa mort, à son secrétaire, qui l'engageait à ne pas continuer de dicter des lettres, exercice fort dangereux dans l'état où il était; croyez-vous que je puisse attendre à demain? »

Le lendemain fut un jour extraordinaire dans la vie de ce prince de sang royal. Il allait mourir après avoir prononcé ces belles paroles avec un accent d'une douceur inimaginable, accent moitié ange, moitié enfant, car nous sommes l'un et l'autre au moment de passer : « Sortez de ce monde, mon âme, partez, » lorsqu'un grand bruit se fit dans la rue : c'était la population de Vernon, c'était le peuple tout entier; que venait demander le peuple de 93? — la bénédiction de Jean-Louis-Marie Bourbon Penthièvre ! On soutint les bras du mourant, qui les bénit et expira. Saint Louis pardonnait à Robespierre.

Le duc mourut le 4 mars 1793, un peu avant quatre heures du matin. Son corps fut transporté à Dreux et déposé dans le caveau de sa famille, le 6 du même mois.

Il faut maintenant avoir le courage d'ajouter que, le 1er frimaire an II, les dix corps de la famille du prince, le sien compris, furent arrachés de leurs cercueils de plomb et jetés dans une fosse. Les révolutions ont leurs vampires. Quelques personnes qui n'avaient pas besoin de professer des opinions monarchiques pour comprendre l'impiété d'une telle action, marquèrent d'une pierre l'endroit de la seconde sépulture; et ils purent le désigner à la duchesse d'Orléans, lorsqu'elle alla à Vernon, le 19 septembre 1816, inaugurer le monument expiatoire élevé aux mânes outragés de sa famille.

La fille honorait la mémoire du père, et la princesse réhabilitait le peuple.

Les soins dispendieux apportés par Louis XVI au domaine de Rambouillet, couvrent d'un large pardon les moyens qu'il em-

ploya pour l'acquérir. Pendant les dix années d'une possession arrêtée par une mort tragique, il consacra 3,064,000 francs à des constructions nouvelles. Outre trente remises, des magasins, des ateliers, des forges et d'innombrables logements, les deux grilles qu'on remarque à l'une des grandes avenues enferment des écuries pour cinq cents chevaux; ce groupe de bâtiments a gardé le nom de *Vènerie*, après avoir porté d'abord celui de *Petites Écuries du Roi*.

Tous les agrandissements qu'on doit à Louis XVI révèlent son intention d'éveiller, par l'activité du travail et de l'industrie, la somnolence du vieux manoir féodal, et de le rendre utile afin de ne pas le laisser passer de la léthargie à la mort. Sachant que les pierres ainsi que les hommes ont besoin d'exercice pour vivre, il voulait que les forges entourassent d'une ceinture de lumière et de bruit le silence concentré sur cet espace, sans craindre de voir les tours se couronner d'une aigrette de fumée; et tandis qu'il fouettait le sang épaissi de ces masses endormies, il fondait une ferme expérimentale, et il appelait du fond de l'Espagne des troupeaux de béliers mérinos pour former sa bergerie, une des plus originales créations qu'ait jamais rêvées l'âme aimante d'un bon roi. Il échangea ces gazons si magnifiquement inutiles, contre une toison précieuse, en les donnant pour pâtures aux moutons de l'Espagne, dont l'acquisition et le voyage sont le poëme épique de l'industrie française. Ce fut aussi dans ses heures de loisir à Rambouillet que Louis XVI, très-versé en géographie, on peut en juger par l'itinéraire du dernier voyage de Lapeyrouse, entièrement tracé de sa main, travailla à la carte de ce duché. Exécuté à l'huile sur une toile de vingt-sept pieds de long sur douze de hauteur, ce morceau curieux avait coûté plus de trente mille francs. 1815 nous amena, comme on sait, les étrangers et le pillage, deux mots faciles à confondre dans la belle langue de la conquête. Jaloux de posséder une œuvre devenue un monument à tant de titres divers, le feld-maréchal Blücher roula dans ses bagages de vainqueur la carte dressée par Louis XVI, et l'emporta en Prusse, malgré les instances filiales de la duchesse d'Angoulême, péniblement blessée de la violation d'une propriété aussi sainte à ses yeux. Après la mort du feld-maréchal prussien, d'honnêtes héritiers, instruits des regrets de la France, ne voulurent pas la déposséder plus

longtemps de ce souvenir de la valeur intellectuelle de Louis XVI. La carte reprit sa place contre les murs de Rambouillet, d'où la liste civile l'a fait transporter, je présume, dans quelque autre maison royale.

Par un acte législatif de l'assemblée constituante, le domaine de Rambouillet cessa d'être une propriété privée de la couronne pour contribuer à former le chiffre de la liste civile allouée à Louis XVI. Le décret fut rendu le 26 mai 1791 ; la teneur reçut l'application générale d'un principe. L'assemblée arrêta que les rois de France ne posséderaient rien à titre privé, contrairement aux usages de l'ancienne monarchie. Quand cette mesure législative fut prise, Rambouillet offrait un revenu de 437,334 fr. Il y aurait lieu ici à une appréciation de l'acte émané de la constituante, si un an et quelques mois après sa promulgation le fameux décret de la convention nationale n'avait aboli la royauté en France. Louis XVI et sa liste civile ayant été anéantis le 22 septembre 1792, l'aliénation de Rambouillet s'ensuivit le 10 juin 1793. Le domaine devint un bien national. Il ne fut préservé de la démolition immédiate et du morcellement que par la difficulté où l'on se trouva de tirer un parti avantageux de terres plus propres à allonger les titres d'un souverain qu'à grossir les spéculations d'un capitaliste. On ne pouvait guère non plus gaspiller en petits lots des forêts considérables, dont le revenu résultait de leur développement même, ni perdre l'établissement rural, qui promettait tant pour l'avenir. Ces causes et quelques autres, au nombre desquelles il est permis de mettre la rapidité foudroyante imprimée à l'action du règne de la terreur, tant occupée à détruire, contribuèrent au salut du domaine. Le mobilier eut le plus à souffrir. Proie facile, il fut vendu à l'encan ; cependant, il est du devoir de l'historien de dire que les morceaux d'art furent transportés dans divers établissements scientifiques et placés sous la protection nationale. Ainsi, et par suite de cette précaution, le musée des Petits-Augustins recèle plusieurs sculptures enlevées à Rambouillet, et le musée d'artillerie possède l'armure, le casque et l'épée de François I[er], qu'on gardait aussi au château.

A l'occasion de la dispersion si regrettable du mobilier de Rambouillet, nous rapporterons un fait peu connu, qui se lie à l'histoire de la dernière restauration du château de Versailles

par Louis-Philippe. Comme il était dans l'intention du roi de restituer à chaque pièce sa physionomie d'autrefois, on fut d'abord fort embarrassé de réaliser sans anachronisme ce désir intelligent. On ne comptait guère que sur des à peu près ingénieux. lorsqu'un amateur de vieux meubles, au courant de l'embarras des artistes chargés de restaurer Versailles, se fit un raisonnement fort juste et fort simple, comme le sont du reste tous les raisonnements justes. Les acquéreurs des meubles du château, à l'époque révolutionnaire, se dit-il, ne les ont pas achetés pour les détruire; quelque patriotisme qu'on ait, on n'achète jamais dans ce but stupide. Ainsi ces meubles sont quelque part, dans l'état ou presque dans l'état où ils furent vendus en 93. La difficulté est de savoir quels ont été les acheteurs et l'endroit de leur résidence. Ne seraient-ils pas sortis de la France? comment savoir la ville qu'ils habitent? La seconde partie du raisonnement paraissait devoir stériliser la première partie, si nettement posée. Une inspiration heureuse envoya cette idée à l'antiquaire : la spoliation des châteaux n'a pas été d'une longue durée ; qui donc serait venu d'ailleurs, en ces temps d'affreuses préoccupations, du fond du midi ou des extrémités du nord de la France. pour acheter à Versailles des meubles destinés à être transportés ensuite à deux ou trois cents lieues de là? Sans omettre qu'à cette époque, loin d'avoir le prix auquel ils ont été élevés depuis par la mode et le caprice littéraire, ces meubles étaient méprisés de toutes les classes. En conséquence, si le mobilier de Versailles gît quelque part, s'écria en se frappant le front le nouveau Christophe Colomb, il est assurément dispersé aux environs de Versailles. Il est là ou il n'est nulle part. Aussitôt il se mit en course, et naturellement il s'adressa aux fermiers, les propriétaires les plus à l'aise aux environs des villes, et les moins mobiles dans leur résidence. On eût dit qu'il était attendu partout où il allait ; car partout son calcul si logique se vérifiait. Les meubles du château se retrouvaient çà et là, dans des combinaisons diverses de disjonction. L'un possédait la glace du boudoir de la reine Marie-Antoinette, l'autre la boîte aux parfums, celui-ci le pot à eau, celui-là la cuvette. On rapprochait les objets et on les dirigeait sur Versailles. En sorte qu'au bout de quelques mois d'actives recherches dans un rayon de quinze ou vingt lieues, infatigablement battu ou fouillé, on avait réuni la plus

grande partie du mobilier du château au temps de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, secrétaires, fauteuils, chaises, tabourets, tapisseries, glaces, tableaux, ornements de cheminées et de tables. Seul, le lit de Louis XIV ne fut pas ramassé dans cette moisson abondante; on ne le trouva pas : il y avait une bonne raison à cela. Il était à Moscou, d'où on l'a fait revenir plus tard.

Si un jour un propriétaire de Rambouillet se sentait entraîné à suivre l'exemple de Louis-Philippe, à faire pour le château de Rambouillet ce qui a été fait récemment avec tant de succès pour le château de Versailles, nous nous applaudirions d'avoir écrit les lignes qui précèdent. Pourquoi, aux environs de Rambouillet, ne découvrirait-on pas les meubles de Rambouillet, de même qu'on a découvert à quelques lieues de Versailles le mobilier de Versailles?

Nous ne croyons pas faire déroger la muse sévère de l'histoire en l'invitant à nous raconter le plus beau fait des annales déjà si curieuses de la bergerie royale de Rambouillet; ce fait est l'introduction en France des races privilégiées de moutons appelés mérinos, et leur installation dans ce château. Beaucoup de narrations consacrées à la peinture des guerres de peuple à peuple n'offrent pas le charme utile et sérieux des divers récits où l'on rapporte l'itinéraire de ces animaux si rares alors, si précieux encore aujourd'hui. L'industrie française devrait avoir son livre d'or pour écrire sur sa plus belle page cette intéressante migration.

Esprit exact, intelligent et juste, Louis XVI, en fondant la ferme de Rambouillet, revint, avec son opiniâtreté pour le bien, à une pensée industrielle longtemps caressée par lui pendant les loisirs des premières années de son règne. Ami de la nation, il avait souffert de voir la France, dont la pauvreté est si ingénieuse, dont les doigts ont tant d'adresse, demander sans honte à l'Espagne les laines soyeuses employées aux étoffes de luxe. Ce tribut affligeait la vanité affectueusement nationale du roi. On avait appris de règne en règne à se passer de Venise pour la fabrication des glaces, de Cordoue pour la fabrication des cuirs, de l'Orient pour le tissage de la mousseline; n'était-il pas temps de trouver en France le moyen d'avoir de la laine propre à remplacer celle d'Espagne? Le moyen

le plus simple et le plus direct était d'attirer en France quelques douzaines de ces moutons à laine fine et de chercher ensuite avec soin à les élever dans nos parcs, malgré la différence du climat et le changement de pâturage. Ce projet offrait plus d'une difficulté diplomatique à franchir, quoique la France fût alors en paix avec l'Espagne : deux grandes nations et leurs intérêts mis en jeu pour quelques moutons !

Louis XVI chargea M. de La Vauguyon, ambassadeur de France à Madrid, d'obtenir du roi d'Espagne la permission de faire passer en France un certain nombre de mérinos dans le but de peupler le Jardin du Roi, confié alors à Buffon et à Daubenton : ils serviraient aux expériences de ces deux célèbres naturalistes. Ce prétexte, vrai au fond, cachait, sans grande hypocrisie, l'intention plus commerciale que scientifique de Louis XVI. S'il n'eût dépendu que du roi d'Espagne, la moitié des moutons de son royaume aurait émigré le même jour vers la France. Mais, pour absolus qu'on se les soit imaginés, les chefs de la monarchie espagnole prenaient fort peu de mesures, même en ces temps-là, sans en référer à leur conseil de ministres, gens, pour le dire aussi en passant, qui n'étaient pas si dépourvus de lumières que les gouvernements constitutionnels ont essayé de nous le persuader.

Ces ministres représentèrent respectueusement à Charles IV que la France ayant toujours subi à regret la supériorité de l'Espagne dans le produit de ses belles laines, il fallait craindre que son désir ne cachât le projet de secouer une tutelle onéreuse à la suite d'essais peut-être heureux. Céder à la demande, c'était renoncer à un impôt considérable sans se couvrir par une compensation quelconque. La complaisance dépassait les ressources d'un État déjà fort malade dans ses finances, quoi qu'en ait dit, en plusieurs endroits de ses mémoires tardifs, don Manuel Godoy, prince de la Paix. Placés entre la nécessité de ne pas déplaire au roi Charles IV et l'obligation de ne pas sacrifier une des richesses du pays, les ministres ajournèrent la question. Aucun mouton ne franchit les Pyrénées.

Intéressé à la réalisation d'une idée féconde en immenses avantages si elle réussissait, et tout portait à croire à sa réussite, Louis XVI, dont les lumières s'étaient agrandies des ex-

périences faites par Daubenton dans les bergeries de Montbard, ordonna à M. de La Vauguyon de reprendre les négociations entamées. Cette fois, plus éloquent ou plus adroit, l'ambassadeur l'emporta ; il obtint d'introduire en France trois cent quatre-vingt-trois bêtes prises dans les meilleures bergeries du royaume. Sous la protection de deux hommes spéciaux, de deux Espagnols dont la postérité retiendra les noms, don Ramiro et André-Gilles Hernans, et de cinq bergers nomades, on vit quarante-deux béliers, trois cent trente-quatre brebis et sept moutons conducteurs se mettre solennellement en marche des environs de Ségovie pour la France, le 15 juin 1786.

Vous avez lu dans un admirable conte de Voltaire le voyage à travers des contrées lointaines de ces moutons chargés d'or et de diamants ramenés par Candide. Ces moutons, qui étaient si riches, si riches, si riches, que la moindre partie de leur charge permettait au jeune philosophe de vivre comme un roi et comme un roi au XVIIIe siècle, n'eussent été que des mendiants auprès des moutons conduits par don Ramiro et Gilles Hernans. Les moutons grands seigneurs ne portaient que de l'or et des diamants, et les moutons espagnols portaient leur laine ; cette laine longue, douce, soyeuse, avec laquelle sont ourdis nos plus splendides habits de fête et ces châles portés par nos dames de la bourgeoisie depuis plus d'un demi-siècle, aux dépens de l'Inde, que le préjugé seul soutient, aux dépens surtout de l'Espagne, qui avait si bien la conscience de la perte éprouvée.

Les difficultés, les ennuis, les souffrances, les dangers de la route mériteraient l'honneur d'une relation dont l'attrait serait infaillible si les principaux incidents n'avaient été perdus dans cette vaste négligence, inhérente au caractère des grandes entreprises. Que de soins donnés à ces animaux délicats, à mesure qu'ils s'éloignaient de la prairie natale pour s'exposer à l'impression d'un soleil froid, au contact d'une terre mouillée. Le jour il fallait abréger les marches, la nuit les couvrir chaudement ; à leurs endroits de repos leur choisir le pâturage le moins contraire à leurs habitudes de se nourrir. Et que de prudence encore quand il était nécessaire de gravir une montagne, de traverser une rivière. C'est que chacun de ces moutons

portait en lui le poids d'une race, la responsabilité d'une destinée, un avenir; on le verra plus tard lorsque nous apprécierons en argent leur valeur commerciale. Dès qu'une brebis allait mettre bas, le troupeau tout entier s'arrêtait pour attendre la naissance de l'agneau et le rétablissement de la mère. Les châles et les robes de mérinos n'ont pas moins coûté à la tendresse des premiers fondateurs français de ces produits dont on se pare si insoucieusement de nos jours. Malgré la vigilance paternelle de don Ramiro et l'affection de Gilles Hernans pour le troupeau confié à leur habileté, on pourrait dire à leur génie, quelques mérinos ne survécurent pas à la froide stérilité répandue aux environs de Bordeaux. Il y eut des pertes irréparables dans les Landes. Ce ne fut que le 12 octobre que la caravane fit son entrée dans Rambouillet, où elle n'était plus attendue. Un bélier et seize brebis manquèrent. Nous venons de dire la cause de leur absence. Paris, qui s'émeut tant à l'arrivée du moindre lion ou d'un éléphant quelque peu savant, ne manifesta aucune surprise à la miraculeuse venue de ces mérinos dont le déplacement avait pourtant exigé la volonté d'un roi, l'intervention d'un ambassadeur et la constante surveillance de deux pasteurs au moins aussi célèbres que ceux des temps d'Homère. Les bergeries n'étant pas construites, — on avait si peu cru aux mérinos, — on les enferma à Moquesouris, dans les hangars affectés à la blanchisserie. Ils y restèrent jusqu'à la révolution française, où on leur assigna la *faisanderie* pour nouvelle demeure. Une main, aussi sincère que poétique dans le choix de la citation, avait placé sur la porte de la bergerie provisoire ce vers de la seconde églogue de Virgile :

Curat oves oviumque magistros.

Il va sans dire que l'application de ce vers gravé dans le marbre s'adressait à Louis XVI, appui du troupeau et des bergers. Personne n'eût osé lui ravir cette gloire, dont on néglige, il me semble, de le couronner aujourd'hui. Détachée du fronton de la bergerie, l'inscription latine fut posée à l'entrée principale de la ferme de Rambouillet, où elle est encore. Si nous n'en blâmons ni l'allusion, ni certes la forme, nous la condam-

nons comme insuffisante. C'est en bon français qu'on aurait dû graver sur la porte de la bergerie :

Reconnaissance à Louis XVI, ce roi ami du peuple, pour avoir le premier introduit en France trois cents mérinos.

On aurait ensuite invité M. Ternaux et tous les potentats en laine de la place des Victoires et de la rue des Fossés-Montmartre à payer les frais de l'inscription, sauf à les décorer de la toison du commerce qui les a faits millionnaires.

Jusqu'à l'époque impériale, les mérinos ne jouirent que d'un asile provisoire ; un calme apparent étant revenu dans l'État à la suite des conquêtes de Napoléon, on leur construisit les bergeries où leurs descendants sont encore. On écrivit sur la porte des nouveaux bâtiments : *Troupeaux espagnols.*

L'histoire de leurs vicissitudes ne fut pas terminée, il s'en faut, à leur arrivée à Rambouillet. Ces précurseurs d'une opulente industrie étaient réservés à d'autres épreuves sous le climat ennemi, où l'on avait eu tant de peine à les appeler. La clavelée les atteignit dès le premier hiver de leur séjour : trente-cinq brebis en moururent. On commença à douter sérieusement de la possibilité de les acclimater chez nous. L'effroi gagna les gardiens espagnols, qui demandèrent avec instance à quitter la France, malgré les avantages attachés à leurs fonctions. Ils partirent le 4 avril 1787, avec la ferme persuasion que les Français pourraient bien aller nus, si, pour s'habiller, ils comptaient sur la laine des moutons de Ségovie. On les remplaça auprès des pauvres mérinos, pleins de tristesse de cette séparation, par des bergers indigènes, hommes disposés peut-être à les sacrifier aux moutons français, à une race très-jalouse, comme il sera prouvé bientôt. Les nouveaux pasteurs furent toutefois réunis sous la surveillance d'un chef parfaitement versé dans l'art difficile d'élever les troupeaux à laine fine. On le nommait François-Claude Delorme. Le poste de confiance où on le mit éveilla le bon côté de son amour-propre ; en peu de temps il acquit une gloire refusée à Daubenton lui-même, cette plus belle moitié du sphérique et colossal Buffon, Delorme na-

turalisa à Rambouillet, plus heureux que l'anatomiste de Montbard, les troupeaux étrangers, et les introduisit au milieu des troupeaux indigènes, obtenant déjà à cette époque une supériorité réelle sur l'Espagne dans la nature des produits. Mais les mérinos les plus délicats étant moins difficiles à gouverner que les hommes à préjugés, Rambouillet rencontra des obstacles quand il voulut répandre les germes de sa merveilleuse fortune sur le sol de la France. Par esprit national, le plus niais des esprits dans beaucoup de cas, les fermiers de la Champagne et de la Brie, ceux de la Normandie et du Poitou, et bien d'autres encore placés plus au midi, et conséquemment dans des conditions plus favorables, dédaignèrent d'abord de donner leurs soins aux béliers et aux brebis qu'on leur envoyait en don gratuit, au nom de la France, près de découvrir une source de richesses si on l'aidait, au nom de leur propre intérêt, ce dieu tenace des fermiers. Ils se décidèrent avec lenteur, avec regret, à partager leur sollicitude entre leurs moutons galeux et maigres, si avares de laine, et de beaux mérinos qui produisaient à pleine main une soie onctueuse, facile à devenir, sur le métier du tisserand, ces beaux draps, ces étoffes qui n'auraient pas besoin d'un nom oriental pour lutter de durée, d'ampleur et d'éclat avec les tissus de l'Inde.

Si, lorsque la révolution, cette terrible maladie, gagna la France, les moutons ne moururent pas, les propriétaires de châteaux, de fermes et de bergeries, furent forcés, on ne le sait que trop, de quitter, eux presque tous gens titrés, leurs domaines ruraux, où les amis de Théocrite, de Gessner et de Virgile les menaçaient à chaque instant de l'assassinat. Parmi les propriétaires les plus exposés, il n'est pas besoin de nommer celui de Rambouillet. Tous les administrateurs de ce riche château, craignant de subir la mauvaise destinée du roi, abandonnèrent leur poste, dans ce cas de force majeure s'il en fut jamais. Au fermier général émigré se substitua de lui-même un homme de volonté et de résolution, M. Bourgeois de La Bretonnière. Il résolut deux problèmes : il sauva sa tête et il fit traverser à son troupeau les plus laborieuses époques de la révolution, qui avait dû être cent fois tentée de faire manger les mérinos au pauvre petit peuple d'alors, si honnête et si affamé. Aigles, lions, tigres, panthères, on les eût épargnés de droit.

De tels animaux ont un caractère respecté des peuples en révolution ; d'ailleurs, ils ne sont pas mangeables. Mais les moutons ! On dit l'aigle de la patrie, le lion du peuple ; mais comment dire le mouton de la patrie?

Le torrent passa, et sur la terre tranquille l'ordre enfin se rétablit. On reprit alors avec une ardeur rajeunie l'œuvre interrompue. MM. Tessier, Gilbert et Husard, agriculteurs remarquables, popularisèrent les résultats fructueux de leur intervention dans la direction du troupeau. Dégageant des nuages de la théorie et des doutes de l'essai leurs travaux plus suivis et plus sûrs, ils répandirent bientôt dans le commerce, cet excellent contrôle de toute découverte, les laines des brebis espagnoles. L'industrie poussa un cri de victoire et d'orgueil. L'Espagne était vaincue ! plus de tribut à lui payer ! Bon Louis XVI, où était-il ? Les laines de mérinos réunissaient avec avantage toutes les qualités difficiles exigées par l'exploitation. Les moutons français se réfugièrent dans leur humilité première. En 1821, chaque tête de brebis de Rambouillet se paya plus de 700 francs, et un bélier atteignit le prix glorieux de 3,770 francs. Cette haute valeur donnée aux mérinos n'a cessé d'augmenter ; il a été reconnu, il est vrai, par des expériences successives, dont les preuves sont à Rambouillet, que la laine des mérinos élevés dans ce domaine a toujours gagné. Ajoutons, pour mettre l'explication à côté de chaque fait, que depuis l'an IX le troupeau ne s'est jamais mésallié. En l'an IX, une seconde importation avait eu lieu, afin de hâter l'émission des produits.

Des moutons, on passa à l'éducation des bergers, ce qui sembla d'abord une inversion, et ce qui au fond ne l'est pas pourtant, car il était urgent, avant de former des pasteurs, de savoir si l'on posséderait un troupeau. Ces jeunes bergers furent distribués dans les fermes des départements ; à leur tour, ils ont créé des élèves, de même que les brebis ont fait des agneaux : tout s'est multiplié d'une manière impérissable. En sorte que Rambouillet a été le berceau des troupeaux d'Alfort, d'Arles, de Pompadour et de Perpignan.

Une des plus belles conséquences du succès de l'exploitation est la libération de l'impôt que nous payions à l'Espagne pour la fourniture de ses laines, impôt formidable, qui ne s'élevait pas à moins de 35,000,000 de francs ! Nous ne parlons pas de

l'agriculture excitée, améliorée par la nécessité de créer des pâturages qui ont élevé en mille endroits du royaume la valeur des propriétés territoriales.

On se formera une idée exacte des bénéfices de cette magnifique industrie, par le relevé des ventes depuis l'année 1793 jusqu'en 1834. Sans mettre en ligne de compte les dons nombreux de l'administration, on s'assurera qu'elle a vendu 2,505 béliers, 2,314 brebis, 274 moutons et 57,304 kilogrammes de laine, qui représentent, pour les quatre premières années, 1793-1796, 1,555,332 francs 90 cent. en assignats, et pour les trente-huit autres années, 1,619,628 fr. 25 c. en numéraire. Ce chiffre si hardi, si concluant, s'élargit considérablement encore si l'on y ajoute, à l'aide d'une évaluation approximative, le produit de tous les troupeaux indigènes croisés avec les mérinos. Plus de 7,000 animaux, dit l'économiste bien informé qui nous renseigne, ont été acquis aux propriétaires des bergeries françaises, favorisées par l'administration de Rambouillet.

Ces avantages, lente récompense de peines infinies, parlaient trop haut pour que la jalousie ne cherchât pas à dénigrer la ferme de Rambouillet, en la présentant comme une institution dont les temps d'utilité étaient accomplis. D'accord avec les chevaliers de la bande noire, d'obscurs propriétaires de troupeaux secondaires se sont ligués à diverses époques pour demander et l'anéantissement des bergeries royales et la démolition du château. Leur maligne influence fut si habile qu'en 1833, la vente du troupeau faillit s'effectuer; la perte du château, de ce diamant de notre écrin historique, aurait suivi la dispersion des pauvres mérinos, qui jusque-là, on peut le dire, l'avaient protégé contre la meurtrière avidité de la bande noire. De meilleures inspirations prévalurent; le troupeau ne fut pas vendu, et le château est debout.

Oubliés pendant la révolution, décimés par la clavelée, calomniés par les fermiers, sur le point d'être vendus, les mérinos, à une époque antérieure à celle où ils furent menacés d'un sordide encan, manquèrent de passer à l'étranger avec Blücher et Bulow, qui voulaient les emporter en quittant la France. Grâce à M. Bourgeois, dont nous avons déjà cité le patriotisme, les deux généraux ne nous enlevèrent pas, en 1815, cette autre richesse nationale. M. Bourgeois cacha le troupeau

avec adresse dans la profondeur de la forêt, où Blücher et Bulow ne surent pas le découvrir. Pour prix de ses services, M. Bourgeois fut destitué en 1821. Son successeur fut M. le baron de Trannoy, qui, en 1830, résigna ses fonctions dans les mains de M. Bourdon, à cette époque conservateur des forêts du domaine.

Après ces revirements dont Rambouillet souffrit beaucoup, un coup plus profond lui fut porté. Par une loi il passa de la liste civile à l'État : de prince c'était en un jour devenir ouvrier, de grand seigneur peuple, c'est-à-dire de beaucoup fort peu de chose, au point de vue, il est bien entendu, de la richesse. Qu'est-ce en effet que Rambouillet, sans la protection d'un propriétaire opulent ? Cependant M. Bourgeois fut replacé à la tête de l'établissement ; il en reprit la direction d'après le vœu du ministre du commerce et de l'agriculture. Puisse l'État, puisque Rambouillet est actuellement à l'État, se montrer aussi soigneux de la conservation et des progrès de cette création sans rivale, que Louis XVI, l'empire et la restauration. Le château de Rambouillet est un monument d'honneur, la ferme un monument de richesse ; double enceinte qui protégera, nous l'espérons, le domaine tout entier. Le beau sauvera l'utile, l'utile défendra le beau.

Quoique Napoléon ne fût pas né à côté du trône, il s'habitua vite au goût de la magnificence ; il en comprit du moins la nécessité en ressuscitant autour de sa personne la pompe des anciennes cours. Peu de ses rudes compagnons d'armes, presque tous jeunes comme lui cependant, résistèrent à ce retour d'une vie luxueuse que la révolution avait heurtée violemment sans la tuer. Déjà avant lui le Directoire était revenu aux traditions fastueuses du XVIIIe siècle par la prodigalité, et avait recommencé la régence sans en continuer précisément l'esprit. C'était, comme après la lugubre fin du règne de Louis XIV, une aspiration immodérée au plaisir sous toutes les formes. On secouait la sanglante tutelle de la révolution ; on rattrapait le temps perdu, on rouvrait autant de théâtres qu'il y avait eu de clubs ; on mangeait pour les longs jeûnes qu'on avait endurés ; les équipages rentraient plus frais, plus joyeux, dans le sillon des promenades publiques. Si quelques sauvages tribuns attardés jetaient un regard de travers sur toutes les facilités d'une exis-

tence nouvelle, le bruit traînant d'un sabre faisait raison de sa mauvaise humeur. Résolument, Lacédémone était démontrée impossible en France, et Napoléon n'imposait aucune violence au caractère des Français en ramenant de ses campagnes les arts, les fêtes, les plaisirs bruyants, en ordonnant de remeubler à neuf les Tuileries, en arrachant l'herbe aux cours de marbre de Fontainebleau, en réparant Écouen et Saint-Cloud, en remontant les équipages de chasse de Chantilly et de Rambouillet. Il encouragea toute scission avec un passé dont il n'avait jamais accepté ni défendu les terribles exclusions. Il alla au faste sans apostasie, obéissant à une nécessité de position, selon lui, et cédant surtout à l'emportement de sa nature italienne, amie de l'éclat. Qu'on laisse sans explication, qu'on approuve ou que l'on condamne les errements royaux où Napoléon s'abandonna dès que le pouvoir fut à lui, il est à constater dans l'histoire de son règne qu'il prit à tâche de rendre à la France grandie aux yeux de l'étranger son attitude séduisante à l'intérieur. S'il la tailla en épée, il lui broda un fourreau oriental.

Rambouillet était celle des maisons royales où Napoléon aimait à se rendre de préférence, lorsque de rares loisirs le lui permettaient. Il emmenait avec lui les princes, et tandis que ceux-ci chassaient dans les bois de ce grand domaine devenu un immeuble de sa liste civile en 1806, époque où elle fut créée, lui rêvait, en pressant le gazon du pied, en marchant au bord des grandes pièces d'eau, quelque plan de campagne ou quelque embellissement à faire à sa bonne ville de Paris. Au centre de ce vaste amas d'arbres qui éloignent le bruit et ne laissent pas échapper un flocon de silence, il ralliait mieux ses idées; il en trouvait de jeunes, de nouvelles dans cette douce réclusion. On sait par lui-même que ses plus hardies entreprises furent conçues au murmure des eaux de Rambouillet, et tracées au crayon dans le petit kiosque qui porte son nom dans l'île des *Roches*.

Un pont de bois récemment construit par M. Schikler, locataire du château, met en communication les deux rives du grand canal. On le traverse pour se rendre à un autre embranchement fort large dont les eaux entourent cette île des Roches, infiniment moins vaste que sa célébrité. Napoléon avait l'habitude

de se retirer dans ce kiosque, qu'on y voit encore. Il n'admettait dans son pavillon que de rares confidents de sa pensée. Presque toujours il s'y enfermait seul.

Cette petite portion de terre, de trente pas à peine, offre un phénomène que, par ordre de date, je dois faire connaître avant de parler du pavillon de l'empereur. Au milieu de l'île s'élèvent des quartiers énormes de roches dont l'existence en un endroit semblable jette l'esprit dans le plus étrange étonnement. Ce ne sont point de ces grès portatifs comme on en mettait autrefois dans tous les jardins pour l'agrément de ceux qui n'avaient pas vu la mer; c'est un quartier unique qu'on ouvrit à la mine, il y a trente ans, pour avoir du château un point de vue de plus, et que des chaînes de fer attachées à tous les chevaux du monde ne déplaceraient pas d'une ligne. Par une conjecture qui ne rend toutefois compte de rien, on peut supposer que ce bloc monstrueux était au milieu des marais avant de porter sur le terrain de l'île. Ces roches granitiques ont été là de tous temps; mais comment se sont-elles formées dans ce pays de Beauce si plat, si humide, où il n'y a pas même de la terre, mais quelque chose d'approchant qui en tient lieu?

On veut que Rabelais soit venu respirer le frais au milieu de ces roches, lorsqu'il était de la suite royale de François Ier. Je mets en doute la tradition pour plusieurs raisons. Sous François Ier, il est probable que l'espace, qui est l'île aujourd'hui, était un marais inabordable; et d'ailleurs les rochers, qui sont un abri très-froid l'hiver, rendent par la réverbération la chaleur très-intense pendant l'été. On voit taillée dans l'épaisseur du roc la niche où la duchesse d'Angoulême aimait à se retirer pendant son séjour à Rambouillet. Mais alors il y avait, comme à présent, des saules qui donnaient de l'ombre et des pins qui tempéraient l'ardeur de la lumière.

De forme octogone, le pavillon de Napoléon est bâti au bord de l'île des Roches, et si près de l'eau que la dernière des dix marches trempe dans le canal. On y entre par quatre portes. Il ne faut plus demander aux murs délabrés les peintures mythologiques et les vues des pyramides dont ils étaient décorés. L'humidité a tout rongé; les poutres du plafond sont à nu, les murailles s'en vont par lambeaux, le sol s'enfonce: cette relique que les Bourbons n'ont pas eu assez de désintéressement pour

restaurer, que l'État a laissée comme il l'a trouvée, qu'un locataire millionnaire, mais étranger à notre histoire, n'a aucune raison de relever, descend toute branlante et pourrie dans la vase du canal. Le pavillon de Napoléon n'existera plus dans deux hivers. Un coup de vent, une crue d'eau, quelques poignées de neige, en emporteront les dernières planches; puis rien. J'aime mieux pourtant, et peut-être ne suis-je pas seul de mon opinion, la maison où le souffle d'un homme éminent s'est dégagé de sa poitrine, où sa pensée a éclaté, où son regard a erré de place en place, où il a vécu enfin, que ces déplorables tas de pierres et que ces piles de gros sous qu'on appelle arcs de triomphe et colonnes élevés à la gloire d'un grand homme. Le pavillon, le fauteuil, la table, c'est lui; l'arc de triomphe, c'est vous. Que de colonnes ne donnerais-je pas pour les pantoufles mirobolantes de Rabelais et le bonnet de nuit de Shakspeare!

C'est Napoléon qui a fait planter dans l'île des Roches les arbres qu'on y voit; ils sont devenus fort beaux. Un de ces quatre matins l'État les vendra à la voie ou à la corde. Il a bien vendu cette année 1840 pour sept cent mille francs non-seulement d'arbres taillés à la racine dans la forêt de Rambouillet, mais d'arbres rares des deux Amériques et des Indes, que l'insouciance des agriculteurs français a négligé de vulgariser dans nos parcs. Parmi ces arbres étaient des cèdres, des mélèzes, des cyprès de la Louisiane et de superbes tulipiers. La haute banque chauffera ses bottes vernies avec des cyprès et des peupliers d'Italie. Le cèdre est digne d'elle.

Avant de sortir de l'île des Roches, il m'a été dit à voix basse, entre les pins et les saules, dans un endroit sans écho, que Napoléon ne se bornait pas uniquement à déjeuner, à écrire et à faire des confidences politiques dans son pavillon. Il y reçut pour la première fois une actrice dont le talent et la beauté étaient dignes des hommages d'un empereur. Le pavillon, si étroit pour un seul, les retint assez longtemps tous les deux. Moi qui discute toutes nos traditions, je suis remonté aussitôt après cette confidence pour le revoir. L'anecdote peut être vraie, car, après tout, me suis-je dit, le pavillon a pu maigrir depuis.

On voit que les soins de l'État n'occupaient pas toujours sans

relâche le grave empereur. Volontiers il se mêlait aux promenades, aux parties de jeu, à la vie détendue de la campagne, et alors il ne le cédait à personne en verve, en gaies observations sur toutes les choses que le désordre de la conversation amenait dans les allées libres et causeuses. Peut-être était-il en train d'exprimer son opinion sur le respect que mérite la popularité le jour où, un paysan le poursuivant des cris enthousiastes de *vive l'empereur!* il lui lança au front avec beaucoup d'adresse un noyau de cerise. Souvent il se plaisait aussi à se faire chercher, et à inspirer des inquiétudes à ses familiers. Quand il les avait assez tourmentés, il sortait ordinairement d'un endroit placé fort près d'eux, en riant aux éclats de ses espiégleries. Une autre fois il se laissait raconter tout au long les conquêtes d'une chasse heureuse, et quand l'énumération des chevreuils, des faisans, des lièvres était finie, il s'écriait : « Nous avons mieux que cela ; qu'on apporte nos trophées, » et dans une proportion triple, l'empereur étalait sous les yeux de ses rivaux le gibier tué de sa main. On s'étonnait des succès de son adresse en si peu d'heures, et il n'était pas le moins surpris. Il finissait par recommander à ses compagnons de chasse moins favorisés l'habileté du garde champêtre qui lui avait prêté ses talents, sans omettre de leur indiquer sa place d'habitude dans le parc.

A la suite de deux pièces dont nous parlerons plus loin, l'une la salle de Charles X, l'autre le cabinet de l'abdication, on est introduit dans le cabinet où couchait Napoléon; c'est, je crois, tout ce qu'il pouvait y faire, vu la difficulté, tant il est exigu, d'y placer seulement une table. Comme il est au premier corridor, il donne sur ce fameux balcon dont l'idée appartient à Napoléon lui-même, qui a quelquefois mieux trouvé. Par un goût fort équivoque, il avait souffert qu'on plaçât entre la corniche et le plafond une bande peinte représentant les écussons et les couronnes des diverses nations du monde. Tout cela est d'une brutalité d'exécution à empêcher de dormir dans cette pièce digne d'un garde de pavillons. L'empereur a bien du rouge et du gris sur la conscience; quels artistes que les héros!

On est consolé de la vue du cabinet de l'empereur, par un dernier salon de l'aile que nous venons de parcourir; tous ceux dont il est précédé ont, il est vrai, des portes sculptées et des

plafonds plus ou moins ornés de moulures; mais il faut examiner avec une patience qui porte son prix avec elle, les médaillons et les encoignures dont on a décoré au XVI[e] siècle cette pièce fort spacieuse. Les moulures des médaillons jettent en relief des scènes pastorales : c'est de la mythologie à la manière de Jean Goujon, fine, flottante et blonde. Imaginez une fresque d'Herculanum devenue sculpture, et qui n'a rien perdu de la suavité de son dessin en prenant un embonpoint charmant; on va bien loin, on court en Grèce chercher des morceaux à peine dignes d'être comparés à ces œuvres d'une beauté évidente, produites par des artistes ignorés, sans nom, qui, après avoir passé un mois à décorer ce plafond ravissant, sont peut-être allés poser des vitres aux châteaux voisins, à Dampierre ou à Maintenon. Les époques qui s'ignorent sont les plus belles, les plus originales, si on l'aime mieux.

Nous recommanderions volontiers à l'État de ne plus passer de couches gris-bleu sur la ciselure des portes autrefois dorées, ni de lavage blanc sur les moulures des plafonds, si l'État nous représentait autre chose qu'une plume, un sac d'écus et un timbre. J'ignore comment on parle à ces objets-là, comment on les persuade, comment on les attendrit.

La même galerie de l'aile droite offre entre autres pièces, à l'endroit où elle tourne, la salle de bain de l'empereur; elle est dans un état de parfaite conservation. Les adorateurs du culte impérial peuvent contempler les minutieuses peintures qui la décorent de haut en bas, et surtout la baignoire scellée dans l'alcôve du fond; je ne répondrais pas que Charles X et le duc d'Angoulême ne s'y fussent plongés quelquefois. Quoique les miniatures qui tapissent la chambre n'aient rien perdu de leur fraîcheur, elles n'ont pas une valeur digne de fixer l'attention errante du visiteur : ce sont des vues des divers palais de plaisance des souverains d'Europe. Si on continue à la respecter, ce dont nous doutons fort, elle éveillera d'année en année une curiosité plus fervente; ce n'est pas une médiocre satisfaction, celle de sentir fléchir sous les pieds un plancher qui a frémi sous le poids des Valois, des Bourbons et de Napoléon. Ici pensa l'empereur; là-haut, dans la tour, mourut peut-être François I[er]; à quelques pas plus loin, Charles X abdiqua; on s'embarrasse dans l'histoire.

Napoléon ne manquait jamais, en arrivant à Rambouillet, d'appeler le maire auprès de lui, et de le questionner sur l'état de l'arrondissement. La grandeur passée du domaine l'intéressait autant que son avenir. Un bonheur sérieux pour lui était de savoir tout ce que Louis XVI, dont il ne parlait jamais sans un touchant respect, y avait créé de bon et d'utile. Il s'occupait des bergeries avec une chaleur et une patience qui dénotait combien il appréciait les avantages promis à la belle industrie de ces laines espagnoles si difficilement acclimatées en France. Ses vues, ses paroles étaient profondes; elles étaient surtout sincères. Ignorait-il, personne n'écoutait mieux que lui; l'avait-on éclairé sur un point, il en éclairait mille autres de place en place, et alors l'abondance d'idées arrivait, et il fallait le laisser dire, car il ne commettait plus d'erreurs dès que sa pensée tombait de son cerveau sur ses lèvres; elle tombait perpendiculairement, comme le plomb au bout du cordeau. D'un détail administratif épuisé, il passait au développement d'un principe ou à l'éloge de quelque ancien propriétaire du domaine. Sa mémoire était tendre et reconnaissante, surtout pour le duc de Penthièvre. L'immense charité de ce prince, qui passait son temps à imaginer des moyens ingénieux pour répandre les bienfaits sans blesser la misère, lui faisait aimer l'humanité dont les pasteurs de peuples se prennent à douter parfois. « Parlez-moi du duc de Penthièvre et de Florian, son ami, » disait-il quand il arrivait de Paris, le sang échauffé par quelqu'une de ces contrariétés corrosives dont les plus grands rois ne sont pas exempts. La sérénité d'âme du noble duc, expliquée par ses œuvres, passait dans la sienne; il se calmait par degrés, il souriait à la beauté de la campagne, et ce fut dans un de ces moments de noble inspiration pour le bien, qu'il donna l'hôtel de ville à la commune, et dota de 8,000 fr. de rente annuelle l'hospice de Rambouillet.

L'occasion se présenta bientôt pour lui de prouver la sollicitude qu'il portait à un pays dont il possédait du reste toute l'affection. En 1811, sur des observations très-justes du maire, M. Levasseur, il donna la préférence à Rambouillet sur Dourdan pour l'établissement d'une sous-préfecture. On se souvient qu'un peu avant cette époque, Napoléon, visitant l'hôtel de ville de Rambouillet, dit à M. Levasseur : « Cette salle est très-

convenable ; c'est fort bien, mais pour le tribunal seulement. Où placera-t-on la sous-préfecture ? — Chez moi, sire, répondit le maire. » Un sourire de l'empereur laissa prévoir quel serait le sous-préfet s'il créait un jour la sous-préfecture. Le 19 juillet 1811, une ordonnance constituait Rambouillet chef-lieu d'arrondissement, et dans les premiers jours du mois de septembre suivant, M. Henri-Alexis Levasseur, ancien adjudant général, maire de Rambouillet, était nommé sous-préfet de la nouvelle circonscription.

En un mot, Rambouillet était l'enfant gâté de Napoléon. Voulait-on un lavoir, on entourait l'empereur au moment facile du dessert, et, entre le café et la partie de billard, 15,000 fr. passaient du trésor de la couronne dans la caisse de la municipalité, qui avait son lavoir. Quelques mois après, à l'occasion de la naissance du roi de Rome, c'était un lycée dont il ordonnait l'établissement avec 20 bourses et 40 demi-bourses ; et afin de mieux graver cet événement national dans la mémoire des habitants, il faisait reconstruire l'ancien hôtel du gouvernement détruit en 93, et l'érigeait en monument commémoratif sous le nom de *Pavillon du roi de Rome*. Mais si l'ancien hôtel du gouvernement, occupé depuis par le gouverneur du château, fut reconstruit, le lycée resta toujours en projet : M. le comte Daru, un homme de lettres, s'opposa à sa formation, prétextant les fortes sommes déjà dépensées à Rambouillet. M. le comte Daru, quoique ayant toujours conservé la charge d'intendant général de la maison de l'empereur, avait été nommé ministre secrétaire d'État en remplacement de M. le duc de Bassano.

On était en 1812, l'empire allait pâlir ; avant de dévorer les hommes, la gigantesque, la fabuleuse campagne de Russie épuisait les villes en exigeant des approvisionnements par voie de réquisition. La localité dont nous esquissons l'histoire aurait beaucoup souffert sans la générosité de la cour impériale, qui versa 60,000 fr. au profit des nécessiteux de la commune. Ceux qui allaient mourir de froid laissaient derrière eux une population qui mourait déjà de faim, comme un à-compte sur le bénéfice total de la campagne. Rambouillet eut une bouchée de plus dans la famine générale. Le 15 janvier de la même année avait été publié le décret qui ordonnait dans ce chef-lieu d'ar-

rondissement l'établissement aux frais et au profit de la couronne d'une manufacture de sucre de betterave, sous la savante inspection de M. Clément le chimiste. Dans la pensée de Napoléon, cette fondation industrielle se plaçait à côté de celle de Louis XVI, à qui revient la glorieuse initiative de l'importation des mérinos.

En roulant dans l'abîme qu'il venait d'ouvrir par son mouvement monstrueux, l'empire, cet arbre immense fleuri si vite, entraînait avec lui les gracieuses efflorescences, les lierres et tous les fins et délicats entourages de sa puissance. La capitale tombait sur la ville, le chef-lieu du département sur le chef-lieu d'arrondissement ; la pensée dans sa chute cassait la pierre. Il n'était rien en France qui ne participât de l'immense désastre de 1812. Ce fut comme une douleur dont le siége éclata en Russie pour se répandre partout. Le rhumatisme était dans la tête; tout le corps fut touché, se tordit et cria.

Rambouillet fut désigné, vers la fin de 1813, pour servir de casernement aux troupes de la confédération du Rhin, nos alliées, et si sincèrement alliées qu'il n'est sorte de malédictions qu'elles ne prononçassent hautement et publiquement à cette époque contre l'empereur. Jean Dold, un honnête Bavarois, rapporta un jour au maire, M. Delorme, dont il était l'interprète, que les Allemands avaient projeté d'incendier le château en quittant la ville. En effet, le lendemain, jour fixé pour le départ des Allemands, le maire aperçut trois soldats dont les mouvements lui parurent suspects. Après être sorti en courant d'un magasin à fourrage, ils se hâtaient de regagner leur compagnie. Le maire accourut aussitôt au magasin; plusieurs bottes de paille roulaient déjà dans la flamme et menaçaient, si le feu n'eût pas été arrêté soudainement, de consumer en quelques heures tout le château de Rambouillet.

On aime à constater la fidélité de cette localité historique envers Napoléon dans le malheur, et peut-être sans songer qu'il allait ajouter une couronne nouvelle à tant d'illustrations déjà réunies sur elles par François Ier, Henri IV, Louis XIII, Louis XVI et le duc de Penthièvre. Elle logea sans se plaindre, seulement dans l'année 1813, soixante-dix-sept mille huit cents hommes. L'enfant avait grandi, le père était dans le malheur; la reconnaissance reprenait le chemin du bienfait. Napoléon, cet astre

qui devait se coucher deux fois dans la mer, déclinait rapidement à l'horizon dont il enflammait les bords en y tombant. Toutes les capitales marchaient de front contre la sienne; l'ennemi était en vue de Paris. Le 25 janvier 1814, Napoléon confia la régence à Marie-Louise et regagna l'armée. La route de Rambouillet fut la seule qui restât libre au déploiement des troupes. Rambouillet reçut, à cette heure de dislocation générale, huit cents hommes de gardes d'honneur, le dévouement, l'inexpérience même, le plus brillant, le plus fâcheux embarras que jamais corps d'armée ait eu dans ses rangs. Le général Valin en avait le commandement, et il en usa avec une prudence si réfléchie qu'il rendit à leurs familles tous ces braves jeunes gens dont il n'avait pas voulu faire verser le sang inutilement.

Qui retrouverait notre grave et beau château au milieu de ces bruits de guerre, de ces coups de canon entendus dans le lointain, de ces charrettes de foin, de ces baïonnettes qui raient l'air et déchirent la solitude? Les écuries, les appartements, s'emplissent de fiévreux, de blessés, de mourants; le typhus circule; plus de pain, plus de foin, plus d'argent; et pour comble de famine, vingt-quatre mille Russes, prisonniers de guerre, à loger : bizarrerie du malheur! La fabrique de sucre de betterave ayant mis ses produits à la disposition du maire, on fit boire abondamment de l'eau sucrée à tous ces prisonniers russes. Ceux, en très-grand nombre, qu'on conserva dans les salles de bal, purent se faire une singulière illusion en goûtant à ces rafraîchissements. Ils n'en mouraient pas moins du typhus, ce mal que par politesse nous n'osons pas appeler la peste.

Enfin, le 27 mars, la fille des Césars, l'impératrice-régente, et son fils le jeune roi de Rome, fuient Paris pour se rendre à Rambouillet, ainsi que deux siècles auparavant, se rendant au même château, avait fui Henri III, et ainsi que, seize ans plus tard, Charles X devait fuir en passant également par Rambouillet. Triple fuite, même cause. On a de la peine à se figurer l'effroi, le tumulte, la confusion de ce *sauve qui peut* de la famille impériale, dont les voitures de cour traînent à leur suite des fiacres ramassés au coin des rues de Paris, tous les coucous des barrières. C'est dans ces fragiles moyens de transport que s'amoncelèrent les débris d'une fidélité expirante. La grande im-

pératrice quitte de cette manière si peu majestueuse sa capitale dont l'étranger franchit déjà les portes. Autour de cette poussière qui est la cour, qui est la royauté, roule la poussière des balles. Entre tant de courants de feu, une seule voie étroite, palissadée de soldats, est encore ouverte à la fuite de l'empire de Paris à Blois. Quelles terribles journées dut passer Marie-Louise, du 27 au 30 mars, dans ce château de Rambouillet, si près du château des Tuileries! Comme elle devait presser son fils contre son cœur, en penchant l'oreille pour écouter la tempête de là-bas, et se dresser sur la pointe des pieds afin de s'assurer que du fond de l'horizon n'arrivaient pas les lanciers de l'Ukraine ou les soldats de son père! On dirait une révolution antique, la chute d'un César, aux incidents superbes de cette catastrophe, un roi de Rome qui s'en va au bras de sa mère de peur de tomber au pouvoir de son aïeul, armé contre son père! Eh bien! pendant les trois jours incomplets que Marie-Louise demeura au château, savez-vous ce qu'elle y fit? Elle pêcha des carpes à la ligne. Oui, elle pêcha des carpes à la ligne, tandis que son fils était promené avec défiance dans les parterres, où ni les regards ni les mains ne l'abandonnaient. Pauvre enfant, il eût tant aimé à passer le jour entier à se rouler sur le gazon, qui commençait à verdir, et au soleil moins froid du printemps. Mais il était déjà une puissance, quelque chose d'historique et d'imposant dans le monde. Heureux les petits enfants qui n'ont peur que des loups!"

Le 30 mars, le roi Joseph arrivait à Rambouillet, que Marie-Louise et son fils venaient de quitter pour se rendre à Blois, siége de la régence.

Le frère et lieutenant de l'empereur fuyait au milieu de quelques membres de la famille déchue. Ils ne passèrent qu'une nuit au château, habitué à de telles fêtes depuis Henri III. Le lendemain, ils se dirigèrent sur Blois, où Henri III avait aussi reconstitué autrefois sa royauté chassée de Paris.

Derrière eux, les princes laissèrent une trace de soldats, de caissons, de charrettes, de chevaux fatigués, de bœufs, de moutons, qui venaient stationner et s'abattre sur le pavé de Rambouillet. Ces chevaux et ces hommes avaient fait la campagne de Russie, ces moutons et ces bœufs allaient être mangés par les Autrichiens et les Russes; car ce qui s'appelle gloire

chez les princes prend le nom de faim chez les soldats et de pillage chez les habitants.

Le 1er avril, établissement du gouvernement provisoire; le 3, déchéance de Napoléon; le 7, deux cents chasseurs du régiment de Livonie et quelques cosaques occupent Rambouillet, qui commence à éprouver l'avantage de la mise en réquisition de ses denrées, et le 12, lendemain du jour marqué par l'abdication de Napoléon, Marie-Louise faisait sa rentrée dans le château de Rambouillet, au centre d'un détachement de cosaques. Partie impératrice, elle revenait avec le titre fort différent d'archiduchesse d'Autriche, tandis que Monsieur, frère du roi, passait sous des arcs de triomphe en prenant possession de Paris comme lieutenant général du royaume.

Arrivé le 15 à Paris, le 16, l'empereur d'Autriche se rendit à Rambouillet par un noble empressement qui laisse au moins supposer qu'il ne permettait pas à l'orgueil du conquérant de contraindre en lui l'expansion paternelle. Il courut plutôt qu'il ne monta lorsqu'il aperçut sur le perron son petit-fils et l'impératrice qui l'attendaient, qui lui ouvraient leurs bras. Ils restèrent longtemps embrassés, pensant, et la fille et le père, dans quelle circonstance ils se revoyaient et combien il avait fallu renverser d'hommes et d'empires pour que cette joie leur fût donnée. Le vainqueur prit ensuite le fils du vaincu et le porta en le couvrant de baisers de salon en salon, lui qui devait l'ensevelir. Toute la soirée, presque toute la nuit se passa entre l'empereur et l'impératrice, sa fille, en conversation sur le petit roi de Rome, comme si un père et une mère de petite bourgeoisie étaient venus visiter leur enfant chez la nourrice. Il ne fut question ni d'invasion ni de guerre, mais des qualités précoces du petit roi, du nombre de ses dents, de son sommeil, de son enjouement, de ses facultés et de ses grâces. — Deux mille six cents Autrichiens veillaient sous les murs du château.

Après avoir entendu la messe à la paroisse, le lendemain, 17 avril, l'empereur d'Autriche et l'impératrice se promenèrent à pied dans les jardins du château, composant des bouquets de petites fleurs d'avril au roi de Rome, qui marchait entre sa mère et son grand-papa d'Autriche. Dans la journée, l'empereur retourna à Paris. Le 19, l'empereur de Russie vint faire sa visite au château, où il arriva à deux heures après midi. Toute sa

curiosité se porta sur les habitudes de Napoléon pendant sa résidence à Rambouillet. Il ne remonta pas plus haut, il ne tomba pas dans d'autres questions. Napoléon seul l'intéressait. Que faisait Napoléon? Où travaillait-il? comment passait-il son temps? Il s'arrêtait avec une satisfaction respectueuse partout où Napoléon avait laissé des souvenirs familiers. On s'apercevait qu'il les recueillait avec avidité et qu'il faisait pour ainsi dire un pli à sa mémoire afin de les conserver toujours. Cette visite, toute passée de la sorte, fut un vrai pèlerinage de l'empereur de Russie au château de Rambouillet. A cinq heures, ayant tout vu, tout écrit dans son souvenir, il salua l'impératrice et partit. La visite du roi de Prusse, qui eut lieu trois jours après, ne dura environ que deux heures et ne fut marquée par aucun événement digne d'attention.

Enfin, le 23 avril, escortée de deux mille six cents Autrichiens, l'impératrice prenait la route d'Allemagne, laissant une couronne et emportant un roi sur ses genoux.

Les Cosaques occupèrent ensuite Rambouillet et ils s'y conduisirent fort humainement, éloge que l'histoire de l'invasion ne doit pas manquer de leur accorder, si elle tient à être juste envers eux et surtout envers leurs officiers; jeunes gens pieusement élevés et parlant le français aussi correctement au moins que les vaincus.

Il appartenait maintenant à la dynastie royale d'étendre sa protection sur le château de Rambouillet. Le duc d'Angoulême fut le premier membre de la famille qui vint y chasser, le 15 octobre de cette année historique, 1814. Le rendez-vous choisi était l'étang de la Tour. On rappelle ce lieu et cette date pour la satisfaction des fanatiques chasseurs du courre, aux yeux desquels rien n'est indifférent. Un mois après, Monsieur, frère du roi, accompagné des deux princes, ses fils, fit une seconde chasse dans les bois du domaine.

Destiné à servir d'hôtellerie à toutes les dynasties déchues, Rambouillet, le 29 juin 1815, onze jours après la bataille de Waterloo, couvrit pendant quelques heures la fuite de Napoléon. Un petit nombre de compagnons d'armes dévoués, parmi lesquels était le général Bertrand, l'accompagnaient. En entrant au château, il montra combien il était supérieur à ses plus vives infortunes, ou du moins combien il avait acquis l'art

difficile de commander à la douleur. La femme de son premier domestique. Hébert, concierge du château, fondait en larmes en songeant que leur bienfaiteur vaincu, malheureux, proscrit, quittait encore la France. Elle avait vu Napoléon si pauvre et puis si puissant, si studieux dans sa petite maison bourgeoise, et si brillant ensuite aux Tuileries; elle aimait tant l'homme dans l'empereur qu'elle était inconsolable. Napoléon eut recours aux paroles les plus persuasives, pour convaincre cette excellente femme qu'il reviendrait bientôt : il plaisanta avec son propre malheur, fut léger, parut gai, affecta de l'indifférence afin de calmer la douleur d'une madame Hébert, concierge, lui qui perdait le plus beau trône du monde! Ces larmes versées dans le coin d'un tablier ont un côté touchant que n'ont pas d'autres larmes plus sonores en tombant. Le denier de la veuve est beau; la larme intarissable de la femme du concierge aurait-elle moins de prix?

Avant de s'éloigner de Rambouillet, et cette fois pour toujours, Napoléon choisit quelques livres dans la bibliothèque du château, et laissa au général Bertrand la pénible mission de remercier le glorieux personnel de la maison impériale. Au moment de son départ, le 30 juin, le château et la population éclatèrent en gémissements. Ce n'était point l'héroïque douleur de l'armée lorsqu'il l'embrassait sur les joues du général Petit, au milieu de la cour de Fontainebleau; c'était la douleur moins contenue, aussi franche, pure, simple d'une ville, d'une population dont il avait été le bon père pendant tant d'heureuses années.

Après le départ de l'empereur, Rambouillet fut livré une seconde fois aux vexations des troupes étrangères. Il appartenait aux Prussiens de faire regretter les Cosaques dont on avait tant exagéré la méchanceté auprès des Parisiens. Les Prussiens pillèrent, le 8 juillet, le château et la maison de l'architecte du roi; et, loin de modérer la rage de ces brigands, nos alliés, les officiers menaçaient une fois par jour le maire et les autorités de passer la ville au fil de l'épée, parce qu'elle avait été, disaient-ils, dévouée à l'empereur. Il eût été sans doute plus naturel qu'elle montrât du dévouement aux Prussiens!

Installé au château, le maréchal Blücher y vivait en vainqueur. A sa table étaient servis les plus beaux fruits et les meil-

leurs légumes du domaine. Il trouva apparemment si délicats les poissons de l'étang de la ferme qu'il ruina cette réserve. Un jour le maître-d'hôtel vint dire au maire que, l'étang étant épuisé, il allait commencer à mettre à contribution les beaux poissons qui nageaient dans les canaux creusés devant le château. Entre autres profanations, celle-là n'était pas la moins grave. « Comment, lui dit le maire avec une grande présence d'esprit, pêcher dans les canaux pendant la canicule, et quand le prince Blücher habite le château! Rien au monde ne me ferait accepter une pareille responsabilité. » L'observation fut prise en considération ; le général eut peur de gagner la fièvre si l'on remuait les eaux des canaux, et, prudent à l'excès, après avoir consulté ses médecins, il quitta le château dès le lendemain même.

Pendant la seconde restauration, les membres de la famille royale, quoique fort soupçonneux depuis leur retour, répandirent de nombreux bienfaits sur l'arrondissement. Avec les temps, les défiances s'évanouirent, et les chasses royales recommencèrent au bruit du cor. Le 27 juillet 1816, le roi Louis XVIII vint chasser à Rambouillet.

Cet exercice étant peu dans ses goûts studieux, Louis XVIII ne s'y livra que cette seule fois, mais ce fut avec une grande magnificence. Le duc d'Angoulême allait chasser à Rambouillet tous les cinq jours. Le roi Charles X, alors Monsieur, était souvent de la partie, et son ardeur ne se ralentit point lorsqu'il eut ceint la couronne. Dans les archives de Rambouillet, on ne trouve que la constatation d'une seule visite faite au château, le 12 septembre 1828, par le duc d'Orléans et sa famille. Les jeunes princes et les jeunes princesses pêchèrent dans les canaux avec toute la joie et la charmante étourderie de leur âge. Descendants du généreux Penthièvre, ils ne pouvaient oublier les pauvres dans cette journée de bonheur passée à Rambouillet.

La salle du château, nommée salle de Charles X, est celle qu'un écrivain, déjà cité au commencement de notre histoire, mentionne comme ayant cinquante pieds de long sur environ trente de large : elle ne doit pas s'éloigner beaucoup de ces dimensions. Sa hauteur répond à son étendue. On s'arrêterait encore pour la voir, quand François Ier, Henri III, Henri IV, Louis XIII et leurs royaux successeurs, n'y auraient pas laissé

des souvenirs de leur résidence. A la droite de la salle de Charles X, on trouve la salle de billard. Depuis Louis XIV, toute résidence un peu seigneuriale avait une pièce consacrée à ce jeu. Nos princes, presque sans exception, ont montré une force supérieure à cet exercice, qui était, après la chasse, la passion favorite du duc d'Angoulême.

Nous ne savons pas tous les changements réservés à cette demeure antique ; mais, dans la salle où les cuirasses des compagnons de François I[er] se sont heurtées, où les longues rapières des amis spadassins de Henri III ont rayé le sol de la pointe diamantée de leurs fourreaux, j'ai aperçu sur un divan un petit cheval de bois portant en croupe une poupée. Quelles choses remplacent quelles choses! Au reste, j'ai vu vernir, je ne puis pas dire fourbir, les bottes du maître sous des voûtes de douze pieds d'épaisseur. Cela fait sourire, mais ne révolte pas. J'aime mieux l'anachronisme de mœurs que l'anachronisme de pierre. Cette salle, dont le mobilier ne relevant pas de l'investigation historique n'a pu nous rappeler que la présence d'un locataire prévenant et soucieux de bien recevoir le visiteur étranger, s'ouvre par trois grandes croisées, ou plutôt par trois croisées agrandies, sur le balcon sinueux dont nous avons parlé. Le roi Charles X aimait beaucoup, après la chasse, respirer le frais dans cette salle, sans penser que, dans le cabinet voisin, il consommerait l'acte le plus désastreux de son règne. Ce cabinet, comme celui de Fontainebleau, a pris pour ne plus le quitter le surnom du *cabinet d'abdication*. Il y a des mots qui sont des suaires. Ils aiment les morts; ils ne s'en détachent plus.

Le cabinet de l'abdication est encore un de ces démentis qu'on heurte à chaque pas lorsqu'on a l'erreur de croire que les lieux se proportionnent à la taille des événements historiques. J'ai vu dans le parc de Rambouillet la pierre sur laquelle Napoléon étendait le vélin où il traça au compas la campagne de Russie ; ce n'est qu'un grès informe. Le cabinet si célèbre par l'abdication du roi Charles X est aujourd'hui une chambre à coucher qui afflige le regard par un parquet ciré, des rideaux blancs qui cachent un lit et quelques autres misères de la vie privée. On ne saurait s'imaginer combien la chambre à coucher a déshonoré d'appartements consacrés par l'histoire. Je sais qu'il

faut qu'on se loge : cela doit être permis du moment où l'État loue les châteaux à bail de trois, six, neuf. Le locataire est absous de la profanation, car les gros crimes comme les grosses réparations sont à la charge du propriétaire.

Un fait d'une grandeur sinistre imprima, il y a dix ans, un caractère douloureusement historique à Rambouillet; 1830 a laissé sa date révolutionnaire sur les murs de l'antique château seigneurial, comme le coup d'État du 18 brumaire a écrit la sienne en traits de feu sous les lambris du palais de Saint-Cloud, sans omettre que l'abdication de Napoléon s'accomplit au milieu des dorures de Fontainebleau. N'y a-t-il que du hasard dans cette succession de déchéances funestes presque toujours accomplies au fond de ces châteaux de plaisance consacrés aux pompeux délassements des rois? Il n'est pas une grande allée de chasse qui, tous les vingt ans au moins, ne soit devenue une route d'exil.

Ce fut, qui ne s'en souvient? le dimanche 25 juillet 1830, que le roi Charles X, résidant alors à Saint-Cloud, signa avec réflexion les trois ordonnances dont les derniers résultats amenèrent la chute de son trône, son exil et celui de tous les membres de sa branche.

Le but de ces ordonnances était de modifier l'esprit et la lettre de la charte constitutionnelle, à la faveur de l'article XIV, qui semblait permettre cette révision.

Tranquille sur le sort de cette mesure politique longtemps caressée dans son conseil, le lendemain 26, jour de la publication des trois ordonnances à Paris, le roi dut se rendre à une chasse au courre, dans la forêt de Rambouillet. Le dauphin mit pied à terre au château vers neuf heures du matin; il était deux heures lorsqu'il rejoignit le roi au *Poteau de Hollande*, rendez-vous convenu entre eux la veille. Malgré la fermeté de sa détermination, Charles X se préoccupa, tout le temps de la chasse, de l'effet des ordonnances sur l'opinion publique; il en parla, à plusieurs reprises à ses officiers veneurs, et, sans avoir atteint le cerf, il quitta la forêt pour se rendre au château. Il était monté en voiture au carrefour de Vilpert.

Au dîner, la conversation fut de nouveau et comme inévitablement ramenée sur les ordonnances : le roi tenait beaucoup à connaître l'opinion des gentilshommes de service. Quelques-

uns la donnèrent avec franchise sur l'opportunité de ce coup d'État. Le roi, qui ordinairement rentrait seul à Saint-Cloud, y retourna ce soir-là avec le duc d'Angoulême ; ils partirent ensemble à huit heures. Instruits de la publication des ordonnances par les propos qui circulaient du château à la ville, les habitants de Rambouillet se pressèrent autour de la voiture du roi au moment de son départ pour Saint-Cloud. Il put mesurer alors la portée de l'acte marqué de son nom, à la curiosité avide et agitée des simples habitants de la petite ville de Rambouillet, dont l'inquiétude ne trouva aucun motif de se calmer dans les journaux arrivés dans la soirée. Les journaux de Paris ne renfermaient la nouvelle d'aucun événement : que pouvaient leur apprendre des journaux parus même après le *Moniteur*, où étaient insérées les ordonnances, et uniquement pleins des faits de la veille, c'est-à-dire à la date d'un siècle ? Ils eurent de plus sérieux motifs d'alarmes lorsqu'ils se virent privés des feuilles publiques les 27, 28 et 29, trois journées pendant lesquelles ils n'eurent des nouvelles de Paris que par les récits contradictoires de quelques voyageurs fuyant les massacres de la capitale insurgée. Le 30 juillet seulement, à une heure après-midi, ils surent de quelle manière les ordonnances y avaient été accueillies ; la retraite des troupes sur Saint-Cloud leur fut connue en même temps.

Après des conflits d'opinion, des avis, des conseils dont les mémoires rappelleront un jour les termes dictés ou par la peur, ou par une affection sincère, ou par la trahison, le roi abandonna Saint-Cloud à trois heures du matin, et alla s'enfermer à Trianon, suivi d'une partie de sa garde ; le reste de l'armée ne quitta cette résidence royale qu'à midi, d'après les ordres du dauphin, qui en prit le commandement.

Il était huit heures du soir quand le prince de Polignac, le principal conseiller des ordonnances, descendit brisé, méconnaissable de pâleur, mourant de besoin, au château de Rambouillet. Il boit un verre d'eau, brise un morceau de pain, écrit un mot effaré à son frère, et repart avec toute la précipitation d'un homme qui ne veut pas être écrasé sous la chute d'une monarchie dont il vient de retirer la base ; le prince fuyait vers les côtes de la mer. Une heure et demie après cette évasion de son premier ministre, Charles X entrait dans le château de

Rambouillet avec sa suite, montés dans huit équipages de cour, et plusieurs voitures bourgeoises; neuf heures et demie sonnaient en ce moment.

Le roi fut le premier à descendre; les amères surprises, les foudroyantes déceptions des fatales journées, avaient aigri, embrasé son sang en le portant au cerveau; sa figure était d'un rouge foncé à faire redouter pour lui une explosion apoplectique. La douleur l'avait si considérablement changé dans ce court espace de temps, qu'il ne ressemblait déjà plus à ce chasseur de la veille, hardi à cheval, prompt et souple à franchir les halliers, beau de verdeur et de joyeuse vieillesse, en poursuivant le cerf de carrefour en carrefour. Ayant fait une grande partie de la route à cheval, la poussière couvrait ses habits, et jaunissait ses cheveux affaissés sous la sueur. La duchesse de Berry et ses deux enfants l'accompagnaient lorsqu'il entra dans le salon dit *de la reine,* au milieu des hauts fonctionnaires de sa suite, et des autorités de la ville. Il salua autour de lui, et il alla, après quelques pas rêveurs, s'informer auprès de M. Delorme, le maire de Rambouillet, de l'état moral des habitants; ses larmes coulèrent sur la poussière de ses joues amaigries et de ses habits, lorsque, cédant à la fatigue de cette première journée d'exil, les deux jeunes enfants de la duchesse de Berry se jetèrent dans ses bras pour lui souhaiter une bonne nuit.

Tout manquait au château. Prévoyait-on une telle visite? On eut recours à l'hospitalité des habitants. pour composer un repas à la famille royale. Depuis plusieurs heures, les aubergistes, les boulangers et les bouchers de la ville, avaient vendu leur approvisionnement ordinaire aux gens de la suite du roi.

Sur les indications du maire, dont le rapport officiel déposé aux archives de Rambouillet nous a été d'une grande utilité pour raconter ces dernières heures de la royauté de Charles X en pleine déchéance, l'armée, que commandait le général Vincent, fut répandue et postée de manière à garantir le château d'une surprise de nuit. Pendant que ceci se passait, le même fonctionnaire mettait en réquisition tous les convois de farine qui se dirigeaient sur Paris, et il faisait pétrir par tous ceux qui pouvaient rendre ce généreux service à la troupe littéralement à jeun. La faim ne la mit pas moins à de cruelles épreuves : elle fut si intolérable, il paraît, et on tarda tant à la sa-

tisfaire, malgré le zèle des habitants, que, dans plusieurs régiments, elle causa de nombreuses désertions; il fut beaucoup moins difficile de se procurer du vin et de la viande, que du pain. Il faut ajouter aussi que, peu rassurés sur la solvabilité de la maison militaire du roi, tout entière à la solde de la liste civile en péril comme la monarchie, les fournisseurs craignaient pour leurs avances; cette crainte était mal fondée. Outre les dix mille francs que versa M. le baron de la Bouillerie, le roi fit vendre son argenterie, afin de payer les dépenses de bouche de sa maison militaire. On en était déjà là ! la nourriture des chevaux n'exigea pas de moindres négociations. Sans l'architecte du roi, M. Nepveu, qui livra tout le foin provenant de la récolte du château, ils seraient morts de besoin à leurs rateliers vides. Le fournisseur de la maison du roi avait disparu, par dévouement peut-être à une autre dynastie, mais, à coup sûr, fort peu par dévouement pour ses chevaux.

Bientôt toute la famille royale se trouva réunie; il fut alors péniblement curieux d'étudier, sur les visages de chacun des membres, l'impression produite par une même infortune; celui de Charles X était plein de désolation, et la profonde douleur de son front empruntait un étrange effet à l'indifférence du dauphin; la duchesse de Berry n'acceptait le malheur dont elle était frappée, qu'en résistant avec l'impatience de la jeunesse. La touchante surprise de sa fille s'épanouissait en un étonnement naïf sur le visage de son fils plus jeune, le duc de Bordeaux. Sur toutes ces impressions, constamment entretenues par les bruits de la grande tempête déchaînée dans Paris, planait la rumeur de l'armée; marchera-t-elle sur Paris? c'est son vœu; battra-t-elle en retraite sur Tours? on l'enchaîna à la nécessité de négocier, sauf à tout terminer l'épée à la main dans les plaines de Rambouillet. Autour de ces groupes agités, indécis, irrités, ayant une main sur les représailles, un pied dans la fuite, rôdaient les habitants, dont il est difficile de dire au juste quelle était alors l'opinion; les généraux de l'armée royaliste, ne comprenant plus rien à cette retraite sans guerre, à cette guerre sans ennemis visibles, et les commissaires du gouvernement provisoire, timides exécuteurs testamentaires d'une monarchie dont ils allaient s'appliquer les meilleurs legs.

Mille chevaux, trois cents hommes d'infanterie, huit pièces de canon, formant une avant-garde, arrivèrent à Rambouillet dans la soirée du 31 juillet. La répartition défensive eut lieu de cette manière : six cents dragons de la garde se placèrent sur l'avenue de Versailles, depuis la grille jusqu'au carrefour de la Chasseuse; deux cents gendarmes d'élite sur l'avenue des marronniers; les quatre compagnies de gardes du corps, sous la futaie vis-à-vis de l'Abreuvoir, dans le Quinconce et le jardin Neuf; enfin les gardes du corps à pied campèrent sur la pelouse, dans l'avant-cour vis-à-vis la Chaumière.

Ce fut une grande joie, une touchante consolation pour la famille royale, d'apprendre le retour de Mme la dauphine, qui, en revenant de Vichy, avait eu connaissance à Tonnerre des terribles résultats des ordonnances. Elle avait aussitôt changé de voiture; le relai de Versailles fut évité, et ce ne fut qu'arrivée à Coignères qu'elle se fit annoncer à Rambouillet par un officier de grenadiers à cheval. Une calèche bourgeoise la transporta au château avec le dauphin, qui l'avait attendue aux premières lignes de l'avant-garde. Le roi, en se levant et en marchant vers la duchesse, lui dit : *Me le pardonnerez-vous?* Elle se jeta dans ses bras, et elle répondit : *Mon père, je partagerai tous vos malheurs;* ajoutant un instant après : *Nous voilà, je l'espère, réunis pour toujours.*

Le premier veneur, M. le comte de Girardin, arrivé de Paris à cheval, fut introduit auprès du roi entre neuf et dix heures du matin; il portait, dit-on, une lettre du duc d'Orléans. A la suite d'un conseil de famille, suivi d'un conseil de ministres, le grand veneur regagna Paris, où il arriva à minuit. En partant, il prit la traverse du côté de Grignon et Marly, un garde général l'accompagna; son départ de Rambouillet eut lieu à cinq heures et demie du soir.

Le 1er août et la nuit suivante, différents corps occupèrent les positions que nous allons indiquer : cinq cents hommes à cheval de la gendarmerie de Paris au Fer-à-Cheval; trois cents hommes à pied de la même arme dans l'avenue qui va du Fer-à-Cheval à celle des Chartreux; un régiment de lanciers de la garde dans l'avenue de Versailles, depuis le carrefour de la Chasseuse, jusqu'à la même route des Chartreux; six cents chasseurs de la garde sur l'avenue de la grille aux

Lapins, depuis cette grille jusqu'au carrefour de la Chasseuse; le 2e et le 6e régiment d'infanterie de la garde, fort chacun de douze cents hommes, sur la route de Paris, depuis la grille de Versailles, jusqu'à mi-côte; quatre autres régiments d'infanterie de la garde, dont deux de Suisses, composant une force de six mille hommes, s'établirent dans le Clos-Martin, à Groussaye, et le long du ruisseau de l'étang du Moulinet, jusqu'à la forêt Verte; six cents hommes et mille chevaux d'artillerie de la garde avec vingt-deux pièces de canon et huit obusiers, prirent position dans l'avenne qui part du Chenil, et se prolonge jusqu'à la Fosse-aux-Bœufs. Ces bouches à feu et les canons arrivés la veille furent disposés ainsi : six pièces et deux obusiers du Chenil au carrefour de la Chasseuse, vingt-quatre pièces et six obusiers, braqués et mèche allumée depuis la Chasseuse jusqu'à la Fosse-aux-Bœufs.

Tout le 15e léger, moins treize hommes, ayant déserté, le colonel de ce régiment remit le même jour, 1er août, le drapeau au roi. Le soir, vers sept heures, la famille royale passa lentement au front des troupes échelonnées comme il vient d'être dit; elle laissa échapper ses larmes et ses regrets en présence de ce dernier rempart d'une fidélité inutile. La dauphine ne put retenir ses larmes; aux chagrins qu'elle partageait avec sa famille, se mêlaient mille contrariétés cuisantes, pénibles à la délicatesse d'une femme; elle n'avait trouvé au château, après un voyage fatigant, ni linge ni vêtement.

Dans cette dernière revue, les gardes du corps poussèrent l'enthousiasme jusqu'à l'ivresse; aux cris de *Vive le roi!* quelques-uns ajoutèrent : *Mourons pour le roi!* en agitant leurs épées. Des paroles royales de résignation réduisirent ce beau mouvement d'un louable fanatisme, à une simple démonstration.

Atteints eux-mêmes par degrés du souffle d'indiscipline, qui était dans l'air, des gardes-du-corps, des soldats de la garde royale, et d'autres corps de troupe, sous le prétexte impossible que le roi ouvrait son parc à leur ardeur pour la chasse, avaient, dans la matinée, tué plus de quatre mille pièces de gibier dans la faisanderie. Confondus avec le gibier, erreur singulière, des moutons mérinos furent même victimes de la déprédation de ces chasseurs acharnés; il fallut des ordres sévères pour faire

cesser ce carnage, vraiment sacrilége. La confusion entraînait sans doute de grandes excuses; elle régnait si universellement à Rambouillet, que les journaux de Paris ne parvenaient pas à la cour. Ce fut par les soins du maire, qu'un numéro du *Constitutionnel*, fort explicite sur les événements de la capitale, arriva jusqu'au roi. Après en avoir entendu la lecture, il s'écria: *Que veut-on que j'y fasse, maintenant?*

La double abdication du roi et du dauphin, en faveur du duc de Bordeaux, fut rédigée en conseil de famille et des ministres; le lendemain, 2 août, M. le général vicomte de Foissac-Latour, fut chargé de la porter au Palais-Royal; on la distribua et on l'afficha le soir dans Rambouillet, et quelques communes voisines. Après le dîner, le roi et les princesses se promenèrent tristement autour des canaux. Ils allaient déjà à pied.

Un garde-du-corps se suicida dans la soirée.

Dans la même journée, 2 août, trois régiments de cavalerie bivouaquèrent: un régiment de chasseurs de la ligne, sous la futaie des glacières; un régiment de hussards de la garde, dans l'avenue de la Fosse aux Bœufs, et un régiment de cuirassiers au village de Vieille-Église, à une lieue de Rambouillet.

Ce fut aussi ce jour-là que les commissaires du gouvernement provisoire firent, sans succès, une première tentative auprès du roi. MM. le maréchal Maison, de Schonen et Odilon-Barrot, se présentèrent à neuf heures et demie aux avant-postes de l'armée royale: on leur cria *qui vive!* le duc de Coigny se nomma. Sans lui, le général Balthasard ne leur eût pas permis d'aller plus loin avec leur nouvelle cocarde; ils traversèrent les camps endormis, et se heurtèrent à des soldats qui avaient proclamé le matin la royauté de Henri V. A Rambouillet, ils reçurent de M. de Coigny, cette réponse de Charles X: *J'ai fait connaître mes intentions à mon lieutenant général* (l'abdication en faveur de Henri V), *et je ne quitterai Rambouillet qu'autant qu'on s'y conformera... Qui sont ces commissaires?* Le duc répondit: « M. de Schonen. — Ah! oui, ce gros juge; et l'autre? — M. Odilon-Barrot. — Très bien! l'avocat, le fameux avocat. » En refusant de les recevoir, le roi leur offrit, s'ils s'obstinaient à rester, un abri au château et des rafraîchissements. Les commissaires persistèrent à voir le roi; alors il leur fut dit nettement, toujours par l'organe de M. de

Coigny : *Il n'est plus possible de pénétrer chez le roi, dès qu'il s'est retiré dans ses appartements, pour se coucher, et qu'il a renvoyé son service.* L'étiquette survivait à la royauté.

De retour à Paris, les commissaires du gouvernement provisoire organisèrent le mouvement sur Rambouillet, et ils repartirent de nouveau pour s'aboucher avec Charles X.

Le lendemain mardi, 3 août, le 19e de ligne, réduit à seize hommes, rendit son drapeau au roi. Ce jour-là, M. de Girardin retourna à Paris, pour demander de l'argent; quand il en sortait, la colonne parisienne et l'avant-garde rouennaise, se mettaient en marche pour Rambouillet. Ayant fait résistance aux ordres du général Vincent, le colonel Poque, soupçonné d'avoir voulu délier les troupes de leur serment au roi, reçut le même jour la fusillade des Suisses; une balle le blessa au talon. La voiture où étaient les commissaires du gouvernement provisoire, toujours composés de MM. le maréchal Maison, de Schonen et Odilon-Barrot, s'arrêtait à dix heures et demie du soir devant l'hôtel Saint-Martin. Rendus au château, ils sont introduits cette fois, sans difficulté, auprès de Charles X, par le maréchal Marmont, duc de Raguse. Le roi les reçut dans sa chambre à coucher.

Ils lui peignirent alors, sous des couleurs vraies, mais qui rendaient toute exagération permise, l'état de la capitale, et l'effrayèrent du nombre des Parisiens qui, déjà arrivés à Coignières, marchaient en armes sur le château. Charles X exigea que le maréchal Maison ratifiât, de sa parole d'honneur, l'authenticité du nombre qu'on prêtait devant lui à l'invasion parisienne. Le maréchal crut devoir tout affirmer sous la garantie de son honneur. Tout en respectant le témoignage du maréchal, les faits ont démontré qu'il y avait erreur dans son opinion.

En sortant de la chambre du roi, M. Odilon-Barrot dit aux généraux et aux officiers de la couronne, qui attendaient dans le salon : « Messieurs, sauvez le roi ! sauvez le roi ! tout Paris est à Coignières; dans deux heures, soixante à quatre-vingt mille Parisiens seront ici. »

Cette supplication, dont l'effet était peut-être calculé, amortit les dernières résolutions de l'armée, d'une armée forte de douze

mille huit cent trente-deux hommes, cinq mille huit cents chevaux, et de trente-huit bouches à feu. Des ordres de départ s'exécutèrent aussitôt avec la promptitude et le désarroi d'un sauve qui peut.

Ceux qui les donnèrent avaient-ils plus de raisons pour craindre la colonne parisienne, qu'ils n'en avaient pour compter sur la résistance de l'armée? Si c'est là un doute difficile à éclaircir, c'est du moins un doute qu'on peut avoir, après avoir lu ces fragments d'une lettre interceptée et remise à l'hôtel de Ville, au général Lafayette :

SERVICE MILITAIRE.

A M. le colonel du 1er régiment de cuirassiers de la garde royale, à Versailles.

Versailles, le 30 juillet 1830.

MONSIEUR LE COLONEL.

. . . .

« Je compte, monsieur le colonel, que vous aurez assez de caractère pour maintenir votre troupe dans le devoir, et que je n'éprouverai pas la douleur de voir qu'un des régiments de la division que je suis orgueilleux de commander, aura été le premier à donner des signes d'un mauvais esprit, indigne de soldats de la garde. J'attends de votre dévouement, comme de celui de tous vos officiers, que vous saurez promptement, par le raisonnement et par la force, si malheureusement il était nécessaire de l'employer, raffermir la fidélité et le dévouement de vos soldats.

. . . .

» Vous voudrez bien réunir messieurs vos officiers, et leur témoigner toute la douleur que me cause le rapport que vous venez de m'adresser.

» Recevez, etc.

» Le lieutenant général, comte DE BORDESOULLE. »

Le départ de la famille royale eut lieu dans l'ordre suivant :

Dans la première voiture, étaient le duc de Bordeaux, son gouverneur et M. de Barbançois ; dans la seconde, M. de la Villatte et deux ou trois personnages de suite ; dans la troisième, Mme la duchesse de Berry, Mademoiselle et Mme de Gontaut ; dans la quatrième, plusieurs officiers de la princesse ; dans la cinquième, escortée du dauphin à cheval, Mme la dauphine, avec sa dame d'honneur ; dans la sixième voiture, étaient le roi, le duc de Luxembourg, capitaine des gardes, et le duc de Polignac, premier écuyer.

Au moment où le roi allait monter en voiture, le maréchal Marmont lui dit : « Sire, je vais rester encore deux heures ; vous n'avez pas d'ordres à me donner ? — *Non, monsieur le maréchal, non.* »

Suivi de toutes les autres personnes attachées à la cour, le convoi funèbre se mit en marche.

Ainsi étaient sortis de Rambouillet, en 1814, l'impératrice Marie-Louise et le roi de Rome ; en 1815, l'empereur Napoléon. On dirait que ce château est un arc de triomphe funéraire, sous lequel passent toutes les monarchies vaincues. C'est la première étape de l'exil.

A peine la famille royale quittait Rambouillet, que le drapeau tricolore flotta sur la tour du château, dont les portes furent aussitôt fermées et gardées par trente gardes nationaux.

Les commissaires du gouvernement provisoire siégeaient à l'hôtel Saint-Martin, où ils faisaient exécuter leurs ordres par l'intermédiaire du maire. Nous rapporterons l'avertissement menaçant du maréchal Maison, à ce fonctionnaire, pour prouver, dans un instant, combien était réellement exagéré le chiffre auquel on portait la phalange révolutionnaire en marche sur Rambouillet.

La constatation de l'erreur importera singulièrement à l'histoire. Voici les paroles du maréchal Maison : « Je plains votre pays. Attendez-vous à recevoir *cent cinquante mille hommes*, d'ici à quarante-huit heures, il en vient de toutes les directions, et il est bien essentiel que vous ayez vingt-cinq mille rations à votre disposition, à six heures du matin. » Ce propos va être commenté par les faits ; rappelons un autre fait aussi grave, quoique d'un ordre différent, qui se croisa avec le premier. Le

receveur payeur de la liste civile, M. Chambellant, accompagné de l'architecte du château, M. Nepveu, entra dans la salle en annonçant que les diamants de la couronne étaient restés à Rambouillet; il montra ensuite un ordre de M. de la Bouillerie, intendant général de la maison du roi, qui enjoignait de les confier immédiatement à la discrétion des commissaires.

Aussitôt, le maréchal Maison décacheta, pour faire part de l'incident des diamants au général Pajol, la dépêche où il annonçait à ce commandant en chef de la colonne parisienne le départ du roi, circonstance qui rendait sans objet sa marche sur le château.

Les quatre caisses où se trouvaient les diamants étaient enfermées toutes les quatre dans un caisson placé dans la cour du château. Scellé des sceaux de la mairie, ce caisson fut déposé dans une remise à la porte de laquelle un poste de garde nationale fut établi.

Une autorité temporaire fut constituée par les soins du maire, dont le zèle, en ces moments de crise, s'éleva à la dignité du législateur. Quand les petites localités deviennent le théâtre d'un fait immense, les plus modestes fonctionnaires grandissent; les pierres et les hommes ont rarement de la gloire les unes sans les autres.

Pour faire comme Paris, la ville s'illumina; car il est douteux, ville de résidence royale, ayant toujours vécu de l'embonpoint royal, qu'elle dût gagner immensément à cette révolution; elle envoya pourtant une députation à la fameuse colonne parisienne.

Des cent cinquante mille hommes du maréchal Maison, le général Boyer n'en annonça que quatre-vingt mille; deux élèves de l'école Polytechnique passèrent la nuit avec lui au château.

A minuit, les trois commissaires partirent pour rejoindre le roi; déjà les équipages étaient sur la route de Chartres, que, sur un contre-ordre, ils quittèrent pour la route de Dreux.

Enfin, la colonne parisienne arriva à Rambouillet : elle était de douze cents hommes au plus.

Il est à remarquer que l'avis donné par le maréchal Maison au général Pajol n'étant pas arrivé à temps, l'effectif de cette colonne n'avait subi aucune diminution.

Ainsi Charles X et une armée de douze mille hommes exaltés,

courageux, dévoués, avaient, sans combattre, cédé la place et une monarchie à douze cents hommes parmi lesquels beaucoup d'enfants, parmi lesquels un dixième seulement avait des armes. Le maréchal Maison s'était donc trompé !

Parfaitement accueillis à Rambouillet, où leur premier cri fut de demander des armes aux habitants, les Parisiens se donnèrent le plaisir de parcourir les rues de cette ville en tirant des coups de fusil sans direction ; un d'eux, en faction à la verrerie, fut frappé à mort par une de ces puériles balles.

A neuf heures du matin (le 4), les diamants de la couronne furent remis, en présence des autorités provisoires et des employés du château, réunis à l'Hôtel de Ville, à M. Degousée, aide de camp et fondé de pouvoir du général Pajol, accompagné de MM. Dumas, capitaine d'état-major, remplissant les fonctions d'aide de camp du duc d'Orléans, Servières, ancien sous-lieutenant. Thoyot et Liénard, élèves de l'école Polytechnique. Procès-verbal fut dressé, et le caisson partit pour Paris.

Ne voulant pas avoir fait l'expédition de Rambouillet sans rien ramener à Paris, les Parisiens, malgré les conseils des élèves de l'école Polytechnique, attelèrent huit chevaux à chacun des sept carrosses de cour laissés sur la terrasse des Communs, et, après y être montés trente ou quarante, tant dedans que dessus et derrière, ils gagnèrent Paris, suivis de toutes les voitures, de toutes les charrettes du pays, mises en réquisition pour transporter le reste des vainqueurs, ou plutôt des triomphateurs, car il y avait eu triomphe et pas de victoire.

Tel fut le rôle que joua le château de Rambouillet dans la révolution de juillet 1830 ; trois rois y perdirent, le même jour, leur couronne sans oser un instant disputer la victoire à un fantôme populaire qui eût été anéanti si l'on eût employé à le repousser la plus faible partie des formidables moyens de résistance dont on disposait.

Ainsi que le château, les jardins et le parc de Rambouillet, limités de tous côtés par la route de Chartres, portent les marques des changements opérés par les divers possesseurs, selon leurs goûts, et aussi selon les nécessités de l'époque. Mais ici il devient malaisé d'assigner avec assurance la part absolue dévolue à chacun d'eux. Que restait-il des anciennes plantations principales faites sous les Rambouillet quand le comte de Tou-

louse acquit la propriété? Qu'ajouta aux plantations considérables du comte de Toulouse le duc de Penthièvre, son fils, si épris, comme on sait, de cette terre de famille? Que conserva Louis XVI de l'œuvre de ces deux générations qu'il dépossédа? Où commencent et finissent les embellissements dus à Napoléon? Voilà des questions qui resteront sinon sans réponse, du moins sans réponse rigoureusement précise. Allez demander compte à la bêche des terrains qu'elle a couverts, à la pioche de ceux qu'elle a coupés, sur un espace que les pieds entament à peine après trois heures de marche. La plus positive des assertions est celle qui se borne à constater que ces plaines d'herbe et d'eau dévoraient annuellement plus d'argent que n'en rapportaient deux bonnes provinces, sans que l'entretien d'une année ait dispensé de l'entretien de l'année suivante; si bien qu'aujourd'hui, quand dix ans à peine se sont écoulés depuis l'abandon forcé du château par la famille des Bourbons, les eaux de Rambouillet, et elles sont immenses, sont alourdies de bourbe, et que les terrains ont disparu sous une végétation étouffante. On tond la forêt, on laisse croître l'herbe, en sorte que de jour en jour l'oiseau s'en va et que les couleuvres reviennent. Le locataire actuel n'a pu étendre ses soins que sur quelques carrés de fleurs placés sous ses croisées. Mais qu'est-ce que cela, un pot de fleur comparé au paradis terrestre?

Ce qu'on nomme le parc et les jardins, et qu'on nommera ainsi jusqu'à ce que l'herbe, sable envahissant de notre région froide, les ait entièrement cachés, représente une étendue de deux mille quatre cents arpents. Ils se joignent par plusieurs points, et finissent par se fondre avec la forêt. C'est dans le jardin qu'a été creusée par le comte de Toulouse une pièce d'eau de quatre-vingt-dix arpents de surface, où l'on peut aussi facilement naviguer à la voile que sur un lac. Les canaux qu'elle alimente forment six îles, quatre grandes, deux petites, plantées en partie par Napoléon. Dans beaucoup d'endroits, ces canaux ont plus de largeur que ceux de Venise. Des escadres de cygnes les sillonnent en tous sens.

Si le parc a perdu ses vases antiques, si l'on ne voit plus blanchir, à travers la découpure du feuillage mouvant de ses bosquets, de blanches épaules de statues, il reste, pour consoler les visiteurs, quelques monuments touchés, comme le kiosque

de Napoléon, par un contact qui les arme d'une force magnétique.

La chaumière de Marie-Antoinette est au nombre de ces objets aimantés qui vous attirent et vous retiennent. Elle est dans le petit parc. On s'y arrêterait encore, n'éveillât-elle pas de charmants souvenirs voilés d'une arrière tristesse. La chaumière d'une reine ne peut être qu'un temple. Aussi est-ce un temple. Les murs ne sont, toutefois, ni de marbre, ni d'albâtre, mais de coquillages. Tout est tapissé de coquillages fort symétriquement assemblés, et les murs, et les pilastres, et le dôme, et la cheminée, et les portes. Ceux du dôme sont blancs, ceux des murs sont bleus et fauves. On a aussi posé dans leurs niches quatre vases et quatre corbeilles, les uns et les autres façonnés avec des coquilles de moules, de lepas, des conques de Vénus et d'haliotides; l'effet n'est que bizarre à la clarté du jour que colorent les petits vitraux des deux croisées de la chaumière. A la lueur de la lampe attachée à la voûte, où l'on voit encore l'anneau de suspension, l'effet en était assurément féerique. La lumière doit bouillonner, filer en longs réseaux d'un côté à l'autre, et former en se rencontrant un brouillard de diamants, une lumière caramélisée. Au reste, rien n'empêche de faire l'essai; il ne manque pas un seul coquillage à la chaumière de Marie-Antoinette. Un cabinet attenant, mais un cabinet de deux pieds de large sur huit de long, ce que j'estime être aussi la longueur de la chaumière, m'a beaucoup intrigué un instant. A quoi servait-il? Ce n'est pas une pièce d'attente, ce n'est pas un boudoir; il n'offre pas assez d'espace pour placer une bergère. Une petite armoire que j'ai ouverte m'a plongé plus avant encore dans l'obscurité. A l'un et l'autre côté, on remarque deux petits supports, et au-dessous, dans l'encoignure de l'armoire, deux ressorts en fer démontés et rouillés qui couraient autrefois, tout l'indique, dans deux rainures assez profondes. A quoi cela se rattachait-il? nécessairement aux visites de la reine. Enfin, je l'ai su : les deux supports soutenaient deux petites statues en marbre ou en biscuit, et les deux ressorts lorsqu'ils étaient poussés couraient sous la forme de l'amour, ailes déployées, offrir à la reine tout ce qui pouvait servir à réparer sa toilette : un peigne, du rouge, de la poudre, des mouches, de la pommade.

Autour de la chaumière de Marie-Antoinette murmurent des arbres exotiques d'une crue et d'une beauté prodigieuse, et de l'eau coule en rond sous l'aile des cygnes.

On va de la chaumière de Marie-Antoinette à *la Laiterie de la Reine*, qui est à l'extrémité du parc, par une longue allée de peupliers d'Italie plantée au bord d'un des canaux. Jusqu'ici l'État s'est contenté de rogner l'allée pour en vendre les poétiques ombrages aux chantiers de bois de Paris, et a respecté la laiterie. La hache lui est tombée des mains.

Le surlendemain d'une fête à Versailles, d'un bal trop prolongé, si un bal peut trop se prolonger, Marie-Antoinette et sa nièce, la duchesse de Lamballe, se rendaient sans appareil à Rambouillet et couraient aussitôt à la Laiterie. Sous la restauration, on a rétabli au fronton du monument l'inscription première : *Laiterie de la Reine*. Les bras plongés à demi dans la dentelle, à demi dans le lait écumeux, la reine de France et sa meilleure amie jouaient, nymphes royales, à la bergère et à la pastourelle. Oubliée pendant la révolution, ainsi, à vrai dire, que tout le château, la Laiterie a dû de notables réparations à la générosité de Napoléon, lui dont le pavillon impérial s'en va en ruines sous le règne des héritiers directs des Bourbons. Soyons juste, même envers l'État, c'est de bon goût. En 1834, en louant le château pour neuf ans à M. Schikler, il n'a pas compris dans la location la Laiterie de la Reine. N'en aurait-il pas trouvé un assez bon prix?

Quoique ce ne soit point là un monument à qualifier absolument de chef-d'œuvre, il est fort au-dessus de tout ce que l'on connaît en ce genre de construction coquette dont le siècle de Louis XV, car son époque a été un siècle, fut le remarquable créateur. Le grand, l'immense mérite de ce modèle d'une architecture modèle, originale, inquiète, contournée, spirituelle, de son temps surtout, c'est de dire soudainement aux yeux, à l'esprit, sa pensée. Une chaumière est une chaumière, un ermitage un ermitage, bien entendu que la chaumière et l'ermitage sont tels qu'on les imaginait au XVIIIe siècle. Au fond, qu'est-ce que le vrai en certaines matières d'art, sinon le faux le plus généralement reçu?

A distance les deux pièces dont se compose la Laiterie de la reine, éclairées toutes deux par un dôme de verre, toutes deux

frissonnantes des marbres de pourtour, des marbres du parquet, des marbres des soubassements, des petits jets d'eau qui partent de pas en pas sur toute l'étendue de la pièce du fond, terminée par un entassement de rochers blancs dorés à travers lesquels s'échappe une eau versée dans un bassin de marbre; à distance, disons-nous, ces murs qui semblent du lait durci, ces rochers qui ont l'aspect poétisé de colossales mottes de beurre de vache, le portique tout de marbre, veiné des reflets verts qu'il reçoit des arbres plantés à l'entour de la Laiterie, ne laissent aucun doute sur la destination du monument. Le mot laiterie s'écrit en lettres blanches dans le miroir du regard avant qu'on le lise au-dessus de la porte d'entrée. C'est un palais qu'on vient de traire.

L'intérieur est neuf comme si le ciseau du sculpteur achevait de le décorer. Au centre de la première pièce carrelée de deux couleurs, blanche et rose, se dresse une table ronde en marbre, d'un seul bloc, blanc de neige. Dans le milieu de la table s'incruste une bande circulaire, semée sur un fond sombre de huit étoiles blanches. Il est important de ne pas oublier que le carrelage de marbre, la table de marbre, les étagères de marbre, sont du règne de Napoléon. En sorte qu'on doit à l'empire les ornements les plus riches, et surtout les mieux entendus, de la Laiterie de Marie-Antoinette.

Nous avons déjà dit que les deux côtés du parquet de la seconde pièce, si ingénieusement éclairée par le haut, laissent échapper chacun quatre petits jets d'eau. Napoléon fit transporter à la Malmaison deux bas-reliefs dont on voit encore la place sur les murs; ils sont de Julien : l'un, *Apollon gardant les troupeaux d'Admète;* l'autre, *Jupiter élevé par les Corybantes.* Le même statuaire avait composé un autre groupe bucolique qui était placé sur les rochers. Paris, où tout finit par se rendre, en a hérité. Il est sous le dôme du Luxembourg. Ce groupe et une *Andromède* qu'on lui avait substituée ont été remplacés sur les rochers de la Laiterie par une *Baigneuse* de Beauvallet. Qu'y a-t-il à dire d'une baigneuse?

A droite de la Laiterie est le *pavillon des Quatre-Saisons,* qui ne doit être habitable dans aucune. L'hiver on y mourrait de froid; l'été il reçoit, j'ai pu m'en assurer, la réflexion ardente du soleil sur la grande route, celle de Chartres, je pré-

sume. En général, ces fabriques érigées à grands frais, et d'ailleurs fort incommodes, offrent l'inconvénient assez grave de ne servir à rien, si ce n'est à compromettre les groupes qui seraient tentés de s'y retirer pendant la promenade. Pour abriter un mystère bourgeois, ce n'est pas assez, pour cacher un mystère royal, c'est beaucoup trop. Sauvage a peint en grisaille les *Quatre-Saisons,* ce phénomène grec auquel les Parisiens ont la faiblesse de se laisser prendre, eux qui, loin de compter quatre saisons, n'ont qu'un long hiver fortuitement interrompu par quelques beaux jours.

Le plus sinistre et à coup sûr le moins glorieux des événements destinés à figurer dans les fastes de Rambouillet, ne doit pas manquer de trouver ici sa place.

Ébranlée par le tremblement de terre de juillet, la monarchie communiqua la secousse aux créations nées de son esprit, unies à son origine. Deux ans n'étaient pas encore écoulés depuis la révolution de 1830, et déjà la chambre des députés discutait si l'on détacherait du domaine de la couronne ou si on lui conserverait la propriété de Rambouillet. C'était tout simplement mettre en question l'existence de cette magnifique terre historique, qui n'a pu se former, s'embellir, s'illustrer, se maintenir jusqu'à nous, que sous la tutelle puissante et riche de rois et de princes. Dédaignant de peser les motifs de respect, de justice, de nationalité, de reconnaissance et de bon goût, qui prescrivaient l'obligation de ne pas arracher Rambouillet à la couronne, la chambre des députés, à la majorité de sept voix, le fit passer à l'État, par une loi portée en février 1832 à la chambre des pairs. Sept votes tombés de sept mains, lasses peut-être de voter ce jour-là, car on votait beaucoup alors, ratifièrent un arrêt dont la chambre ne comprit pas la portée. En ce moment le drapeau tricolore couvrait les yeux de ces bons représentants, de ces législateurs d'un patriotisme assez solide pour croire que la gloire de la France datait exclusivement de 89. Plus éclairée, plus respectueuse, plus nationale surtout, la chambre des pairs, si supérieure en tout temps, et dans toutes les questions, à l'autre chambre, accorda du moins l'honneur d'une discussion à la loi élaborée par les députés. M. le baron Mounier, M. le duc de Noailles et M. le comte de Tournon, la repoussèrent avec éloquence, en se posant les ad-

versaires des commissaires du gouvernement, MM. Dupin et Delaire. On ne comprend pas comment M. Dupin, l'ennemi de tout élan, l'antipode de toute pensée relevant de l'imagination, ait osé prendre part à la discussion. M. Dupin proposa, cela va sans dire, l'adjonction de Rambouillet aux domaines de l'État, en se fondant sur l'accroissement de revenus dont jouirait la liste civile si on lui laissait cette propriété, quoique rien ne fût moins prouvé que ce prétendu avantage. M. de Noailles répondit à M. Dupin qu'il était facile d'établir une compensation : on imposerait à la liste civile la charge de la caisse des vétérances. Après un dernier discours de M. de Broglie, la loi votée par la chambre des députés fut consentie par la chambre des pairs, et Rambouillet fut irrévocablement acquis à l'État. On attribua cet étrange vote des nobles pairs, si intéressés à ne pas distraire Rambouillet du domaine de la couronne, à l'espèce d'effroi bien naturel que leur imprimait encore la chambre des députés, expression directe et menaçante de la révolution de juillet, faite fort peu, comme on sait, au profit de la pairie.

Les habitants de Rambouillet, en attente pendant ces débats, furent découragés de la conclusion. On tarissait une des sources principales de leur existence, sans leur en creuser une à côté. Quatorze mille habitants perdaient en un jour un centre moral, plus de deux mille pauvres un asile presque toujours ouvert, depuis quatre siècles, à leurs misères et au soulagement de leurs maux. Quand on ne veut plus de vassaux, et que dans cette pensée on détruit les châteaux où ils trouvaient du pain et du sel; quand on ne veut plus avec soi que des citoyens, on leur construit des routes, on leur élève des écoles, on les rapproche des villes avec lesquelles ils croiseront des liens nouveaux. A-t-on fait cela? Non. On a loué, pour une misère, pour dix mille francs par an, à M. Schikler, le château de Rambouillet sans l'obliger à aucun entretien, à aucune réparation; on a scalpé, éclairci le bois, au point de l'anéantir en quatre ou cinq ans, mais on a oublié les populations qui vivaient de la généreuse résidence des seigneurs.

Si Rambouillet n'est pas immédiatement rendu à la couronne par un échange facile avec elle, dans cinq ans Rambouillet sera une mare à crapauds, un fouillis de serpents, et l'espace, étendu au-delà de ses limites, un pays impraticable. Là où l'in-

dustrie ne se substitue pas à l'opulente oisiveté des anciens temps, le vol vient se placer.

Depuis que Rambouillet a perdu l'avantage de vivre heureux à l'ombre de la protection des rois, il a acquis, il est vrai, deux biens inappréciables. Nous ne devons pas les taire. Il est devenu sous-préfecture, et il nomme un député (1)!

LÉON GOZLAN.

(1) Quoique libre de ses affections envers la France, M. Schikler, né sujet prussien, ne s'est pas cru dispensé d'être bon et généreux pour les habitants pauvres répandus autour du domaine. Il est fort aimé dans le pays. Nous sommes heureux de répéter cet éloge en le remerciant ici de l'empressement avec lequel il nous a permis de visiter le château et le parc de Rambouillet.

LÉON G.

DEUX AMES.

A l'heure du couchant, heure chère à la mort,
Où la lumière fuit, où la terre s'endort,
Deux ombres, s'échappant du marbre de leurs tombes,
Remontaient vers les cieux ainsi que deux colombes.
Elles se dessinaient sur le bleu firmament,
Du soleil qui penchait suivaient l'embrasement,
Lumineuses planaient sur ses dernières flammes,
Et s'élevaient toujours aux régions des âmes.

L'une avait pris son vol des murs d'une cité,
Et l'autre d'un hameau par la croix abrité.

La première portait une blanche tunique;
Elle avait sur le front un laurier symbolique,
Et marchant radieuse, une palme à la main,
Elle resplendissait de tout l'orgueil humain.

La seconde voilait sous une noire robe
Son corps frêle, et, baissant ses regards vers le globe,
Elle versait des pleurs sur ceux qu'elle quittait;
Son front pur s'inclinait tandis qu'elle montait;
Modeste, elle croisait ses bras sur sa poitrine,
Et semblait redouter la justice divine.

Comme deux alcyons qui traversent la mer,
Elles allaient ainsi, flottantes dans l'éther.

Du monde des esprits lorsqu'elles approchèrent,
Avant d'y pénétrer les ombres se touchèrent ;
L'ombre blanche frémit et parut s'émouvoir ;
Et celle qui pleurait sous un vêtement noir
Lui sourit humblement et demanda la grâce
De s'élever au ciel en marchant sur sa trace.

L'autre, sans lui parler, sans lui tendre les bras,
D'un geste lui permit d'accompagner ses pas,
Et toutes deux ainsi poursuivirent leur route
Jusqu'au zénith en feu de la céleste voûte.

Mais avant d'arriver à l'invisible lieu
Où les âmes des morts paraissent devant Dieu,
L'ombre qui s'avançait inclinée et modeste
Sembla se relever sous un souffle céleste ;
Un habit virginal la revêtit soudain ;
Son front se couronna des roses de l'Éden,
Et comme un astre éclos dans une blanche nue,
Une étoile brilla sur sa poitrine nue.
Tandis que dans les airs son corps transfiguré
Des lumières d'en haut s'éclairait par degré,
L'autre ombre avait perdu par un contraste étrange
Sa palme glorieuse et sa tunique d'ange ;
Son laurier lumineux en cendre était tombé,
Son front resplendissant, sombre, s'était courbé,
Et, semblant pressentir la sentence éternelle,
Sur le seuil redoutable elle arrêtait son aile.

Alors dans son angoisse elle appuya son cœur
Au cœur de sa compagne et murmura : Ma sœur !

Parmi tous ces fantômes sombres
Dont la terre reçoit l'adieu,
D'où venaient-elles, ces deux ombres
Que la mort envoyait à Dieu ?

L'une par l'autre soutenues,
Des cieux fendant les profondeurs,

Planant sur les plus hautes nues
D'où venaient-elles, ces deux sœurs ?

Enfants nés de la même femme
Et que le même lait nourrit,
L'une eut les faiblesses de l'âme,
L'autre les forces de l'esprit.

Cœurs séparés dès leur enfance,
L'une fut amour et candeur ;
L'autre reçut l'intelligence
Qui de l'homme fait la grandeur !

L'une fut la vierge bénie
Qui vit de croyance et d'espoir ;
L'autre eut l'audace du génie
Et l'égarement du savoir.

Dieu leur avait donné le charme de la femme,
La beauté, cette forme ineffable de l'âme,
Qui révèle ici bas ces anges gracieux
Qu'une douce croyance a placés dans les cieux.
Mais dès leurs jeunes ans leur grâce pure et chaste
Ainsi que leur esprit frappait par le contraste.
Thérèse, enfant craintive, avait cette langueur
Qui prêtait à son corps le charme de son cœur.
Sa taille, qui semblait céder à sa faiblesse,
Alors qu'elle marchait, pliait avec souplesse ;
A l'entour de son cou flottaient ses cheveux blonds.
Ses grands yeux que voilaient ses cils soyeux et longs
Avaient dans leurs regards de l'amour et des larmes ;
Son sourire était triste et pourtant plein de charmes ;
Tout en elle attirait, et chaque mouvement
De son esprit rêveur rendait un sentiment.
Junia, l'autre sœur, d'une beauté plus mâle,
Avait la tête altière et le front vaste et pâle.
Son œil sombre et perçant semblait de ses rayons
Pénétrer au-delà de ce que nous voyons ;
Et son regard hardi, plein d'une étrange flamme,

Surprenait la pensée en fouillant jusqu'à l'âme.
En souriant, sa bouche à demi révélait
Ce qu'était son esprit alors qu'elle parlait.
Ses cheveux étaient noirs, son cou celui du cygne,
Tous ses traits grands et fiers, sa taille noble et digne;
Mais sa beauté, malgré son aspect imposant,
Pénétrait jusqu'au cœur de l'homme en l'embrasant.

Quand la mort leur ravit leur mère,
Doux lien qui les unissait,
Chacune, selon sa chimère,
Fut où son instinct la poussait.

Thérèse, âme contemplative,
Pleine de pudiques penchants,
Fut se cacher, tendre et craintive,
Dans la solitude des champs.

A sa chaste et douce nature
Plaisaient les bois silencieux,
Le lac à l'onde calme et pure,
Les nuages errants aux cieux;

Quelque site obscur de la plaine
Ou bien la cime d'un rocher
Où le soir son âme trop pleine
En extase allait s'épancher!

Elle aimait les bruits de l'espace,
Les flots rapides du torrent,
L'oiseau qui fend l'air et qui passe
Sur le front du soleil mourant!

Elle aimait la première étoile
Qui paraît au déclin du jour,
Comme dans une âme sans voile
S'éveille le premier amour.

Elle aimait la fleur solitaire

Dont le parfum meurt ignoré,
Ainsi qu'un pudique mystère
Que nul regard n'a défloré.

Et dans ces élans de tendresse
Débordant d'un cœur ingénu,
Plein d'un vague amour qui s'adresse
Aux esprits d'un monde inconnu,

L'on présageait l'ardente flamme
Dont le feu n'osait se trahir,
Qui couvait déjà dans son âme
Et devait un jour l'envahir.

Et lorsque l'amour vint dans cette âme affaiblie
Par son isolement et sa mélancolie,
Rien ne l'en défendit; elle y crut comme à Dieu;
Elle s'abandonna dans un premier aveu,
Et ce fut pour toujours; car ce cœur pur et tendre
Faillit et se brisa sans jamais faire entendre
Un murmure, une plainte, un de ces mots amers
Qui s'échappent de l'âme à l'heure du revers.
Quand l'amour, feu du ciel qui trop vite y remonte,
Trompa son espérance et fit place à la honte,
Elle ne maudit point le bras qui l'opprima;
Trahie, abandonnée, en silence elle aima.
Pardonnant à celui qui l'avait dédaignée,
Elle tourna vers Dieu son âme résignée.
Le malheur lui semblait être le châtiment
Dont le ciel punissait un jour d'égarement;
Et sa foi l'accepta comme un second baptême
Où notre âme s'épure et redevient la même.
Mais quand elle opposait la douceur du pardon
A l'amer désespoir d'un cruel abandon,
Parfois une douleur plus aiguë et plus sombre
Sur sa sérénité venait jeter son ombre;
Une image passait dans son cœur éperdu :
C'était le souvenir de son bonheur perdu,

L'irrésistible amour dont elle fut frappée,
Le rêve évanoui de sa candeur trompée.

Elle voyait encore un soir brûlant d'été,
Où le soleil versait une molle clarté
Sur le lac endormi sans une seule ride,
Et dont l'onde baignait une campagne aride.
Le feu de l'atmosphère infiltrait dans son cœur
De la terre et du ciel l'énervante langueur ;
Et l'air vivifiant qui manquait à la plante
Semblait aussi manquer à sa lèvre brûlante.
Elle quitte la plaine et gravit le sommet
D'un roc qui dominait les sites qu'elle aimait ;
Et bientôt elle sent, comme une haleine pure,
La brise de la nuit baiser sa chevelure.
A ce toucher de l'air tout son corps frissonna ;
Un bien-être inconnu soudain l'environna ;
Elle crut embrasser cette sphère nouvelle,
Horizon lumineux que l'amour nous révèle,
Et longtemps sur le roc elle resta rêvant,
Le cœur bercé d'un songe et les cheveux au vent,

La nuit était venue, et la lune éclatante
De ses blanches lueurs éclaircissait sa tente,
Tandis qu'à l'occident quelques nuages d'or,
Dépouilles du soleil, aux cieux erraient encor.
Aux douteuses clartés de ce doux crépuscule,
Au souffle pénétrant qui descend et circule,
Aux parfums dont l'encens de la terre montait,
Thérèse ouvrait son cœur, et, rêveuse, écoutait ;
Elle écoutait des voix qui chantaient dans son âme,
Qui de son sein brûlant attiédissaient la flamme,
Des voix qui la berçaient et l'enivraient tout bas,
Murmure où se mêlait un bruit lointain de pas.

C'est alors que, sortant de ses vagues pensées,
Elle crut voir glisser sur les herbes froissées
Le fantôme qu'en rêve elle vit tant de fois,
Et qui prenait un corps, des gestes, une voix.

Beau comme ces chasseurs des monts de l'Allemagne,
Un jeune homme montait les flancs de la montagne,
Le corps droit, le front haut, le regard éclatant;
Son arme sur l'épaule, il marchait en chantant;
Sa démarche, ses traits, ses vêtements, sa grâce,
En lui tout annonçait l'homme de noble race;
Et son pâle visage, à l'air grave et rêveur,
Imposait le respect et pénétrait le cœur.

Comment fascina-t-il cette âme vierge encore?
Comment l'inonda-t-il d'un amour qui dévore?
Par quel prestige ardent parvint-il à chasser
Tout effroi virginal de son chaste penser?
Quel charme languissant adoucit sa parole,
Et versa dans sa voix une musique molle?
Enfin, quel fut en lui l'ineffable pouvoir
Qui le fit adorer sitôt qu'il se fit voir?
Par quel enivrement sans se faire connaître
Enchaîna-t-il ce cœur où l'amour allait naître?
Quel moment la vainquit dans ce suprême aveu?
C'est encore un mystère entre la vierge et Dieu.
Car jamais, dans le cours de sa lente agonie,
Des longs jours douloureux dont elle fut punie,
Jamais elle ne dit le réveil de ce soir
Où sur le roc désert seule elle fut s'asseoir!
On la vit, courageuse, accepter sur la terre
Le malheur ignoré, le travail solitaire.
Pour l'enfant qu'en son sein a fait naître l'amour,
Sa jeunesse s'épuise et s'éteint chaque jour.
O mon Dieu! que ce fils comprenne sa tendresse,
C'est le vœu qu'en tremblant son âme vous adresse!
Mais elle perd encor cette ombre de bonheur,
Son enfant qui grandit lui demande l'honneur,
Et lorsqu'elle s'écrie : Oh! pardonne à ta mère!
Il n'a pour son malheur qu'une parole amère.

Ce mot fut son arrêt, et ce mot l'immola;
C'est alors que vers Dieu son âme s'envola.
Tremblante, n'osant pas invoquer sa clémence,

Elle courbait le front sous sa douleur immense;
Son cœur par tant de coups s'était vu déchirer,
Que sans cesser de croire il cessa d'espérer,
Et redoutant qu'au ciel l'immuable sentence
N'éternisât les maux de sa courte existence,
Faible femme, éperdue et croyante à la fois,
En implorant la paix elle baisait la croix.

Le jour où de son corps se séparait son âme,
La mort du même coup frappait une autre femme,
Non dans l'isolement et dans l'adversité,
Mais l'idole et l'orgueil d'une grande cité.

Ce n'était point le poids d'une douleur muette
Qui courbait au cercueil cette autre jeune tête;
Le cœur de Junia, par l'orgueil envahi,
Ne connut pas l'amour et ne fut point trahi.
Elle eut pour dominer, dès son adolescence,
L'esprit et la beauté, cette double puissance;
Et son ame comprit que, pour mieux réussir,
Contre tout sentiment il fallait s'endurcir.
De ces êtres d'amour qu'on abuse et qu'on blesse,
Elle ne connut pas la touchante faiblesse,
Ce bonheur douloureux qui charme et fait mourir;
Elle sut inspirer l'amour sans en souffrir.
Jamais son cœur frappé d'un sentiment suprême
Dans un cœur adoré ne s'oublia lui-même.
Jeune vierge, aussitôt que son âme pensa,
Éblouir fut le rêve ardent qui la berça;
Tout éclat passager, toute grandeur mortelle,
Pour la solliciter se levaient devant elle.
A cet âge où le cœur, plein d'un vague tourment,
S'éveille et sent l'amour comme un pressentiment,
D'ambitieux désirs troublaient ses nuits sereines;
Elle voyait passer des fantômes de reines
Qui jetaient dans son cœur ce besoin enivrant
De fasciner son siècle et d'être au premier rang.
Ces ombres qui devaient un trône à leur naissance,
Ou qui l'avaient conquis par leur intelligence,

Illuminant son front d'un rayon précurseur,
La conviaient en rêve et l'appelaient leur sœur!
Par cette vision Junia poursuivie
Au démon de l'orgueil abandonna sa vie;
Et son nom se plaça près des noms éclatants
Que la gloire a sauvés de l'abîme des temps.

« Á moi, dit-elle avec délire,
Toutes les cordes de la lyre,
La science et ses profondeurs!
A moi tout ce qui nous enivre,
Tout ce qui fait qu'on se sent vivre,
A moi la gloire et ses splendeurs!

» A moi cette noble puissance,
Ce culte que l'intelligence
Attire à l'homme comme à Dieu;
Retentissement du génie,
Qui d'un nom fait une harmonie,
Dont l'écho résonne en tout lieu!

» Pour séduire ayons de la femme
La beauté; mais étouffons l'âme,
Étouffons les vaines pitiés.
Si le monde me divinise,
Qu'importe en montant que je brise
Les cœurs qui restent à mes pieds? »

Dans ce siècle blasé sur tout ce qui s'étale,
Sur la beauté, l'esprit, la gloire, le scandale;
Dans ce monde distrait, où les noms les plus grands
N'éveillent qu'à demi nos cœurs indifférents,
Pour charmer, émouvoir, pour accomplir son œuvre,
Tout ce qu'elle employa de grâces de couleuvre,
Tout ce qu'il lui fallut de génie et d'ardeur
Pour toucher au sommet d'un rêve de grandeur;
Tout ce qu'elle cacha de trahison, de honte,
Mystères dont un jour il nous faut rendre compte,
Nul ne le sut jamais; car l'excès de son art

Était de ne devoir son éclat qu'au hasard,
De paraître ignorer sa puissance trop sûre,
De dérober la main qui faisait la blessure,
De briller en feignant d'aimer l'obscurité,
Et de plaire en semblant douter de sa beauté!

Pour cette âme éprouvée et mûrie avant l'âge,
La vie était un jeu d'adresse et de courage,
Où l'esprit, pour répandre un grand rayonnement,
Doit à l'ambition plier le sentiment;
Où tout élan du cœur qu'on sent et qu'on excite
N'est qu'un germe impuissant, une fleur parasite,
Qui distrait le génie, et peut, en l'énervant,
Anéantir l'ardeur qui le pousse en avant.

Mais, tout en repoussant l'amour saint de son âme,
Elle aidait son orgueil des charmes de la femme,
Faisait servir sa grâce à sa célébrité;
Contre tous, comme une arme, exerçait sa beauté,
Et dérobait si bien l'impudeur sous la gloire,
Qu'au revers de son masque on ne pouvait pas croire.

Belle et jeune, laissant un grand nom usurpé
A ce monde ébloui qu'elle a longtemps trompé,
Avant que de sa vie aucun prestige tombe,
Elle meurt emportant son secret dans la tombe;
Elle meurt sans subir l'inconstance ou l'affront,
Avant que sa beauté se flétrisse à son front,
Que son intelligence, en son vol affaiblie,
Tombe comme un oiseau dont l'aile se replie,
Et qu'elle perde enfin ce qu'on perd sans retour,
Génie éteint, la gloire, et front ridé, l'amour!

Quand son ombre orgueilleuse, encor tout éblouie
Du bonheur orageux que lui donna la vie,
S'échappant du cercueil, montait au firmament,
Superbe, elle pensait, dans son aveuglement,
Que son cœur, entouré d'un ténébreux mystère,
Pourrait tromper le ciel comme il trompa la terre;

Que l'orgueilleux éclat qui l'avait revêtu,
Lui tiendrait encor lieu d'amour et de vertu,
Et qu'elle braverait à l'heure expiatoire
Dieu qui ne voudrait pas la frapper dans sa gloire.
Mais, comme au feu du ciel un torrent se tarit,
Soudain se dessécha l'espoir qui la nourrit;
Sous un rayon d'en haut, à cette heure suprême,
Elle vit tout à coup au dedans d'elle-même.
Les abîmes profonds de ses longues erreurs
L'envahirent alors de soudaines terreurs;
L'œil de Dieu flamboya dans son intelligence
Et lui fit voir à nu toute son indigence.

Mais le même regard dans l'âme de sa sœur
Répandit un rayon d'ineffable douceur.
Aux approches du ciel son âme humiliée
Se releva soudain comme une fleur pliée.
A la sérénité son cœur s'ouvrant alors
Comprit qu'il possédait de célestes trésors;
Que plus haut que l'orgueil, l'esprit et la science,
Dieu, qui lisait au fond de toute conscience,
Placerait ses malheurs, ses larmes, ses combats,
Sa douloureuse vie insultée ici-bas.
L'amour qui parmi nous d'une souffrance amère
Avait rempli son cœur et de vierge et de mère,
L'amour lui fut remis au jour du jugement;
Car son âme s'était épurée en aimant.

Sous le pardon divin qui pénétrait son être,
L'espoir la ranimait et la faisait renaître,
Et ses bras s'inclinaient pour soutenir encor
Sa sœur qui près des cieux suspendait son essor;
Elle lui souriait en se penchant vers elle,
L'encourageait du geste et lui tendait son aile,
Comme le passereau, de l'appui de son vol,
Protège ses petits enchaînés sur le sol.
Vains efforts! immobile en l'immense étendue,
L'ombre de Junia demeurait suspendue,
Et quand plus haut son aile essayait d'avancer,

Un invisible bras semblait la repousser.

Tout à coup, s'échappant d'un nuage qu'il brise,
Le souffle tout-puissant de la céleste brise
Emporta l'ombre sainte à la droite de Dieu
Et précipita l'autre aux abîmes de feu ;
Puis, la nuit, étendant son voile dans l'espace,
De leur passage au ciel vint effacer la trace,
Et dans l'éternité déroba sans retour
Ce symbole d'orgueil, ce symbole d'amour.

M[me] LOUISE COLET.

ALONZO.

I.

— Jésus, Sauveur du monde! ayez pitié de nous! s'écria la vieille Catalina en roulant avec un redoublement de ferveur les dizaines de son rosaire; je crois que cette fois le tonnerre est tombé sur la maison!

— C'est possible, c'est bien possible, répondit tranquillement un jeune homme debout à l'étroite croisée dont il entr'ouvrait par moment le volet pour regarder dehors; il ne faut pourtant pas jeter comme cela les hauts cris, Catalina; sa révérence va croire que les murs de la cuisine se sont écroulés sur votre tête, ou bien que le feu du ciel a renversé la olla.

— Non, grâce au ciel! dit la servante en jetant autour d'elle un regard effaré; nous sommes encore vivants, et tout est en place ici; seulement, la pluie qui tombe par la cheminée a éteint le feu. On est bien à l'abri sous ces vieilles murailles; béni soit celui qui les fit si solides!

— Oui; on est à couvert, du moins, dans ce riant séjour, répondit le jeune homme d'un ton ironique; il ne ferait pas bon en sortir par un temps pareil. Vive Dieu! c'est la première fois que j'y demeure volontiers...

— Taisez-vous, seigneur don Alonzo, taisez-vous, interrompit la servante; si sa révérence vous entendait!

Le jeune homme regarda du côté de la porte, et murmura avec un soupir d'ennui et d'impatience: Mon oncle n'achève pas de dire son bréviaire; souperons-nous ce soir?

— Tout est prêt. la olla est cuite à point, et le vin est au frais depuis une heure, dit Catalina en quittant son rosaire pour raviver le petit feu de bois vert qui brûlait lentement dans une cheminée aussi vaste que celle de la cuisine des révérends frères prêcheurs; puis, s'apercevant que le jeune homme avait fait un pas vers la porte, elle ajouta en courant après lui : Ne me quittez pas, seigneur don Alonzo! je mourrais de peur, toute seule, par un temps pareil. Sa révérence peut descendre d'un moment à l'autre; je vais mettre le couvert. Par Notre-Dame de Sarragosse! je vous en prie, venez avec moi dans la salle.

— Dans le réfectoire, comme dit mon oncle; j'y ai déjà fait bien des repas de chartreux, murmura le jeune homme.

Ils entrèrent ensemble dans une vaste pièce séparée de la cuisine par un étroit vestibule, à l'extrémité duquel était la porte principale, déjà verrouillée et fermée à triple clef, bien que la nuit fût à peine venue. La lampe que Catalina avait posée sur la table jetait une lumière terne et vacillante sur les murs badigeonnés de grossières peintures, et où de fantastiques figures de guerriers et de saints semblaient se mouvoir et grimacer dans l'ombre; les fenêtres très-élevées au-dessus du sol étaient exactement fermées; pourtant, les éclairs resplendissaient à travers les fentes des volets vermoulus, et jetaient dans la salle de soudaines lueurs.

Le jeune homme s'assit en face d'un fauteuil de cuir à dossier armorié, que Catalina venait d'avancer au haut bout de la table; puis, s'accoudant sur la nappe, il se mit à siffloter un air de chasse. La clarté de la lampe donnait en plein sur son visage, et dessinait nettement son profil pur et fier comme celui d'une tête antique. Ses traits d'une délicatesse presque féminine, son teint d'une transparente blancheur, semblaient annoncer une extrême jeunesse, et il aurait passé pour un adolescent, si une barbe noire et touffue n'eût donné à sa physionomie un certain caractère de virilité. Il avait la tournure hardie et la mine haute d'un bon gentilhomme; pourtant, son habit n'annonçait pas l'opulence; il portait, comme les pauvres étudiants de Salamanque, une espèce de soutane de rasette noire, et son collet blanc, bien amidonné, était rattaché tout uniment par un cordon de fil.

— Pour l'amour de Notre-Dame, dit tout à coup la Catalina,

qui n'avait pas cessé ses patenôtres, finissez toutes ces fanfares, seigneur don Alonzo; il serait plus à propos, ce me semble, de dire quelque oraison, que de siffler des airs de chasse.

— Sans doute, répondit-il en prenant subitement un maintien grave et un visage recueilli; vous avez raison, Catalina, car voici mon oncle.

En effet, la porte s'ouvrit, et un vieillard vêtu de la coule et du manteau noir, comme les chanoines séculiers de la cathédrale de Ségovie, entra lentement.

— *Ave Maria*, dit-il avec une légère inclination de tête.

— *Ave Maria purissima*, répondit le jeune homme en faisant un salut assez semblable à une génuflexion.

Le chanoine récita tout haut un long *benedicite;* puis il fit signe à don Alonzo de s'asseoir, et tous deux se mirent à table silencieusement.

— Votre révérence est restée en oraison plus longtemps que de coutume, dit le jeune homme.

— Je priais pour les pauvres voyageurs, répondit le chanoine; notre Seigneur ait pitié de ceux que cet orage aura surpris dans les gorges de la Sierra!

Comme il achevait ces paroles, un épouvantable coup de tonnerre fit trembler la maison, toutes les boiseries craquèrent, et la lumière vacilla en jetant de faibles étincelles. Presque au même instant, on entendit au dehors des pas de chevaux, puis des coups pressés retentirent à la porte.

— Sainte Vierge! voilà du monde qui veut entrer! s'écria Catalina.

— Ouvrez, au nom de Dieu! cria une voix d'homme qu'on entendit à peine au milieu de l'orage.

Le chanoine arrêta d'un signe don Alonzo, qui s'était levé pour courir à la fenêtre, et parut indécis.

— Ce sont des bandits, des voleurs peut-être, murmura Catalina.

— En tous cas, ils ne trouveraient pas grand'chose à prendre ici, dit froidement le chanoine.

— Ouvrez, bonnes gens, au nom du Sauveur, répéta la même voix plus haute et plus distincte; il y a ici deux femmes qui se meurent de fatigue et de frayeur.

— Qu'ordonne votre révérence? s'écria don Alonzo.

— Allez ouvrir, répondit le chanoine.

Quelques moments après, don Alonzo reparut suivi d'un cavalier et de deux dames. Le cavalier porta la main à son chapeau, et découvrit une tête grise sillonnée de cicatrices gagnées sans doute sur le champ de bataille. Un regard jeté sur le chanoine suffit pour lui faire connaître qu'il se trouvait en présence d'un dignitaire de l'Église, et il dit en s'inclinant :

— Que Dieu rende à votre révérence le bien qu'elle nous fait! Je viens du côté de Madrid avec ces deux dames mes parentes, et l'orage nous a surpris à la descente du Guadarrama. Nous nous sommes égarés à travers les chemins où l'eau passe par torrents, et nous nous recommandions à la miséricorde de Dieu, quand nous avons aperçu cette maison isolée.

— Soyez le bien-venu, seigneur, répondit le chanoine; vous êtes chez un pauvre prêtre qui se fait une joie de vous donner l'hospitalité. Acceptez de bon cœur, comme je vous l'offre, le peu dont je puis disposer.

— Bénis soient Dieu et votre révérence! dit l'étranger. Vous plairait-il d'ordonner qu'on prenne soin de nos chevaux? Les pauvres bêtes sont restées là dehors.

— Alonzo, dit le chanoine en se tournant vers son neveu avec une espèce de sourire fier et triste, ce soin vous regarde, puisqu'il n'y a point de valet ici; allez, mon neveu.

L'étranger jeta un coup d'œil sur le jeune homme qui sortait sans répondre, et dit avec quelque étonnement :

— Votre révérence habite seule cette maison?

— Oui, seigneur, je suis seul ici avec mon neveu et une vieille servante, répondit le chanoine; mais, bien que nous vivions dans un temps de troubles, cette pauvre demeure n'a jamais été attaquée, et vous y dormirez en sûreté.

Les deux dames étaient restées debout près de la porte; elles étaient couvertes de la tête aux pieds par de grandes capes noires dont le capuchon cachait leur visage; à peine voyait-on briller leur regard sous les sombres plis de cette coiffure, assez semblable à celle des béguines de Saint-François.

— Catalina, dit le chanoine après les avoir gravement saluées, prenez soin de ces dames, et mettez à leur disposition tout ce qu'il y a ici.

— Votre révérence peut être tranquille, répondit la servante;

je vais d'abord les mener à la cuisine, et faire un bon feu pour sécher leurs habits.

— A la cuisine! s'écria le cavalier.

— Eh ! oui, à la cuisine, interrompit vivement l'une des deux dames ; je m'y trouverai très-bien, je vous assure ; j'ai tant besoin de repos, que peu m'importe l'endroit où je vais m'asseoir. Rendez encore mille grâces à sa révérence pour l'accueil qu'elle nous fait, don Juan.

Après ces paroles prononcées d'une voix jeune et argentine, la dame fit un léger salut, et sortit appuyée au bras de sa compagne. L'étranger se débarrassa alors de son manteau tout ruisselant de pluie, et vint s'asseoir en face du chanoine. C'était un homme d'environ cinquante ans, sec, vigoureux, et d'une grande tournure; une espèce de surcot grossier, évidemment trop court et trop étroit pour sa taille, laissait entrevoir une chemise de fine toile, sous les plis de laquelle s'échappaient les anneaux d'une massive chaîne d'or. Le chanoine examina d'un rapide coup d'œil ces disparates, et en tira quelques conséquences; mais sa physionomie ne trahit aucun de ses soupçons. Selon les usages de l'antique hospitalité, il se faisait un devoir de la plus scrupuleuse discrétion envers l'inconnu auquel il venait d'ouvrir sa porte, et il attendait, sans manifester ni curiosité ni défiance, que son hôte entamât la conversation.

L'étranger frisa sa moustache grise, et dit en respirant profondément, comme un homme soulagé de quelque mortelle inquiétude :

— Sur mon âme, il était temps que nous trouvassions un abri! ces dames ne pouvaient plus gouverner leurs chevaux, que le tonnerre faisait se cabrer à chaque moment ; j'aurais pu les voir périr sous mes yeux.

Il s'arrêta comme saisi d'épouvante à cette pensée; puis il reprit d'une voix plus calme : Je demande bien pardon à votre révérence de tout l'embarras que notre présence va causer dans sa maison.

— Je ne fais qu'accomplir un des devoirs de mon état, répondit le chanoine; la charité chrétienne m'ordonnerait d'accueillir un mendiant, un lépreux, s'il se présentait à ma porte par un temps pareil; jugez si je pouvais faire moins pour votre sei-

gneurie ; je regrette seulement de ne pouvoir la traiter d'une manière plus conforme à son rang.

L'étranger regarda le chanoine comme pour lire jusqu'au fond de sa pensée, et dit avec une affectation d'insouciance : Votre révérence n'a pas toujours vécu dans cette retraite ; peut-être pense-t-elle m'avoir déjà rencontré ?

— De près ou de loin, je n'avais jamais aperçu les traits de votre seigneurie, répondit le chanoine ; j'ai vu le monde, pourtant ; mon nom n'y est pas inconnu, je m'appelle don Antonio de Parvès y Gusman.

— Vous êtes un Gusman ! c'est chez un Gusman que nous dormirons cette nuit? s'écria le cavalier avec un mouvement de joie ; loué soit Dieu, c'est sa main qui nous a conduits ici !

En disant ces mots, il regardait autour de lui comme étonné du contraste que faisait un si grand nom avec l'apparente pauvreté de celui qui le portait.

— La branche à laquelle nous appartenons est, comme votre seigneurie peut le voir, fort appauvrie et déchue, dit le chanoine avec une amère fierté ; les confiscations ne nous ont rien laissé ; la vie et le nom de Gusman, voilà tout ce qui nous reste : que la volonté de Dieu soit faite ! Mais le moment est peut-être arrivé pour nous de demander et d'obtenir justice ; j'irai me jeter aux pieds du roi Alphonse ; il accueillera un vieux serviteur de son père.

En entendant ces paroles, le cavalier leva les yeux au ciel, et dit avec un sourd gémissement :

— Le roi Alphonse ! Dieu l'ait en sa gloire.

— Il est mort? notre jeune roi est mort ? s'écria le chanoine, dont le visage se couvrit d'une soudaine pâleur.

— Il est mort le jour de la Visitation de Notre-Dame, sur le chemin de Madrid à Tolède.

— La nouvelle de ce grand malheur n'était pas encore parvenue jusqu'ici ; mais, seigneur, est-elle bien certaine?

— Trop certaine ; j'ai vu mourir le roi, répondit l'étranger en cachant son visage dans ses mains ! je l'ai vu mourir, lâchement assassiné par le poison.

— Et l'auteur de ce crime exécrable ? s'écria le chanoine.

— C'est don Henrique. Comme Caïn, il a tué son frère.

Il y eut un silence. L'étranger parut un moment dominé par

les mouvements de douleur et d'indignation qui s'élevaient en lui ; puis, il reprit d'une voix plus calme :

— Le roi était en chemin pour Tolède ; il avait avec lui son grand écuyer et quelques autres seigneurs. Tout à coup il devint pâle, il chancela, et l'on n'eut que le temps de l'empêcher de tomber de cheval. Le grand écuyer et quelques autres le prirent dans leurs bras et le portèrent au bord du chemin. Il était déjà tout raide et glacé, et comme ses serviteurs pleuraient et s'empressaient autour de lui, ne comprenant rien à ce mal subit, il dit en mettant la main sur sa poitrine pour chercher quelque chose qu'il y avait caché : « Oh ! le bouquet, le bouquet ! » Un moment après, il expira. L'on trouva dans les plis de sa chemise de soie quelques brins de fleurs déjà fanées. C'était une espèce de mendiante qui les lui avait présentées au sortir de Madrid, et, en les prenant, il lui avait fait une grosse aumône. Les fleurs étaient empoisonnées, et le parfum que le roi avait respiré était mortel.

— C'est ainsi que Jeanne d'Aragon empoisonna jadis le prince de Viana, dit le chanoine, qui écoutait ce récit avec une sombre attention.

— Quand le roi fut mort, reprit l'étranger, on couvrit son corps d'un manteau, et les seigneurs le gardèrent là jusqu'au soir, attendant le clergé. Mais qui sait si Alphonse XII aura seulement une sépulture ! A la nouvelle de sa mort, qui fut répandue le soir même dans Tolède, les partisans de don Henrique se sont levés, leur exemple a gagné les autres villes ; tout le pays est en armes de l'autre côté du Guadarrama.

— Et maintenant, dit le chanoine en se levant le regard animé, maintenant que feront les loyaux Castillans qui avaient proclamé le roi Alphonse XII après la déchéance de don Henrique ?

— Ils vont reconnaître pour leur souveraine l'infante sa sœur ; ils la couronneront reine de Castille et de Léon, répondit l'étranger. Mais la princesse est en péril de tomber entre les mains de don Henrique ; il faut qu'elle parvienne à gagner Ségovie.

— Ségovie ! Mais vous ignorez donc, seigneur, que les troupes de don Henrique sont dans l'Alcazar ?

— Don Tellez de Bira a rendu la place ? s'écria l'étranger avec une sombre stupéfaction.

— Non, seigneur; mais lui-même a été livré par trahison. Hier, on l'a décapité sur l'Alameda, à la vue du peuple, qui ne s'est pas soulevé pour le sauver. Jusque sur l'échafaud, il est resté fidèle, et, avant de mourir, il a crié : Castille et Léon pour le roi don Alphonse !

L'étranger appuya son front sur ses mains d'un air accablé. Le chanoine, les bras croisés sur sa poitrine, semblait prier mentalement pour l'âme du jeune roi. Au milieu de ce silence, on entendait la pluie qui tombait par torrents et le bruit affaibli du tonnerre. Enfin, l'étranger parut prendre brusquement un parti, le seul peut-être qui se présentât dans la situation terrible où il se trouvait.

— Don Antonio de Gusman, dit-il, je suis don Juan de Pacheco.

— Le grand maître de Santiago ! s'écria le chanoine.

— Oui, repondit-il froidement; comment et pourquoi je me trouve seul ici avec deux femmes, vous le saurez plus tard. Maintenant, pouvez-vous et voulez-vous nous donner pendant quelques jours un asile?

— Je le puis et je le veux ; que votre seigneurie regarde cette maison comme la sienne, répondit le chanoine. Par la sainte croix et par le saint scapulaire que je porte! votre seigneurie et les dames qui l'accompagnent seront en sûreté ici comme dans la meilleure place forte des deux Castilles. Ces vieilles murailles semblent ouvertes de toutes parts, on ne saurait s'y défendre à main armée; mais il y a derrière cette salle une chambre dont les issues n'ont pas besoin d'être gardées, tant elles sont secrètes, et où l'on pourrait dormir tranquille, quand même l'ennemi serait dans la maison.

— Ainsi, nous n'avons à craindre ni trahison ni surprise?

— J'en réponds à votre seigneurie sur ma vie, sur mon âme.

Le grand maître tendit la main au chanoine et lui dit gravement :

— Je me fie à vous, don Antonio de Gusman; j'accepte votre dévouement; il est plus grand peut-être que vous ne pensez ; il y va de la vie dans l'entreprise que j'ai résolue et à laquelle je veux vous associer. Ce soir, je vous parlerai encore.

En ce moment, la Catalina entra avec don Alonzo; elle venait annoncer que les deux dames s'étaient retirées dans leurs cham-

bres et qu'elles s'excusaient de ne point paraître au souper.

— Elles ont passé aujourd'hui quinze heures à cheval ; c'est une terrible fatigue pour des femmes accoutumées à voyager en litière et à petites journées, dit le grand maître.

Catalina servit le souper, qui fut court et silencieux. Don Alonzo, assis en face de son oncle et du grand maître, interrogeait d'un regard curieux ces deux figures austères et impassibles ; il se perdait en conjectures sur cet hôte singulier et sur ses invisibles compagnes ; mais il n'osa risquer la moindre question. Lorsque les grâces furent dites, le chanoine prit un flambeau et marcha le premier pour conduire le grand maître à la chambre qui lui était destinée.

Don Alonzo resta seul avec la vieille servante.

— Sur mon âme, dit-il, ces gens ci-ressemblent à des fantômes, et si je n'avais vu le cavalier boire et manger, je croirais que c'est un esprit qui vient nous demander des prières. Quel visage ! quel air ! quel silence ! Et les dames, Catalina, elles n'ont donc pas voulu souper ?

— Elles ont fait collation avec une poignée de cerises et un morceau de pain.

— Et vous les avez vues à votre aise ?

— Tout comme je vois votre seigneurie.

— Elles sont jeunes, elles sont belles ?

— Oui, assez belles, répondit Catalina d'un air de simplicité malicieuse ; pas si belles pourtant que certaine jeune fille qui se promène parfois dans les prairies là-bas, au bord de l'Eresma.

— Taisez-vous, Catalina, taisez-vous, interrompit le jeune homme avec une sorte d'effroi.

— Votre seigneurie ne me croyait pas si bien instruite, dit la vieille servante en fermant à demi son œil éraillé ; mais soyez donc tranquille, la Catilina est discrète, elle ne s'avisera pas d'avertir sa révérence. Une amourette, après tout, c'est de votre âge : qui est-ce qui n'a pas péché dans son jeune temps ?

— Vous l'avez vue ? murmura don Alonzo en regardant fixement Catalina comme pour découvrir s'il n'y avait pas quelque réticence dans ce qu'elle venait de lui dire.

— Eh ! oui, je l'ai vue ; elle porte, comme les pauvres femmes, le surcot de bayette grise et la coiffe de toile de lin tout unie ;

mais elle est d'une merveilleuse beauté, et elle a l'air, le port d'une infante : on dirait une grande dame déguisée...

— Oh ! Catalina, que dites-vous là ? s'écria le jeune homme confus et troublé ; c'est une pauvre fille bien humble, bien craintive. Hélas ! vous ne la verrez plus, le soir, au bord de l'Eresma. Elle est loin d'ici maintenant... Oh ! Catalina, qu'elle était belle! et elle m'aimait !..... Pourquoi m'avez-vous parlé d'elle? Je ne veux plus m'en souvenir.

A ces mots, don Alonzo prit une lampe suspendue à une chaînette de fer, et gagna le raide escalier qui conduisait à l'espèce de cellule où il dormait près de la chambre de son oncle.

II.

L'aube commençait à poindre, lorsque don Alonzo fut brusquement réveillé par son oncle. Le chanoine entra, sa lampe de nuit d'une main et une espèce de valise de l'autre. Il avait quitté sa coule et son manteau ; un surcot de drap gris l'enveloppait de la tête aux pieds, un large chapeau cachait sa tonsure, et il avait chaussé de grosses bottes de cuir fauve, dont les éperons frappaient les dalles de la chambre avec un sourd cliquetis. A cet aspect, don Alonzo se releva et passa la main sur ses yeux d'un air stupéfait, comme un homme qui ne sait s'il rêve ou s'il veille.

— C'est moi, c'est bien moi, don Alonzo, dit gravement le chanoine ; ne vous étonnez pas si j'ai quitté le saint habit que je porte depuis trente ans pour prendre cet équipage ; il le fallait ; je pars avec notre hôte.

— Votre révérence m'emmène-t-elle ? s'écria don Alonzo.

— Non, vous restez, mon neveu, et retenez bien ceci : vous ne sortirez pas de la maison jusqu'à mon retour. Je confie à votre garde les deux dames qui sont arrivées hier soir.

— Elles restent aussi? interrompit don Alonzo de plus en plus étonné.

— Oui, répondit le chanoine. Catalina les servira; vous n'avez pas besoin de vous présenter devant elles, hormis dans le cas où elles vous manderaient. Dans les temps de trouble où nous vivons, il faut tout prévoir. Si les soldats de don Henrique ou

bien quelque bande de ces pillards qui courent le pays depuis quelque temps se montraient devant la maison, ce serait folie de barricader la porte et d'essayer de vous défendre. Vous feriez entrer les dames dans la chambre noire; puis vous ordonneriez à Catalina d'ouvrir toutes les portes. En cas d'attaque, point de résistance; laissez piller la maison, c'est le plus sûr moyen de se débarrasser promptement de l'ennemi. N'oubliez pas mes recommandations, mon neveu, et que Dieu vous garde!

— Que la bénédiction du Ciel accompagne votre révérence! Je ne m'écarterai pas de ses ordres, répondit don Alonzo tout étourdi de ce qu'il venait d'entendre.

Le chanoine se retira sans autre explication, et un moment après le trot des chevaux résonnant au dehors annonça le départ des deux voyageurs. Don Alonzo s'était mis à la fenêtre pour les voir partir; lorsqu'ils eurent disparu au fond du chemin creux et couvert d'arbres qui aboutissait à la maison, le jeune homme s'écria : Me voilà donc seul et maître céans! C'est moi qui commande ici! Par saint Jacques, il était temps! Je ne verrai donc pas aujourd'hui le visage soucieux de sa révérence, je n'entendrai pas sa voix sourde et nasillarde recommencer les mêmes discours qu'il me fait depuis tantôt quatre ans... A la vérité, je ne puis sortir; la prison est encore fermée; mais, vive Dieu! le geolier est parti!

A ces mots, il se pencha hors de la fenêtre, en respirant profondément et en parcourant du regard l'étroit horizon que le soleil levant éclairait d'un jour doux et nébuleux. La maison qu'habitait le chanoine don Antonio Gusman était située à peu de distance de Ségovie, dans un vallon dont la verdure contrastait avec l'aride nudité des plaines de la Vieille-Castille. Cette habitation assez vaste, mais fort délabrée, appartenait au chapitre métropolitain de Ségovie, et le chanoine, qui avait joué un certain rôle dans les événements du règne de don Henrique, y vivait dans une espèce d'exil. Tout dans cette demeure portait l'empreinte de la vie et des habitudes monacales. Les grandes salles du rez-de-chaussée entouraient un préau gazonné au milieu duquel était plantée une croix. Le premier étage était divisé en cellules, et des figures de saints, debout dans leurs niches, semblaient garder chaque porte qui s'ouvrait sur un long et sombre

corridor. La chapelle, située à l'un des angles du bâtiment, était d'une construction encore plus ancienne, et la tour carrée qui lui servait de clocher était une miniature de la fameuse Giralda de Séville.

Don Alonzo resta longtemps debout à sa fenêtre, regardant dehors et présentant son visage au vent frais du matin. L'horizon borné qui s'ouvrait devant lui était tout ce qu'il avait vu depuis quatre ans; ses yeux et sa pensée étaient fatigués de cet aspect; son imagination s'égarait sans cesse au-delà des limites qui arrêtaient son regard; il avait en horreur la solitude et la vie monotone à laquelle la volonté despotique de son oncle l'avait plié. Des souvenirs confus, de vagues espérances, d'inutiles désirs firent bondir son cœur.

— Oh! le monde, murmura-t-il, le monde est là-bas, derrière ces collines... Je n'aurais qu'un pas à faire pour m'y retrouver, et je vis ici comme un moine..: Que faut-il donc à un brave gentilhomme pour tenir son rang parmi ses pareils? Un bon cheval, une épée, avec cela on se fait dans le monde une position glorieuse, honorée, ou bien l'on meurt au champ de bataille. Et moi, un Gusman, sans me mettre en souci de gloire ni de fortune, je passe ici ma vie à enluminer des missels, à lire les Pères de l'Église et à prier Dieu comme un ermite! Est-ce là ce que j'avais appris dans la maison de mon père? Oh! solitude maudite, maudite prison du corps et de l'âme, vienne le jour de ma délivrance, et alors que Dieu me condamne à passer entre ces murailles le reste de ma vie si jamais j'y retourne!

En achevant ces mots, don Alonzo regarda le chemin où venaient de disparaître les deux voyageurs. Les rayons du soleil levant ne traversaient pas encore le feuillage épais des chênes; mais, au fond du vallon plein d'ombre et de silence, les eaux paisibles de l'Eresma étincelaient, bordées par la fraîche verdure des prairies. Le jeune homme arrêta longtemps sur cette rive déserte un regard pensif; puis, d'une voix devenue plus triste, il murmura avec un long soupir : — Sarah!

La voix de Catalina vint arracher brusquement don Alonzo à sa préoccupation; la vieille servante traversait le corridor en chantant le fameux cantique de Notre-Dame de Guadalupe, et elle s'arrêta devant la porte en répétant ce refrain :

Le diable guette aux carrefours,
Les larrons sont aux alentours ;
Gardez-nous, Notre-Dame,
Veillez sur les chemins,
Sauvez le corps et l'âme
Des pauvres pèlerins.

— Je voudrais bien savoir quel pèlerinage entreprend sa révérence, dit Alonzo en ouvrant la porte ; en avez-vous entendu dire quelque chose, Catalina?

— Sa révérence ne m'a pas dit un mot à ce sujet ; elle m'a seulement recommandé de suivre en tout les ordres de ces dames étrangères et de leur faire grand'chère.

— Grand'chère! interrompit don Alonzo, et avec quoi s'il vous plaît? Avec les salades et les fruits du jardin? Nous vivons céans comme des chartreux, jeûnant les quatre carêmes et les vigiles, faisant maigre les trois quarts de l'année, et après toutes ces mortifications, il n'y a en vérité rien de reste chez nous.

Pour toute réponse, Catalina mit la main dans la large poche de sa jupe et fit entendre un son métallique.

— Sa révérence a laissé de l'argent! s'écria don Alonzo avec une sorte de stupéfaction ; et où donc l'a-t-elle pris, bon Dieu?

— Je n'en sais rien, cela ne me regarde pas, répondit la servante ; mais je vais profiter de cette bénédiction du Ciel pour traiter dignement votre seigneurie. Tovalito, le petit pâtre qui garde ses chèvres là-bas, ira chercher les provisions à Ségovie, et je veux vous servir aujourd'hui un dîner digne d'un évêque.

Don Alonzo essaya de reprendre les occupations qui remplissaient ordinairement ses matinées ; il s'assit devant la table où étaient étalées ses feuilles de vélin, et il se mit à travailler d'une main distraite. Son esprit se perdait en conjectures sur les deux étrangères que le chanoine avait mises sous sa sauvegarde, et il attendait avec impatience l'heure à laquelle il supposait qu'elles descendraient dans la salle. Son regard interrogeait à chaque instant le sablier posé devant lui, et plus d'une fois il prêta l'oreille aux pas qui résonnaient le long du corridor; mais chaque fois il n'entendit rien que la marche inégale de la

Catalina et le refrain monotone du cantique de Notre-Dame de Guadalupe. Midi sonna enfin. Don Alonzo se releva vivement et rajusta son collet, passa la main dans les noirs anneaux de sa chevelure, et dit à la vieille servante qui entrait :

— Eh bien ! Catalina, sommes-nous servis ? Ces dames vont-elles se mettre à table et me feront-elles l'honneur de m'accepter pour écuyer tranchant ?

— Votre seigneurie n'aura pas la peine de les servir, répondit Catalina ; elles ne quitteront pas leur chambre aujourd'hui ni peut-être demain. Je n'en ai pas moins dressé le couvert dans la salle, et je puis assurer que le doyen du chapitre de Ségovie lui-même ne se mettra pas à table devant un meilleur dîner que celui de votre seigneurie.

— Ces dames pensent donc que ce serait un trop grand honneur pour moi de dîner avec elles ? murmura don Alonzo. Sur mon âme ! je ne demanderais pas mieux que de les délivrer entièrement de ma présence et de les laisser seules ici. Mon oncle m'a donné un beau rôle ! Vrai Dieu ! je suis déjà las d'être le gardien de ces deux femmes invisibles. Pourvu que cela finisse bientôt ! maintenant il me semble que je verrai volontiers revenir sa révérence.

— Je crois qu'elle ne sera pas sitôt de retour, répondit Catalina en secouant la tête.

— Comment ! qui vous l'a dit ?

— Personne ; mais sa révérence n'aurait pas laissé entre mes mains plus d'argent que je n'en ai manié de ma vie, si ce n'était pour défrayer longtemps la maison.

A ces mots, elle tira, des profondeurs d'une poche cachée sous sa jupe de bayette, un long sac de cuir qu'elle vida sur la table.

— Qu'est-ce que cela ! s'écria don Alonzo, de l'or !

— Ce n'est pas tout ; j'ai encore, dans cette pochette-ci, quelques poignées de réaux et de sols d'argent couronnés. Voilà de quoi faire les honneurs du logis à ces dames. Je ne serais pas en peine de les garder ici une année entière, les traitant comme des infantes, ainsi que me l'a recommandé sa révérence.

Le jeune homme n'écoutait pas ; il considérait avec une sorte de convoitise la somme étalée devant lui. Cet argent représen-

tait, à ses yeux, les objets dont il avait le plus envié la possession : un cheval, des armes, de riches habits; mais bientôt, honteux de cette tentation, il dit froidement :

— C'est bien, Catalina. Sa révérence est plus riche que je ne pensais. Elle a fort bien fait de vous confier cet argent; moi je n'aurais pas su le dépenser de manière à lui en faire honneur vis-à-vis de ces étrangères; prenez chaque jour leurs ordres, et que rien ne leur manque. Moi, je n'ai besoin de rien.

— Nous verrons bien! répondit Catalina en passant sa main osseuse sur la manche rapée de don Alonzo. J'ai dans l'idée qu'un justaucorps de bon drap vert avec des chausses du même et des bottines de cuir fauve habilleraient merveilleusement votre seigneurie.

— C'est possible, répondit nonchalamment don Alonzo; mais, sur ma parole, Catalina, ce n'est pas la peine de changer ma défroque pour me mettre seul à table, en face du fauteuil vide de sa révérence.

Don Alonzo passa le reste de la journée livré à une impatience mêlée d'ennui. Vers le soir il descendit dans le préau, et se promena un moment en jetant d'obliques regards sur les fenêtres de la chambre où se tenaient si obstinément confinées les deux étrangères; mais personne ne parut à travers les vitres verdâtres qui réfléchissaient les rayons du soleil couchant. Tout était immobile et muet sous ces sombres voûtes, dont les échos se taisaient depuis si longtemps. Quand la nuit fut tout à fait venue, le jeune homme rentra lentement dans la salle. Le souper était servi; quatre flambeaux de cire brûlaient aux coins de la table, et Catalina se tenait debout d'un air glorieux, en face du repas splendide qu'elle avait préparé.

— C'est bien, dit don Alonzo en souriant; vous me traitez comme un prince, Catalina! mais, en vérité, ce n'est pas la peine de faire tant de frais pour moi seul; il paraît que ces dames font collation dans leur chambre?

— Je viens de les servir avant votre seigneurie.

— Mais à quoi donc passent-elles leur temps, portes et fenêtres closes, comme si elles craignaient d'entrevoir la lumière du soleil ou le visage d'un homme? Que font-elles depuis ce matin?

— Rien, absolument rien; elles sont assises en face l'une de

l'autre, dans l'embrasure de la croisée, et elles parlent à demi voix d'un air fort triste.

— Et vous n'avez rien entendu de leur conversation ?

— Non, rien; je sais seulement que la plus grande s'appelle dona Anna, et la plus petite dona Isabel.

— Vous avez fait là une grande découverte, dit ironiquement don Alonzo; sur mon âme, je suis ravi de savoir cela! Dona Anna! dona Isabel! quelque titre de marquise ou de comtesse accompagne sans doute ces deux noms. Il n'est pas étonnant que de grandes dames ne daignent pas admettre en leur compagnie un pauvre gentilhomme qui n'a pas même la cape et l'épée. Eh! eh! j'ai dû leur paraître quelque chose comme un sacristain, un bedeau, un rat d'église; car, à moins que je ne fasse coudre mon écusson sur le devant de mon habit, qui s'aviserait de reconnaître un Gusman sous cette souquenille?

A ces mots il secoua dédaigneusement sa soutane d'un noir hasardé et jeta de côté la barrette qui lui servait de chapeau.

— Patience, patience, dit la Catalina en fermant à demi son œil de blaireau; il y a encore à Ségovie des tailleurs capables d'habiller un jeune seigneur auquel il ne manque rien pour avoir tout à fait bonne mine, qu'un justaucorps neuf, un toquet retroussé, une chaîne d'or au cou et une lame au côté.

— Précisément tout ce qui me manque. Mais au fait, que m'importe tout cela? que m'importe d'avoir l'air d'un reitre, d'un frère lai, d'un mendiant? Personne ne s'en apercevra ici.

— Patience, patience, répéta la Catalina : qui sait ce que Dieu vous garde! Depuis trente ans je sers sa révérence, et j'ai vu bien des événements.

— Par le ciel! vous avez appris quelque chose que vous me cachez, Catalina, interrompit don Alonzo en regardant en face la servante, qui hocha la tête et répondit gravement :

— Non, sur mon salut, sa révérence m'a confié ses sacs d'argent, elle m'a recommandé le soin de sa maison, voilà tout. Mais je me souviens de ce qui s'est passé autrefois, et je sais ce que signifient certaines choses. Depuis bien des années sa révérence se tenait tranquille, loin des affaires de ce monde, ne songeant qu'à dire son bréviaire et à faire de belles peintures pour ses missels; mais, aujourd'hui qu'elle s'est remise

en chemin, soyez assuré que ce n'est pas sans quelque dessein qui peut la mener loin.

— Et me laisser ici l'attendre longtemps : que Dieu m'en préserve !

— Ayez donc meilleur espoir, et tout d'abord songez à dépenser quelques-uns de ces beaux écus d'or qui dormaient au fond du bahut de sa révérence. Votre seigneurie ne peut pas aller à Ségovie; mais il serait aisé de faire venir ici les marchands.

— Non, Catalina, non, c'est inutile à présent; plus tard nous verrons. Je n'ai pas confiance comme vous en ce voyage. Mon oncle s'est mêlé autrefois des affaires de l'État : que lui ont valu ses intrigues et ses turbulences ? la prison et l'exil.

— Elles ont failli lui valoir autre chose, murmura Catalina.

— Oui, le chapeau de cardinal, ou la mort sur le même échafaud que le grand connétable, don Alvaro de Luna; à sa place, l'un ou l'autre ne m'aurait pas manqué. Mais à quoi bon me souvenir de tout cela? Versez-moi à boire, Catalina; je veux boire à la santé de dona Anna, à la santé de dona Isabel, les belles invisibles.

Les étrangères ne se montrèrent pas davantage le lendemain; elles restèrent enfermées dans la vaste chambre qui servait jadis d'appartement au doyen, et où il y avait encore quelques débris d'un mobilier moins pauvre que celui des cellules. Quand la nuit fut venue, leur fenêtre s'ouvrit pourtant, et don Alonzo, qui traversait en ce moment le préau, aperçut comme deux ombres penchées au balcon; la lumière indécise d'une lampe cachée au fond de la chambre, dessinait de profil ces sveltes figures dans une attitude immobile.

— Les voilà ! pensa don Alonzo avec un léger battement de cœur; et il passa, n'osant pas s'arrêter pour les regarder encore. Il y avait dans la conduite de ces femmes à son égard une espèce de dédain dont il était vivement blessé; il se sentait gêné par leur invisible présence, et il ne pouvait se résigner à l'ennui de cette bizarre situation; il en vint presque à regretter la présence du chanoine et les monotones habitudes auxquelles il avait été si longtemps soumis. Selon les ordres exprès de sa révérence, il ne sortait pas de la maison, et chaque soir, assis à sa fenêtre, il regardait le chemin désert avec une sombre

impatience. Quelques jours s'écoulèrent ainsi, on eût dit qu'il n'y avait plus personne dans la maison, tant ceux qui l'habitaient faisaient peu de bruit et tenaient peu de place. La Catalina seule était toujours en mouvement; on entendait sans cesse son pied boiteux mesurer les corridors déserts, et les fourneaux de sa cuisine étaient allumés nuit et jour. Les marchands de Ségovie lui avaient fourni tout ce que le luxe de cette époque offrait de recherché, et elle avait suivi à la lettre les ordres de sa révérence, qui lui avait commandé de traiter les deux étrangères comme des infantes; une fois, elle dit à son jeune maître :

— Je ne sais comment les mendiants du pays ont entendu frétiller l'argent de sa révérence; le fait est que depuis quelques jours ils viennent par troupes assiéger la porte, et qu'ils ne s'en vont pas contents quand je ne leur donne qu'un morceau de pain.

— C'est qu'ils ont vu Tovalito, le petit pâtre, revenir mainte fois de Ségovie chargé comme un frère quêteur la veille des bonnes fêtes, répondit don Alonzo; les gens qui étaient accoutumés à voir sa révérence vivre sans dépenser un maravédis. doivent croire qu'en son absence nous avons découvert un trésor.

— Notre-Dame nous protége! murmura Catalina d'un air soucieux; les mendiants ne nous importunaient guère autrefois, et nous ne craignions pas les larrons; mais à présent, ils pourraient bien venir les uns après les autres; j'ai vu déjà rôder aux environs des gens de mauvaise mine.

— Des soldats, dit nonchalamment don Alonzo; je les ai reconnus à leur casaque mi-partie rouge et jaune, et au pot de fer qu'ils ont sur la tête; ce sont les bandes de don Henrique qui maraudent aux environs de la ville; que Dieu nous garde de ces damnés soudarts!

Le même jour, à la tombée de la nuit, don Alonzo assis dans la salle et le front sur ses mains, écoutait la Catalina, qui lui rendait compte de la manière dont les deux étrangères employaient leur temps pendant leur réclusion volontaire. Depuis qu'elles étaient entrées dans la maison, elles n'avaient pas passé le seuil de leur chambre, et rien n'annonçait qu'elles eussent l'intention d'en sortir avant le retour du chanoine.

— Elles sont fort douces et pieuses, disait Catalina; tous les

matins, je les trouve à genoux devant cette image de saint François que sa révérence a apportée d'Italie; elles m'ont demandé de la laine, des aiguilles, et, pendant le jour, elles travaillent en chantant à demi voix des cantiques, ou bien elles lisent des prières dans un petit missel à fermoir d'argent, que dona Isabel avait dans sa poche en arrivant ici. Je leur ai mainte fois proposé de descendre dans le préau, mais elles s'y sont toujours refusées.

— Vous auriez pu les assurer qu'elles n'avaient pas à craindre de me trouver sur leur passage.

— Je n'ai eu garde d'y manquer; j'ai même ajouté que vous évitiez de vous promener le soir dans le préau, pour ne pas les importuner quand elles prennent l'air à la fenêtre; mais elles n'ont pas paru faire grande attention à cette marque de respect de votre seigneurie.

— C'est bien, dit sèchement don Alonzo; et ce soir sont-elles au balcon?

— Non, seigneur; elles se sont déjà enfermées, et la lampe de nuit est allumée dans leur chambre. Pourtant, il n'est pas tard.

Un coup brusquement frappé à la grande porte interrompit la Catalina. Don Alonzo avait tressailli.

— Sa révérence, peut-être, s'écria-t-il; sur mon âme, j'en serais ravi.

La servante avait couru au guichet. — Qui va là? demanda-t-elle.

— Ouvrez, par charité, répondit une voix nasillarde, ouvrez, pour l'amour de Dieu!

— C'est un mendiant, jetez-lui quelque aumône, dit don Alonzo en se remettant à table.

La Catalina rentra dans la salle avec un visage inquiet.

— Ce n'est pas un mendiant qui a osé frapper ainsi, dit-elle en secouant la tête.

— Eh! qui voulez-vous que ce soit?

— Peut-être quelque larron qui voudrait s'introduire ici; un bon pauvre aurait frappé tout doucement et aurait d'abord demandé un morceau de pain.

— Ouvrez, pour l'amour du Sauveur, répéta la même voix; bonnes gens, donnez la couchée pour cette nuit à un pauvre infirme.

La Catalina éteignit les lumières et retourna au guichet.

— Ils sont plusieurs là dehors, dit-elle à voix basse; j'entends un bruit de pas, je vois du monde dans le chemin.

En effet, bien que la nuit fût sombre, on distinguait comme des ombres qui se mouvaient sur la poussière blanchâtre du chemin, et le sourd bruissement du feuillage décelait la présence de gens qui essayaient de s'y cacher; les chiens des bergers aboyaient avec fureur dans l'éloignement.

— Que veulent ces soudarts? reprit la Catalina en s'adossant contre la porte.

— Ils veulent sans doute nous faire une mauvaise surprise, répondit froidement don Alonzo; leur visite ne m'étonne guère : il y a tant de routiers, de voleurs de nuit qui rôdent par le pays.

— Je n'entends plus rien, dit Catalina après un silence. Don Alonzo retourna au guichet et regarda dehors. Il y régnait un complet repos, et l'on n'apercevait aux environs que les masses noires et immobiles de feuillage qui bordaient le chemin.

— Ils se sont éloignés; nous avons eu une fausse alerte, Catalina, dit le jeune homme d'un air de regret ironique; c'est dommage! j'aurais voulu voir le parti qu'auraient pris ces femmes, et leur contenance, si les bandits eussent tenté d'envahir la maison. Elles auraient été forcées de me montrer enfin leur visage.

Un coup violent ébranla de nouveau la porte, et fit trembler la maison; une longue clameur s'éleva au dehors, et une voix qui dominait toutes les autres voix cria :

— Sus, compagnons! à l'engin! par le sang de Dieu, faisons-leur voir que nous avons une clé qui ouvre toutes les portes.

Des cris, d'effroyables malédictions répondirent à ces paroles, et presque au même instant une énorme poutre lancée par vingt bras vigoureux commença à battre la porte en manière de bélier.

— Ce sont des gens de guerre, dit don Alonzo; il n'y a que les gens de guerre qui sachent se servir de pareilles machines... Oh! oh! les soudarts de don Henrique viennent nous assiéger... C'est quelqu'un des bons pauvres que vous secourez, Catalina, qui aura répandu le bruit qu'il y a maintenant de l'argent ici.

La servante épouvantée avait reculé jusqu'au fond de l'étroit passage qui servait de vestibule, en invoquant à haute voix l'assistance de tous les saints. Don Alonzo, debout aux premières marches de l'escalier, croisait les bras et relevait la tête d'un air fier et animé.

— Qu'ordonnez-vous, seigneur? que faut-il faire? dit la Catalina.

— Il faut suivre les ordres de sa révérence; ne pas irriter ces misérables par une résistance inutile, leur ouvrir, au contraire, la porte, et leur laisser piller librement la maison.

— Ce sera bientôt fait !

— Mais ces femmes, ces femmes! elles n'entendent donc pas tout ce bruit? s'écria don Alonzo avec une impatience mêlée d'effroi; elles sont donc tranquilles là-haut.

— Allez, seigneur, allez leur dire ce qui se passe.

— Non, par le Christ! je n'irai pas au devant d'elles! je n'irai pas... Ah! je les attends, ces grandes dames, à présent que nous sommes en péril! Il faudra bien qu'elles viennent... Si elles tombent aux mains de ces misérables, il y va de leur honneur et peut-être de leur vie...

En ce moment, une lueur éclaira le sombre corridor, et les deux étrangères parurent sur la plus haute marche de l'escalier. En apercevant don Alonzo, elles s'arrêtèrent, et celle qui s'appelait dona Isabel dit tranquillement :

— Que signifie ce bruit, et que se passe-t-il donc céans, seigneur cavalier?

— Une troupe de bandits est à la porte, répondit-il; toute résistance ne ferait qu'irriter ces misérables; il faut se rendre et laisser piller la maison; mais d'abord je dois vous mettre en sûreté. Voulez-vous vous fier à moi, madame?... Alors venez, hâtons-nous!...

Il avança la main comme pour l'entraîner; mais elle recula avec un geste de surprise, de fierté, d'hésitation. Don Alonzo reprit froidement :

— Entendez-vous ces coups? La porte ne tiendra plus longtemps... Nous allons être pris d'assaut... mais il y a un moyen de salut; je vous le répète, madame, voulez-vous me suivre?...

— Oui, répondit-elle d'un ton bref et en s'appuyant au bras de sa compagne.

Don Alonzo prit le flambeau des mains de Catalina, et descendit rapidement.

— Entrez ici, madame, dit-il en ouvrant une salle basse qui donnait sur le préau. La lueur vacillante du flambeau éclaira les murs le long desquels régnait une file d'armoires ouvertes et vides. Une croix incrustée en relief sur le chambranle de la porte annonçait que ce lieu était consacré au culte ; c'était en effet la sacristie attenant à la chapelle ; tout y était nu et dévasté comme si les routiers y eussent déjà passé. Don Alonzo toucha la boiserie qui formait le fond d'une des armoires; le panneau de chêne glissa aussitôt et laissa voir une grille. Il fallut un moment pour faire jouer le secret de cette espèce de porte ; elle tourna enfin sur ses gonds rouillés : don Alonzo entra le premier, les deux femmes le suivirent, et Catalina, restée seule dans la sacristie, dit à haute voix :

— Les voilà en sûreté !... Maintenant, à la garde de Dieu !...

La grille s'était refermée d'elle-même. Don Alonzo éleva le flambeau et éclaira la chambre noire dans toute sa profondeur. C'était une espèce de caveau inaccessible au jour et aux bruits du dehors. Tout l'ameublement consistait en quelques siéges et une table vermoulue; dans le fond, il y avait une porte basse dont le battant entr'ouvert laissait apercevoir les premières marches d'un escalier qui semblait descendre dans un souterrain.

Les deux femmes s'assirent en jetant autour d'elles un regard surpris et troublé. Don Alonzo, debout devant elles, les considérait avec une curiosité dissimulée. L'une, celle qu'on appelait dona Anna, était grande, brune et belle ; mais ses traits manquaient de cette animation ordinaire aux femmes du Midi : elle avait la physionomie froide et immobile d'une Hollandaise. L'autre, dona Isabel, était une jeune fille aux formes sveltes et délicates, aux cheveux d'un blond pâle. La blancheur mate de son teint, quelque chose de languissant dans son attitude et sa démarche décelaient une certaine faiblesse physique; mais on comprenait tout d'abord, au son de sa voix, à l'expression de ses yeux d'un bleu changeant, que cette frêle enveloppe cachait une âme énergique, pleine de facultés puissantes et peut-être d'implacables passions. En ce moment, elle avait l'air étonné plutôt qu'abattu. Après un silence, elle dit à don Alonzo, en

arrêtant pour la première fois sur lui un regard fixe et fier :

— Vous êtes le neveu de sa révérence le chanoine don Antonio de Gusman?

— Oui, madame.

— Sa révérence m'avait fait assurer, avant son départ, que vous veilleriez nuit et jour à notre sûreté. J'étais tranquille.

Ce mot fort simple fut dit d'une manière qui éveilla dans le cœur de don Alonzo un tressaillement de satisfaction et d'orgueil. Il s'inclina sans répondre; la dame reprit :

— Qui sait ce qui se passe maintenant là dehors.

— Sans doute la maison est au pillage, répondit tranquillement don Alonzo; mais ce sera bientôt fini; avant que le jour paraisse, nous serons délivrés.

— Mais il n'y a donc plus ni lois ni justice en ce pays, puisqu'on y souffre de telles exactions? s'écria la dame; il n'y a plus sûreté nulle part, puisqu'on ose attaquer et piller ouvertement la maison d'un homme vénérable, d'un dignitaire de l'Église!

— Ce n'était pas ainsi autrefois, et sa révérence a vécu tranquille ici pendant longues années; mais depuis quelque temps les troupes débandées de don Henrique sont dans les environs. Ces soldats vivent de rapines, et nulle justice ne saurait les atteindre; ilsvont faire leur butin, et demain il ne restera rien que les murailles nues. A son retour, mon oncle regrettera grandement ce malheur, non pour lui, mais pour vous, madame, qui aurez trouvé ici une hospitalité si pauvre et si troublée.

Dona Isabel regarda le jeune homme avec un léger sourire, et dit en l'invitant du geste à s'asseoir :

— Je suis satisfaite du bon accueil que nous avons trouvé ici, et quelque jour j'espère pouvoir le prouver à sa révérence. Je me souviendrai aussi de vous.

Don Alonzo s'inclina froidement; cette assurance avait quelque chose qui le blessait. Il lui semblait que, quelle que fût cette femme, il portait un nom qui l'égalait à elle, et qu'il pouvait se passer d'une si hautaine protection.

— Nous sommes bien en sûreté? reprit la dame en écoutant si nul bruit du dehors n'arrivait à travers la grille, et en regardant les épaisses et sombres murailles du caveau. Ceci n'est pas un lieu de plaisance; mais on peut y passer quelques heures

en prenant patience, et même y dormir un peu. Allons, dona Anna, rassurez-vous, nous ne sommes pas prisonnières; demain nous reverrons la clarté du soleil. Nous avons passé de plus mauvaises heures dans les gorges du Guadarrama, il y a quelques jours. Prions Dieu et tenons-nous tranquilles; cette nuit s'achèvera sans malheur.

Un long silence suivit ces paroles. Dona Isabel, la tête appuyée sur l'épaule de sa compagne, semblait rêver profondément. Ses mains délicates étaient croisées sur sa robe noire, et tout son corps s'affaissait dans l'attitude d'un complet repos. Elle n'avait plus ainsi le même visage; la fière expression de ses regards était voilée, et sa bouche s'entr'ouvrait avec un faible et calme sourire. On eût dit un enfant près de s'endormir aux bras de sa mère. La figure austère et brune de dona Anna faisait contraste avec cette figure si blanche et si reposée. La jeune femme était plus belle que la jeune fille; mais elle n'avait pas cette pureté, cette grandeur, cette innocence qui rayonnait au front de dona Isabel.

Don Alonzo, étonné, confondu de la fière insouciance, du sang-froid de ces femmes, les considérait sans oser proférer un mot. Il s'était attendu à les voir, troublées et tremblantes, se réfugier près de lui; il avait pensé que cette étrange situation leur ferait sentir leur isolement, leur faiblesse, et les forcerait à sortir un peu de cette indifférence qu'elles avaient si obstinément gardée à son égard. En les voyant si tranquilles, si résignées, il éprouvait une sorte de dépit mêlé de respect.

Nul bruit ne venait du dehors, tout était muet sous ces épaisses murailles, dont la pâle lumière du flambeau posé sur la table éclairait à peine les parois humides. L'air qu'on respirait en ce lieu avait quelque chose de délétère qui engourdissait l'âme et jetait les sens dans un vague malaise. Les deux femmes subirent promptement cette influence; elles tombèrent dans un sommeil incomplet. Don Alonzo, saisi lui-même d'une sorte d'allanguissement, rêvait les yeux ouverts, le coude appuyé sur la table et le front dans ses mains. De temps en temps il se relevait en sursaut, et regardait les deux femmes immobiles et penchées l'une vers l'autre. Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi.

Tout à coup dona Isabel s'éveilla, et jetant autour d'elle un

regard indécis, elle murmura en frissonnant : — Sainte Vierge ! que je me sens mal ! il fait froid ici.

Puis, se soulevant avec effort, elle passa les mains sur son front, comme pour rappeler ses souvenirs et chasser le lourd sommeil qui pesait sur ses paupières. Dona Anna s'était levée aussi. — On est ici comme dans un tombeau ! dit-elle. Sainte Vierge ! quel triste séjour !

— Nous allons bientôt en sortir, je pense, répondit dona Isabel. Seigneur cavalier, il serait temps peut-être d'aller voir si tout est fini là dehors.

— L'ennemi doit avoir fait retraite ; sans doute le jour n'est pas loin, dit Alonzo en regardant le flambeau plus qu'à demi consumé ; vous allez, madame, être rendue au séjour des vivants.

— Et je n'oublierai pas que vous m'avez suivie jusque dans celui des morts, répliqua-t-elle en souriant ; je n'oublierai pas que vous avez veillé toute une nuit près de moi dans cette espèce de tombeau. Allons, caballero, ouvrez la porte et avancez-vous prudemment pour voir s'il n'y a plus rien à craindre.

Alonzo essaya de faire tourner la grille, d'abord avec précaution, puis avec une violence mêlée d'effroi ; mais tous ses efforts furent inutiles.

— Malédiction sur moi ! s'écria-t-il ; c'est du dehors que s'ouvre cette grille..... S'il y a un secret pour l'ouvrir en dedans, je ne le connais pas.

A cette déclaration, les deux femmes pâlirent et jetèrent autour d'elles un regard plein de terreur. Don Alonzo, les mains crispées et raidies contre la fatale porte, tâchait de l'ébranler ; mais les lourds barreaux résistaient à tous ses efforts.

— Laissez, c'est inutile, dit enfin dona Isabel ; ne nous voyant pas reparaître, la Catalina viendra nous ouvrir.

— Oui, elle viendra, s'écria dona Anna... Mais si un malheur lui était arrivé..., si ces brigands l'avaient blessée...

Elle n'osa pas achever.

— S'ils l'avaient tuée ! ajouta dona Isabel ; nous mourrions donc ici, nous !

A cette terrible supposition, dona Anna, tremblante, éperdue, se jeta à genoux et se mit à prier Dieu avec des sanglots. Dona Isabel dit d'un ton encore calme et résolu :

— Il faut attendre. Que Dieu nous soit en aide!

Don Alonzo continuait de heurter la grille avec ses mains, avec sa tête; puis, haletant, épuisé, il s'adossa au mur et dit tristement :

— C'est inutile ! Eussé-je la force de Samson, je ne parviendrais pas à ébranler ces barres de fer.

Dona Isabel s'était rassise ; le front baissé, les mains jointes, elle semblait prier Dieu. Dona Anna, prosternée à son côté, était plongée dans une muette stupeur. Alonzo se rapprocha des deux femmes.

— Me pardonnerez-vous ? s'écria-t-il ; en voulant vous sauver, je vous ai perdues ! Oh ! s'il ne fallait que mon sang, que ma vie pour vous délivrer ! mais je ne puis rien, rien ! Oh ! c'est à se briser la tête contre ces horribles murs... Catalina ! Catalina ! Viendra-t-elle, grand Dieu! vous tirer de ce sépulcre ?

En entendant ces paroles, dona Isabel perdit subitement sa tranquille contenance, et, jetant ses bras au cou de dona Anna, elle fondit en larmes.

— Seigneur, Dieu du ciel, sauvez-nous ! s'écria-t-elle ; ne me laissez pas mourir ici... une si misérable fin... Mais c'est impossible ; mieux valait tomber prisonnière entre les mains des soudarts de don Henrique... Oh ! fatale nuit ! nuit éternelle pour moi peut-être !

— Me pardonnez-vous ? répéta don Alonzo en se jetant aux genoux de ces deux femmes que sa funeste imprudence condamnait peut-être avec lui à une si cruelle mort.

Dona Isabel détourna les yeux et répondit d'une voix faible :

— Dans l'angoisse où nous sommes, mon plus mortel ennemi obtiendrait de moi miséricorde et pitié... Oui, je vous pardonne.

Un morne silence suivit ces paroles ; l'abattement succédait à cette première explosion de douleur et d'effroi ; les deux femmes, pâles, oppressées par l'atmosphère humide du caveau, semblaient près de tomber en défaillance ; tout à coup dona Isabel s'écria, frappée d'un espoir soudain :

— Et cette porte ! cette porte entr'ouverte, là, au fond ! il y a un escalier au-delà...

— Un escalier qui aboutit aux caveaux de l'église, lesquels

sont scellés depuis nombre d'années, répondit tristement Alonzo.

— N'importe ! il faut y descendre, dit courageusement dona Isabel, il faut voir s'il n'y a pas là une chance de salut. J'ai ouï dire que, sous les églises, dans les caveaux où les chrétiens, persécutés par les infidèles, donnaient la sépulture aux morts, il y avait toujours des issues souterraines.

Elle s'interrompit, et montrant le flambeau presque entièrement consumé, elle ajouta :

— Mais il faut se hâter, caballero.

Il prit le bras de fer qui soutenait cette lumière vacillante et près de s'éteindre, et poussa résolument la porte en s'écriant :
— J'y vais.

Don Alonzo était brave, pourtant une secrète horreur fit pâlir son visage et dresser ses cheveux au moment de descendre dans ces caveaux funèbres. Les deux femmes le suivirent du regard; puis, quand la débile clarté du flambeau se fut effacée au fond du sombre escalier, elles demeurèrent serrées l'une contre l'autre, et n'osant plus élever la voix, même pour prier, au milieu du silence et des ténèbres épaisses qui les environnaient; de muets sanglots, des plaintes inarticulées exprimaient seuls leurs angoisses. De temps en temps elles relevaient instinctivement la tête, elles regardaient, elles écoutaient, mais ces voûtes semblaient peser sur elles comme la pierre d'un sépulcre. Cette agonie dura un quart d'heure environ. Enfin, une voix s'éleva comme du fond d'un abîme, c'était celle de don Alonzo; il revenait.

— Les caveaux ont une issue, cria-t-il en remontant l'escalier; vous êtes sauvées. Oh ! mille fois soit béni le Ciel !

Les deux femmes ne répondirent que par une sourde exclamation d'espoir et de joie; elles descendirent l'escalier d'un pas chancelant, mais rapide. Alonzo soutenait dona Isabel. Il l'entraînait sans proférer une parole; le flambeau qu'il tenait de l'autre main jetait une plus vive lueur; pourtant la mèche ne brûlait plus qu'au milieu de quelques gouttes de cire fondue.

— Hâtons-nous, hâtons-nous, s'écria don Alonza en plongeant un regard troublé dans le souterrain dont la voûte surbaissée était soutenue par de larges pilastres. Çà et là quelques pierres

s'élevaient à fleur de terre semblables à des fantômes couchés sur le sol.

— Où sommes-nous ? dit dona Isabel d'une voix mourante.

— Dans l'église souterraine, répondit Alonzo, et là-bas il y a une voûte à l'extrémité de laquelle j'ai aperçu le jour, un rayon de jour.

En ce moment le flambeau pâlit, puis la flamme se ranima avec un léger pétillement; elle éclaira les profondeurs de la crypte, puis elle s'éteignit. Les deux femmes jetèrent un cri, dona Isabel s'était appyée à l'épaule d'Alonzo; il osa l'entourer d'un de ses bras pour la soutenir et la guider, mais il sentit ce corps débile s'affaisser et tomber sur le sol humide.

— Ah ! s'écria-t-il tout éperdu, elle se meurt ! — Alors, la soulevant inanimée, il l'emporta comme si elle n'eût pas pesé sur ses bras plus qu'un enfant, et il se mit à marcher dans l'obscurité, s'abandonnant presque au hasard, à la Providence, comme à ses seuls guides en ce chemin qu'il ne pouvait plus reconnaître. Il fit ainsi le tour de la crypte; enfin, il lui sembla qu'un vent léger soufflait à son visage, et au même instant il rencontra l'ouverture du second souterrain; quelques moments après une lueur parut, c'était celle du jour.

Don Alonzo arriva haletant à l'extrémité d'une voûte étroite et basse qui aboutissait au bord de l'Eresma. Des arbrisseaux touffus masquaient cette ouverture, semblable à la tanière de quelque animal sauvage. Tout était désert aux environs. Les arbousiers et les sureaux formaient çà et là d'impénétrables fourrés dont le pied baignait dans les eaux rapides de l'Érasma. Alonzo déposa sur le sol gazonné cette femme qui n'avait pas respiré ni fait un mouvement, tandis qu'il l'emportait étroitement serrée sur sa poitrine; il s'agenouilla près d'elle, et la considérant avec anxiété, il s'écria :

— Elle est morte ! Seigneur, mon Dieu ! elle est morte !

En effet, dona Isabel était d'une pâleur de marbre, son visage était froid, et ses mains retombaient inertes le long de son corps. A cet aspect, Alonzo fut saisi comme d'une tendre et amoureuse pitié. Il appuya contre son cœur la tête de dona Isabel; il pressa de ses lèvres ses mains blanches et froides qui restaient entre les siennes, en répétant à voix basse et avec un accent ému ce doux nom, le seul qu'eût voulu lui apprendre cette femme dont la hautaine

réserve lui avait causé tant de dépit et d'orgueilleux ressentiment.

— Isabel! murmura-t-il, Isabel! rouvrez vos beaux yeux si doux et si fiers!... Oh! qui m'eût dit que je sentirais si près du mien votre beau visage!... Pauvre enfant! quelles terreurs! quelle horrible nuit!... Mais qui es-tu, Isabel! quel sang anime ce cœur si haut! un homme a-t-il déjà reçu cette main que pressent mes lèvres, ou bien es-tu la fiancée de quelque grand de Castille? Isabel! Isabel! comme tu te relèverais fière et courroucée, si tu pouvais m'entendre!... Mais une nuit semblable à celle de la mort t'environne, ton âme est replongée dans le néant...

Elle n'entendait pas cette voix; elle ne sentait pas sur ses mains le souffle ardent de don Alonzo, qui, penché sur elle, attendait avec anxiété qu'elle revînt de cette longue et effrayante défaillance. Enfin, un léger tressaillement manifesta en elle le retour de la vie; sa poitrine aspira avec de lents soupirs l'air frais du matin, les battements de son cœur se réveillèrent, et un léger incarnat effaça la pâleur terne de son front. Ses yeux se rouvrirent, et leurs prunelles voilées demeurèrent fixées sur les yeux de don Alonzo. Le premier regard qui en jaillit fut comme un amoureux rayon; mais aussitôt ses longues paupières s'abaissèrent, et elle murmura: — Où suis-je, mon Dieu! où suis-je!... Est-ce ici le séjour des âmes bienheureuses?... Ma sainte patronne! mon saint ange gardien! recevez-moi!

Puis le sentiment de son être et ses souvenirs revinrent tout à coup, son âme franchit entièrement les vagues limites qui séparent la vie de la mort; elle sentit qu'elle était encore en ce monde. Don Alonzo observait dans une sorte de recueillement ces lentes gradations. Quand dona Isabel entr'ouvrit pour la seconde fois les yeux, elle le reconnut. Alors elle repoussa faiblement le bras qui la soutenait, mais sans manifester ni étonnement ni colère d'une telle situation, et jetant autour d'elle un regard troublé, elle reprit:

— Dona Anna! où est dona Anna?

Alonzo s'aperçut alors que la jeune dame était restée en arrière.

— Elle est encore dans ces horribles caveaux, s'écria-t-il; j'irai l'y chercher. Mais comment vous laisser seule ici, madame?

— Je ne crains plus rien maintenant, répondit-elle d'une

voix encore faible, mais le regard animé de courage et d'espoir; oh! que la lumière du jour est belle et resplendissante! que je me sens bien ici! Je respire, j'existe... Ah! j'avais cru mourir!

Don Alonzo retourna courageusement sur ses pas; un quart d'heure après il reparut avec dona Anna. Le premier mouvement des deux femmes fut de se mettre à genoux pour rendre grâces à Dieu de leur délivrance; tandis qu'elle priaient, don Alonzo observait avec une inquiète attention l'état de l'atmosphère et les lourdes vapeurs qui flottaient dans l'air. L'endroit où aboutissait le souterrain était une espèce de fourré extrêmement touffu et bordé par la rive escarpée de l'Eresma. La vue était bornée de tous côtés par les rameaux entrelacés des arbousiers et des yeuses entre lesquels apparaissaient çà et là de petits espaces gazonnés. Une lumière douce, une suave fraîcheur, régnaient sous ces ombrages, dont le silence n'était troublé que par le vol des oiseaux, qui sautillaient d'une branche à l'autre en secouant leurs ailes humides de rosée. Le ciel était d'un bleu pur, et le soleil levant resplendissait dans les hautes régions de l'air. Pourtant un nuage opaque se déroulait lentement sur le vallon, et ses sombres découpures, déchirées par le vent, flottaient comme des lambeaux de deuil à la cime des arbres.

— Le feu est aux environs, dit don Alonzo avec inquiétude.

En ce moment on entendit un bruit confus et sourd, pareil à celui qui s'élève du fond des bois à l'approche d'un orage; puis le son des cloches retentit dans l'éloignement.

— C'est le tocsin! on sonne le tocsin à Ségovie! s'écria don Alonzo.

Il écarta doucement les branches et se fraya un passage à travers le fourré; les deux femmes le suivirent. Quand ils furent au bord du chemin, un sinistre spectacle frappa leurs regards. Des tourbillons de fumée s'élevaient de la maison du chanoine, que de longues rayures noirâtres commençaient à sillonner; les flammes débordaient le toit, et leurs mornes lueurs, amorties par l'éclat du jour, dardaient comme de livides éclairs entre les murs crevassés et croulants. Une troupe de gens armés environnait ces décombres, et l'on entendait distinctement, dans le vallon, les pas des chevaux et un sourd cli-

quetis d'armures. Bientôt cette troupe se déploya le long du chemin creux qui aboutissait à la maison. Dona Isabel tressaillit, une singulière animation éclata dans son regard, une espèce de sourire s'épanouit sur ses lèvres, et elle étendit la main vers le vallon avec un geste de résolution énergique et fière; pourtant elle était pâle.

— Écoutez, dit-elle, entendez-vous ces cris? Voyez-vous ces gens qui environnent la maison? Je les reconnais à leurs banderoles rouges, ce sont des soldats de don Henrique, et là-bas, dans le chemin, une autre troupe s'avance. Un guidon porte devant elle l'étendard de Castille barré de deuil.

Elle se mit un peu à l'écart sous un vieux saule dont les rameaux épais la cachèrent; dona Anna, debout près d'elle, levait au ciel des regards pleins de terreur et d'anxiété; Alonzo s'était placé devant les deux femmes, comme pour les protéger et les défendre. De cette place on apercevait, à trois cents pas environ, la maison du chanoine, et plus loin, le chemin qui se perdait dans les sinuosités du vallon. Bientôt un effroyable tumulte s'éleva de ce côté; la troupe qui cernait la maison s'était précipitée au devant de celle qui arrivait, et des cris rauques, des coups retentissants s'élevaient de la mêlée; la terre tremblait, frappée par les pas des hommes et des chevaux; un nuage de poussière et de fumée tourbillonnait au-dessus du champ de bataille. D'abord, dona Isabel écouta ces bruits sinistres avec une âpre curiosité; en entendant les acclamations, le choc puissant des combattants, elle se releva fière, ardente, exaltée; mais quand elle vit les hommes tomber, quand elle entendit les cris des blessés et que le spectacle de la destruction et de la mort s'offrit de tous côtés à ses regards, elle fut tout à coup saisie de terreur et de pitié.

— Voilà donc la guerre, murmura-t-elle; oh! je voudrais pouvoir arrêter le bras de ces hommes; je voudrais avoir la puissance de Dieu pour donner la paix, une éternelle paix au monde. Éloignons-nous, cachons-nous, je ne veux plus rien voir.

Elle s'assit défaillante au pied du saule, et cacha son visage dans ses mains en ajoutant d'une voix plaintive :

— Oh! que ne suis-je maintenant où j'ai tant demandé à Dieu de me conduire! que ne me suis-je enfermée dans quelque

couvent pour y finir paisiblement ma vie! Je ne serais pas témoin de tant de malheurs, je ne subirais pas de si cruelles épreuves; et toutes ces angoisses, à quoi donc aboutiront-elles, mon Dieu!

A ces mots elle se prit à pleurer amèrement, le front appuyé sur l'épaule de dona Anna. Alonzo regardait toujours; son cœur battait, il suivait d'un œil ardent les mouvements de cette masse où tout semblait maintenant confondu et qu'environnait un nuage de poussière percé çà et là par de rapides éclairs.

— Par l'épée de saint Jacques! s'écria-t-il, que ne suis-je là-bas!

— Ne nous quittez pas, dit dona Isabel en le retenant avec un geste tout à la fois suppliant et impérieux.

Il s'assit près d'elle, et osa prendre la main qu'elle avançait comme pour le retenir.

— Au nom du Ciel! dit-il, soyez calme, ne craignez rien, madame; vous êtes en sûreté ici. Voyez, tout est tranquille sous ces arbres; leurs branches forment autour de vous un rempart impénétrable à la vue; ce fourré est un abri plus sûr que la maison de sa révérence. Sainte mère du Christ, à quels dangers vous avez échappé!

— Oui, sans vous je serais morte cette nuit, je serais morte au milieu des flammes, murmura dona Isabel en serrant faiblement les mains qui retenaient la sienne; vous m'avez sauvé la vie, je m'en souviendrai, don Alonzo, et si jamais...

Elle s'interrompit, et, arrêtant sur lui ses grands yeux pénétrants, elle ajouta :

— Vous êtes ambitieux peut-être, vous avez peut-être rêvé dans votre solitude des honneurs, une grande fortune; eh bien! vous les aurez.

Alonzo tressaillit intérieurement d'orgueil et de joie; d'orgueilleuses espérances agitèrent son cœur, qui la veille encore était plein du souvenir d'un autre amour; il pensa que cette jeune fille s'engageait ainsi à le prendre pour époux; à ses yeux, elle n'avait pas d'autre moyen de donner ce qu'elle venait de lui promettre.

Il y eut un long silence. Dona Isabel, les yeux fermés, la tête penchée, écoutait avec un frisson d'épouvante et de curio-

sité les cris furieux, les coups sourds et pressés, qui résonnaient autour d'elle. Enfin, le tumulte sembla s'apaiser, et l'on entendit dans le chemin le galop des chevaux. — Le combat cesse, dit don Alonzo, les vaincus prennent la fuite.

A ces mots, il s'avança avec précaution et vit passer à quelques pas de lui cette troupe qui se précipitait en désordre. — Ce sont les banderoles rouges qui fuient, s'écria-t-il. Victoire ! victoire au drapeau de Castille !... Les gens d'armes entourent la maison et tâchent de pénétrer à travers l'incendie... Dieu du ciel ! n'est-ce pas sa révérence qui s'avance au milieu des flammes ?... N'est-ce pas aussi ce seigneur étranger !...

Dona Isabel se dressa avec une exclamation de joie.

— Oui, c'est le grand maître ! s'écria-t-elle en levant les mains au ciel ; c'est le brave et loyal Pacheco ! Il venait à notre secours ! il me cherche à travers ces décombres.

Alors elle sortit de dessous les arbres et s'avança appuyée sur dona Anna ; Alonzo les suivait. Bientôt ce groupe, qui remontait lentement le chemin, attira l'attention de ceux qui étaient restés maîtres du champ de bataille. Le chanoine et le grand maître s'approchèrent. A l'aspect de dona Isabel, tous deux fléchirent le genou. La troupe entière accourut avec de grandes acclamations ; il y eut un moment de désordre et de trouble, pendant lequel la jeune fille, émue, tremblante, saluait de la main comme pour remercier d'anciens serviteurs qu'elle venait de reconnaître.

— Ah ! madame, s'écria le grand maître, cette nuit même vos ennemis venaient s'emparer de votre personne ; ne vous ayant pas trouvée, ils ont mis le feu à la maison... J'étais averti... j'arrivais, mais je croyais qu'il était trop tard... Par quel miracle êtes-vous sortie de cette fournaise ? qui vous a délivrée ?

Dona Isabel montra le ciel et regarda don Alonzo.

— Ah ! dit-elle avec un sourire amer, les partisans de don Henrique voulaient me brûler vivante ; c'était le moyen de terminer promptement vos négociations.

— Elles sont finies, madame, répondit don Juan de Pacheco ; votre altesse sera proclamée héritière des deux royaumes ; elle aura pour apanage Valladolid et Ségovie ; tel est l'accord fait en son nom entre les grands de Castille et don Henrique.

— Je le ratifie, répondit-elle d'une voix brève ; mais la

mort d'Alphonse m'a appris quelle paix je dois faire avec don Henrique. Je ne me croirai en sûreté que dans mes places fortes et gardée par les miens. Don Juan, vous allez me mener à Ségovie.

Le grand maître baisa la main de l'infante ; puis, élevant son chapeau et se tournant vers sa troupe, il s'écria :

— Castille et Léon pour dona Isabel, notre souveraine !

— Castille et Léon pour dona Isabel! crièrent les hommes d'armes ; et ces acclamations, répétées d'écho en écho, retentirent longtemps dans la campagne déserte.

Don Alonzo, troublé, stupéfait, s'était retiré à l'écart.

— L'infante dona Isabel ! murmura-t-il, c'était l'infante qu'on avait laissée à ma garde, que j'ai portée dans mes bras, et dont j'ai osé baiser les blanches mains!

— Voici le cortége qui doit accompagner votre altesse à Ségovie, dit le grand maître en montrant les hommes d'armes ; il aurait été plus nombreux avant le combat ; mais quelques-uns de mes meilleurs soldats sont tombés ici, pour ne se relever qu'au jour du jugement.

Dona Isabel jeta un long regard sur le sol où gisaient ces corps privés de vie, et, faisant le signe de la croix, elle parut adresser au Ciel une courte et mentale prière ; puis, se tournant vers le grand maître, elle lui dit :

— Je veux qu'une chapelle soit élevée sur l'emplacement de cette maison, où il y a aussi un corps sans sépulture, celui de la pauvre Catalina, morte au milieu des flammes. Dieu ait son âme !

On amena un cheval pour l'infante, et le grand maître lui tint l'étrier.

— Votre place est près de moi, dit-elle en s'adressant à dona Anna ; madame la comtesse de Villena, je vous fais ma camerera-mayor.

Le grand maître laissa la droite à la nouvelle dame d'honneur, et se mit à la gauche de la princesse. On allait partir. Dona Isabel n'avait pas seulement tourné les yeux vers Alonzo, qui était debout et immobile au bord du chemin; mais, en passant devant le chanoine, elle lui dit :

— Votre révérence va me suivre à Ségovie ; son neveu don Alonzo de Gusman l'accompagnera.

III.

L'Alcazar de Ségovie est un de ces palais fortifiés dont les Maures hérissèrent le sol de l'Espagne; aujourd'hui encore il est un des plus beaux vestiges que la domination arabe ait laissés dans la Péninsule. A l'époque où se passait cette histoire, l'Alcazar était une résidence royale; les souverains de Castille venaient se mettre à l'abri derrière ses murs imprenables, quand la guerre étrangère ou quelque rébellion menaçaient leur pouvoir. Les distributions intérieures n'avaient pas été changées depuis la conquête, et l'on y retrouvait partout quelque trace des molles habitudes, du luxe splendide des princes musulmans.

L'appartement de l'infante était décoré avec cette merveilleuse profusion d'ornements qu'on admire encore dans le palais de l'Alhambra; les murs étaient couverts de fraîches peintures, de dorures éclatantes; sur tous les lambris s'enroulaient de délicates arabesques, et d'étroites fenêtres ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour dans les chambres, fermées par des portes de cèdre. Mais une civilisation moins élégante et moins avancée avait changé quelque chose à la décoration de ces salles somptueuses; les larges divans, les tentures de soie avaient disparu pour faire place à un luxe plus austère; et l'ameublement était arrangé selon les habitudes simples, graves et monotones, d'une princesse du XVe siècle.

Il y avait six mois environ que l'infante habitait l'Alcazar. Sa propre sûreté l'y retenait comme prisonnière au milieu des serviteurs dévoués qui s'étaient réunis autour d'elle en attendant son avénement au trône. C'était une étrange et difficile position que celle de cette jeune fille, qui avait trouvé dans sa famille même ses plus ardents ennemis, et dont la liberté, la vie, avaient été récemment menacées par son frère, par le souverain infirme et fou auquel elle allait succéder. Elle était la plus puissante héritière du monde chrétien, et tous les rois de l'Europe tournaient les yeux vers elle. Les grands de Castille, à la tête desquels étaient le grand maître de Santiago, la pressaient

de consentir à une de ces royales alliances ; mais leurs conseils échouaient contre la ferme volonté de l'infante. Elle opposait à leurs instances des refus dont ceux qui l'approchaient cherchaient inutilement la cause ; personne ne soupçonna qu'ils venaient d'une de ces influences intimes et mystérieuses que le cœur des jeunes filles est si habile à dissimuler.

Un soir la princesse s'était retirée dans son oratoire ; elle aimait la solitude et le repos de cette retraite, au seuil de laquelle s'arrêtaient les dames de sa suite : là seulement il lui était permis de vivre sans témoins. Bien que l'étiquette n'eût pas, à cette époque, l'empire despotique qu'elle exerça depuis sur la vie intérieure des reines d'Espagne, dona Isabel était soumise à de sévères et minutieux devoirs ; son confesseur était le seul homme qui pût lui parler sans témoins, et les dames attachées à sa personne ne la quittaient ni le jour ni la nuit. Un reflet de sa grandeur future l'environnait déjà, et un cérémonial rigoureux réglait toutes ses actions. L'oratoire avait été jadis une salle de bains ; c'était en vain que les symboles austères de la religion chrétienne avaient remplacé les profanes ornements, les vases de fleurs, les bassins de marbre où l'eau ruisselait tiède et parfumée ; quelque chose du passé régnait encore dans ce réduit. Les vives dorures de la coupole éclataient à la lueur d'une lampe suspendue devant l'image de la Vierge, et leurs reflets allaient s'éteindre le long des lambris couleur d'azur ; l'atmosphère était chaude et suave comme si les lèvres des femmes arabes y eussent exhalé la veille d'amoureuses haleines. L'infante s'approcha de la fenêtre et regarda un moment dans la cour de l'Alcazar ; il n'y avait personne que la sentinelle, dont le pas indolent mesurait l'espace assigné à sa faction ; aucune clarté ne se montrait aux immenses murailles, qu'environnait une nuit noire et muette ; mais, avant que la princesse se fût retirée, les fenêtres d'une chambre située en face de l'oratoire s'illuminèrent, et une ombre passa derrière les vitraux.

— C'est lui ! murmura dona Isabel ; et son regard amoureux et sombre resta fixé sur cette figure immobile, qui semblait aussi la contempler dans l'attitude d'un tendre recueillement. Un moment après, la princesse rentra dans l'oratoire, et la jalousie derrière laquelle elle s'était cachée resta déployée devant

le balcon de pierre. Le couvre-feu avait sonné depuis longtemps. Aucun bruit ne se faisait plus entendre sous les sombres voûtes de l'Alcazar; nulle clarté ne traversait les longs corridors; il était près de minuit; pourtant les dames de la princesse veillaient et attendaient encore dans la grande salle; elles veillaient en devisant à voix basse autour du *brasero*, car on était alors aux froides et courtes journées de décembre. La camerera-mayor s'était arrêtée selon l'usage au seuil de l'oratoire, et elle attendait aussi, séparée de l'infante seulement par les amples rideaux baissés devant la porte.

Dona Isabel était assise en face de son prie-dieu dans l'attitude d'un douloureux repos. Sa blonde tête s'appuyait languissante au dossier de son siége, ses yeux étaient fermés; mais de légers tressaillements et sa respiration entrecoupée, décelaient les vives agitations auxquelles toute son âme était en proie. Quand minuit sonna, elle se releva comme si une main invisible l'eût touchée, et regarda autour d'elle avec une sorte d'épouvante; puis elle s'avança vers la porte d'un pas furtif. Dona Anna dormait, et son attitude annonçait un profond et paisible sommeil.

Alors l'infante rentra dans l'oratoire; elle était pâle et tremblante. Ses regards se tournèrent vers la fenêtre, elle écouta; un vent froid sifflait aux murs crénelés de l'Alcazar, et le feu des étoiles scintillait dans les sombres profondeurs du ciel. La cour d'honneur était entièrement déserte, et la sentinelle se tenait immobile dans sa guérite de pierre. Tout-à-coup une ombre se dressa sur les dalles muettes du balcon, et un léger frôlement se fit entendre derrière la fenêtre entr'ouverte. Dona Isabel s'appuya défaillante à son prie-dieu; puis, le péril même de sa situation lui rendant sa présence d'esprit et ses forces, elle vint au balcon et dit d'une voix basse et troublée :

— Sur votre vie, n'avancez pas!

— Madame! ah! c'est vous, madame!... murmura quelqu'un dans l'ombre.

— Oui, c'est moi, c'est moi, répondit-elle; vous aviez pensé que je vous attendrais, don Alonzo?

Il ne répondit pas et se mit à genoux devant elle comme pour lui rendre grâces; puis il pressa sur ses lèvres émues la main que lui abandonnait dona Isabel. Lui aussi tremblait.

— Oui, je vous ai attendu, reprit-elle, et vous êtes venu... Mais savez-vous qu'il y va de la vie? Un homme qui serait aperçu la nuit près de l'appartement d'une infante devrait mourir...

— Eh! qu'importe! pour cet unique moment, je donnerais ma vie et mon éternité.

— Je le crois. Vous n'avez pas eu peur en escaladant ce balcon; on ne craint rien quand on aime, répondit la princesse avec un accent bref et profond; on ne craint ni le blâme des hommes, ni la colère de Dieu, ni les reproches de sa propre conscience; on a un courage et des résolutions au-dessus de tout... Je vous aime, Alonzo!...

— Ah! mon sort est plus heureux, plus grand, que celui des rois! murmura-t-il étonné et presque effrayé de son bonheur.

Dona Isabel, debout au balcon, promenait autour d'elle des regards épouvantés; une joie douloureuse, une ardente inquiétude, faisaient battre son cœur et retenaient ses paroles. Peu à peu cependant son agitation se calma; elle abaissa les yeux sur celui qui demeurait tremblant et prosterné à ses pieds, et dit d'une voix triste :

— Je comprends aujourd'hui l'esclavage des femmes de mon rang et le secret abaissement où les tient leur grandeur; si j'étais votre égale, Alonzo, vous ne m'auriez point trouvée ici. Mais je voulais vous parler sans témoins une fois; c'était impossible, au milieu de ces femmes attentives et curieuses, dont les respects m'obsèdent.

Comme elle achevait ces mots, un bruit léger se fit entendre à la porte de l'oratoire, et le visage pâle et endormi de dona Anna parut entre les rideaux.

— Jésus! s'écria-t-elle avec un grand étonnement, Votre Altesse a ouvert elle-même la fenêtre!

L'infante avait abaissé la jalousie derrière elle par un brusque mouvement; elle rentra dans l'oratoire et s'assit en cachant ses mains froides et tremblantes sous l'hermine de sa robe.

— Votre altesse paraît souffrante, s'écria la camerera-mayor; elle a veillé trop tard.

— Oui, allons, dona Anna, répondit la princesse en frissonnant; prenez ce flambeau et marchez devant moi.

Dona Isabel avait fait le chanoine son grand aumônier, et, comme tous les gens attachés à la cour, il habitait l'Alcazar avec son neveu. Don Alonzo était devenu ce que lui avait prédit la pauvre Catalina, un jeune seigneur portant avec grâce de magnifiques habits, un hardi cavalier maniant bien l'épée et se tenant à cheval comme un prince arabe. Malgré la sévère froideur de son caractère, le chanoine avait pour lui une de ces affections de prêtre qui, n'ayant pu se déverser sur toute une famille, concentrent en un seul être toute leur énergie. Pourtant il mettait dans ses relations avec Alonzo le même despotisme que naguère, et le jeune cavalier avait toujours la même déférence craintive et forcée pour les volontés de son oncle. Le chanoine était un homme ambitieux, habile, et il prévoyait jusqu'où pouvait parvenir sa fortune. Il espérait maintenant pour ses derniers jours les honneurs qui lui avaient manqué dans sa jeunesse; il lui semblait que son unique héritier devait succéder à sa faveur, et jouer après lui un grand rôle dans les événements politiques du règne de dona Isabel. Ces rêves d'orgueil, ces hautes espérances, étaient d'ailleurs justifiés par le nom que portait don Alonzo; ce nom l'égalait aux plus nobles familles du royaume, et dans la carrière ouverte devant lui il pouvait surpasser en illustration tout ce que l'antique maison de Gusman avait eu d'hommes d'État et de guerriers fameux. Le chanoine était loin de soupçonner pourtant les secrets sentiments de l'infante et les résolutions qu'elle osait former. Admis au conseil dont elle s'entourait, il employait toute son influence pour la décider à un mariage que tous les bons Castillans désiraient, et il s'était hautement déclaré pour l'alliance de l'infant d'Aragon. Le grand maître, au contraire, voulait que la princesse prît un époux dans la maison de France; il fondait cette préférence sur les éventualités qui pouvaient lui mettre au front la plus belle couronne du monde, et réunir sous le même sceptre les deux côtés des Pyrénées.

Cependant les négociations continuaient, la petite cour de dona Isabel était agitée par les sourdes intrigues des divers partis qu'étaient parvenues à s'y former les cours étrangères. Le roi Louis XI y envoya le cardinal d'Alby pour presser et déterminer le choix de l'infante, et, après de longs protocoles, le jour vint enfin où la princesse dut déclarer formellement sa ré-

solution. Toute la cour était dans l'attente et l'anxiété; le grand maître triomphait ; il ne pensait pas qu'à la face de l'Espagne et du monde entier dona Isabel osât répondre par un refus à la demande du souverain le plus puissant et le plus redouté de la chrétienté. Le chanoine et les vieux Castillans au cœur desquels vibrait le sentiment de la nationalité espagnole, baissaient la tête et voyaient avec un morne regret le prince français près de l'emporter sur l'infant d'Aragon.

La princesse avait passé la matinée en prières, seule dans son oratoire; quand midi sonna, la camerera-mayor releva le rideau et annonça que l'heure était venue de se rendre à cette audience solennelle. Le cardinal d'Alby et sa suite attendaient dans la grande salle de l'Alcazar, c'était la première fois qu'il obtenait la faveur d'être admis près de l'infante. Dona Isabel trouva le grand maître et les autres seigneurs de son conseil dans la salle qui précédait l'oratoire.

— Madame, dit le grand maître en mettant un genou en terre, le bien de l'État et les propres intérêts de Votre Altesse exigent qu'elle fasse connaître enfin son choix. Le conseil a mis sous ses yeux la demande de trois grands souverains; il attend sa réponse.

L'infante s'était assise; selon l'usage, les grands du conseil étaient debout et couverts devant elle; dona Isabel parcourut d'un calme regard cette noble assemblée, puis elle dit lentement : — J'ai vu, messeigneurs, les lettres que vous m'avez transmises. Le roi de France demande ma main pour son frère, le roi d'Aragon pour son fils, et le roi de Portugal pour lui-même. J'ai prié le Ciel de m'éclairer et de me guider dans mon choix; mais il n'a pas mis en mon cœur la volonté d'accepter une de ces hautes alliances. Je renonce à prendre un époux; si un jour le sceptre de Castille est dans mes mains, je le porterai seule. Avec l'aide de Dieu, avec votre secours, messeigneurs, je saurai gouverner mon royaume, gagner l'amour de mes sujets et me faire craindre de mes ennemis.

A cette déclaration, une espèce de murmure s'éleva dans le conseil; le grand maître s'écria : — Ce refus peut avoir des suites dont Votre Altesse répondra devant ses sujets, devant toute la chrétienté, devant Dieu... C'est la paix ou la guerre que le cardinal d'Alby est venu vous offrir...

— Puisque Votre Altesse refuse cette alliance, qu'elle accepte celle d'un prince qui saura la défendre contre le ressentiment du roi Louis XI, dit le chanoine avec véhémence; ses vieux Castillans l'auraient vue avec douleur choisir un époux dans un pays étranger, dans une cour où l'on ignore notre langage et nos coutumes; mais l'infant d'Aragon est Espagnol aussi...

— Ni le prince espagnol ni le prince français ne régneront en Castille, interrompit dona Isabel avec une hautaine résolution; ne me parlez plus de mariage. Le cardinal d'Alby attend; je vais lui donner son audience de congé. Faites ouvrir les portes.

A l'ordre de la princesse, les deux battants s'ouvrirent, et toute la cour entra. Le regard ému de dona Isabel chercha furtivement quelqu'un dans le groupe arrêté au fond de la salle. Don Alonzo était là; leurs yeux se rencontrèrent; un éclair d'orgueilleuse joie brilla dans ceux du jeune cavalier, tandis que les longues paupières de l'infante se baissaient et que la douce pâleur de son teint faisait place à un faible incarnat. Cette scène muette ne dura qu'un moment; elle échappa aux regards de la foule; mais un témoin attentif et clairvoyant devina toute la vérité. Le grand maître de Santiago avait l'habitude de découvrir les pensées secrètes, les sentiments cachés sous le masque impassible des gens de la cour, et sa pénétration de vieux courtisan surprit aisément le secret d'une jeune fille; en voyant Alonzo en présence de dona Isabel, il comprit sur-le-champ pourquoi elle avait refusé sa main au frère du roi de France, à l'infant d'Aragon et au roi don Alfonso de Portugal.

La première pensée du grand maître fut d'éloigner don Alonzo par ruse ou par violence, de l'ensevelir au fond d'une des prisons de son ordre; il fallait que l'homme qui avait osé lever les yeux jusqu'à l'infante, celui que dans l'imprudence et la témérité de son cœur elle avait préféré, disparût de ce monde. Mais on revient de la prison et de l'exil; l'ignorance même où elle devrait rester du sort d'Alonzo pouvait laisser dans l'âme de dona Isabel une espérance obstinée; le chanoine pouvait, à force d'investigations apprendre la captivité de son neveu; la mort seule, la mort avare et muette, aurait pu répondre de ne jamais le leur rendre.

Le grand maître acheva la journée dans ces perplexités, ne

sachant à quoi se résoudre ni à qui se fier : le soir il se rendit près de la camerera-mayor, et lui confia le secret qu'il avait découvert. Dona Anna resta un moment comme pétrifiée ; nulle passion n'avait jamais troublé son âme, et dans son austère candeur elle n'avait pu même soupçonner les amours de dona Isabel.

— Vous n'avez pas bien rempli votre devoir, madame, lui dit le grand maître avec amertume ; vous n'avez pas été toujours près de l'infante aux heures de réception, et cet homme a pu lui parler peut-être.

— Non, non, sur ma vie, sur mon salut éternel, répondit-elle, don Alonzo n'a plus approché de Son Altesse depuis cette fatale nuit. S'il a osé lui parler, ce n'est pas sous les yeux de sa cour.

Elle s'interrompit subitement, des circonstances qui ne l'avaient point frappée d'abord revenaient à sa mémoire.

— Peut-être a-t-il pu entretenir l'infante sans témoins, reprit-elle d'une voix plus basse et comme effrayée de ce qu'elle osait dire. Puis, épouvantée de la responsabilité de sa charge, elle ajouta : Il faut que la mort nous délivre de cet homme.

Le grand maître hôcha la tête ; un assassinat répugnait à sa loyauté ; il ne savait frapper un adversaire qu'en face.

— Il y a un moyen, reprit dona Anna, un moyen de livrer au bourreau la tête de don Alonzo de Gusman.

— Mais par quelle accusation ?

— Par la découverte même de son crime, et nul au monde ne saura qu'il avait la princesse pour complice. Votre seigneurie ne sait-elle pas l'histoire de ce cavalier qui fut surpris près de la chambre de la reine dona Sancha ?

— Oui, il fut puni de mort, et nul soupçon ne s'éleva contre la reine.

— L'infante pourra faire grâce à don Alonzo, en lui donnant la vie ; mais il faudra qu'elle l'éloigne à jamais de la cour.

— Je vous comprends, madame, dit le grand maître ; don Alonzo n'attendra pas longtemps son sort.

La même nuit, les gens apostés par le grand maître surveillaient les issues de l'appartement que don Alonzo occupait avec le chanoine dans l'Alcazar de Ségovie. Sa révérence veillait encore, car une faible clarté paraissait entre les courtines

baissées devant la fenêtre. Il n'y avait ni bruit ni mouvement dans la chambre de don Alonzo. Vers minuit, pourtant, sa porte s'ouvrit, et le jeune cavalier remonta furtivement l'escalier qui conduisait aux étages supérieurs de l'Alcazar. Les espions le suivirent. Il passa sans bruit dans les longs corridors sur lesquels s'ouvraient plusieurs chambres qu'habitaient les gens du palais; mais ce qu'il y avait d'étrange, c'est qu'une svelte figure, une ombre semblait suivre ses pas et l'accompagner dans sa course nocturne. Quand il eut gagné une terrasse située à l'angle méridional de l'Alcazar, il s'arrêta. Ce lieu s'appelait le jardin de l'infante; les remparts le protégeaient contre le vent âpre des montagnes du Guadarrama et quelques arbrisseaux verts en toute saison y croissaient dans un terrain factice. La terrasse touchait aux appartements de l'infante; elle était enclavée dans l'enceinte que les femmes seules habitaient; mais de vastes salles la séparaient de l'oratoire et de la chambre où dormait la princesse. C'était l'endroit le plus solitaire de l'Alcazar, et plusieurs jours s'écoulaient souvent sans que personne vînt s'asseoir sous les frêles rameaux des myrtes au pied desquels fleurissaient quelques pâles violettes.

— Nous sommes seuls, mon âme, et ici personne ne pourra nous entendre, murmura don Alonzo en attachant ses lèvres au front de cette femme qui le suivait et dont il rejeta le voile noir en arrière avec un geste d'amoureuse impatience.

Comme il achevait ces mots, une lueur parut à l'entrée de la terrasse, et une voix cria : — Qui vive! qui va là?

— C'est sans doute la ronde de l'alcade; pourtant il est plus de minuit, murmura don Alonzo surpris et troublé; ces gens-là vont passer, rassure-toi, ma belle Sarah!

Au même instant la même voix cria :

— Il y a un homme dans le jardin de l'infante! — Et plusieurs cavaliers s'avancèrent l'épée à la main.

— Ce sont les gens du grand maître! dit don Alonzo, nous sommes perdus!

Il avait tiré l'épée, mais il n'eut pas le temps de s'en servir; un coup de masse d'arme le renversa, et, selon les ordres du grand maître, on l'emporta en toute hâte, sans s'inquiéter s'il restait quelqu'un derrière lui. Tout cela se passa rapidement, à la lueur vacillante des torches et avec le désordre d'une expé-

dition nocturne. Au premier bruit les sentinelles avaient jeté le cri d'alarme ; tout le monde courut aux armes et se précipita en tumulte dans les cours de l'Alcazar. Au milieu de cette confusion générale, on ignorait quel était l'événement ; on s'interrogeait avec anxiété ; plusieurs crurent que l'ennemi était devant les remparts.

Ces rumeurs éveillèrent l'infante ; elle se souleva et regarda autour d'elle avec une vague frayeur ; le flambeau allumé au pied de son lit projetait sa blanche clarté jusqu'au fond de la chambre où tout était calme et silencieux. Deux femmes dormaient couchées devant la porte ; dona Isabel les réveilla et leur commanda d'aller chercher la camerera-mayor ; elle seule pouvait faire ouvrir l'appartement de l'infante et savoir au milieu de la nuit des nouvelles de ce qui se passait au dehors. Un moment après , dona Anna entra. La princesse lui dit tranquillement : — Eh bien ! madame la comtesse, que signifient ces cris d'alarme? est-ce que notre frère don Henrique est venu mettre le siége devant l'Alcazar ?

— Que Votre Altesse se rassure, répondit froidement dona Anna ; c'est une fausse alerte qui a réveillé tout le monde.

— Comment ? et que s'est-il passé?

— Rien , madame ; seulement, les gens du grand maître, en faisant une ronde, ont aperçu un homme aux portes de l'appartement de Votre Altesse.

— On s'est emparé de lui? interrompit-elle vivement et avec une certaine agitation ; et sait-on quel est cet homme?

— Oui, madame, répondit la camerera-mayor presque à voix basse ; c'est don Alonzo de Gusman.

La princesse jeta un cri étouffé.

— Non, dit-elle avec véhémence , non , vous vous trompez , cela n'est pas possible ; on a menti, dona Anna.

— Ce que je viens de dire à Votre Altesse, je l'ai vu. Effrayée par le cri d'alarme des sentinelles , j'allais me rendre ici, et, en traversant la grande salle, j'ai aperçu par le balcon don Alonzo que les archers emmenaient. Un moment après, don Juan de Pacheco m'a fait avertir de ce qui venait de se passer, et je venais l'apprendre à Votre Altesse.

L'infante acheva cette longue nuit dans de mortelles inquiétudes ; elle ne pouvait s'expliquer la présence de don Alonzo

dans ce lieu où elle ne l'avait point mandé, et le funeste hasard qui l'y avait conduit. Dans la candeur et l'exaltation de son amour, elle pensa qu'il avait voulu, au péril de sa vie, venir s'asseoir sous les berceaux qu'elle aimait, et rêver à la même place où elle s'était souvent reposée. Jusqu'au matin, elle resta agenouillée sur son lit, le visage inondé de larmes et priant Dieu de lui inspirer les moyens de sauver celui qu'elle aimait. La camerera-mayor veillait aussi, pensive et l'esprit plein de trouble, car elle avait craint, en voyant la douleur de l'infante, qu'elle n'osât tout pour sauver don Alonzo.

A cette époque, l'on ignorait à peu près les formes judiciaires; un pouvoir arbitraire appliquait la loi et ne laissait souvent que quelques heures à l'accusé entre l'accomplissement de son forfait et le supplice auquel il était condamné. La juridiction de l'Alcazar appartenait à l'alcade; mais une autorité plus haute que la sienne pouvait intervenir et faire grâce quand il avait condamné.

Un étonnement plein de stupeur régnait dans le palais; on savait que le grand aumônier devait se jeter aux genoux de l'infante pour lui demander la grâce de son neveu, et chacun attendait avec une morne anxiété la fin de cette journée qui devait voir le supplice ou l'exil de don Alonzo. Vers midi, dona Isabel, pâle, abattue, l'âme pleine de douleur, d'angoisses et de violentes résolutions, descendit le grand escalier de l'Alcazar, appuyée sur la camerera-mayor; toute la cour était à sa suite. Au moment où elle allait entrer dans la chapelle, une femme lui barra le passage et se jeta à ses pieds; elle pleurait et cachait son visage sous sa cape de bayette noire.

— Dona Anna, sachez ce que veut cette femme et faites-lui donner quelque aumône, dit dona Isabel avec un geste de commisération; mais la suppliante ne se releva pas, et attachant sa bouche sur la robe de l'infante, elle murmura d'une voix brisée :

— Grâce, madame, grâce pour don Alonzo!... C'est moi!... je suis coupable...

— Relevez-vous, dit la princesse, dont le cœur battit violemment; relevez-vous et parlez... Qui êtes-vous?

— Une malheureuse, répondit-elle tremblante.

— Une juive! s'écria la princesse en reculant d'un pas, car

elle venait d'apercevoir la roue de drap jaune attachée à l'épaule de la jeune fille. Un murmure d'indignation s'éleva.

—Qu'on la chasse! s'écria la camerera-mayor en s'adressant aux archers.

— J'ordonne qu'elle reste, dit l'infante en éloignant sa suite d'un geste impérieux. Les seigneurs, les dames et la camerera-mayor elle-même restèrent à l'écart. Dona Isabel abaissa un regard fixe sur la juive prosternée devant elle; c'était une de ces divines figures que nulle plume ne saurait peindre, et dont le pinceau des grands maîtres a seul rendu l'ineffable expression, la beauté souveraine.

— Parlez, dit l'infante, que venez-vous me demander?

— Justice, justice, pour don Alonzo! répondit-elle d'une voix entrecoupée; c'est moi, misérable, qui suis seule coupable. J'ai osé venir le trouver jusque dans l'Alcazar. On a fermé les portes avant que j'eusse songé à ressortir. Que faire alors? Où me cacher? Sa révérence veillait. Un mot, un souffle pouvaient être entendus. Nous sommes sortis de cette chambre, allant au hasard devant nous, et c'est ainsi... Grâce pour don Alonzo, madame; il ne vous a pas offensée, et on dit qu'il va mourir!

Le visage de l'infante s'était couvert d'une pâleur terne; une espèce de sourire contractait ses lèvres sèches et tremblantes.

— Ah! dit-elle d'une voix creuse et avec un accent profond d'indignation et de mépris, cet homme est votre amant!

Puis, après un silênce, elle ajouta violemment :

— Retirez-vous! — Et, rappelant sa suite, elle entra dans la chapelle.

Alors, en présence de Dieu, elle s'humilia et pleura l'infâme trahison de celui qu'elle avait aimé avec tant de ferveur et une si noble confiance. Maîtresse d'elle-même et calme en apparence, elle attendit pendant toute cette longue journée que le grand aumônier vînt lui demander la grâce d'Alonzo et l'ordre de son exil. Mais les heures s'écoulèrent, et nulle voix ne s'éleva. Une morne préoccupation semblait planer sur le cercle qui environnait l'infante; retirée au fond de son appartement, nul mouvement, nul bruit n'arrivait jusqu'à elle; pourtant elle sentait parfois des tressaillements intimes et douloureux comme

si quelque cri d'angoisse eût retenti jusqu'à son cœur. Enfin, vers le soir, la camerera-mayor annonça que le grand aumônier demandait une audience. En le voyant, l'infante frémit; il était d'une pâleur mortelle, et ses traits exprimaient une sombre douleur.

— Votre révérence vient me demander une grâce, je la lui accorde, dit-elle d'une voix mourante.

— Don Alonzo n'en a plus besoin, répondit le grand aumônier; il est mort.

L'infante courba la tête, et ses lèvres remuèrent comme si elle priait.

— Il ne devait plus vivre, reprit le chanoine, car il était tombé dans l'ignominie d'un attachement infâme. Il aimait une juive. Un chrétien, un gentilhomme, ne se lave jamais d'une telle souillure. Oui, l'amour d'une juive a perdu l'espoir de ma race, celui qui était la consolation et l'orgueil de mes vieux jours. Que ferais-je en ce monde à présent qu'il n'y est plus? Je supplie Votre Altesse de permettre que je me retire au couvent des frères mineurs... j'y élèverai une tombe...

La voix du chanoine s'altéra, une larme roula sur sa joue ridée, puis il reprit avec véhémence : — Vous serez reine, madame; un jour vous gouvernerez souverainement un puissant État; eh bien! que la race maudite d'Israël disparaisse! que le fer et le feu délivrent l'Espagne chrétienne de ces juifs immondes! Dieu le veut, madame.

— Oui, répondit-elle en élevant la main vers le Christ que le chanoine portait sur sa poitrine, oui, je le promets devant Dieu et Notre-Dame.

Dès le lendemain, le chanoine don Antonio de Gusman entra chez les frères mineurs, et quelques jours plus tard on avait oublié à la cour la fin tragique de don Alonzo; mais l'infante s'en souvint longtemps. Tout ce qu'il y avait en elle de jeunesse d'âme, de puissance d'aimer s'était à jamais brisé, et elle se résigna aux splendeurs solitaires du rang où elle était née. L'influence du grand maître ne put déterminer son choix en faveur du prince français; elle épousa l'infant d'Aragon. En arrivant au trône, elle se souvint de son vœu et elle établit dans ses États le tribunal de l'inquisition. Son règne fut long et glorieux; deux grands évènements le signalèrent, la con-

quête de Grenade et la découverte du Nouveau-Monde ; mais de tous les titres que l'amour de ses peuples et l'admiration de ses contemporains attachèrent à son nom , un seul est resté , et on ne l'appelle plus aujourd'hui qu'Isabelle-la-Catholique.

Mme Charles Reybaud.

LE

TENEUR DE LIVRES.

M. Ruberg, l'un des plus riches négociants d'Anvers, sortit un matin de son cabinet et entra dans le bureau des écritures une lettre à la main :

— Où est mon fils Constant? dit-il. Pas encore à son poste, à neuf heures! Ventrebleu! qu'on aille le chercher.

Le surnuméraire s'élança dans les escaliers avec la rapidité d'un cerf, et les trois commis tremblèrent des pieds à la tête, car le patron était de ces despotes intraitables qui payent mal leurs employés, mais qui leur parlent comme à des chiens.

— M. Constant est sorti, dit le surnuméraire.

— Morbleu! je lui apprendrai à sortir! Tenez, messieurs, voici des effets à enregistrer. Mettez-y des numéros et voyez si les endossements sont réguliers.

M. Ruberg s'était adouci en lisant à la cote des marchandises que les colzas reprenaient faveur sur la place de Lille, et que les savons étaient demandés.

— Appelez le teneur de livres, ajouta le patron.

— Me voici, mon papa, dit une jolie fillette blonde en ouvrant une porte vitrée.

Mlle Marguerite était le teneur de livres. Elle avait quitté son *journal* et ses *mains courantes* en entendant la voix de son père, et s'apprêtait à détourner l'orage prêt à tomber sur la tête de son frère Constant. M. Ruberg emmena le teneur de li-

vres dans son cabinet et se plaignit amèrement de l'inexactitude de son fils; mais Mlle Marguerite assura que Constant était allé chercher le cours des fonds publics, et que depuis plusieurs jours il travaillait assiduement. Le patron ne gronda plus, baisa le front de sa fille et lui permit de retourner à ses écritures.

Il est difficile au Parisien qui ne s'est jamais introduit dans l'intérieur des comptoirs d'Anvers de s'en faire une juste idée. Il n'y a presque pas de maison, dans cette grande ville, où l'on ne remue des millions. Le plus ordinairement, les salons d'apparat sont fermés du 1er janvier à la Saint-Silvestre, et des revenants y danseraient le sabbat qu'on n'en saurait rien. La famille du négociant habite deux ou trois chambres des étages supérieurs, et les bureaux sont dans quelque noir entresol ou dans un rez-de-chaussée humide. C'est au fond de ces bouges malsains que les riches anversois vieillissent à compter leurs écus, entourés de leurs misérables commis. Ils ne soupçonnent pas qu'il existe sur la terre d'autres passions que l'amour de l'argent, d'autres plaisirs que celui de prendre une commission de banque, d'autres occupations que de régler des comptes et de faire sa correspondance. Ils meurent ainsi, méprisant tout ce qui n'a pas vécu comme eux, et sans se douter qu'ils ne sont eux-mêmes que des fous d'une espèce particulière et vraiment à plaindre.

M. Ruberg était le modèle des négociants. Aussi fier de son origine marchande que s'il fût descendu de César, il s'était composée une belle raison de commerce surchargée d'initiales, et y avait ajouté le nom de son père afin de la rendre plus pompeuse encore. Ainsi on voyait sur la plaque de cuivre fixée à la porte des bureaux, ces mots imposants : Vincent, A.-J. Ruberg, fils de feu Philippe. Personne ne savait mieux que lui l'art de surveiller les commis et de les bercer de fausses promesses pour les congédier quand ils avaient blanchi sous le harnais. Il n'avait pas son pareil pour économiser sur le chauffage et l'éclairage, pour utiliser le moindre chiffon de papier. Depuis trente ans il taillait ses plumes avec le vieux canif que feu son père avait acheté vingt sous, et dont la lame avait tant de fois passé sur la pierre qu'elle était devenue mince comme une aiguille; aussi, à force d'enfler les commissions et courtages, de sur-

charger les ports de lettres et de grapiller sur les intérêts, il avait augmenté d'un million sa fortune déjà immense.

Le Ciel avait étrangement favorisé M. Ruberg en lui donnant une fille, non-seulement jolie et sage, mais encore douée de toutes les vertus du parfait commerçant. Mlle Marguerite tenait le grand-livre avec un soin et une habileté qui en auraient remontré au plus fameux calligraphe des deux Flandres. M. Ruberg n'aurait pas trouvé à vingt lieues à la ronde un commis de ce mérite à moins de deux mille florins d'appointements ; c'est pourquoi cet excellent père donnait à sa chère enfant cent francs par mois, dont elle lui rendait bon compte. La tenue des livres, en passant dans le sang de cette aimable fille, s'était agréablement combinée avec les charmes et les qualités de son sexe. Elle aimait l'ordre et non l'argent. La grâce enfantine avec laquelle Mlle Ruberg maniait ses lourds registres, donnait quelque chose d'attrayant et de poétique à la plus vulgaire des sciences. Les chiffres, étonnés de se voir en de si jolies mains, se rangeaient docilement à leur place. Jamais une erreur dans les additions ! jamais un pâté d'encre ni une surcharge ! Le dernier jour de chaque mois, la balance des comptes arrivait à point, et le grattoir était le plus négligé des modestes instruments de la bureaucratie dans le cabinet du teneur de livres.

Comme le bonheur n'est accordé ici-bas à personne sans quelque mélange, Constant, le fils de M. Ruberg, n'avait que de l'horreur et du dégoût pour la marchandise et la commission. Vainement on avait prêché le jeune homme et employé la douceur, la menace et les promesses. Constant négligeait le bureau, lisait des romans et s'endormait sur ses livres. Il faisait le désespoir de sa famille, et n'était pour les commis qu'un objet de mépris et de pitié. Il ne savait, disait M. Ruberg, de quoi s'aviser pour tourmenter son père ; il aimait la musique ! Au lieu d'étudier le cours des cotons, il s'en allait voir les tableaux de Rubens ! il dépensait son argent à courir les spectacles ! Il achetait des gravures ! Enfin, c'était un monstre qui devait un jour ou l'autre mourir sur l'échafaud. Sans Mlle Marguerite, la discorde eût bouleversé la maison A.-J. Ruberg ; mais la jeune personne était comme ces bons catholiques dont la foi ne va pas jusqu'à l'intolérance, et qui respectent les idées des huguenots : elle croyait fermement en la tenue des livres, mais

sans blâmer le culte que son frère rendait aux arts et aux plaisirs.

A l'instant où le lecteur a vu M. Ruberg déplorant pour la centième fois l'inexactitude de son fils, le jeune homme écoutait à la société philharmonique la répétition d'une symphonie de Beethoven. Saisi d'un enthousiasme diabolique, il faisait serment d'être un musicien, et d'apprendre à jouer d'un instrument. Après la répétition, il s'entendit tout de suite avec un artiste pour trois leçons par semaine; il courut chez un luthier et fit l'acquisition d'une clarinette dans laquelle il souffla impétueusement pendant la nuit, tandis que tout dormait dans la maison. Ses progrès furent rapides. Il exécutait déjà passablement l'ouverture de la *Caravane*. Un beau matin, M. Ruberg, en calculant un bordereau d'escompte, trouva de faux résultats dans ses divisions. Il ne commettait que rarement de ces erreurs, et s'étonna d'avoir des distractions à son âge, lorsqu'il s'aperçut que son esprit était troublé par des sons mélodieux. Il parcourut aussitôt son hôtel, et reconnut que les sons partaient de la chambre de son fils Constant. Une querelle terrible interrompit le morceau de Grétry, et M. Ruberg, dans un saint transport, jeta lui-même la clarinette dans le *canal de Bruxelles*.

Constant respectait son père et n'aurait pas osé se mettre ouvertement en rébellion contre lui. Il renonça au bonheur de jouer la *Caravane;* mais il n'ouvrit pas un registre, et comme M. Ruberg lui ordonna d'écrire au moins une partie des lettres, il se trompa dans les adresses et envoya au correspondant de Hambourg un ordre d'achat en vin de Malaga.

Dès le lendemain, ayant vu dans la cathédrale un jeune artiste qui copiait la fameuse *Descente de Croix,* ce fils dénaturé se prit de passion pour la peinture. Il fréquenta en secret les ateliers. Déjà il en était aux académies, quand il eut l'imprudence de dessiner un bonhomme sur la couverture du livre des échéances, où M. Ruberg regardait sans cesse. A la vue de ce bonhomme, qui annonçait de grandes dispositions, l'âme du négociant s'indigna justement.

— Traître! scélérat! dit M. Ruberg à son fils. Coquin de garçon! tu veux donc me rendre malade! Faire des images sur mon livre d'échéances! distraire des commis que je paye très-

cher! les détourner de leur travail! c'est me voler mon argent et me ruiner!

Si M. Ruberg avait su comment s'y prendre pour pleurer, il l'eût fait dans cette occasion. Par bonheur l'heure du courrier pressait; il fallait annoncer à un correspondant de Livourne que les articles de l'Orient étaient fermes au dernier cours, ce qui opéra une diversion dans sa tête! mais le soir le père infortuné exécuta une visite dans la chambre de Constant. Des cartons pleins de dessins, des estampes, une boîte de pastel, lui tombèrent sous la main. Il mit le tout dans le poêle, et cette fois la tempête allait être effroyable, si Mlle Marguerite n'eût employé toute sa patience et sa douceur pour apaiser le courroux paternel. La paix fut signée à la condition que Constant prendrait la place du commis vérificateur qui avait un mal d'yeux pour avoir trop travaillé à la lumière.

Après la musique et le dessin, Constant eut la manie des voyages. Il était dévoré du désir de voir Paris. Le teneur de livres qu'il consulta lui suggéra l'idée de montrer pendant quelques jours un peu de zèle et d'offrir ensuite au patron de soigner les intérêts de sa maison de France comme simple commis voyageur. M. Ruberg donna son consentement, et Constant partit aux appointements de 15 francs par jour. A peine arrivé à Paris, qui est une ville féconde en ressources, notre jeune homme prit une maîtresse, un bel appartement et un carrosse au mois. Des juifs qui connaissaient la fortune de Vincent A.-J. Ruberg lui prêtèrent tout ce qu'il désira. On n'entendait plus parler de lui à Anvers. Un débiteur en faillite avait laissé en payement à M. Ruberg une fabrique de savons sise à la Villette. Constant la vendit 50,000 francs par procuration de son père, et mangea en trois mois la savonnerie, sans qu'il en restât une obole. M. Ruberg accourut à Paris et ramena son fils Constant par les oreilles; mais, comme l'argent n'en était pas moins dépensé, le pauvre vieillard fit une maladie qui le mit tout près du tombeau.

Marguerite quittait ses registres pour donner des soins à son père; elle était arriérée d'un mois dans sa balance, et la santé de M. Ruberg avait peine à se rétablir. Constant, qui avait le cœur bon, était dévoré de remords. Un négociant armateur nommé Kemperness, riche et laborieux, demanda la main du

teneur de livres, prévoyant que le patron allait mourir. M. Ruberg aurait volontiers accordé sa fille, s'il n'avait pas fallu y joindre une dot; cependant il laissa Marguerite maîtresse de ses volontés.

— Mon père! dit la jeune fille tout en pleurs, ne m'obligez pas à quitter mon grand livre et mon cabinet! Je ne veux pas me marier. M. Kemperness fait le commerce avec la Havane, et je ne sais pas l'espagnol; et puis vous prendriez pour me remplacer un commis qui écrirait peut-être en ronde sur mon *journal* que j'ai toujours tenu en coulée demi-anglaise. Il ne voudrait pas faire ma besogne pour 1,200 francs; vous seriez obligé peut-être de lui donner le double, et il serait paresseux comme tous les commis aux écritures. Quand on est mariée, on a des enfants; on ne peut pas les amener dans le bureau; ils feraient du bruit. Enfin je désire rester comme je suis encore longtemps.

— Ne pleure pas, ma mignonne, dit M. Ruberg; tu resteras fille tant que tu voudras.

A peine guéri, le bon père s'en alla voir M. Kemperness. Il trouva un garçon qui lui parut intelligent en affaires, borné sur tout le reste comme lui-même, avec des idées aussi mesquines que les siennes. Les bureaux étaient aussi noirs et aussi enfumés que ceux de la maison A.-J. Ruberg, ce qui n'eût rien changé dans les habitudes de Marguerite. Le père regretta un moment d'avoir refusé sans réfléchir; mais le petit teneur de livres persista si bien dans ses résolutions qu'on ne pensa plus à ce mariage.

Constant, à qui la maladie de son père avait donné de la sagesse, se résigna courageusement à faire le métier de *commis du dehors;* il vérifiait et recevait les marchandises expédiées par mer. Il s'appliqua ensuite à la correspondance, et devint un employé assez passable; mais l'ennui le consumait, il dépérissait à vue d'œil. Lorsque la fin de l'année approchait, M. Ruberg et toute sa maison se remettaient au travail, après le dîner, jusqu'à minuit, afin de rendre tous les comptes le soir même du 31 décembre. C'était une époque agréable qui excitait des sourires de cupidité sur la face du patron, à la pensée des grosses sommes qu'il aurait à porter aux articles *capital*, *marchandises générales*, *comptes d'intérêts*, *profits et pertes*, etc.

Les commis s'exténuaient dans l'espoir d'une gratification ; le petit teneur de livres, plus expéditif que les autres, avait toujours fini le premier, et, tandis que les figures pâlissaient de fatigue, la sienne devenait plus rose et plus fraîche. Constant voulut contenter son père ; il se mettait à la besogne dès huit heures du matin. Le soir, on allumait un seul bec d'une vieille lampe à trois branches, suspendue au plafond depuis plus d'un demi-siècle. On se réunissait autour de ce sombre luminaire, et on usait ses yeux et sa vie pour que le vieux Vincent A.-J. Ruberg eût quelques écus de plus ! Constant soutint cette rude épreuve, encouragé par les sourires du teneur de livres et par la satisfaction que lui témoignait son père ; mais, avant le 31 décembre, il fut pris d'une fièvre maligne, dont il mourut en moins de huit jours.

M. Ruberg eut beaucoup de chagrin de la perte de son fils, parce qu'il avait nourri longtemps l'idée consolante qu'après lui on verrait sur la porte de ses bureaux la raison de commerce : Constant Ruberg, fils de feu Vincent. Cet espoir lui était enlevé. Cependant les négociants sont un peu comme les gens de la campagne, qui vont au labour et aux champs lorsqu'ils perdent leurs enfants sans avoir le temps de pleurer. Chaque heure de la journée avait son emploi pour Vincent Ruberg, et le soir il fallait rêver aux affaires du lendemain. Mlle Marguerite était plus à plaindre que son père, car il y avait place dans son cœur pour ses registres et pour sa douleur. Cette année fut mémorable dans les bureaux, parce qu'on trouva sur le grand-livre des chiffres mal faits, des ratures, et même une erreur d'addition, ce qui prouve bien dans quel désordre cruel étaient les esprits du teneur de livres.

Le temps, ce triste consolateur qui efface volontiers nos chagrins en nous poussant d'un pas vers notre destruction, le temps avait passé l'éponge, au bout de six mois, sur l'âme du vieux Ruberg. Marguerite eut besoin d'une année entière ; mais enfin la vie régulière, l'amour de l'ordre et surtout sa vocation impérieuse pour les écritures, triomphèrent de ses peines.

Un jour le fils d'un correspondant de Londres, qui voyageait pour son plaisir, présenta chez M. Ruberg une lettre de crédit de cinq mille florins. Pendant que le jeune homme donnait un reçu de la somme, Marguerite traversa les bureaux, un compte-

courant à la main, et la plume sur l'oreille. L'Anglais fut frappé de ses grâces et de sa beauté. Il demanda aussitôt à parler au patron.

— Mon cher Monsieur, lui dit-il, vous connaissez la fortune de mon père? Elle est au moins égale à la vôtre. Mademoiselle votre fille me plaît. Si vous voulez me la donner, je ne vous demande pas d'argent; je l'épouse; je l'emmène avec moi en Italie, et, de là, je la conduis à Londres.

M. Ruberg voulut avoir deux jours pour réfléchir et consulter sa fille. L'Anglais était un assez joli garçon. Marguerite le trouvait à son goût; mais elle mit à son consentement une foule de conditions dont voici les plus importantes : il fallait que le prétendu s'engageât solennellement à passer par Anvers pour retourner à Londres, afin que Mlle Marguerite pût revoir ses livres et procéder à une dernière balance générale; de plus, on devait lui permettre de faire un voyage par an, à l'époque du règlement des comptes, afin qu'elle aidât son père à prendre les commissions et à calculer les intérêts à 6 pour 100. Son mari devait s'arranger pour que la maison de Londres remît ses règlements au semestre de juillet, afin de ne pas tomber aux mêmes époques que la maison Vincent A.-B. Ruberg. En outre, le beau-père devait envoyer à Anvers son teneur de livres pour remplacer Mlle Marguerite, qui prendrait à son tour le grand-livre de la maison de Londres, avec promesse de le tenir de son mieux, et de présenter ses balances le trente de chaque mois, comme le doit une honnête femme et une bru sans reproche.

M. Charles Wigmann, de la maison Wigmann Arrow and Son, de Londres, accepta les conditions, sauf approbation de son père.

M. Wigmann père comprit que cette opération de commerce était la plus belle que son fils pût entreprendre, vu le grand âge et la fortune de Vincent Ruberg. Il n'eut garde d'élever aucune difficulté. Le mariage fut conclu au bout de trois semaines. Marguerite embrassa son père, fit ses dernières additions, remit la clé de son bureau dans les mains du commis de Londres, versa une larme sur la couverture de son *livre-journal*, et partit pour l'Italie avec son époux, le cœur un peu oppressé, mais avec la perspective consolante de tenir les écritures de la maison Wigmann Arrow and Son en parties doubles.

On ne doit pas manquer à sa vocation quand on est assez heureux pour en avoir une bien prononcée. Constant Ruberg était né pour les arts, les plaisirs et les voyages; les comptes-courants l'avaient mené au tombeau. Marguerite s'étiola et se mit à languir dès qu'elle respira un air libre et pur, dès qu'elle vit les campagnes et les beautés de la nature. Une mélancolie profonde s'empara d'elle en traversant le Simplon. Les monuments de Rome l'attristèrent particulièrement, et les sites pittoresques des Apennins achevèrent de lui donner le mal du pays.

Une nouvelle déplorable lui arriva pendant ce funeste voyage en Italie. Vincent Ruberg perdit 400,000 francs dans une faillite. Le pauvre homme en avait la tête si bouleversée qu'il voulait déjà quitter les affaires, réaliser les 4 ou 5 millions qui lui restaient encore, et se faire commis à 1,500 francs chez un confrère. Heureusement Marguerite le remonta par une bonne lettre, en lui indiquant une opération avantageuse sur la place de Venise, dont on pouvait tirer 100,000 francs en usant de promptitude; mais Vincent A.-J. Ruberg ne se consola qu'à demi, et ne cessait de répéter que sa fille Marguerite ne l'eût pas laissé faire crédit à un homme *mauvais* (1) si elle eût été à son poste.

Pour comble de malheur, Marguerite reconnut bientôt que son mari voulait lui manquer de parole. Au lieu de revenir à Anvers le 31 décembre, il déclara son intention de passer l'hiver entier à Naples. Cette conduite parut abominable à Mme Whigmann, mais elle était trop douce et trop soumise pour se plaindre. Le chagrin et l'ennui la dévorèrent lentement. Elle n'avait plus sur ses joues ces couleurs flamandes qui faisaient honte à la pêche la plus belle; elle maigrissait à vue d'œil et devenait plus silencieuse encore que son impassible et britannique époux.

M. Whigmann voyageait sans aucun enthousiasme et seulement pour le plaisir de pouvoir dire à son retour : « J'ai vu ceci, j'ai été là. » Si le Ciel l'eût favorisé d'un peu d'intelligence, il aurait peut-être réussi d'inspirer le goût des voyages à sa

(1) Dans le style du commerce, un homme bon est un homme riche, et le mauvais est celui qui n'a pas de fortune.

femme; mais, étant borné lui-même, il n'est pas étonnant qu'il n'ait pas su ouvrir et développer l'imagination d'autrui. Les époux allaient côte à côte sans se rien dire, Marguerite songeant à la *Place-de-Mer* et aux bureaux paternels, tandis que Whigmann ne songeait absolument à rien.

Un jour l'Anglais eut la fatale idée de vouloir monter au sommet du Vésuve. Marguerite le supplia vainement de la laisser à Naples; il voulut qu'elle le suivît malgré le mauvais état de sa santé. L'infortunée Flamande se laissa porter au haut du volcan sans jeter un regard autour d'elle; mais, en arrivant au terme du voyage, lorsqu'on la pria de voir le tableau qui se déroulait devant elle, Marguerite sentit son cœur déchiré par la douleur la plus amère. Les feux du soleil levant doraient les coteaux de Sorrente; les montagnes de la Sicile brillaient dans le lointain; Naples s'éveillait aux sons de l'*Angelus*, et les yeux distinguaient, à travers un léger brouillard, les pointes des clochers et les donjons du château de l'Œuf. La Méditerranée immobile ressemblait à un vaste miroir; les voiles blanches des barques en effleuraient la surface comme des insectes de nuit.

A ce spectacle magnifique, un nuage s'étendit sur les yeux de Marguerite. La maison Vincent A.-J. Ruberg lui revint tout à coup à la mémoire. Elle crut revoir le taudis où s'étaient écoulés les beaux jours de son enfance, le sombre entresol où se tenaient les bureaux, le grillage derrière lequel était le caissier comme une bête en cage, le pupitre malpropre où les quatre commis travaillaient comme des forçats; mais surtout cette cruelle vision lui représenta, dans un coin du bureau, la porte où on lisait en lettres bâtardes, sur un verre dépoli : *Cabinet du teneur de livres.* Marguerite tomba évanouie. En arrivant à Naples un médecin ignorant voulut remettre la saignée au lendemain, et les symptômes d'une fièvre cérébrale éclatèrent pendant la nuit. Mme Whigmann, en proie au délire le plus affreux, croyait voir les pages de son grand-livre se détacher une à une et tomber dans un abîme sans fond, tandis que celles de son journal se brouillaient comme les cartes d'un jeu de piquet. Tantôt des raisons de commerce passaient par centaines devant ses yeux sans qu'il lui fût possible d'y trouver celle de son père; tantôt des colis de toutes sortes traversaient les airs et montraient par dérision les marques de leurs maisons sans vouloir

se rendre au magasin. Les balles de laine brute, les saumons de plomb, les pipes de trois-six, s'entassaient en pyramide sur la poitrine oppressée de la malade. Elle succomba et rendit le dernier soupir au milieu de ses illusions infernales.

M. Ruberg n'aurait pas survécu à sa fille, si le Ciel n'eût pris soin de ses jours. En même temps que la nouvelle fatale, lui parvint un navire de Valparaiso, chargé d'une cargaison de poudre d'or sur laquelle il gagna trente pour cent. Cette opération lui sauva la vie; un baume inattendu ferma les blessures de son cœur. Vincent A.-J. Ruberg était trop égoïste pour ne pas faire de très-vieux os. Il mourut à quatre-vingts ans, ignorant le chiffre exact de son énorme fortune, et laissa ses commis sur le pavé, après avoir excité leur zèle pendant vingt ans par la promesse de leur faire un sort. Ce fut là sa dernière affaire.

P. DE M.

DORAT.

Gardons-nous bien de regretter le règne de la poésie galante, du persiflage et du gazouillement, le joli règne musqué des *passe-temps,* des *bagatelles,* des *héroïdes,* des *à-propos,* enfin de toutes ces œuvres folâtres qui ont eu leur jour de fête dans le boudoir des folâtres marquises, et qui n'ont pas eu de lendemain, parce que le lendemain de cette fête a été 1789. Mais il y a çà et là quelques études curieuses sur ce chapitre un peu trop dédaigné; l'esprit n'a rien à risquer dans ce domaine aujourd'hui désert ; l'inspiration ne vous prendra jamais parmi ces ombres des plus fugitives. On peut, sans crainte du mal, ramasser et respirer ces bouquets flétris, toucher à cette lyre brisée qui a tant de fois āppelé le délire : les bouquets n'ont plus un parfum, la lyre n'a plus un son. Le dernier soupir de Louis XV a passé sur tout cela. Les mascarades champêtres de Watteau, les pastels si doux de Delatour, la déesse d'Amathonte, les Muses et les Grâces, Amour et Apollon, enfin le beau monde du Parnasse et de l'Olympe, ces vieilles illusions, si bien enluminées jusqu'à la fin, se sont évanouies pour jamais vers 1780. La belle saison du XVIIIe siècle touchait à son déclin; les pauvres hirondelles ont pris leur vol pour ne plus revenir. Dorat s'éteignait alors : Dorat, qui avait été durant vingt ans le roi de toutes ces chimères, leur a élevé un mausolée sur ses cendres.

A propos de ce poëte, je m'acheminais vers la bibliothèque Mazarine, mais je fus ainsi détourné de mon chemin. Je m'étais arrêté devant la boutique en plein vent d'un marchand d'ima-

ges, à la porte de l'Institut, cherchant ces jolis amours qui égayent les poésies de Dorat ou ces folles marquises de Boucher qui n'ont sur le sein qu'une rose pour tout voile, même quand elles sont déguisées en bergères. Je voulais par là ramener toutes mes idées dans le XVIIIe siècle; déjà j'étais en bon chemin, lorsque le vieux chevalier de V***, que j'ai vu l'hiver dernier aux soirées d'un gentilhomme bourgeois, vint à passer à propos. — Que faites-vous donc là? me demanda-t-il. — Ma foi, mon cher joueur de whist, j'étudie tant bien que mal le frontispice du XVIIIe siècle, ou, pour parler plus simplement, je cherche l'histoire de Dorat. — Dorat le mousquetaire? et à quels livres allez-vous donc vous fier? — A aucun, mais à tous, mais surtout au journal et aux œuvres de Dorat. — Tout cela est bel et bon, mais je sais quelque part un vieux livre presque déchiqueté par le temps, un livre précieux qui date de 1754 et qui en sait long sur ce poëte. Croyez-m'en, consultez ce livre-là. — Mais dans quelle bibliothèque? — Rue Saint-Dominique; je vous y conduirai. Venez me prendre ce soir à onze heures? — A onze heures! — Oui, le livre en question n'est ouvert qu'à cette heure; je parle sérieusement : vous verrez, vous verrez. Adieu. — Et mon vieux joueur de whist s'éloigna sans vouloir dire un mot de plus. Comme il n'y a en lui rien d'extravagant, j'allai le soir en son logis à toute aventure. Il m'attendait. — Ah! diable, dit-il en me voyant, vous n'avez ni jabot ni manchettes. — Je voulais sourire. — Ni poudre, ni talons rouges; en vérité cela n'a pas le sens commun : vous êtes habillé à la façon des poëtes d'aujourd'hui; c'est bien la peine de s'habiller. Croyez-moi, si vous aviez une veste à la Louis XV, une culotte de soie et tous ces accessoires, sans oublier l'esprit du temps, vous seriez mieux accueilli dans la susdite bibliothèque, et vous parleriez bien mieux de Gentil Bernard, de Dorat et de tous les autres. Malgré tout, allons rue Saint-Dominique.

Nous arrivâmes bientôt à la porte d'un petit hôtel délaissé, un peu égayé à la façade par des lumières sans nombre. La vieille gouvernante qui nous avait ouvert dit au chevalier : Vous arrivez à propos, il y a ce soir petit souper. — Voilà, pensai-je, une bibliothèque qui s'annonce bien. — Nous montâmes un petit perron qui nous conduisit dans un grand vestibule illuminé. De là, nous passâmes dans une chambre à coucher qui était un

souvenir fidèle du XVIIIe siècle : du velours, de la soie, des meubles sculptés, des dorures partout, des pastels de Delatour, un portrait de Rigault, des tableaux de Boucher, des ornements, des tapisseries, un lit doré, enfin rien n'y manquait, pas même la ruelle; mais pourtant où étaient le petit abbé, le petit poëte, le petit maître? — A merveille, dis-je en entrant; mais où est donc madame la marquise de céans? — En effet, vous l'avez deviné, il y a ici une marquise; elle s'habille pour le souper. — J'étais de plus en plus surpris et enchanté; il me semblait, comme au beau temps, lire un conte de fées. L'apparition soudaine de la dame du lieu ne fit que me pousser plus loin dans mon illusion. C'était une marquise de quatre-vingt-quatre ans. Il avait neigé sur ses cheveux pendant près d'un demi-siècle, mais cela ne l'empêchait pas de se poudrer comme en 1775. C'était d'ailleurs une belle vieillesse, souriante, un peu mélancolique, dans des atours vieillis mais encore aimables : une robe de satin à grands ramages, une mantille de fine dentelle à mille fleurs, un petit bonnet couronné de rubans, des mules de soie, des bracelets à médaillons. Elle s'appuyait sur une femme de chambre assez éveillée qui riait sous cape des ridicules de la pauvre marquise. — La voilà, voilà notre bibliothèque, me dit mon Mentor. Il attendit que sa vieille amie fût dans son fauteuil pour me présenter. Elle nous avait à peine entrevus. La femme de chambre la fit asseoir et lui mit des lunettes, ce qui ne gâta pas du tout cette physionomie. Nous nous avançâmes en silence. Mon joueur de whist prit la parole. — Madame la marquise, je vous présente un jeune poëte de vos amis. — La marquise retrouva un reste de ce charmant sourire du XVIIIe siècle qui n'est plus que dans les pastels. — Un jeune poëte de mes amis; ah! méchant, cela n'est point un madrigal, mais une épigramme. — Marquise, vous savez comme je parle de bonne foi; je voulais dire par là que notre poëte en question est grand admirateur de Dorat. — Ne vous offensez pas, me dit le vieillard à l'oreille; mais il faut que Dorat soit pour vous à cette heure un grand poëte. — A ce nom de Dorat, la marquise regarda tendrement les médaillons de ses bracelets. — Dorat! Dorat! dit-elle en souriant. Elle pencha la tête, et tout d'un coup elle regarda autour d'elle comme pour retrouver l'image évoquée de son cher poëte. Son regard s'arrêta sur moi.

— Vous aimez Dorat, monsieur, soyez le bien-venu. Si Dorat n'a pas été un grand poëte par ses vers, il l'a été par sa vie. — Allons, allons, marquise, dites par ses amours. — Comme il vous plaira, chevalier. — Ici la marquise repoussa son écran et respira son flacon. — On vous a parlé des philosophes, reprit-elle avec dédain, des philosophes comme Helvétius et Diderot. Croyez-m'en, Dorat était un plus grand philosophe; il est mort comme un sage de la Grèce. — C'est vrai, dit le chevalier, mais il n'a pas vécu ainsi. — Bien mourir avant tout, chevalier; la sagesse n'est pas de vivre sagement, j'imagine. Que voulez-vous, je suis entêtée en diable; plus d'un demi-siècle, un horrible demi-siècle plein d'orages et de bourrasques, a passé sans m'entraîner. J'ai tenu bon; je suis restée fidèle à mon temps, fidèle à mes souvenirs, fidèle à mes amours; mes amis ont eu beau faire et beau dire; ils ont ri de mes vieux ridicules, comme s'ils n'en avaient pas d'autres, mes pauvres amis! n'est-ce pas, chevalier? Sonnez donc Zoé, s'il vous plaît; j'ai faim; le vicomte d'ailleurs est arrivé.

Nous passâmes bientôt dans une salle à manger des plus coquettes, tendue de tapisseries magnifiques représentant diverses scènes agrestes: les nymphes bocagères buvant à la fontaine, les chasseresses égarées, la jeune bergère rêveuse, la confidence d'Annette. Deux petits buffets en bois de rose ornés de vieilles porcelaines, deux consoles dorées, deux glaces de Venise, des groupes de Sèvres, des dessus de portes, voilà à peu près l'ameublement de cette salle. Je ne décrirai pas le souper pour en finir et pour ne pas offenser les amphitryons modernes; c'était un petit souper, voilà tout. Le vicomte, qui était un arrière-cousin de la marquise, nous attendait dans la salle en lisant la *Gazette de France*. — Toujours dans vos papiers publics, dit la marquise avec dédain; de quoi est-il question, s'il vous plaît? — De Méhémet-Ali, de M. Thiers et de M. de Lamartine. — Je ne connais pas ces gens-là. Que joue-t-on à la Comédie Française? — *La Camaraderie*. — Je ne connais pas ce mot-là; c'est sans doute quelque copie des *Prôneurs* de Dorat. Tenez, toutes vos gazettes ne savent pas ce qu'elles disent; le journal de Dorat, à la bonne heure! mais n'en parlons plus. Est-ce qu'on ne joue plus Dorat? — Non, madame la marquise, murmurai-je aussitôt, mais il faut dire qu'on ne

joue plus rien de bon. — Au moins, il est toujours lu? reprit-elle avec feu. — Depuis trois semaines, je n'ai pas lu autre chose. — Et qu'en dites-vous? La pauvre marquise avait un air triomphant. Le chevalier me donna, sous la table, un petit coup de pied admiratif, et j'allais répondre dans ce sens-là; mais la marquise se reprit : — Ce n'est ici ni le lieu, ni l'heure d'en parler, dit-elle. Après le souper, pendant que le chevalier donnera à mon cousin une leçon de trictrac, nous deviserons tout à notre aise sur ce chapitre.

Après le souper, nous retournâmes dans la chambre à coucher. Le chevalier et le vicomte se mirent à jouer silencieusement dans un coin; la marquise demeura un instant pensive et un peu attristée : elle recueillait ses souvenirs; elle repassait d'un pied tremblant au travers de toutes les fêtes dorées de sa jeunesse; elle ressaisissait d'une main défaillante l'ombre de toutes les chimères de son cœur. — Ah! que je suis loin de tout cela! dit-elle avec un soupir; j'ai beau tendre les bras, je ne saisis que la mort! Au moins, je me console un peu quand je babille sur le temps passé, alors même qu'on ne m'écoute pas. — Eh bien! de grâce, madame la marquise, parlez du bon temps; moi, je vous écouterai avec religion; parlez-moi de Dorat surtout, de Dorat et des cinq maîtresses qu'il a si bien chantées. — Songez, monsieur, que, dans la bonne édition de ses poésies, les cinq maîtresses sont réduites à trois; mais, du reste, il y en a d'autres qu'il n'a pas bien chantées, mais qu'il a bien aimées. — La marquise baissa les yeux comme pour avouer qu'elle n'était pas étrangère aux maîtresses bien-aimées du poëte. Le moment était venu de feuilleter le vieux livre, comme avait dit le chevalier; déjà j'en avais secoué la poussière. — Je vous écoute, madame la marquise; vous savez *par cœur* l'histoire de Dorat; de grâce, racontez-moi cette histoire, si vous ne voulez me condamner à la lire dans quelque mauvaise biographie. — Hélas! mon jeune ami, c'est une histoire qui me touche de trop près; comment vous raconter que... Après tout, un confesseur de plus ou de moins. Ah çà! chevalier, n'écoutez pas aux portes. Pour vous, poëte, pardonnez-moi mon jargon et mes péchés.

Après un silence, la marquise débuta ainsi :

— Avant tout je vais vous dire à peu près mes aventures ici-

bas ; mes aventures, car je me pique d'en avoir sur le cœur. Je suis entrée dans le monde par le mariage : une assez mauvaise porte, n'est-ce pas ? Mais vous n'en savez rien. Au bout de deux ans et demi (j'ai compté les jours), M. le marquis mourut. Je me tins à ce nouveau malheur de peur de pire. Je n'eus pas de regrets bien vifs, car M. le marquis s'était donné la peine de venir au monde et de s'en aller, voilà tout. Il n'avait rien laissé dans le souvenir des hommes ni des femmes, si ce n'est un jargon brillant, un curieux attirail de petite maîtresse ; et puis, j'oubliais, un testament en ma faveur de 24,000 livres de revenu. C'était tout ce qu'il pouvait faire de mieux, avant de mourir pourtant. Le pauvre homme ! Figurez-vous que je fus de bonne foi dans le mariage ; je voulus m'entêter à l'aimer, mais il n'y avait pas de prise. Comme le vent soufflait alors à la philosophie, il s'obstinait à se croire philosophe ; en conséquence, il me tourmentait avec réflexion, me tyrannisait avec méthode, et m'ennuyait, comme dit M. Jourdain, par raison démonstrative. J'eus beau faire pour l'aimer ; de guerre lasse, je me mis à le haïr. Il se laissa faire, le philosophe : à tout événement le sage est préparé. Mais pourtant, quand il vit que je poussais la philosophie trop loin, il se dépita si bien qu'il tomba malade. Je ne sais trop pourquoi il mourut ; par système peut-être. J'arrosai le testament de mes larmes, et je me voilai la face d'un crêpe austère qui me laissait entrevoir le riant horizon du veuvage. J'ai oublié de vous dire que j'avais en ce beau temps une mine piquante en diable ; aussi quand vint l'heure de jeter au vent ma grande coiffe, je n'eus pas du tout l'idée d'aller m'ensevelir aux Carmélites ou au Sacré-Cœur. Je rentrai dans le monde par une porte à deux battants ; mais, hélas ! le monde, si attrayant à l'horizon, perdit de beaucoup quand je le vis de tout près. En 1776, ce n'était plus qu'une génération abâtardie. J'allai dans vingt cercles sans rencontrer rien qui vaille. Qu'étaient devenus l'amour, l'esprit et la grâce ? Ces messieurs se gardaient bien d'en avoir. Et pourtant ces dames disaient encore *les adorables*. Les Anglais appelaient ces adorables *les singes ;* c'était mieux trouvé ; il est vrai qu'alors nous disions des petits maîtres anglais *les ours*. Oui, les singes, car ils singeaient les philosophes et les Anglais : c'était bien la peine ! Ils n'avaient pas perdu pour cela l'extravagance sans

verve, le jargon insipide, l'esprit paré des vices du cœur, c'est-à-dire l'apanage de leurs aînés. Mais au lieu d'enjouement, nos adorables n'avaient plus que de l'engouement, de l'engouement si exagéré pour toutes les sottises humaines, qu'à la moindre controverse ce n'étaient plus que des espèces de coqs anglais, dressés sur leurs ergots et se livrant bataille pour la distraction des spectateurs. Je vis bien qu'il n'y avait plus grand'chose de bon à faire avec l'amour, et comme une femme ne peut pas vivre sans féerie, j'eus recours à la musique, à la peinture, à la poésie. J'ai griffonné, j'ai barbouillé, j'ai fait du bruit. C'est vers ce temps-là que les *Baisers* de Dorat me sont tombés sous la main ; j'ai raffolé de cette poésie sans savoir pourquoi, sans doute parce que c'était, comme l'a dit lui-même le poëte, le chemin de notre amour. Je lui écrivis une lettre assez spirituelle, quoique assez longue, que vous retrouverez un peu arrangée dans son journal, si j'ai bonne mémoire. La première fois que j'entrevis Dorat, ce fut aux fêtes de Fontainebleau. Je ne le trouvai ni bien ni mal au premier coup d'œil ; mais peu à peu je découvris je ne sais quelle douceur charmante dans son regard, je ne sais quel caractère de délicatesse et de mélancolie à travers son gracieux masque de légèreté et d'insouciance; il m'avait plu, bientôt il me toucha. Son front avait de la noblesse, son sourire une grâce infinie ; avec un peu de naïveté, c'eût été le sourire de l'amour. La rêverie allait assez à son front ; mais la pensée, jamais. Il était bien le sommaire de ses œuvres : homme agréable, poëte agréable, mais plus doux encore à entendre qu'à lire.

Je ne l'avais qu'entrevu. Je le vis peu de jours après au bal de Mme d'Angeville. Je raffolle du bal ; le bal est le premier enjôleur des femmes. Il y règne un oubli de soi-même et des autres qui m'enchante, du moins qui m'enchantait, car il me faut parler au passé. Donc, j'étais dans l'enivrement de la fête, quand Dorat passa près de moi. Il m'avait dit trois paroles aimables, j'avais répondu par deux sourires et demi. Il y avait prise d'un côté comme de l'autre; mais mon entourage nous obsédait. — Eh ! madame la marquise, s'est-il écrié avec un air d'humeur qui m'a réjouie, faites donc fermer votre porte, que je puisse vous parler à mon aise.

C'était en vérité la première fois que je rencontrais dans le

monde un homme d'esprit ; aussi je l'écoutai de tout mon cœur. Il me parla en conséquence, et ce n'était perdre là ni son temps ni ses paroles. Un quart d'heure après, un masque de ses amis, le financier Daumont, lui dit en passant près de nous : — Que de foule il y a ici! — Bon! s'écria Dorat, je croyais être seul avec Mme la marquise.

Je ne rappelle ceci que pour mieux vous peindre mon cher poëte, ou bien c'est pour abuser mon cœur une fois encore par le riant souvenir de cette rencontre. Enfin, après un détour un peu fatigant pour vous, j'arrive à l'histoire de Dorat. Il s'appelait Claude comme mon mari, mais ce nom lui allait bien moins qu'à mon mari; il s'appelait en outre Joseph, mais ce Joseph-là ne se fût pas laissé vendre par ses frères, et n'eût pas niaisement perdu son manteau. Il est né à Paris en 1734, un peu avant le duc de Fronsac. Son père, originaire du Limousin, était auditeur des comptes. Sa famille, connue depuis longtemps dans la robe, voulut qu'il suivît le barreau. Après quelques succès de collége, il endossa la sombre casaque; mais cela n'allait pas à sa jolie figure enjouée qui semblait demander du soleil, de l'amour, des aventures. Il abandonna bientôt le grimoire de la justice, il se fit mousquetaire en dépit de tout le monde, hormis d'une petite créature de son voisinage qui l'avait agacé. Une fois mousquetaire, les choses allèrent grand train. Mais comme disait si bien le marquis de Pesay : « Baisers surpris sont les moins doux. » La voisine y mit de la mauvaise foi ; elle fit semblant de se défendre, et, quand elle vit que le mousquetaire, au lieu de lui donner sa main, ne lui donnait que son cœur, elle s'en alla trouver une vieille tante de Dorat, une janséniste outrée, à qui elle confia les beaux faits d'armes de son neveu le mousquetaire. La vieille tante effrayée promit à la voisine de prier Dieu pour elle. — Voilà tout ce que vous pouvez faire pour moi, madame? eh bien! j'aime encore mieux le traître. — Gardez-vous-en bien, ma fille. — Et là-dessus la vieille janséniste fit venir le coupable à son tribunal de piété. — Mon pauvre enfant, pour l'amour de Dieu, ne sois plus mousquetaire, car un mousquetaire n'a jamais fait son salut. — Dorat eut beau dire que le Ciel l'avait fait naître mousquetaire, que le temps seul lui manquait pour devenir maréchal de France : la vieille tante fut inflexible, et, comme elle avait des

écus qui parlaient encore plus haut qu'elle-même, Dorat se résigna. — Bah! dit-il avec son insouciance ordinaire, je me trompais sans doute : je ne suis pas né mousquetaire, mais poëte. Et il fit des vers pour se consoler. Savez-vous qui il chanta dans ses premiers vers? Le Malheur. Quel contre-sens! Il arrive dans le monde à dix-huit ans avec le plus riant cortége, et le voilà qui chante le Malheur quand les Chloé, les Zulmis et les Thémire attendent à la porte! C'est là une vieille histoire : on s'égare au début de la route, on veut suivre le grand chemin, et bientôt on fuit le soleil pour l'ombre du sentier, où l'on entend le babil et le ramage des petits oiseaux.

Dorat ne resta pas longtemps dans le grand chemin du Parnasse où il se fût perdu. Il fit bien encore une ou deux tragédies, mais la tragédie était alors, suivant un mot de Diderot, l'antichambre de la poésie; il fallait bien passer par-là. Dorat se mit bientôt à soupirer des héroïdes; il rima sans perdre haleine les plaintes amoureuses de je ne sais combien de colombes infortunées; il attendrissait tous les cœurs, excepté le sien, qui n'était jamais de bonne foi. Il a pourtant tenté la fortune littéraire par une tragédie, *Zulica*, qui obtint la plus belle chute du monde. Crébillon le tragique avait pris la pièce sous ses auspices, il avait voulu refaire à son gré le cinquième acte. « Ah! quelle était mon ivresse! disait Dorat; je voyais déjà ma pièce aux nues, j'écoutais les applaudissements, je n'aspirais à rien moins qu'à l'immortalité. Le jour fatal arrive : c'est le coup de baguette qui change en déserts les jardins d'Armide. Mes quatre actes cependant furent reçus avec transport; mais l'acte de Crébillon le tragique fut sifflé à outrance. Hélas! le charme s'évanouit, et le temple de la postérité se ferma pour moi. »

Il voulut se venger de cette défaite par *Théagène et Chariclée;* mais là ce fut bien pis. Cette pièce n'eut pas une chute éclatante comme l'autre; elle tomba en silence. Dorat supporta cette chute avec beaucoup de philosophie. Il avertit gaiement son monde qu'il renonçait aux honneurs du sublime pour les baisers d'Églé. En effet, partant de là, il s'appuya gracieusement sur son insouciance et voyagea dans l'île de Cythère avec la troupe folâtre des jeux et des ris, des Grâces et de Cupidon. On peut dire qu'il fut le Printemps en personne de l'empire de Vénus. Chaque année on voyait éclore sous ses pas toutes les

fleurs de l'amour et de la poésie. Que de bouquets ! que de guirlandes ! que de couronnes ! que d'épîtres fugitives ! que de contes en l'air ! que de baisers de feu ! Jamais la muse Érato n'avait été si bien encensée. A tout propos il jetait les fleurs à pleines mains. Il célébrait en même temps les reines et les bergères, les marquises et les comédiennes, les philosophes et les comètes. Quel joli persiflage ! quel babil léger ! quelle gracieuse enluminure ! mais surtout quelle aimable insouciance ! Un soir il rentre gaiement en son logis, en fredonnant je ne sais quel air de Rameau ; il trouve le marquis de Pezay gravement incliné sur un in-folio. — Que diable fais-tu là, mon cher ? — J'ai de l'ambition depuis ce matin, répondit le marquis ; je veux gouverner la France, ni plus ni moins. — En vérité ! reprit Dorat ; mais voilà que ton ambition me passe par la tête ; je veux arriver aussi, moi. — A quoi donc ? — Dorat réfléchit un peu. — Au cœur de la petite Julie, de la Comédie Italienne. — Les deux amis passèrent deux heures à dresser leurs batteries. Comme c'était sérieusement, ils arrivèrent tous les deux. Pezay donna des leçons de tactique à Louis XVI, qui le nomma grand inspecteur des côtes, aux appointements de soixante mille livres. Il se plaça bientôt si haut à la cour que les ministres faisaient antichambre dans son hôtel. C'est par lui que Necker arriva ; ainsi il a presque, en effet, gouverné la France. — C'est une comédie qui finira plus mal que mes tragédies, lui disait gaiement Dorat ; et vous savez que le marquis de Pezay, exilé dans sa terre de Blois, y mourut de chagrin. Pour Dorat, vous me dispensez de vous dire de quelle façon il prit d'assaut le cœur de la petite Julie. — Hélas ! écrivait-il au marquis, je n'ai rien pris.

Pour bien peindre ces joyeuses années de sa vie, je n'ai qu'à vous redire cette charmante épître sur les deux *moi*, c'est-à-dire sur sa nature pacifique et sur sa nature belliqueuse, le *moi* poëte et le *moi* mousquetaire.

J'avais reçu de la nature
Un assez beau présent, un *moi*,
Qui, sans fiel et sans imposture,
A ses amis gardait sa foi,
Et qui voguait à l'aventure,

Avec le seul plaisir pour loi,
Sous le pavillon d'Épicure.
Ce *moi*, dans la fleur de ses ans,
Entre les muses et Glycère,
Côtoyait des écueils charmants;
Sur la route cherchait à plaire,
Et, dans ses doux égarements,
Du but ne s'embarrassait guère.
Il commençait assez gaiement
Ce joli rêve de la vie,
Que tant d'autres font tristement.
D'une âme errante et fortunée
Il suivait les riants travers,
Et demandait parfois des vers
A sa muse, aux jeux destinée,
Dont l'Amour répétait les airs
Qui fâchaient un peu l'Hyménée.

Ce dernier vers me rappelle les bonnes fortunes de Dorat dans le domaine du mariage. Il raconte joliment son petit voyage dans une terre de Pezay. C'est un pot-pourri, un zig-zag, une pirouette, mêlée de prose et de vers. Chapelle et Bachaumont n'ont pas eu tant d'esprit ensemble; du reste ces messieurs n'en ont guère eu, quoi qu'on en dise. Mais ce que Dorat s'est bien gardé de raconter, c'est son aventure avec Mme du R.... Cette dame était exilée dans son château, par monsieur son mari, pour un méfait conjugal. Ce mari était un sot, et qui pis est, un poltron. Grâce à Dorat, qui passa par là, elle se vengea en femme d'esprit. Les deux amis étaient allés la visiter dans le dessein de voir une épouse exilée, de la tourmenter un peu, de la consoler peut-être. Dorat fut le mieux accueilli. Il retourna seul au château le lendemain; le surlendemain il avait fait son chemin dans le cœur de la dame, qui n'aimait pas à perdre son temps. Tout mousquetaire qu'il était, Dorat n'aimait pas le danger; il était poëte en diable là-dessus. Un soir qu'il s'était attardé au château de Mme du R..., pour diverses raisons sans doute, un orage éclata dans la campagne, l'eau tomba à torrents, si bien qu'on se fût imaginé à la veille du déluge. Comment retourner, par une pareille tempête, avec un jeune cheval fougueux, qui pouvait fort bien vous coucher dans un marais?

Il y avait tant de meilleurs lits au château de la dame! Le mari devait venir de Paris vers ce temps-là ; mais , quoique mari, il attendrait au moins que l'orage fût passé. Dorat coucha donc au château de Mme du R... , qui s'en remettait à ce sujet à la miséricorde divine.

Un peu après minuit, voilà que tout à coup on frappe à coups redoublés, en vrai mari; Dorat s'éveille tout effaré. Que faire? Où aller? — Cachez-vous bien , lui cria la dame tout éperdue. — Et mes habits qui sont par là. — Mais vous n'aurez pas le temps d'arriver, il vous rencontrerait à son passage. — Dorat avise un cabinet à chiffons , il s'y jette à tout hasard et referme la porte sur lui.

Hélas! ce n'était que trop bien M. du R... Il se fit servir à souper dans la chambre de sa femme. Il fut morose et silencieux selon sa coutume. La dame, assise dans son lit, était pâle comme une mourante. Elle priait Dieu de tout son cœur d'envoyer son mari au diable. Quand M. du R... eut soupé, la vue du feu dans l'âtre et les fumées du vin égayèrent un peu son esprit. Il se tourna vers l'infidèle avec un sourire à la fois amer et charitable. — Eh bien ! madame , vous n'avez pas trop l'air de vous amuser ici? — Et comme l'infidèle ne savait que répondre, il poursuivit ainsi : Pour moi, je m'ennuyais là-bas. Écoutez, Artémise , je reviens à vous de bon cœur et de bonne foi. — Dorat, qui écoutait avec anxiété, se trouva ici encore plus mal à son aise. S'il n'était pas coupable , il en avait bien l'air. Comment sortir de sa prison sans risques et périls? Cependant comment ne pas sortir? La chiffonnière avait une fenêtre sur le jardin, mais à vingt pieds du sol; et puis notre héros en cette aventure n'avait sur lui qu'une simple culotte de soie. Il se désespérait, il maudissait son étoile après l'avoir bénie. — Hélas! se disait-il, pourquoi ne suis-je pas resté dans ma chambre? A coup sûr le diable d'homme n'ira pas de ce côté. J'aurais pu m'en aller à pas de loup. — Pourquoi? pourquoi? je vous laisse à deviner le pourquoi.

Enfin, la dame répondit au mari : Vous m'avez, monsieur, emprisonnée ici, j'ai subi sans me plaindre vos petites tyrannies, j'ai expié dans la solitude les apparences d'un scandale; mais n'allez pas croire que j'aille couronner tout cela par une faiblesse envers vous; je vous demande vingt-quatre heures

pour réfléchir. En attendant, allez vous reposer là-haut, il y a dans l'ancienne chambre de grand-maman un lit pour vous. Que Dieu vous conduise! J'ai la migraine; laissez-moi dormir, s'il vous plaît. — M. du R... ne se prit pas pour battu. — Songez, madame, que j'ai toute votre famille pour moi; songez que je puis, si bon me semble, vous laisser ici jusqu'à la fin de la saison. — Jusqu'à la fin du monde si vous voulez. — La femme de chambre survint. — Marie, reprit la dame, vous allez conduire M. du R... dans sa chambre. — Mais M. du R... avait *du caractère;* il s'obstina à rester au coin du feu, soit pour contrarier sa femme, soit dans l'espoir de la vaincre, soit enfin pour montrer qu'il avait du caractère. — Marie, dit-il à la femme de chambre, allumez toutes les bougies des candélabres, et jetez-moi un fagot dans le feu; je vais lire quelque vieille rapsodie de la bibliothèque; aussi bien voilà un livre sur la cheminée. Qu'est-ce que ce livre-là? Une héroïde de M. Dorat. C'est bien tombé, j'ai connu ce garçon-là dans les mousquetaires. — Quel homme était-ce? demanda la dame d'un air distrait. — C'était presque un gentilhomme, madame. C'est d'ailleurs le compagnon d'aventures de notre voisin le marquis de Pezay, qui a dû vous en dire quelque chose. — Non, dit la dame sans avoir l'air d'y penser, M. de Pezay ne m'a rien dit de M. Dorat. — Mais, madame, d'où vous vient cette héroïde qui n'a paru que depuis quinze jours? — Je ne sais pas, je crois bien que M. de Pezay me l'a laissée ces jours-ci, car, ne vous en déplaise, le marquis est venu me voir. — Je suis bien sûre, reprit la dame à dessein, que M. Dorat n'a pas quitté les mousquetaires dans la crainte d'une épée, comme vous avez fait, vous, monsieur du R... M. du R..., impatienté, se tourna vers la femme de chambre : — Marie, apportez-moi la bergère qui est là-bas dans le coin. — Dorat eut une défaillance; il se souvint qu'à son entrée dans la chambre de la dame il avait déposé son épée sur la bergère. — Tout est perdu, même l'honneur, pensa-t-il avec angoisses. La femme de chambre prit la bergère par le dossier, et la poussa devant M. du R... Quand elle vit l'épée du poëte, il était trop tard pour la cacher. — Ah! mon Dieu! dit-elle en tremblant. Mme du R... regarda cette fille avec effroi, en se demandant d'où venait cette exclamation. La vue de l'épée surprit étrangement M. du R... Il en eut peur; il fit ce-

pendant bonne figure; il prit l'épée d'une main agitée, il se leva en feignant beaucoup de calme, il s'avança vers sa femme, et lui dit avec un sourire ironique : — D'où vient cette épée, madame?

Il se fit un silence terrible. Dorat, craignant pour la dame, eut d'abord envie de répondre pour elle; mais sachant bien que, dans ces extrémités-là, une femme se tire toujours mieux d'affaire qu'un homme, il laissa aller les choses à la grâce de Dieu. — Cette épée-là, monsieur, dit la dame avec une admirable présence d'esprit, est-ce que ce n'est pas la vôtre? — La mienne, madame! vous voulez rire; vous n'avez donc pas peur de ma colère? — C'est vous qui avez peur, dit la dame, qui connaissait bien son mari. Je vous jure que je ne sais d'où vient cette épée; mais prenez garde pourtant, car à coup sûr son maître saura mieux s'en servir que vous. — J'ai peur, dites-vous? Eh bien! madame, nous allons voir. — M. du R... brandit d'une main l'épée de Dorat, prit de l'autre un flambeau, et s'avanca vers l'aile déserte du château, sachant bien qu'il ne rencontrerait personne par là. Dès qu'il fut sorti, Dorat reparut sur la scène. — Il a peur de vous, dit Mme du R...; vous avez le temps de regagner votre chambre, d'endosser votre manteau et de vous en aller; il se gardera bien de vous voir. Adieu, méchant! moi je vais rester pour faire face à l'orage, adieu, vite. — Dorat baisa la main de la dame, et s'éloigna à pas de loup vers sa chambre à coucher.

Quand M. du R... revint une demi-heure après dans la chambre de l'infidèle : — Eh bien! vilain jaloux, êtes-vous content? — Non, madame, car je n'ai pu me venger. — Et de qui donc, monsieur le fier-à-bras? Cette épée est celle de M. de Pezay. — Et qu'a donc à faire ici cette épée, madame? — A faire un jaloux, comme vous voyez. — L'histoire ne dit pas si le mari gagna quelque chose à cela.

Dorat menait la vie dissipée de tous les *merveilleux* de son temps; c'était un pilier de spectacles, un poëte de petits soupers, un enfant gâté des filles d'Opéra. Il jetait à tous les vents légers son amour, son esprit et son argent. Où prenait-il donc le temps d'écrire? Le matin, à son lever, il courait *en chenille*, c'est-à-dire en grand négligé, toutes les promenades et toutes les ruelles à la mode; le soir, on le voyait partout où

était le plaisir. Au moins, n'allez pas croire que ce poëte-là faisait des vers comme M. Jourdain faisait de la prose, c'est-à-dire sans peine et sans labeur. Il avait l'air de les jeter sur son chemin, comme des roses qui s'effeuillent; mais la vérité, c'est qu'il avait plus tôt cueilli un baiser qu'une rime. Une petite anecdote vous mettra au courant de sa façon. Une nuit, j'étais par mégarde restée chez lui, je crois qu'il faisait verglas. Vous pensez peut-être qu'il me tint compagnie? Pas le moins du monde; le pauvre poëte avait un madrigal à faire pour cette sotte marquise de Beaumont qu'il devait rencontrer le lendemain, je ne sais plus où. Vers le matin, m'étant réveillée dans la solitude, j'allai à son cabinet où je voyais de la lumière par la fenêtre. J'arrivai en silence, je le surpris dans tout le feu de l'inspiration : le madrigal avait déjà huit vers et demi; il ne lui manquait qu'une rime en *onde*. — *Blonde*, lui dis-je. Il se retourna tout étonné de ce nouveau dictionnaire de rimes. — C'est vous, madame la marquise! vous venez me surprendre dans ma faiblesse, mais pardonnez à ces maladies du poëte, qui, grâce à vous, n'a plus ni rime ni raison. — Je vous rends la rime, vous n'en voulez pas. — Hélas! vous savez bien que Mme de Beaumont est brune. — Eh bien, *ronde*. — Méchante, vous savez bien qu'elle est sèche à faire peur. — Eh bien, *l'autre monde*. — A merveille, mais par malheur c'est un madrigal et non une épigramme qu'il me faut. Vous savez qu'elle doit intéresser la cour à mon journal. D'ailleurs, je lui dois peut-être d'avoir été joué à Fontainebleau. — Le lendemain, Dorat avait fini son madrigal, mais il était tout abattu. M. le marquis de Saint-Marc vint le visiter à son lever. — Eh mon Dieu, qu'avez-vous donc fait cette nuit? Comme vous êtes pâle! — Vous le dirai-je, j'eus pitié du pauvre madrigaliste, j'allai vers M. de Saint-Marc, et je lui dis d'une voix tremblante : Vous êtes bien indiscret, monsieur de Saint-Marc. — Madame la marquise, je m'en doutais, dit le marquis avec un peu d'impertinence.

Ce pauvre marquis de Saint-Marc, il a vécu bien vieux aussi, c'était un disciple de Dorat. Huit jours avant de mourir, il m'a écrit une épître charmante qui est pour moi la dernière fleur du XVIIIe siècle, une fleur un peu flétrie, il est vrai, mais que voulez-vous? Je suis une vieille bergère; ma houlette a bien

l'aîr du fuseau de la parque. Ah ! que ne puis-je renouer des rubans roses à ma houlette !

Dorat adressait des épîtres au premier-venu célèbre ; c'étaient presque des satires. L'épine était sous la fleur. Voulait-on cueillir la fleur, on se déchirait la main à l'épine. Il jouait là un mauvais jeu qui l'amusait. — En me lisant, ils commencent par sourire, disait-il, mais ils finissent par une grimace. — Il s'attaqua à M. de Voltaire tout comme aux autres. A son retour de Ferney, le sieur La Harpe, une espèce d'empereur de rhétorique ayant par ci par là un brin de méchant esprit, répandit une épigramme contre Dorat, qui fut mise au compte de M. de Voltaire ; la vérité, c'est que l'épigramme était du sieur La Harpe ; écoutez plutôt :

Bons dieux ! que cet auteur est triste en sa gaieté !
Bons dieux ! qu'il est pesant dans sa légèreté !
Que ses petits écrits ont de lourdes préfaces !
Ses fleurs sont des pavots, ses ris sont des grimaces.
Que l'encens qu'il prodigue est plat et sans odeur !
C'est, si je veux l'en croire, un heureux petit-maître ;
Mais, si j'en crois ses vers, ah ! qu'il est triste d'être
Ou sa maîtresse, ou son lecteur.

Dorat, croyant que l'épigramme était de Voltaire, se donna la peine de répondre ; voyez avec quelle aimable malice :

Grâce, grâce, mon cher censeur,
Je m'exécute, et livre à ta main vengeresse
Mes vers, ma prose et mon brevet d'auteur.
Je puis fort bien vivre heureux sans lecteur,
Mais par pitié laisse-moi ma maîtresse !
Laisse en paix les amours, épargne au moins les miens.
Je n'ai point, il est vrai, le feu de ta saillie,
Tes agréments, mais chacun a *les siens*.
On peut s'arranger dans la vie ;
Si de mes vers Églé s'ennuie,
Pour l'amuser je lui lirai les tiens.

Ce pauvre Dorat fut en butte à plus d'un millier d'épigrammes ;

mais il tenait bon. A propos des jolies estampes dont il ornait ses livres, je ne sais plus quel abbé disait dans un salon : Ce poëte se sauve du naufrage de *planche en planche*. Dorat survint, M. de Saint-Marc lui redit le mot de l'abbé. — M. l'abbé en sait quelque chose s'écria le poëte en pirouettant, lui qui dans ses sermons se *sauve à la nage*. — L'abbé en question perdait souvent la parole en chaire, et alors il avait recours aux grands mouvements de bras.

Puisque nous en sommes sur les estampes, les vignettes et les fleurons, ne perdons pas cet autre mot de Dorat, qui peint à merveille son allure cavalière et dédaigneuse. Un sieur Durozoi s'était mal avisé d'enjoliver un poëme sur *les Sens* de tout le faste des gravures. En voyant ce livre, Dorat dit plaisamment : — De quoi se mêle ce faquin, d'imiter notre luxe ? — C'était en effet un luxe incroyable. Ainsi le seul recueil de ses fables lui coûta plus de trente mille livres pour les estampes de Marillier et d'Eisen, qui sont le chef-d'œuvre du genre. Malgré les images, le livre ne se vendit pas. Mais ce qui désola le plus le pauvre fabuliste, ce fut cette insolence bien connue d'un Anglais : milord A... entre chez le libraire de Dorat, paye sans marchander le prix du livre, en découpe toutes les gravures, et s'en va sans mot dire, laissant les fables au libraire. Pour en finir sur toutes ces estampes, je vous dirai que ce pauvre Dorat a poussé l'enfantillage, dans une épître à l'impératrice de toutes les Russies, jusqu'à envelopper ses amours, à cause du pays où ils allaient, dans des fourrures d'Astracan, sans compter que le cul-de-lampe qui est à la fin de l'épître les représente sur des traîneaux.

Il eut des amitiés célèbres : Voltaire, qui le craignait, le traitait de puissance à puissance, mieux que le roi de Prusse. Les grands seigneurs le recherchaient pour son esprit, les gens de lettres pour ses allures de gentilhomme, les femmes pour sa galanterie. Il y avait souvent cercle dans son joli logis de la rue d'Enfer ; c'était un petit hôtel Rambouillet où on riait de l'Académie, où on transformait le Parnasse en île de Paphos. On y jasait à tort et à travers, sur tout le monde, sur Voltaire et sur Mme du Barry, sur le roi de Prusse et sur Mlle Dubois. Fréron, qui n'avait d'esprit qu'au bout de la plume, venait là se reposer, ou plutôt recueillir pour sa gazette; M. Lemierre

venait y lire ses tragédies, mais c'était prêcher dans le désert; le marquis de Pezay et le marquis de Saint-Marc y amusaient les comédiens à petits traits d'esprit; Crébillon le gai n'y perdait pas son temps. On y voyait par-ci par-là Colardeau et Gilbert, deux poëtes tristes à faire peur; le sieur Marmontel, un poëte en prose qui beuglait toutes sortes de bêtises: le jeune Fontanes et le jeune Fréron, deux tendres nourrissons des muses, enfin bien d'autres encore qui ne se sont pas donné la peine d'inscrire leur nom sur le grand livre.

Il eut en même temps des inimitiés sans nombre; je vous l'ai dit, jamais poëte n'a subi tant d'épigrammes. Mais en revanche que de jolies épîtres et que de lettres charmantes l'amour lui apportait chaque matin sur ses ailes de flamme! A sa mort on en a brûlé sans relâche pendant huit jours. Il en reste quelque chose encore. Ainsi cette jolie peinture de Gilbert, qui raconte que, dans une promenade au Permesse, il voit un poëte endormi sur un lit de roses et veillé par les Grâces.

Oui, dis-je, quand on voit un mortel près des Grâces,
Craint-on de se tromper en disant : C'est Dorat.

A toutes les épigrammes, Dorat répondait par un trait d'esprit ou par un sourire. Avec le sieur La Harpe, cependant, les choses allèrent plus loin; ainsi vous verrez, dans l'*Année littéraire,* que Dorat parlait dudit La Harpe en ces termes : « Je démens les propos que ce fougueux petit gazetier m'impute dans ses derniers chiffons périodiques. Qu'il est donc risible, ce petit monsieur! Il y a des gens d'une humeur vive qui prétendent qu'un ridicule aussi outré demande une correction à l'avenant. Bah! on se moque d'un nain qui se pièle pour se grandir, et quand il importune, une chiquenaude en débarrasse. » Ce petit paragraphe valait bien une volée de coups de bâton, toute l'Académie le jugea ainsi; mais le sieur La Harpe, qui ne savait se défendre qu'avec la plume, reçut cela avec sa philosophie. Seulement, quand Dorat fut mort, il riposta tout à son aise : que Dieu lui pardonne!

Cependant, le pauvre Dorat, que j'avais *perdu de vue,* était sans ressources du côté de la fortune. Ses succès au théâtre lui

avaient coûté cher. Le premier, il s'avisa de payer les applaudissements du parterre et le sourire des loges. On cite plus d'une petite vertu à la mode qui gagnait autant à ce métier qu'à tout autre. Aussi, à chaque succès, on appliquait à Dorat le mot des Hollandais après la bataille de Malplaquet : Encore une pareille victoire et nous sommes ruinés. Il tomba dans cette misère dorée qui est la pire des misères. Gilbert n'était pas plus désolé dans son grenier que Dorat dans son hôtel. Malgré les créanciers, les critiques, les épigrammes, malgré la mort qui était déjà au seuil de sa porte, il poursuivait de plus belle, comme pour s'abuser, ses aventures galantes et son œuvre de poëte. Mme de Beauharmais a été sa dernière folie, en ne parlant pas de son poëme épique ni de Mlle Fannier, de la Comédie Française, qu'il avait épousée à l'ombre. Dès que j'appris qu'il était mourant, j'oubliai le poëte volage, je ne me souvins plus que du poëte qui m'avait aimée. J'allai à lui. C'était toujours le même petit maître sans souci, persifleur, souriant. Il me sauta au cou. — Je vous attendais depuis longtemps, dit-il d'un air joyeux et avec un peu de fatuité. Et il voulait encore lutter avec l'amour; il fut galant, mais du bout des lèvres; c'était un comédien fatigué, voulant jouer son rôle de poëte à bonnes fortunes jusqu'à la fin. Hélas! quand je retournai pour le voir, il n'était plus aux prises avec l'amour. — Marquise, me dit-il en me tendant une main sèche et brûlante, me voilà aux prises avec la mort. Mais vous voyez que je ne fais pas trop la grimace à cette camarade. Ah! combien j'aimais mieux le nez de Mlle Dubois, ce nez troussé par la main des amours, non pas pour les déserts! Enfin il faut en passer par là. J'ai reçu hier la visite de M. le curé. Vous ne savez pas, marquise, M. le curé venait me demander la confession de tous nos jolis péchés. Ces curés-là ne doutent de rien. J'ai bien accueilli le mien, mais je ne lui ai pas dit un mot de ce qu'il voulait savoir. « Vous venez trop tard, monsieur le curé, j'ai à peine un jour encore à vivre, ainsi je n'aurais pas le temps de vous dépeindre les zig-zags de mon cœur à travers toutes les folles passions; sachez seulement que je n'ai jamais offensé Dieu. Mes chansons et mes amours sont mes plus grands péchés. Le Ciel n'a jamais refusé l'absolution pour ces péchés-là. » M. le curé s'est en allé en disant qu'il reviendrait. — Ce n'est pas la peine, lui ai-je dit, car moi je serai parti.

Je regardais le pauvre poëte avec une douleur bien amère. Il était sur son lit de repos en robe de chambre et en pantoufles. — Ah çà ! voyons, reprit-il en se soulevant avec peine, j'attends quelques visites; Mme de Beauharnais, Mme d'Angeville et Mme *la Mort*. Si je ne me trompe, il ne me reste que deux heures à vivre, j'ai à peine le temps de faire ma toilette. — Il appela son valet, il me pria d'attendre et se fit traîner dans son cabinet.

Quand il revint, le petit salon était plein de visiteurs; il salua en s'appuyant sur son valet, après quoi il s'assit dans son fauteuil. Tout le monde remarqua la coquetterie recherchée de sa dernière toilette; on ne l'avait jamais vu mieux coiffé, mieux poudré, mieux bichonné. — D'où vient ce surcroît de luxe? dit en cachant sa douleur le marquis de Saint-Marc; il y a là-dessous quelque intrigue mystérieuse. — Vous ne savez donc pas, dit Dorat en s'égayant, que j'ai des accointances avec la mort; ce n'est pas pour en médire, mais celle-là se fait moins prier encore que les autres. Son messager, c'est-à-dire mon médecin, m'a dit qu'elle viendrait me prendre cette après-midi; vous verrez que je n'attendrai pas longtemps. J'ai conservé la galante coutume d'être le premier au rendez-vous.

Le marquis de Saint-Marc ne put arrêter un soupir. Toutes les dames présentes se détournèrent pour cacher une larme; le jeune Fréron lui-même pleurait dans un coin. Mais une douleur profonde, plus amère que la mienne, ce fut celle de Mlle Fannier, la comédienne, qui survint à ce moment. Elle se jeta toute pâle et toute brisée dans les bras de Dorat. — Tu m'as fait du bien au cœur, lui dit-il en souriant, mais tu m'as décoiffé. — Ce furent, je crois bien, ses dernières paroles; il mourut un instant après avec une insouciance héroïque.

En achevant cette histoire de Dorat, la pauvre vieille poussa un triste soupir, et essuya une larme tout en regardant un des médaillons de ses bracelets. Je me penchai un peu vers elle par curiosité. — C'est Dorat, dit-elle, voyez. — C'était bien Dorat avec son sourire léger et moqueur, avec son regard doux et noble.

Après cette histoire, un peu racontée dans le style du héros, je n'ai pas grand'chose à dire; je remarquerai cependant que

notre vieille marquise a, comme de raison, fait l'apologie plutôt que la critique des œuvres du poëte. Je ne suis pas de ceux qui relèguent la poésie dans le gazouillement et le persiflage; la poésie a la voix plus haute; elle est plus belle dans les larmes que dans la gaieté, dans les hymnes que dans les chansons; j'aime mieux le poëte de bonne foi qui va la chercher dans la splendeur du ciel ou dans le silence de la vallée, que le poëte mal inspiré qui la prend bon gré mal gré dans la foule, dans son boudoir ou dans les coulisses du théâtre; j'aime mieux le poëte qui écoute son cœur, que celui qui écoute le vain bruit du monde; enfin, j'aime mieux Gilbert que Dorat; mais je ne suis pas de ceux qui condamnent *par défaut*, sans les entendre, ces jeunes oiseaux, dont le gai ramage est aujourd'hui sans écho. Dorat, Bernis, Boufflers, gazouillaient des chansons que tout le monde écoutait; s'ils eussent chanté des hymnes, c'eût été dans le désert. Voltaire lui-même mit sa voix au diapason du siècle. Jean-Jacques seul vint troubler l'harmonie; mais Jean-Jacques n'était pas de la cour de Louis XV. Accordons au moins un sourire à la mémoire de ces chanteurs agréables, à ces enfants gâtés des neuf muses et des marquises. Ils n'ont point connu, comme nous, cette dixième muse qui s'appelle la tristesse, ils n'ont pas pleuré sur la lyre d'ébène, ils n'ont pas touché la harpe d'or des grands poëtes; mais pourtant, il faut le reconnaître, leurs petits airs sans façon, leurs petites chansons enjouées étaient pleines d'esprit et d'agrément. Dorat a été le plus célèbre entre tous, grâce à une certaine allure originale qui charmait de prime-abord, grâce à ce ton cavalier dont les femmes à la mode raffolaient, à cette galanterie musquée et licencieuse qui les enjôlait; grâce aussi sans doute aux vingt-deux volumes de folâtreries qu'il a sur son compte. C'est trop de vingt-un volumes et demi. Je viens de lire tout cela; il y a des fleurs, toujours des fleurs, pas un seul fruit à cueillir; on y trouve à tout propos l'homme d'esprit qui cache son cœur pour rire plus à son aise des petits travers du monde; le petit maître, qui habillait son âme comme son corps, de mille fanfreluches. C'est un langage brillant, un peu entortillé dans la grâce, touchant de trop près le jargon, un langage qui séduit les yeux, mais qui n'entraîne pas le cœur — C'est un diamant de six sous, disait Rivarol. Dans ces vingt-deux volumes, c'est

un pêle-mêle profane de tragédies, de comédies, d'héroïdes, d'épîtres, de contes, de poëmes, de fables, de chansons, de stances, de romans; Voltaire ne fut pas plus universel. — Quelle sera la place de Dorat sur le Parnasse français? demandait-on à Voltaire. — Dorat! dit le vieux philosophe, il sera le ver-luisant du Parnasse.

Les tragédies de Dorat sont de sérieux enfantillages; Diderot lui avait en vain donné de sages conseils, enregistrés par Grimm. Dorat voyait les Romains au travers du XVIIIe siècle, il ne prenait rien à l'histoire, si ce n'est le nom des personnages, qu'il défigurait à plaisir. Aussi la meilleure critique de ses tragédies se trouve dans l'estampe de *Régulus*, où Eisen a montré un génie de Rome campé en petit maître de Paris. Avec plus de gaieté et plus d'intrigues, ses comédies eussent fait fortune, ce sont de petites scènes agréables, des esquisses des mœurs du temps. Là au moins Dorat était sur son théâtre. Il y a certes bien de la grâce, de l'esprit et de la gentillesse, il y a bien de la satire ingénieuse, enfin il y a de tout, hormis de la comédie. Je ne dirai rien de ses héroïdes, car il n'y a rien à en dire. Ses épîtres, qui sont de l'école de Voltaire, avec un tour plus délicat, mais avec moins d'enjouement, sont presque toutes dignes de celles du maître. Ses contes ne sont rien qui vaille; Dorat était trop sur ses gardes pour bien conter. Ses contes comme ses fables sont indignes de rappeler La Fontaine. Il a gazouillé quelques chansons à boire de l'eau, il a cultivé un grand nombre de madrigaux qui ont eu l'éclat et la durée des roses, il a babillé sur quelque fantaisie de son cœur, il a appelé cela écrire un roman; enfin il a rimé laborieusement des poëmes ennuyeux, comme *les Baisers, le Mois de Mai, les Tourterelles de Zelmis*. L'amour devrait jouer un grand rôle dans ces poëmes, mais on n'y trouve que le Cupidon suranné des anciens. C'est bien là le dieu de la *Pancharis*. Il y a pourtant de charmantes images à la façon d'Ovide, de Sannazar et de Passerat; de jolies scènes d'amour qui rappellent les baisers de Jean Second et de Jean Vander Does; enfin des tableaux *délicieux*, comme on disait alors, que Dorat, Boucher ou Watteau pouvaient seuls imaginer. Ainsi, je me rappelle ces jolis vers sur la danse allemande :

Connaissez-vous ces pas et ces enlacements,
Ces gestes naturels qui sont des sentiments,
Cet abandon facile et fait pour la tendresse,
Qui rapproche un amant du sein de sa maîtresse;
Ce dédale amoureux, ce mobile cerceau,
Où les bras réunis se croisent en berceau,
Et ce piége si doux où l'amante enchaînée
A permettre un larcin est toujours condamnée?

Dorat était né poëte; il était né pour chanter comme l'oiseau du bocage, mais le pauvre oiseau, mis de bonne heure en volière, n'a presque pas chanté sur la branche solitaire et fleurie, au milieu des saintes harmonies de la vallée. Il n'en chantait pas moins. C'était une ariette infinie sur la pluie, sur le beau temps, sur le portrait de Zulmis, sur la fête de Zuléma, enfin c'était la gazette en vers des frivolités du siècle. Il chantait pour tout le monde, à tout propos : ainsi pour *mademoiselle de T... qui avait dit en plaisantant que je passerais la nuit avec elle.* On chanterait à moins il est vrai. Tous les matins il couronnait sa muse folâtre de fleurs, qui tombaient fanées tous les soirs. Que n'est-il, du moins, toujours resté dans ce jardin d'amour où il cultivait sous les yeux de sa maîtresse la mignonnette et la rose de mai! Comme tant d'autres, il a franchi la haie de son domaine. Il a voulu cueillir l'églantine sur les rochers, mais il s'est déchiré la main, et le pied lui a glissé.

Dorat et Gilbert, qui s'aimaient par le cœur et par l'esprit, sont morts en même temps, jeunes tous les deux, l'un dans tout l'attirail du petit maître, l'autre dans toutes les misères de l'hôpital; l'un tué par le plaisir, l'autre par la faim; Dorat avec plus de philosophie dans l'esprit, Gilbert avec plus de poésie dans l'âme; Dorat après avoir écouté les vaines séductions du monde, où il a recueilli du bruit et de la fumée, Gilbert après avoir écouté les vaines séductions de l'orgueil, qui l'a conduit à la mort par un chemin semé de ses larmes; le premier au milieu de ses amis et de ses maîtresses, sur un fauteuil doré, tout en disant ces paroles mémorables : « Fannier, tu m'as fait du bien au cœur, mais tu m'as décoiffé; » le second sans amis et sans maîtresses, délaissé sur un grabat d'hospice, tout en jetant ce cri sublime :

« Salut, champs que j'aimais ! et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois... »

Or, de ces deux poëtes amis, qui font si bien contraste dans le XVIIIe siècle, quel a été, je ne dirai pas le plus grand, mais le plus heureux? Gilbert, Gilbert qui a vécu dans son âme et qui a pris le temps de descendre dans son cœur.

ARSÈNE HOUSSAYE.

LONDRES.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

Il ne faut pas s'y tromper. En quelque triste état que soit réduite la littérature d'un pays comme l'Angleterre, il est à peu près impossible qu'elle ne produise pas, dans un espace de temps donné, les matériaux d'une conversation intéressante. Songez que de notre époque il reste quelques débris. L'infatigable Southey vit encore, et Wordsworth, et Leigh Hunt, et Milman, qui vient de faire paraître une *Histoire du Christianisme*, par malheur empreinte de trop de préjugés protestants. Thomas Moore arrange ses œuvres complètes, qu'on édite avec un luxe merveilleux. A ceux qui meurent, et qui ne laissent pas d'immenses vides, viennent bientôt d'heureux successeurs. Le berger d'Ettrick n'est-il pas bien remplacé par les deux Howitt, ces admirables peintres de la vie rustique? Miss Landon, poursuivie par l'âpre censure de la société anglaise, va mourir au Cap, le cœur brisé; mais une voix poétique s'élève au fond d'une île lointaine (1), et Maria del Occidente (dont le vrai nom par parenthèse est mistress Brookes), nous fait goûter une poésie plus ardente, plus passionnée, que ne le fut jamais celle de sa

(1) L'île de Cuba.

jeune et mélancolique rivale. Hazlitt n'est plus sans doute; mais avec moins de finesse, plus de savoir, un sens plus droit et un goût moins prononcé pour le paradoxe, n'avons-nous pas Wilson, Croker, Lockhart pour siéger au tribunal critique? L'histoire a perdu Mackintosh; les travaux de Fraser Tytler, de Thirlwall, et ceux de Carlyle, cet écrivain si étrange, si puissant, si profond philosophe à la fois et peintre si coloré, ne doivent-ils pas nous consoler en partie, en nous rappelant que, si les hommes meurent, la pensée humaine, toujours active, toujours stimulée, ne saurait, elle, s'éteindre ou s'arrêter. Je sais qu'il est dur de voir un talent bas et mêlé comme celui de Ch. Dickens s'emparer du trône brillant dont, après Walter Scott, Édouard Lytton Bulwer n'avait pu recueillir la possession populaire; je sais qu'il faut plaindre Cooper en le voyant descendre peu à peu au rang de ses pâles imitateurs, les capitaines Marryatt, Chamier et autres; mais, dans le roman même, n'avons-nous pas d'heureux débuts? Ce mois-ci, sans aller plus loin, on a classé avec éloge une composition à moitié, ou, pour mieux dire, aux deux tiers historique. Olivier Cromwel en est le héros. Elle paraît sous le patronage d'Horace Smith, un de nos doyens littéraires, que l'on a beaucoup trop souvent traduit en France, et qui n'existe guère chez nous que comme l'un des auteurs de cette parodie célèbre, *les Adresses refusées* (*the rejected Adresses*). L'auteur de *Cromwel* n'avait jamais rien écrit auparavant; il se nomme M. Herbert. Son livre, je vous le garantis, a une valeur sérieuse. Les scènes militaires, surtout, y sont retracées avec une vigueur de pinceau qui m'a remis en mémoire la célèbre bataille de Loudon-Hill, dans *les Puritains d'Écosse*. En fait de romans remarquables, je ne vous parlerai pas, comme remontant à une date trop ancienne, du *Courtisan de Charles II*, par mistress Gore. Je crois d'ailleurs me rappeler que l'un de vos plus populaires critiques, M. Philarète Chasles, a rendu ample justice à cet ouvrage. Mais laissez-moi vous dire qu'à côté de ces travaux à demi sérieux, marchant sur les traces de lady Blessington, qu'elle surpasse de beaucoup, à mon gré, mistress Gore esquisse avec un rare bonheur les ridicules de la vie élégante. Elle a commencé dans le *Colburn's Magazine* une série de chapitres détachés, dans le genre de vos *Français peints par eux-mêmes*, mais tout

autrement vrais, et, comme nous le disons, tout autrement *pungents*. Lisez, si vous en avez le loisir, *la Dame patronesse* et les *Gens répandus* (*Popular people*). Ne vous effrayez pas d'un peu de jargon à la mode qui vous préparera le plaisir de résoudre sans dictionnaire plus d'un problème philologique, et dites-moi si ce n'est pas là de la bonne et vraie satire de mœurs, fine et gaie, et allant néanmoins très-droit à son but, qui est passablement sérieux et philosophique.

Ce souvenir de mistress Gore me conduit naturellement à vous signaler l'envahissement de notre littérature par les beaux-esprits féminins. En poésie surtout, il y a péril imminent. Comptez un peu, avec la *Quarterly Review*, le bataillon sacré de nos muses.

Nous avons tout d'abord mistress Norton, si célèbre chez nous et à l'étranger par le procès que son mari jugea convenable, dans un intérêt plutôt politique que conjugal, d'intenter à lord Melbourne. Belle et malheureuse, mistress Norton mérite de toute façon notre indulgence; mais, à coup sûr, c'est de toutes nos poétiques *ladies* celle qui en a le moins besoin. Son dernier poëme, *le Rêve*, contient des beautés réelles, bien qu'on les ait peut-être exagérées en les élevant au niveau des inspirations de Byron. L'idée vous séduira par sa simplicité. Une mère, belle encore, est assise au chevet de sa fille, déjà belle. Celle-ci, s'éveillans tout à coup au milieu d'un rêve qui soulevait sa poitrine et couvrait ses joues d'une chaste rougeur, le raconte en peu de mots à sa mère. C'était le rêve de toute jeune fille : un amour dévoué que couronne un hymen heureux. La mère alors prend la parole à son tour, et, déroulant un tableau sévère, dissipe les illusions dorées dont elle entrevoit le péril. Modérer des espérances qui, même atténuées, peuvent encore être déçues; faire entrevoir les rescifs cachés sous le lac tranquille et bleu, où l'enfant imprudente brûle en secret de se risquer; la préparer enfin à de sévères devoirs, au lieu de la laisser se bercer dans l'attente d'une félicité sans mélange; tel est le sens de ce discours anti-conjugal. Il est assez curieux d'y voir percer, avec les amers ressentiments d'une épouse outragée, je ne sais quelle vague sympathie pour le talent de votre romancier George Sand, et de suivre en détail les procédés minutieux à l'aide desquels mistress Norton appro-

prie aux scrupules anglais les théories, très-vivement repoussées chez nous, de ce brillant écrivain.

Voulez-vous entendre la plainte détournée de la femme que son époux outragea, écoutez ceci :

« Que le Ciel t'envoie pauvreté, maladies et mort, tous les maux enfin qu'aspire l'être humain avec le souffle qui le fait vivre, plutôt que de te condamner à user ton existence entière en ces misérables luttes ; à errer au hasard sans pardon, courbée, ainsi qu'un enfant découragé, sous le poids de ton cœur ; à rêver comme un bonheur idéal celui de mourir indulgente et réconciliée ; ou bien encore, lasse de colère, de mépris, de haine, à venir implorer le pardon du coupable qui t'aura infligé tant de souffrances.

» Plonge alors au fond de ton âme déchirée ; cherche parmi tes pensées en désordre celles dont le poids brûlant t'a condamnée à de longs délires ; qu'elles revêtent sur tes lèvres le langage de la passion suppliante ; essaye d'apprendre à cet homme ce que peuvent être les tourments du cœur. Pleure, prie, épuise tes forces en sanglots insensés, à genoux, et roule-toi sur la terre dure, et que ton corps se replie ainsi que le serpent frappé à mort. — Invoque le Ciel, qui sait combien ta douleur est vraie, — au nom des plus doux souvenirs de ta jeunesse ; au nom des joyeuses espérances qui bercèrent tes premiers jours ; au nom des larmes qui ont éteint ta colère ; au nom du bonheur qu'il t'a dû et dont il n'a pas gardé la mémoire ; au nom de ces angoisses qui te font désirer la mort ; — et tu sauras alors comment un homme peut frapper au cœur, d'une main assurée, la pauvre femme qui se débat à ses genoux ; la frapper et ne pas avoir pitié (1). »

Une dédicace fort belle fait hommage du *Rêve* à la belle duchesse de Sutherland, que, l'hiver dernier, vous avez admirée à Paris, et qui paraît avoir pris mistress Norton sous sa protection spéciale. Lisez à ce propos, monsieur, lisez, *la Dame patronesse,* de mistress Gore.

Après l'auteur du *Rêve,* miss Élisa Barrett se présente à nous, avec tous les attributs de la muse universitaire. Sans

(1) *The Dream*, pag. 59.

prétendre nous hasarder à des observations chronologiques toujours mal venues, il m'est permis, je pense, de vous rappeler qu'en 1833 miss Barrett a publié une traduction d'Eschyle. A cette époque, probablement, elle terminait ses classes. Vous ne sauriez donc tirer de ce fait aucune conséquence fâcheuse. Sa dernière œuvre, intitulée *le Roman du Page,* est une composition moyen-âge, qui ressemble à trop de poésies modernes pour qu'il soit besoin d'en parler autrement.

Zophiel, par mistress Brookes (autrement Maria del Occidente), est l'histoire apocryphe de Tobie, mais avec un tel mélange de mythologie grecque, qu'il est assez malaisé de la reconnaître tout d'abord. Cependant, il ne faut point juger légèrement, et aussi à la hâte que je serai forcé de le faire ici, un poëme dont les défauts, comme les qualités, sont remarquables par leur caractère tout individuel. Vous vous en ferez une idée, au moins de ses témérités, en apprenant que Zophiel (Tobie), tel que l'a créé mistress Brookes, n'est plus un simple pasteur hébreu : c'est aussi un ange déchu, et cet ange est Apollon, Apollon, à qui, sur la fin du poëme, l'ange Raphaël semble promettre le pardon du Seigneur. Vous voyez, et c'est le cas de le dire :

Qu'il est avec *le ciel* des accommodements.

Je trouve ensuite sur ma liste deux grands noms, mistress Caroline Southey (née Bowles) et miss Sara Coleridge. Si mistress Norton occupe parmi les poétesses modernes le rang élevé de Byron, mistress Southey peut y prendre celui de Cowper. La même douce gaieté, l'amour des champs, la mélancolie religieuse mêlée d'un léger instinct satirique qui ont inspiré le *Task* et le *Table Talk,* semblent avoir dicté à mistress Southey tous les poëmes qui ont été publiés par elle depuis *Ellen Fitz Arthur* (1820) jusqu'aux *Heures solitaires* (1839).

Phantasmion, au contraire (l'œuvre de miss Sara Coleridge), moitié conte de fée, moitié poëme, sans être précisément allemand ou français, s'éloigne autant que possible des traditions de la vieille Angleterre. C'est un récit gracieux, mêlé d'amour et de sorcellerie, et qu'interrompent çà et là quelques hymnes

mélodieux, versifiés avec une pureté, un sentiment du rhythme, une exaltation contenue, qui rappellent Collins et le célèbre homonyme de notre jeune muse. Le chant de Zelneth, jeune fille éprise de Phantasmion, lorsqu'une boisson magique lui a livré le cœur de son amant, jusqu'alors soumis à une autre belle, justifiera sans doute à vos yeux ces éloges.

« J'étais un ruisseau dont le cours pénible se brisait à mille âpres rochers, et dont les flots rares se perdaient peu à peu dans mille détours contraints. Maintenant, avec toi, mon noble fleuve, je traverserai les prairies dorées, au doux frémissement de nos ondes réunies.

» Je laissais aller sur les landes arides et sous l'ombre épaisse, tristes et lents, encore que sans cesse tourmentés, mes flots obscurs : mais avec toi, bien que rapidement emportée, je crois refléter à loisir le ciel azuré, les brillants rayons, la riante verdure.

» Et tandis que je parcours ces régions nouvelles, sous le ciel joyeux et reposé de l'amour, mille choses, enfouies naguère dans mes tristes ondes, créations prismatiques et heureuses, et qui aiment le soleil, viennent s'épanouir à ma surface lumineuse. »

Si nous cherchons dans la sphère de l'aristocratie, nous y rencontrerons deux femmes de mérite assez inégal, et pour qui la renommée n'a pas non plus de faveurs pareilles. Depuis 1833, lady Emmeline Stuart Wortley prodigue coup sur coup ses appels à l'attention publique. Ce sont des *impressions*, des *fantaisies*, des *fragments*, des *heures* sans fin ni trêve. Le tout, assez médiocre, lui a fait une sorte de nom. La marquise de Northampton, au contraire, dédaigneuse des sentiers battus, est morte laissant achevé un seul poëme, encore inédit. Ce poëme est apprécié fort haut par les cercles d'élite où il en a circulé des copies, et je dois dire que les fragments qu'il m'a été donné de parcourir m'en ont laissé l'idée la plus favorable. C'est la manière enjouée de Byron, moins les libertés qu'une femme comme la marquise de Northampton devait nécessairement s'interdire. Le sujet, qui n'est pas sans quelques rapports avec celui de *Zophiel*, est l'amour d'un sylphe pour une simple mortelle. Irène, c'est le nom de celle-ci, préfère au sylphe un beau prince palermitain. Le malin génie imagine alors, pour guérir sa maîtresse, de l'enfermer avec Florio, le

rival préféré, dans un puits de cristal, — évidemment l'emblème du mariage. Tout va bien au début; mais après quelques semaines d'amour forcé, Florio en vient à ne plus tant chérir sa douce chaîne, puis à la maudire en secret, puis enfin à vouloir ouvertement la rompre. Le sylphe profite de ce moment pour reparaître et offrir à la malheureuse Irène une place de dame d'honneur auprès de la reine des fées. Mais, triste et pâle, elle lui demande seulement de briser les murailles de cristal et de rendre à Florio sa liberté; puis elle voudrait être emportée vers le berceau où pour la première fois elle a vu cet infidèle. Ses vœux accomplis, elle jette un dernier regard sur les lieux témoins de son premier bonheur, et se précipite ensuite dans l'Océan, le pauvre sylphe demeurant sans doute fort désappointé. Quant à l'inconstant Florio :

« Il revint seul à Palerme, où il fit valoir ses droits d'héritier
» légitime au trône vacant. Ensuite il vécut jusqu'à sa mort,
» arrivée je ne sais où, et je ne sais quand. Ni vous ni moi n'en
» sommes en peine (1). »

Je ne veux pas abuser de votre patience, en prolongeant une énumération qui deviendrait fastidieuse; sans cela j'aurais encore à faire défiler devant vous un véritable *rout* de jeunes étoiles poétiques. Ce serait miss Lowe, fille du doyen d'Exeter, avec son *Céphale et Procris*, renouvelé de Milton et de la célèbre comédie pastorale intitulée *Comus*. Ce serait ensuite une belle anonyme qui abrite ses sonnets sous l'imposante initiale du nom royal (2); miss Louisa Costello, miss Elizabeth Charlesworth, et bien d'autres. Il y a maintenant des femmes, veuves, et demoiselles poëtes dans toutes les conditions, dans tous les rangs et de tous les âges. De toutes les âges, ai-je dit, et je le maintiendrais, s'il le fallait, en vous citant des vers, ma foi très-*suffisants*, d'une petite cousine de Wordsworth, miss Emmie Fisher, âgée de dix ans. Cette Sapho en bavette a écrit : *A propos d'un bruit semblable à celui du tonnerre,*

(1) Florio probably returned alone, etc.

(IRÈNE. — *Last stanza.*)

(2) IX *poems*, by V. London, 1840.

qu'elle entendit un jour d'été, le ciel étant parfaitement pur et sans nuages. Ce bruit traversa tout l'horizon, et sa grandeur ne peut se décrire (1). Mais à quoi bon nous occuper d'une curiosité qui semble appartenir à la science physiologique plutôt qu'au mouvement littéraire?

Puisque aussi bien je règle les comptes de la critique avec nos très-nombreuses *authoresses*, je vous signalerai un nouveau roman de lady Bulwer, l'auteur de *Cheveley*, comme une des plus ennuyeuses productions de l'année. Le premier livre de lady Bulwer avait produit chez nous la sensation d'un scandale. Dans celui-ci (*the Budget of the Bubble Family*), la portion anecdotique est bien moindre, les allusions transparentes sont beaucoup plus rares; aussi oserai-je lui prédire un *non-succès* général, ou, comme disent les Italiens, un *fiasco* magnifique. Il faut bien reconnaître cependant que l'épigramme la plus sanglante décochée contre Bulwer par sa vindicative femme se trouve dans la préface de cet insipide roman. Il y est dit, en toutes lettres, que, dût le livre ne pas réussir, l'auteur n'en continuera pas moins à composer; car, ajoute lady Bulwer, j'écris maintenant pour avoir du pain (*for bread*). Ne vous semble-t-il pas que le pain ne devrait jamais manquer à la femme de sir Édouard, même après la publication de *Cheveley* (2)?

M. Charles Mackay, dont j'aurais dû faire mention tandis que je parlais de poésie, puisqu'il vient justement de publier un volume de vers, est aussi l'auteur d'un ouvrage assez curieux, mais malheureusement d'un intérêt tout spécial. Sous le titre de *la Tamise et ses affluents*, il a réuni toutes les traditions populaires et tous les souvenirs historiques qui se rattachent à cette rivière et à celles dont elle reçoit les eaux. Vous avez, je crois, un ouvrage dans ce genre : *la Seine et ses bords*. Mais comme le génie français est bien moins conserva-

(1) Littéralement traduit.

(2) *Cheveley* est le pendant du *Glenarvon* de Caroline Lamb. Lady Bulwer y a tracé un portrait assez peu flatteur de son noble époux. On trouvera une analyse détaillée de ce livre dans la *Revue des Deux Mondes*.

teur que le nôtre, et bien moins épris du passé, je ne serais pas surpris que les recherches de M. Mackay eussent été plus productives que celles de votre spirituel philologue Charles Nodier. Entre autres ballades citées dans l'ouvrage anglais, il en est une que sa gaieté m'a fait remarquer. Elle est trop peu catholique pour que j'ose vous la donner avec tous ses détails ; mais en voici le fond.

La rivière Trent passait entre deux couvents, l'un de moines, l'autre de religieuses. Un pont de bois permettait aux habitants de ces saintes demeures une intimité de rapports qui ne tarda point à engendrer quelques abus fort graves. Le prieur, sévère gardien des vœux de chasteté monastique, fit détruire le pont qui donnait aux moines libertins tant de coupables ressources. Voilà nos religieux fort en peine ; et la ballade insiste avec une verve remarquable sur l'énergie toujours croissante de leurs regrets peu canoniques. Enfin, après bien des plaintes inutiles, l'un d'eux met aux voix une idée que la communauté adopte à l'instant même : c'est de creuser un passage sous le lit même de la rivière ; passage mystérieux, impossible à soupçonner, et qui doit pour longtemps mettre à l'abri de toute périlleuse curiosité les saintes visites d'un maison à l'autre. Pelles et pics d'entrer aussitôt en jeu. On sape, on mine, on fait du chemin ; mais l'inventeur de ce procédé immoral était sans doute aussi mauvais ingénieur que mauvais moine, ou bien peut-être sous son froc de laine brune se cachait le pied fourchu du tentateur. Quoi qu'il en soit, les voûtes mal affermies du corridor *sous-fluvial* s'effondrent un beau jour, avant qu'il soit terminé. « Pas un des joyeux frères n'en réchappa, » dit la ballade ; et elle s'afflige très-naïvement de ce résultat tragique.

Il a paru ces jours-ci un roman de M. James, l'auteur de *Darnley*, de *Charles Tyrrell* et de tant d'autres insipides productions que vous avez eu la simplicité de traduire en français. M. James fait éclore à peu près un volume tous les mois. Cette fécondité malheureuse doit nous avertir de modifier à son égard les habitudes de la critique. Désormais, lorsque je retrouverai son nom sur la liste de mes *memoranda*, je me garderai bien de le mentionner ; mais si par extraordinaire il manquait à l'exécution du quasi-contrat qui semble le lier envers le public, oh ! alors, je m'empresserais de vous annoncer sans

commentaires cette nouvelle surprenante; à moins toutefois que même cette publicité négative, cette annonce des livres qu'il n'écrira pas, ne donne, selon vous, à M. James une trop grande importance.

Miss Agnès Strickland (toujours des dames, comme vous voyez) poursuit avec une héroïque persévérance une longue et fastidieuse biographie des *Reines d'Angleterre*. Comme M. Guizot était fort à la mode au moment où le troisième volume a paru, on a imaginé de placer l'ouvrage sous la protection de son nom : en conséquence, une lettre fort polie, écrite par lui à l'auteur en remerciement de l'hommage qu'elle lui avait fait de son livre, est devenue un prospectus de libraire, réimprimé à profusion dans tous les journaux de Londres. Il y est dit que M. Guizot, le livre une fois parcouru, l'a envoyé à ses filles, qui le lisent à leur tour *avec le vif amusement de leur âge*. Je vous laisse à décider si c'est là un éloge ou une malice.

On vient de traduire en anglais l'*Essai sur Washington*, placé par l'éditeur français en tête de la correspondance de l'illustre président. Ce morceau, très-digne cependant de l'écrivain qui l'a signé, n'a pu obtenir un plein succès chez nous. Il est peut-être composé trop à l'inverse des idées anglaises; il renferme trop de théories et trop peu de faits pour plaire à l'instinct positif de nos lecteurs. La traduction due à M. Reeve, qui a déjà fait passer dans notre langue l'éloquent ouvrage de M. de Tocqueville, n'est certainement pour rien dans l'accueil qu'a reçu le beau travail de votre nouveau ministre des affaires étrangères.

Ramené, grâce à lui, vers un ordre de compositions plus élevées et plus graves que les romans de mistress Gore, ou les poésies de mistress Norton, donnons quelque attention à l'*Histoire d'Écosse* de Tytler. Le huitième volume de cette importante publication vient d'être mis en vente, et l'on y trouve en abondance les documents originaux que l'auteur a découverts dans les archives du royaume (*state paper office*), ouvertes à ses patientes recherches : par exemple une lettre de Randolph, l'envoyé d'Élisabeth, au ministre Cecil, établissant la participation du réformateur Knox au meurtre de David Rizzio, car c'est encore du règne de Marie Stuart qu'il est question. Les noms de Knox et celui de Crag, autre prédicateur réformé, se

trouvent sur la liste des personnes que Marie Stuart poursuivait de sa vengeance, comme ayant trempé dans l'assassinat qui lui avait enlevé son amant. Or, ce fait avait été ou dissimulé ou même nié jusqu'à présent par les biographes de l'apôtre protestant.

D'autres éclaircissements non moins curieux sont ajoutés à ceux que l'on avait déjà rassemblés sur la mort du faible Darnley. Une lettre de Drury à Cecil, un récit émané de l'envoyé de Savoie, Morett, qui se trouvait sur les lieux au moment du crime, prouvent que le meurtrier de Rizzio fut étranglé avant qu'on fit sauter en l'air le *Kirk-of-Field.*

Les collections du prince Labanoff ont fourni à l'historien un document plus précieux encore. C'est une lettre de l'ambassadeur français de Croc à Catherine de Médicis; elle fut écrite le 18 mai 1567, c'est-à-dire trois jours après le mariage de la reine d'Écosse avec le farouche comte de Bothwell, et rapporte un entretien que Marie Stuart avait eu avec l'ambassadeur, le jour même où s'était accompli ce violent hyménée. Entre autres témoignages de la noire tristesse à laquelle cette infortunée princesse était livrée, de Croc raconte que, placé dans un salon d'attente à côté du cabinet où *la royne* était enfermée avec *M. de Bodwell*, il l'entendit crier tout haut : « que on lui bâillât un coulteau pour se tuer. » Une époque historique est vingt fois mieux précisée par de semblables détails que par dix volumes de considérations analytiques. Le style de Fraser Tytler a toutes les qualités nécessaires pour faire ressortir sans vaine emphase le mérite de son consciencieux travail.

Les voyages récemment édités manquent généralement d'intérêt. J'en excepterai cependant *un Été en Bretagne,* publié sous la direction de mistress Trollope, par un jeune écrivain, son parent, sans aucun doute, et son homonyme. Le nom de mistress Trollope est éminemment populaire. Vous savez sans doute que la langue anglaise compte un verbe de plus, grâce à cette spirituelle ennemie des mœurs américaines. Pour caractériser maintenant les médisances outrées d'un voyageur contre les pays qu'il a parcourus, on dit qu'il les *trollopise.* Mais revenons à mistress Trollope. Son livre est bien fait, et présente, sous un jour assez poétique, les superstitions, les coutumes et les excentricités de caractère qui font de vos Bretons un peuple

à part au bord de la France. Je n'ai pas assez présents à l'esprit les romans et les travaux dans lesquels M. E. Souvestre a chez vous traité le même sujet, pour me risquer à vous envoyer un fragment du livre que je vous signale. Il est d'ailleurs assez probable qu'il ne vous apprendrait pas grand'chose. Pour nous c'est une véritable initiation.

Je n'en dirai pas autant de deux voyages en Circassie qui viennent de paraître presque en même temps, l'un chez Moxon, l'autre chez Colburn ; le premier, par M. J.-S. Bell, est le récit d'une résidence de trois ans (1837-8-9); l'autre, par M. Longworth, consiste en de simples notes recueillies pendant une année de séjour. Écrits dans le même esprit, par des voyageurs qui poursuivaient à la même époque le même but, ces deux ouvrages ajoutent assez peu aux notions politiques que l'on avait déjà sur la Circassie. M. Bell est ce même aventurier dont les journaux s'occupaient tant il y a trois ans. Il partit d'Angleterre sans aucun caractère politique, passa au milieu des vaisseaux russes qui croisent sur les côtes de la Circassie, et alla s'établir au sein des peuplades guerrières qui s'étaient insurgées contre le czar, non pas précisément comme un agent avoué de la Grande-Bretagne, mais comme un homme influent et qui pouvait procurer aux Tcherkesses, plus tard, à une époque indéfinie, des secours considérables. Son arrivée fit grand bruit. On le choya de toute manière. Les Russes prirent la chose au sérieux et mirent sa tête à prix. M. Bell, du reste, avait cela de particulier et d'honorable, qu'il payait fort cher, en présents et en libéralités de toute sorte, le caractère semi-officiel dont il s'était, de sa propre autorité, revêtu. On conçoit que le récit de ses aventures doit offrir un assez haut degré d'intérêt. Par malheur, M. Bell n'a pas pris la peine de composer un livre avec les matériaux et les souvenirs dont il doit être abondamment pourvu. Pendant son séjour en Circassie, il tenait une espèce de journal, rédigé en forme de lettre, et qu'il envoyait par fragments à ses amis d'Angleterre. Ce sont ces mêmes fragments qu'il a fait imprimer, tels quels, et qu'il jette au public avec un dédain qui ne sied à personne, pas même à M. de Lamartine, dont le *Voyage en Orient* semble avoir été préparé avec la même précipitation.

Il faut reconnaître néanmoins qu'il y a plus de renseigne-

ments positifs à espérer de nos voyageurs anglais que de votre illustre poëte. Des portraits anecdotiques, des scènes de mœurs, des épisodes personnels se rencontrent çà et là dans l'un et l'autre mémorial, et nous font connaître un assez curieux état de civilisation.

L'impression générale qui reste de ces quatre volumes, c'est que la Circassie est aujourd'hui en plein moyen-âge. Elle a des paladins demi-princes, demi-voleurs, des trouvères mendiants, des superstitions et des haines politiques telles qu'on ne les trouve plus dans notre vieille Europe. Le serf y a peu à peu remplacé l'esclave ; et cela sans aucune de ces causes extérieures, par lesquelles les historiens modernes (les Français surtout) expliquent d'ordinaire cette transition. L'esclavage est une institution à peu près inévitable au début des sociétés. A mesure que les mœurs s'adoucissent, il s'atténue et se fond en une condition moins rigoureuse, analogue à ce qu'on appela servage dans les États européens. Les droits du serf et son besoin de protection créent entre lui et ses anciens maîtres un lien qui, insensiblement, par une suite de déductions rigoureuses, mène au vasselage. La féodalité sort tout armée de ce nouvel ordre de choses, qui vient plus tard compléter, pour le détruire ensuite, la conquête de certaines immunités par les aggrégations communales. Les derniers renseignements rapportés de l'archipel indien prouvent qu'il y existe aujourd'hui un véritable système féodal basé sur le servage, de même que chez les Rajpoots, à l'ouest et au nord-ouest de l'Indus, on retrouve la chevalerie avec tous les raffinements de son point d'honneur. Les Circassiens ont tout à la fois le servage, la féodalité et les instincts chevaleresques. Pour s'en faire une juste idée, il suffit de se rappeler la constitution politique de notre pays durant la période anglo-saxonne.

Voulez-vous un échantillon des hommes de fer qui l'habitent? Écoutez le portrait du vieux Zesph, et dites-moi s'il n'est pas de la même famille que Goetz de Berlichingen et Cedric, le père d'Ivanhoe.

« Il a soixante-dix ans, mais on lui en donnerait aisément quinze de moins. Sa taille ramassée et robuste, sa physionomie brillante de santé, lui promettent un long avenir et de nombreuses expéditions (*forays*) contre les Russes, qui depuis

plusieurs années pourvoient, bien malgré eux, à tous ses besoins. Habitant à vingt milles du Kûban, il le traverse depuis cinquante années presque tous les mois. Dernièrement, avec trente de ses voisins, il a pris aux Russes cent cinquante chevaux. A lui seul, quelques jours auparavant, il en avait enlevé six que défendaient cinq paysans moscovites. Ce n'est cependant pas un voleur de profession. Il prend part à la guerre, où il marche escorté de ses cinq fils; le sixième a été tué dans une campagne au-delà du Kûban. Pour former l'aîné, il l'envoya l'autre jour attaquer seul deux sentinelles cosaques; le jeune homme obéit et rapporta leurs deux lances. Il avait tué l'un de ces cavaliers et fait l'autre prisonnier; mais ce dernier avait pris la fuite.

» Zesph, l'année dernière, se trouvait engagé, près d'Anapa, dans une affaire contre les Russes. Ali-Bi d'Ozerek, son ami, fut fait prisonnier et emmené par un détachement de vingt hommes. Le vieux Zesph, sans se laisser voir, les suivit, et saisissant un moment où le prisonnier était à l'arrière-garde, entouré seulement de trois cavaliers, il fondit sur eux, le sabre en main, les blessa tous les trois, prit en croupe Ali-Bi, qui avait sept blessures, et s'enfuit au galop. »

Parmi les articles de nos *periodicals*, j'appellerai votre attention sur celui du *Quarterly*, qui a pour titre : *Les Beaux-Arts à Florence.* Prenant pour point de départ *le Vite degli artefici* de Vasari qu'il rectifie par l'*Histoire des Municipalités italiennes* de Carlo Morbio, et par celle des *Familles illustres*, qu'édite avec tant de soins, de dépenses et de profonde érudition le comte Pompeo Litta, notre *reviewer* rattache à l'histoire même de Florence celle de ses merveilleux artistes. Brunelleschi, le fameux *Duomo*, la basilique de *Santo-Spirito*, Andreuccio Pisano et les portes de bronze de San-Giovanni (les mêmes que Michel-Ange disait dignes d'être placées à l'entrée du paradis); Ghiberti, Jacopo della Quercia, Nicolo d'Arezzo, Francesco da Valdanbrina et Simone da Colle, ses glorieux compétiteurs; Donatello, dont la bizarre église d'Or' San-Michele conserve encore aujourd'hui le chef-d'œuvre; la *sagrestia nuova* de San-Lorenzo, bâtie par Michel-Ange et peuplée de ses plus belles statues; Orcagna, Luca della Robbia, Massolino, Ghirlandajo, Pollajuolo, Botticelli, Verrocchio, Francia, Fini-

guerra, Andrea del Sarto, Baccio, Bandinelli, Benvenuto Cellini, Salviati, Lione, tous ces merveilleux ouvriers, toutes leurs créations, passent rapidement sous nos yeux, non pas strictement énumérés comme je suis contraint de le faire, mais avec des appréciations philosophiques dont quelques-unes sont très-dignes d'être remarquées.

Par exemple, une des plus hautes questions qui puissent être traitées à propos de ce qu'on appelle les *beaux-arts* par opposition aux *arts utiles,* se trouve soulevée dans l'article de la revue tory. C'est de savoir si la peinture, la sculpture, l'art du fondeur et du ciseleur en métaux n'ont pas beaucoup perdu à devenir des professions, au lieu de rester purement et simplement des métiers; si l'application immédiate de l'art à des objets d'utilité publique ou d'usage privé ne lui donnait pas un caractère sérieux dont il manque aujourd'hui, et ne l'entourait pas de restrictions qui doublaient sa force en la contenant; si l'artiste qui applique toutes les facultés de son intelligence à un objet de simple curiosité, comme le sont aujourd'hui la plupart des tableaux et des statues, n'est pas, par ce seul fait, privé d'un mobile puissant qui, au moyen-âge, soutenait son courage et doublait ses forces.

L'auteur de l'article se prononce très-formellement en faveur de cette opinion.

« Presque tous les grands tableaux des vieux maîtres, dit-il, ont été détachés des édifices ecclésiastiques ou civils dont jadis ils faisaient partie. Avant le XVIe siècle, on n'avait pas entendu parler de ce qu'on appelle maintenant une galerie de tableaux, c'est-à-dire de tableaux séparés et pendus à une muraille, uniquement pour égayer le regard. La peinture n'était pas un accessoire de luxe, un *appliqué,* mais une partie constitutive de l'édifice. Or, elle tirait sa force de son utilité même. Sur les murs de la nef, sous les arceaux du cloître, d'énormes compartiments de fresques, combinées avec les reliefs de l'architecture, faisaient marcher de pair le décorateur et l'auteur lui-même de l'édifice, tous deux ouvriers, inséparables dans la pensée qui l'avait préconçu...

» De même pour le portrait : sa mission était plus élevée qu'elle ne l'est maintenant. Il ne s'agissait pas, en effet, de conserver une ressemblance individuelle, mais bien plutôt une

ressemblance historique. Le portrait avait sa moralité. Il nous montrait le moine au pied de la croix, le souverain sur son trône, le guerrier au milieu des combats... Les rapports journaliers de l'*ouvrier* et du public, admis à toute heure dans la simple *bottega*, qu'on appelle maintenant un *studio*, mettaient de naturelles bornes à l'affectation, à l'extravagance qu'on baptise du nom de verve et de poésie. Bref, à cette époque où le peintre était franchement un plébéien, son talent, par cela même qu'il s'exerçait à de plus utiles travaux, l'ennoblissait tout autrement qu'il ne l'ennoblit aujourd'hui. Si quelque chose a pu dégrader l'artisan, c'est cette civilisation menteuse qui, par l'extrême division du travail, a fait de l'homme non pas une machine, mais un simple rouage de cette machine... »

Notre aristocratique *reviewer* déplore ailleurs, avec une amertume énergique, la perte des libertés républicaines et la corruption exercée par les Medicis; mais il se montre plus fidèle aux doctrines habituelles du *Quarterly Review*, lorsqu'à la fin de son article il s'élève contre le désir que « certains membres excellents et pieux de l'Église anglo-catholique » auraient manifesté d'introduire dans l'ornement des édifices destinés au culte l'usage des images sculptées et des peintures. Il insiste avec une aigre sévérité sur l'inutilité, l'inconvenance, le danger même d'une pareille mesure. Il nous a semblé, en lisant ce passage, entendre la reine Élizabeth elle-même lavant la tête au doyen Nowell, pour avoir eu l'impertinence de lui offrir un *common Prayer Book* orné de beaux dessins et de belles peintures.

Vous remarquerez sans doute, dans le *Fraser's Magasine*, une série de souvenirs intitulés : *Réminiscences d'un éditeur de journal* (*a Newspaper editor's Reminiscences*). Le dernier chapitre publié (c'est le troisième) renferme de précieuses anecdotes sur quelques-uns de vos hommes politiques : La Fayette, Lafitte, Casimir Périer, Sébastiani, Foy, etc., etc. Ce n'est pas que des faits très-importants se trouvent ou révélés ou expliqués par notre journaliste, mais on voit qu'il a réellement observé, dans une certaine intimité, les personnages dont il parle, et qu'il les a jugés avec cette précision britannique dont votre esprit même et votre vivacité d'imagination vous rendent tout à fait incapables. N'allez pas croire, d'après ceci,

que j'accepte comme parfaitement exactes les appréciations générales de mon compatriote sur vos hommes d'État. L'un d'eux, surtout (je ne l'ai pas nommé , c'est le désigner assez), est traité par lui avec peu de mesure et de convenance. Bien qu'avant tout chacune des anecdotes recueillies sur son compte soit très-honorable pour celui qui en est le héros, leur caractère *justificatif* m'empêche de les répéter. Combattre un reproche, en effet, c'est quelquefois le constater, et l'aggraver par là même. Des observations suivantes (et vous comprendrez pourquoi) ne m'ont pas inspiré les mêmes scrupules.

« M. de K......, maintenant pair de France, était, à l'époque où je l'ai connu, l'un des meneurs de l'opposition à la chambre des députés. Il ne jetait pas un très-grand éclat comme orateur, mais ses discours avaient un assez beau succès de lecture. C'était en général le matin, de fort bonne heure, que je lui rendais visite, et j'étais presque certain de le trouver dans sa chambre à coucher, préparant lui-même son café dans une cafetière en terre de pipe. Deux ou trois tisons s'étalaient au fond du foyer, et il en tirait, à grand renfort de soufflet, justement assez de feu pour sa petite cuisine. Comme il savait que je ne sortais guère sans avoir lu au moins un journal, lorsqu'il avait pris la parole dans la séance de la veille, il ne manquait jamais de me demander si j'avais lu son discours, et, sur ma réponse affirmative, d'ajouter immédiatement : « Eh bien ! qu'en dites-vous ? N'est-ce pas que c'est beau ? » Nous ne tolérerions pas un tel excès de vanité chez un membre de la chambre des communes, mais en France elle n'a rien de trop choquant, et n'indique pas, ainsi qu'elle le ferait en Angleterre, une infirmité de l'esprit. Les phrénologistes affirment que chez les Français la *bosse par excellence* est celle de l'amour-propre. Si cela est exact, il est assez naturel que ce défaut y soit plus excusé qu'ailleurs. J'ai habité un canton de la Suisse où les goîtres abondent tellement qu'ils ont fini par être adoptés comme une espèce de *grain de beauté.* Au dire des habitants de Sion, Kettly G.....er, la plus jolie femme de l'endroit, eût été tout à fait accomplie, si à tous ses autres agréments elle eût joint celui-là.

» L'heure matinale de mes visites à M. K... me fournit l'occasion de remarquer que les hommes publics se lèvent à Paris

bien plus tôt qu'à Londres. La plupart des ministres sont au travail avant huit heures du matin, et à midi leur besogne du jour est bien avancée. Tandis que lord Melbourne et lord Palmerston lisent, en prenant paisiblement leur chocolat, les commérages fashionables du *Morning Post* ou les fulminantes diatribes du *Times*, les membres du cabinet français, après une rude matinée de travail, font avancer leur voiture pour se rendre à la chambre.

» M. S..., que nous avons vu ambassadeur à Londres, pouvait passer, durant son ministère, pour un des hommes les plus occupés de la diplomatie. Au coup de sept heures, il était dans son cabinet, où il recevait, en buvant son café, ses chefs de division armés de leurs rapports. Ceci terminé, il admettait auprès de lui ses agents confidentiels et ses amis intimes. A dix heures s'ouvrait l'audience des ambassadeurs. Venaient ensuite les admissions officielles, la lecture et la dictée des dépêches. A une heure, le ministre partait pour la chambre; il en revenait d'ordinaire deux heures après, travaillait encore jusqu'à son dîner qu'il pressait le plus possible, afin d'être ensuite aux personnes qui venaient passer la soirée dans ses salons. Telle est, en général, la vie d'un ministre français, ce qui n'empêche pas, cependant, que de temps à autre un portefeuille ne tombe entre les mains de quelque paresseux incorrigible. Par exemple, l'homme d'affaires le moins expéditif de tous ceux qu'il m'a été donné de connaître est bien certainement... »

Je m'arrête, la citation trop complète pouvant être prise, aujourd'hui surtout, en mauvaise part. Je ne veux, d'ailleurs, en fait de critiques aussi directes (et l'on pourrait même ajouter aussi actuelles), je ne veux, dis-je, assumer d'autre responsabilité que la mienne.

Repassant bientôt le détroit, l'*editor* fait l'histoire de ses relations avec un original bien connu à Londres. C'était le doyen des agents de police de Bow-Street, John Townshend, ou, comme l'appelaient ses collègues « gentleman Townshend. » Ce brave homme, spécialement chargé de la surveillance des grandes fêtes, et attaché plus spécialement encore à la personne du monarque, était devenu le tory le plus enragé des Trois Royaumes. Sur la fin de sa carrière, il ne s'occupait plus des voleurs qu'à raison de leurs opinions politiques, et s'en allait

de tous côtés parlant de « son ami le duc d'York », de son « cher Clarence » et du « pauvre George » (George IV, s'il vous plaît). Après eux le « cher duc » (de Wellington) était ce qu'il aimait le mieux au monde. Quant aux whigs et aux libéraux (*liberals*), il leur avait voué la haine la plus cordiale et le mépris le plus explicite : « Libéraux ! libéraux ! répétait-il quelquefois; le diable m'emporte si j'ai jamais reçu d'eux la valeur d'un farthing. »

Les excentricités de l'officier de paix n'ont pas toutefois l'intérêt d'une histoire relative aux dernières semaines du ministère de lord Castlereagh. J'en abrège autant que possible les détails.

Un inconnu se présente un jour aux bureaux du journal que dirigeait l'auteur des *Reminiscences;* il venait demander l'insertion payée d'une sorte de libelle injurieux dirigé contre lord Castlereagh, qui, disait-il, après l'avoir employé dans diverses missions d'espionnage à l'étranger, ne remplissait aucun des engagements contractés envers lui. Après plusieurs démarches inutiles, et en désespoir de cause, il s'adressait aux journaux. Assez peu touché de malheurs pareils, l'éditeur refusa d'ouvrir ses colonnes aux plaintes de l'espion désappointé; et son refus parut exaspérer cet homme, qui jura, puisque ses griefs ne trouvaient aucun appui, de se faire justice par lui-même : — Il aurait, disait-il, la vie de lord Castlereagh... — Et là dessus, il entra dans de tels détails que son interlocuteur fut contraint de prendre au sérieux des menaces ainsi proférées. Se laissant donc aller aux impressions du moment, et sans réfléchir aux conséquences que cela pouvait avoir, l'éditeur, dès que Smasher (l'espion) eut quitté son cabinet, se hâta de prévenir par une lettre le ministre dont il jugeait la vie en danger. Smasher était nommé dans cet avis imprudent. Une heure après, lord Castlereagh en avait remercié l'auteur, en lui promettant d'avoir égard à ses recommandations; le soir même, le chef de la police, sir R. Baker, vint de la part du ministre, et en apparence à titre de renseignements privés, recueillir de la bouche même de l'éditeur une déposition que celui-ci, toujours sans défiance, voulut bien consentir à signer. C'était un grand pas : à peine était-il fait que notre journaliste s'en mordait déjà les doigts; mais la déposition, la dénonciation pour mieux dire,

existait légalement. Trois jours après, on l'avertit que deux officiers de Bow-Street demandaient à lui parler.

« Je descendis fort étonné, continue-t-il, et je me trouvai en présence de deux personnages excessivement polis, qui, après s'être excusés de leur importunité, me demandèrent la permission de rester quelques minutes dans mon logement. « Nous » avons découvert Smasher, ajoutèrent ces hommes, et nous » savons que son projet est de tirer sur lord Castlereagh lorsque » sa seigneurie traversera le parc. Aussi, pour l'arrêter et rendre » impossible toute résistance, nous lui avons fait tenir un mot » par lequel *vous* l'appelez ici. Ce mot, il a déjà dû le recevoir, » et sans doute il ne tardera pas à paraître. »

» Mon indignation, en voyant ma maison transformée en souricière de police, fut tout d'abord si vive que je faillis jeter ces drôles dans la rue; mais par réflexion, je me contins, et je les assurai au contraire qu'ils pouvaient séjourner chez moi tant qu'il leur plairait. Ensuite je passai dans les bureaux d'attente, et je chargeai l'employé aux abonnements d'inviter Smasher, dès qu'il paraîtrait, à sortir de Londres dans le plus bref délai. S'il manquait d'argent, on lui remettrait, sur sa demande, jusqu'à concurrence de 50 livres sterling. Une demi-heure après qu'il aurait quitté la maison, l'employé devait avertir en frappant trois coups à la porte de ma chambre à coucher, où j'avais installé les agens de police. Deux heures s'écoulèrent avant que ce signal fut donné, pendant lesquelles, dévoré d'inquiétude, je fis bonne contenance, excitant de mon mieux le bavardage de mes honorables hôtes. Enfin les trois coups me rendirent à moi-même. Je me levai aussitôt.

» Messieurs, leur dis-je, veuillez présenter mes complimens à sir R. Baker, et le remercier de ma part. Je lui dois, en effet, de savoir que la police se croit autorisée à tendre ses piéges dans le domicile privé des citoyens. Apprenez-lui, du reste, que, grâce à moi, Smasher est maintenant à l'abri de ses poursuites.

» Bien qu'un peu déconcertés par cette allocution inattendue, les deux espions se retirèrent assez poliment. Smasher n'a jamais été pris, que je sache.

» Peu de temps après, lord Castlereagh se coupa la gorge. Il n'y avait sans doute aucun rapport entre mon aventure et ce

triste événement. Pourtant je ne pus m'empêcher, en lisant l'enquête du coroner, d'être frappé par la question suivante qu'un des jurés adressait à l'un des domestiques de l'ancien ministre.

» — Lord Castlereagh avait-il reçu des menaces d'assassinat?

» — Non, monsieur, répliqua le valet.

» Bien des années ensuite j'eus des nouvelles de Smasher par le capitaine Johnson, ce fameux *smuggler*... »

Vient ici une série d'historiettes ayant trait à la biographie de ce nouveau personnage. Elles sont naturellement contées et fort intéressantes par elles-mêmes; mais je craindrais, en les citant, d'allonger indéfiniment ma lettre. Or, je ne veux pas la terminer sans vous parler d'un document historique auquel vous attacherez sans doute quelque intérêt, et qu'a inséré dans un de ses derniers numéros notre *Journal militaire* (*United service journal*). C'est le compte-rendu de la traversée de Napoléon à bord de *l'Indomptable*, qui, vous le savez, le transporta de Fréjus à l'île d'Elbe après la première invasion. M. Th. Ussher, qui commandait ce navire, a recueilli les souvenirs les plus détaillés sur la conduite et les paroles de son royal passager. Quelques-uns sont, comme vous pouvez bien le penser, fort insignifiants; mais, à part leur valeur comme éléments historiques, l'observateur trouve à y étudier l'instinct *gouvernemental* que conservait le monarque déchu, et qui lui faisait attacher un certain prix à la chimérique souveraineté que lui laissait la jalouse inquiétude des vainqueurs. A la vérité, il y avait peut-être quelque duplicité dans l'intérêt singulier qu'il paraissait prendre à son nouveau royaume. Quoi qu'il en soit, voici les premières journées qui suivirent son arrivée à l'île d'Elbe. Des députés de cette île s'étaient rendus à bord de *l'Indomptable* pour demander à M. Th. Ussher d'en prendre possession. Ils furent assez surpris, on le conçoit, de trouver leur empereur sur un navire anglais.

« .... Nous nous dirigeâmes alors vers l'île sous toutes nos voiles. Napoléon était impatient de la voir, et me demanda si je ne pouvais pas hâter la marche du navire. Je lui répondis que nous avions dehors toute la toile qui pouvait accélérer notre course. — Si vous poursuiviez une frégate ennemie, remarqua-t-il aussitôt, n'ajouteriez-vous pas quelque voile? — Sur quoi

je levai les yeux, et voyant que la voile du petit perroquet tribord n'était pas déployée, je répondis que bien certainement, en chasse, je m'en servirais. — Vous ne la jugez donc pas inutile? observa-t-il aussitôt. — Ces questions détournées étaient dans ses habitudes; il avait aussi coutume d'interroger fort vite et coup sur coup, répétant deux fois chaque demande. Un jour que je lui en faisait la remarque, à propos d'un matelot qu'il avait complétement abasourdi : — Bah, bah! me répondit-il en souriant, c'est la seule manière d'obtenir une réponse directe et franche.

» Lorsque la vigie annonça que l'île d'Elbe était en vue, l'impatience de l'empereur sembla redoubler. Il monta sur l'avant, et demanda plusieurs fois qu'elles étaient les couleurs arborées aux batteries. Il doutait que la garnison eût adhéré au nouveau gouvernement, et, de fait, cette adhésion ne datait alors que de quarante-huit heures, en sorte que, si je n'avais eu le vent contraire, j'aurais trouvé l'île occupée par des troupes ennemies. Mon devoir alors eût été de conduire mon passager au commandant en chef de la station (sir Edward Pellew, alors à Gênes), et celui-ci l'eût à l'instant même dirigé sur l'Angleterre.

» Lorsque nous fûmes près des côtes, Napoléon chargea le général Drouet, le comte Clam (aide de camp du prince de Schwartzenberg) et mon premier lieutenant, M. Hastings, d'aller, en son nom, prendre possession de l'île. Le colonel Campbell les accompagna. On conduisit ces messieurs chez le général Dalheme, qui n'avait reçu que deux jours auparavant les ordres du gouvernement provisoire, en conséquence desquels il avait reconnu Louis XVIII et arboré le drapeau blanc. Il exprima son désir d'être en tout agréable à l'empereur.

» 3 *mai* 1814. — Les instructions données au général Drouet lui enjoignaient de prendre les noms de tous les officiers et soldats qui désireraient entrer au service de l'empereur. Ce prince témoignait aussi le désir qu'une députation d'habitants lui fût envoyée. Elle vint en effet sur les neuf heures du matin. De trois mille hommes qui composaient naguère la garnison, il en restait à peine sept cents. La désertion d'une part, et le mécontentement des habitants, en pleine révolte depuis quelques semaines, avaient amené ce résultat.

» 4 *mai*. — L'empereur était debout au point du jour, et il

s'entretint deux heures durant avec le patron du port, que l'on avait envoyé comme pilote. Il le questionnait minutieusement sur l'ancrage, les fortifications, etc. A six heures, nous entrâmes dans le port, et une demi-heure après nous jetâmes l'ancre à la pointe du môle. A huit heures, l'empereur me demanda une barque, et me pria de l'accompagner dans une promenade qu'il voulait faire de l'autre côté de la baie. Il était vêtu d'une grande redingote et d'un chapeau rond. Le comte Bertrand, le colonel Campbell et le colonel Vincent, ingénieur en chef, vinrent avec nous. Le baron Koller refusa la partie. A moitié chemin, Napoléon remarqua qu'il était sans épée, et nous demanda peu après si les paysans toscans étaient portés à l'assassinat. Sa promenade dura deux heures. Les gens du rivage, nous croyant tous Anglais, crièrent plusieurs fois *viva*, ce qui parut déplaire à l'empereur. Nous revînmes déjeuner à bord. Ensuite il fit un petit travail pour déterminer la couleur du pavillon qu'il adopterait comme roi de l'île d'Elbe, et me pria de demeurer avec lui pendant cette opération; il avait un livre où étaient figurés tous les pavillons de la Toscane, anciens et modernes. Il me demanda mon opinion sur celui pour lequel il se décida. Il était blanc et traversé en diagonale par une bande rouge sur laquelle figuraient trois abeilles : les trois abeilles étaient là pour rappeler qu'il conservait le titre d'empereur des Français. Il me demanda de permettre que le tailleur du bâtiment fabriquât sur le champ deux de ces pavillons, et tout aussitôt il en fit arborer un sur les batteries.

» A deux heures, il débarqua (suivent les détails officiels), etc.

» 5 *mai*. — Dès quatre heures du matin je fus réveillé par les cris de *vive l'empereur!* Napoléon était debout, et visitait à pied les fortifications, les magasins, les entrepôts, etc. A deux heures, il rentra pour déjeuner. Dans l'après-midi, il monta à cheval, et je l'accompagnai à deux lieues dans l'intérieur des terres. Il examina plusieurs maisons de campagne, et donna de l'argent à tous les mendiants qui se trouvèrent sur son passage. Avant de quitter *l'Indomptable*, l'empereur m'avait demandé un détachement de cinquante soldats de marine pour sa garde particulière; mais ensuite il changea d'avis, et ne voulut qu'un officier et deux sergents. L'un des deux (j'ai rarement vu un

meilleur et un plus brave soldat) était devenu, pendant la traversée, le favori de mon illustre passager. Aussi le choisit-il pour coucher, tout habillé et armé, en travers de la porte de sa chambre, sur un matelas. Le valet de chambre était couché de même et au même endroit.

» 6 *mai.* — Nous allâmes sur les six heures du matin visiter à cheval Rion et les célèbres *Montagnes de fer.* Nous visitâmes aussi le temple bâti par les Romains et dédié à Jupiter. Les ruines en sont fort belles, mais d'un accès difficile..... Il voulut visiter la principale mine; toutes choses étant prêtes, il offrit au baron Koller et à deux ou trois autres personnes de l'accompagner, mais ces messieurs s'excusèrent poliment. Nous entrâmes à nous deux, suivis de deux guides qui portaient des flambeaux. Arrivés au centre de ce qui me semblait une immense caverne, les guides frappèrent le sol de leurs torches, et tout sembla aussitôt s'illuminer. Dans ce moment, je crus à une explosion. Napoléon eut peut-être la même idée, mais il huma une prise de tabac avec le plus grand sang-froid, et m'invita à le suivre.....

» A dîner, il nous parla de l'intention qu'il avait de prendre possession de Planosa, petite île déserte située à dix milles de l'île d'Elbe. « Toute l'Europe dira, ajouta-t-il gaiement, que j'ai fait une conquête.» Il avait déjà des plans pour faire arriver dans la ville l'eau des montagnes. Il voulait aussi nettoyer les rues de sa capitale, en y faisant monter les eaux de la mer. Il eut plusieurs conversations à ce sujet avec mon premier charpentier, que je lui avais recommandé comme très-capable.

» 7 *mai.* — Détails insignifiants.

» 8 *mai.* — Nous allâmes tous à Longone, dont la baie est petite, mais qui est parfaitement fortifiée..... Au lieu de prendre la même route au retour, l'empereur voulut, pour mieux examiner la côte, se risquer sur les sentiers escarpés où passent les chèvres. Il fredonnait des airs italiens, ainsi que cela lui arrivait souvent, et, du reste, semblait fort animé : il parla beaucoup de son goût pour la musique; puis la difficulté du chemin lui rappela son passage du mont Saint-Bernard, et une conversation qu'il avait eue en cette occasion avec un jeune paysan. Cet homme, qui ne connaissait nullement son interlocuteur, l'entretenait sans façon de sa manière de vivre, de ses désirs, des conditions du bonheur, tel qu'il l'entendait : la pos-

session d'une bonne maison, un nombreux troupeau, etc., etc. Napoléon lui fit soigneusement énumérer tout ce qu'il disait manquer à sa félicité : puis, dans la suite, il le fit appeler et prit plaisir à réaliser ce rustique programme : « Eh bien ! me dit-il en riant, cela m'a coûté 60,000 francs. »

» 10 mai. — Napoléon est allé à cheval au sommet de l'éminence la plus élevée qui domine Porto-Ferrajo. De là nous apercevions la mer dans quatre directions opposées, et dans aucune il ne semblait y avoir d'elle à nous plus d'un mille anglais de distance. Après avoir contemplé quelque temps ce spectacle, il a d'un regard parcouru l'horizon, ajoutant avec un singulier sourire : « Hé, hé, mon île est bien petite ! »

Sans continuer à suivre ce journal, je remarquerai que dans ses conversations avec M. Campbell et M. Thomas Ussher, l'empereur parlait fort librement de ses projets contre l'Angleterre, et leur expliquait avec détails ses plans d'invasion.

« Cela ne pouvait se tenter qu'avec une flotte en nombre très-supérieur destinée à protéger la flottille. On se procurait cet avantage par une fausse attaque contre les Indes-Orientales. La flotte anglaise aurait infailliblement suivi les vaisseaux français ; et ceux-ci, à l'improviste, seraient revenus sur la côte. Pourvu qu'ils eussent eu trois ou quatre jours d'avance à leur arrivée dans la Manche, cela aurait suffi. La flottille partait à l'instant même, et allait débarquer sur les côtes de Kent ou ailleurs, suivant que le temps et la mer l'eussent permis. On aurait entièrement subordonné les opérations militaires subséquentes à l'opinion des pilotes et des officiers de marine, chargés de débarquer les troupes avec le plus de sécurité possible et dans le plus bref délai. L'expédition portait cent mille hommes, et assez de barques pour simplifier la mise des troupes à terre. L'artillerie et la cavalerie suivaient de près. En trois jours on pouvait être à Londres. Nous nous permîmes de lui demander ce qu'il aurait fait alors, présumant bien que nous aurions eu à subir de rudes conditions. Cette question ne fut pas nettement résolue. Il la trouvait difficile, disait-il, parce qu'avec un peuple énergique et brave comme le peuple anglais, il ne fallait pas s'imaginer que, la capitale prise, tout était terminé. Cependant, un de ses premiers actes eût été de proclamer la séparation de l'Irlande. Ensuite, l'occupation de Londres eût

porté un coup mortel au crédit et aux fonds publics, au commerce, etc., etc. Il nous demanda de lui dire franchement si nous n'avions pas été alarmés de ses projets d'invasion.

» Le colonel Campbell éluda fort adroitement cette question délicate en lui demandant : — Pourquoi sa majesté paraissait désirer si vivement la destruction de l'Angleterre?

» Il se mit à rire, et répondit : — Si j'étais ministre d'Angleterre, je tâcherais d'en faire la plus grande nation du monde. »

Le 28 mai, M. T. Ussher prit congé de l'empereur, qui lui adressa les remerciements les plus affectueux. — Vous êtes le premier Anglais avec qui j'aie vécu familièrement, lui dit-il, et il ajouta quelques paroles *très-flatteuses pour l'Angleterre*. C'est ainsi du moins que les interpréta la modestie de notre jeune capitaine, qui paraît avoir rempli sa mission avec tous les égards et tout le respect dus à une aussi grande, une aussi récente infortune.

Il y a beaucoup d'autres détails, surtout historiques, dans le Mémorial, auquel je viens d'emprunter ces extraits, mais il est temps, je pense, d'arrêter ce coup d'œil à vol d'oiseau jeté sur notre dernier mois littéraire.

Si vous le résumez tel qu'il est dans ma pensée, il vous donnera une idée fort exacte de ce qu'il faut chercher maintenant dans les productions de la presse anglaise : beaucoup d'écrivains et peu d'ouvrages; une étonnante patience à revenir minutieusement sur les vestiges du passé; une horreur marquée pour tout ce qui semble un empiétement intellectuel sur les domaines de l'avenir; un culte de l'époque immédiatement antérieure, à coup sûr très-justifié par la disette actuelle; un esprit d'observation peu élevé, s'appliquant également à toute chose, mais généralement exact et par conséquent utile; la haine des spéculations métaphysiques; l'amour immodéré du fait (*matter of fact*); au total, néanmoins (permettez-moi de l'espérer), une mine assez féconde et assez peu fouillée pour qu'à des intervalles réguliers on puisse en extraire une causerie de quelque intérêt.

Ce mois a été tout à fait stérile en productions dramatiques. On peut à peine compter comme telle une mauvaise tragédie boursouflée dont Richard Cromwell est le héros. En général, les

abdications ne sont pas heureuses au théâtre. A les voir se multiplier dans les fastes historiques, il faut croire qu'elles ont, dans la vie réelle, un certain charme. Quoi qu'il en soit, le *M. Clarke* dont M. Searle a enrichi Hay-Market n'a obtenu qu'un pâle succès d'estime. Macready pourtant jouait le principal rôle. Sheridan Knowles a mis à la scène une imitation des *Vêpres siciliennes* de M. Casimir Delavigne. Presque sifflée le premier jour, elle subsiste à peine, malgré tous les retranchements que l'auteur lui a fait subir. Un opéra comique, l'*Enfant Grec*, et quelques *farces* sans importance, méritent à peine qu'on les annonce. Le petit théâtre d'*Adelphi* nous promet une pièce à grand scandale, où doivent se trouver reproduits les principaux incidents du procès Laffarge. On espère toutefois que l'autorité empêchera une *exhibition* aussi inconvenante (1). Drury-Lane, restauré à neuf, est maintenant livré à votre Musard, qui de son impérieux archet y domine un orchestre monstre. Vous verrez qu'avant peu la prude Angleterre aura ses bals masqués et ses galops diaboliques. Musard nous démoralisera sans aucun doute. En attendant, il nous étourdit de son mieux.

O. N.

(1) L'auteur de cette lettre se trompait. On a pu lire dans presque tous les journaux de Paris le compte-rendu de la pièce en question. Nous n'insisterons pas sur le blâme sévère dont elle a été l'objet.

ROSE SION.

Le 1er octobre 1737, une jeune fille de sept à huit ans fut amenée au couvent des Filles de la Croix, de la ville de Roye, en Picardie, et confiée aux soins de la sœur Françoise Gaudard, supérieure de la communauté. Cette jeune fille fut inscrite sur les registres du couvent sous le nom de *Rose*, et ne fut connue que sous ce nom dans l'intérieur de la maison. Les autres pensionnaires s'étaient plus d'une fois réunies pour l'interroger sur sa famille, son origine et le lieu de sa naissance ; mais elles n'avaient jamais obtenu d'elle que des réponses vagues, ambiguës, et qui n'étaient pas de nature à satisfaire leur curiosité.

On savait pourtant que la petite Rose était fréquemment visitée par un homme qui paraissait avoir de l'affection pour elle, et qui était même chargé de payer le prix de sa pension. Il se nommait le chevalier Nugues; certaines religieuses l'avaient entrevu quelquefois au moment où il entrait au parloir. Ce n'était déjà plus tout à fait un jeune homme, on lui donnait de trente à trente-cinq ans; ses sourcils bruns, son teint basané communiquaient à ses traits une expression énergique et même un peu dure ; on remarquait dans sa tournure et son maintien quelque chose de raide et d'empesé ; il se tenait très-droit, marchait des épaules, et avait toutes les allures d'un militaire.

Le chevalier Nugues était-il le père, le parrain ou seulement le tuteur de la petite Rose? Grand sujet de conjectures et d'interprétations pour les autres pensionnaires du couvent. On pense bien qu'elles avaient plus d'une fois interrogé la sœur

supérieure sur la naissance et la famille de Rose, mais cette dernière n'était guère plus avancée qu'elles sur ce point-là.

Un jour, elle avait voulu sonder l'esprit du chevalier et l'amener indirectement à une confidence; mais celui-ci avait à peine pénétré son intention, qu'il s'était mis à bondir sur sa chaise et à lui tourner le dos brusquement. Puis, cherchant à reprendre son sang-froid : — Ma sœur, avait-il dit en tirant de sa poche une bourse bien garnie, vous plairait-il d'augmenter la pension de Rose? manquerait-il quelque chose à son trousseau et à son entretien? — L'abbesse s'étant empressée de lui assurer que Rose ne manquait de rien et que sa pension était même fixée à un taux plus que suffisant, le chevalier s'était adouci par degrés, mais l'abbesse n'avait eu garde d'aborder de nouveau un sujet qui avait paru éveiller si fortement sa susceptibilité.

Cependant, en grandissant, Rose devenait de jour en jour plus aimable et plus belle. A son entrée au couvent, on l'eût prise pour un jeune garçon; son teint était olivâtre et fortement hâlé, ses yeux vifs et brillants annonçaient la pétulance; son langage n'était guère qu'un jargon grossier; elle avait au-dessus du sourcil droit une cicatrice profonde qui achevait de donner à sa physionomie un certain air intrépide et délibéré. Mais les années avaient insensiblement adouci cette première impression de l'enfance; avec l'âge, son teint s'était éclairci; ses traits avaient pris de la régularité et de la noblesse; la jeune sauvage s'était transformée en grandissant en une charmante fille, douce, craintive et timide à l'excès; son esprit répondait aux agréments de son visage. Elle avait eu les meilleurs maîtres de danse, de musique et de clavecin, et avait su profiter de leurs leçons; la lecture d'ouvrages choisis avait de bonne heure fortifié son jugement et mûri son intelligence. Enfin, lorsqu'elle eut atteint l'adolescence; elle méritait d'être citée comme une personne accomplie.

Ce fut alors que le bruit du départ de Rose se répandit dans le couvent; cette nouvelle affligea toute la communauté. Les pensionnaires l'aimaient comme une sœur, et les religieuses, qui l'avaient vue grandir sous leurs yeux, s'étaient habituées à la considérer comme leur fille; les regrets étaient d'autant plus vifs qu'on ignorait le sort qui l'attendait à sa sortie du couvent. Resterait-elle fille, ou bien serait-elle mariée? Et, dans ce der-

nier cas, quel homme deviendrait son mari? Hélas! s'il fallait qu'elle épousât quelqu'un qu'elle n'aimait pas, ou bien qu'elle entrât dans le monde sans guide et sans protection, que de peines et de dangers pouvaient menacer sa jeune innocence! Les bonnes religieuses pensaient à tout cela et ne cessaient de s'inquiéter sur le sort de Rose.

Le même homme qui l'avait amenée au couvent, vint l'en retirer. Il remercia l'abbesse des soins qu'elle avait pris de sa jeune protégée, mais ses remerciements furent faits d'un ton bref et laconique qui indiquait la brusquerie et peut-être aussi la contrainte. Décidément, le chevalier Nugues était un homme étrange : il parlait peu, ne riait jamais, et regardait Rose tantôt avec attendrissement, tantôt avec une sorte de jalousie. Quant à Rose, elle ne put contenir ses larmes en prenant congé de l'abbesse et des autres religieuses; il lui semblait, en quittant le couvent, avoir tout perdu : son cœur était brisé; ce départ était pour elle comme un exil. Il n'y eut que la pensée de revenir bientôt à la communauté pour visiter les pensionnaires et les religieuses, qui put calmer un peu sa peine.

Dès qu'elle fut hors du couvent, le chevalier lui fit savoir qu'il se proposait de la conduire à Paris chez Mme Gaudry, qui tenait, dans la rue du Pont-aux-Choux, un magasin de dentelles. Rose lui répondit d'un ton soumis qu'elle lui obéirait en tout point; elle éprouvait, en présence du chevalier, un sentiment de déférence mêlé d'une sorte de frayeur; elle rougissait en lui parlant, sa voix tremblait, elle eût été par moment presque tentée de pleurer. C'était en effet une singulière position pour une jeune fille de son âge, que de se trouver en tête-à-tête avec l'homme auquel elle devait tout et qu'elle connaissait à peine. Le chevalier parut comprendre son embarras; il évita pendant le voyage d'entamer avec elle un entretien suivi, et se contenta de lui adresser quelques questions indifférentes.

Rose devait entrer chez la dame Gaudry sous le titre d'apprentie; mais le chevalier s'était arrangé d'avance pour qu'elle ne fût contrariée en aucune façon dans ses volontés et ses fantaisies. Il eut soin de payer pour elle une pension plus forte encore que celle du couvent des Filles de la Croix. Il présenta Rose comme une jeune fille bien née, mais sans fortune, et qui devait prendre de bonne heure des habitudes d'ordre et d'éco-

nomie. Il ne fallait pas cependant qu'elle considérât le commerce comme une nécessité : elle apprendrait, si bon lui semblait, le métier de marchande de dentelles ; ou bien s'occuperait seulement de petits ouvrages délicats et conformes à ses goûts. Il fit enfin comprendre à la dame Gaudry qu'elle devait la considérer bien moins comme son apprentie que comme sa pensionnaire. Pour indiquer la façon dont la traitait son protecteur le chevalier Nugues, nous dirons que, Rose ayant passé près de lui quelques semaines à son arrivée à Paris, elle avait, lorsqu'elle entra chez la marchande de dentelles, plusieurs robes de soie avec des garnitures ; elle portait des fleurs dans les cheveux, et autres ajustements qui ne convenaient guère à la condition d'une apprentie.

Il est bon maintenant de crayonner en peu de mots le portrait de la dame Gaudry, nouvelle maîtresse de Rose.

C'était une grosse commère encore verte, un peu revêche en apparence, mais au fond excellente femme. Irréprochable d'ailleurs dans ses mœurs, elle poussait fort loin le scrupule en ce qui concernait les jeunes filles confiées à ses soins. Jamais autour de son comptoir de galants, d'oisifs, ni de conteurs de fleurettes; et avec tout cela, la tête la plus légère, lisant force romans, prude en principes, inconséquente en actions : concilie ce mélange qui pourra.

Rose était à peine depuis quelques mois chez la dame Gaudry qu'elle avait déjà su se concilier ses bonnes grâces. Sa douceur était irrésistible; l'éducation qu'elle avait reçue lui servait à causer toujours à propos, mais sans jamais chercher à se faire valoir. Elle était d'ailleurs la meilleure ouvrière que l'on pût trouver; docile, modeste, travaillant sans relâche du matin au soir. La dame Gaudry, qui aimait à causer et à raconter à son voisinage ce qui se passait dans son intérieur, avait déjà donné à entendre à quelques personnes du quartier que Rose, avec ses bonnes qualités, son esprit et sa figure, ne pourrait manquer de se marier avantageusement, peut-être même de trouver un brillant parti. Elle était fière de son apprentie comme d'elle-même ; et comme si ses perfections et sa beauté eussent dû faire rejaillir un certain éclat sur sa personne, elle ne tarissait pas sur ses louanges.

Cependant, il ne se passait guère de semaine où le chevalier

Nugues ne vînt visiter Rose. Le plus souvent, il l'emmenait avec lui, la gardait la journée tout entière, et ne la ramenait au magasin que fort avant dans la soirée. Ces visites et le mystère qui entourait les démarches du chevalier avaient plus d'une fois donné à penser à la dame Gaudry, et de plus fait naître dans l'esprit de quelques voisines certaines conjectures qui n'étaient pas à l'avantage de Rose. En effet, était-il naturel qu'une jeune fille sortît ainsi seule avec un officier (le chevalier était officier) qui n'était pas marié et n'avait pas encore atteint l'âge où il eût pu sans inconvénients la traiter aussi librement? La dame Gaudry avait songé parfois à questionner Rose, mais elle craignait, si ses soupçons n'étaient pas fondés, d'effaroucher sa vertu. Les conjectures du couvent de Roye se renouvelaient dans la rue du Pont-aux-Choux, mais sous la forme de bruits fâcheux. En effet, disait-on, si le chevalier était le père adoptif ou même le père de Rose, pourquoi se cacher, pourquoi ne pas avouer ce titre et en faire un mystère? Mais non, le chevalier n'était pas le père de Rose : un père s'entretient avec sa fille librement, sans réserve, et lui parle à cœur ouvert. Le chevalier ne parlait jamais à Rose que d'un ton de retenue et presque de respect. On ne l'avait jamais vu l'embrasser, mais il lui baisait la main; un père baiser la main de sa fille! Et les présents qu'il lui faisait! Toujours des dentelles, des corbeilles de fleurs, souvent même des bijoux de prix; toutes choses qui sentaient bien moins l'affection paternelle que les attentions de la galanterie. Que dire, que penser de tout cela? Quels étaient donc les rapports de Rose et du chevalier Nugues?

La dame Gaudry, justement alarmée de la conduite du chevalier, avait plus d'une fois voulu l'amener à une explication, et lui avait même adressé quelques remontrances au sujet de Rose. Mais celui-ci ne lui avait répondu, comme autrefois à l'abbesse du couvent de la Croix, que par un geste d'impatience et un haussement d'épaules. Ne voulant pas que sa maison devînt le théâtre d'un scandale, la dame Gaudry était déterminée à attendre une occasion favorable pour signifier au chevalier qu'il eût à s'expliquer nettement sur le compte de sa protégée, ou à la retirer de son magasin. Il fallait toute la rigidité de ses principes pour qu'elle pût se résoudre à ce dernier parti, car elle aimait Rose comme sa fille, et la seule pensée de la perdre

l'affligeait profondément; mais le soin de sa réputation passait avant les vœux de son cœur.

Sur ces entrefaites, le chevalier Nugues quitta Paris; il était contraint de suivre son régiment, que la guerre allumée entre la France et les Pays-Bas appelait à la frontière. Le départ du chevalier, s'il n'étouffa pas entièrement les scrupules de la dame Gaudry, les apaisa du moins. Elle comprit que les bruits qui avaient couru sur le compte de Rose cesseraient d'eux-mêmes dès que celui qui les avait fait naître serait éloigné. Elle eut d'ailleurs bientôt à s'occuper d'une affaire non moins grave, et qui devait, en réclamant toutes les lumières de son expérience, achever de la détourner des faits qui concernaient le chevalier.

Au nombre de ses pratiques les plus anciennes, elle comptait une certaine Mme Dufresnay, femme d'un avocat général à la cour des aides, et qui habitait une rue voisine de la sienne. Cette dame avait été fort belle, et, bien qu'elle fût âgée de plus de soixante ans, elle avait encore le goût des dentelles. Elle faisait ses emplettes elle-même, et il était rare qu'elle laissât passer une semaine sans faire une visite au magasin de la rue du Pont-aux-Choux.

Le destin voulut que Mme Dufresnay se fit un jour accompagner de son fils. Fabien était fils unique; son père le destinait au barreau, et il avait déjà fait concevoir, par ses talents et ses qualités, de brillantes espérances. Il était grand, bien fait, aussi agréable de figure que de maintien; il avait dans les manières et le langage une noblesse et une distinction naturelles que plus d'un gentilhomme eût enviées. C'était le modèle parfait des jeunes gens de la bourgeoisie d'alors. L'entière soumission d'un jeune homme de plus de vingt-huit ans aux volontés d'un père et d'une mère vieux et exigeants, eût sans doute surpris bien des fils d'aujourd'hui; mais, dans ce temps-là, l'autorité paternelle était encore un pouvoir admis.

Fabien n'eut besoin de voir Rose qu'une ou deux fois pour en devenir éperdument épris; sa beauté, sa grâce, produisirent sur lui une si forte impression qu'il s'arrangea pour passer tous les jours devant le magasin de dentelles, cherchant à entrevoir la jeune apprentie et à échanger avec elle un geste ou une œillade. Rose ne tarda pas à s'apercevoir des attentions de

Fabien; elle l'aima plus ardemment peut-être qu'elle n'en était aimée, parce qu'il lui fallait renfermer son amour dans son cœur. La pauvre fille se mit alors à réfléchir sur sa condition, qu'elle n'avait jusqu'à présent envisagée qu'avec insouciance. Elle comprit qu'elle était sans fortune, et, qui pis est, sans nom, sans famille : on la nommait *Rose*, et voilà tout. Par moments cependant elle songeait à l'éducation qu'elle avait reçue, à l'intérêt que lui avait toujours montré le chevalier Nugues. Alors, un peu d'espérance renaissait en elle; elle pensait que la découverte de quelque grand secret viendrait jeter peut-être un jour un peu de lumière sur sa destinée. Puis, poursuivant ses pensées, elle se disait que le chevalier Nugues était noble, généreux, et, s'il consentait à la reconnaître ou seulement à l'adopter, alors, peut-être.... Mais tout cela n'était qu'un rêve qui ne faisait que traverser son esprit, et bientôt la raison lui faisait voir l'image de son indigence et de sa condition obscure dans le triste miroir de la réalité.

Cependant, Fabien était parvenu à lier avec la dame Gaudry des rapports assez intimes pour lui faire confidence de son amour pour Rose. Cet amour était si franc, si vif, et partait si bien du cœur, que la bonne marchande ne put se défendre de s'y intéresser. Elle voyait là, d'ailleurs, la confirmation de l'horoscope qu'elle avait autrefois tiré de la jeune apprentie. Rose était aimée d'un jeune homme de bonne famille, destiné à obtenir de son père la survivance d'une place importante. Qui sait les résultats qu'un amour pareil pourrait amener? Ainsi raisonnait la dame Gaudry. Les vieilles femmes sont souvent aussi folles que les jeunes.

Elle n'avait pas hésité à dire à Fabien tout ce qu'elle savait sur le compte de Rose. Elle lui avait longuement dépeint ses excellentes qualités, ses vertus, son exemplaire sagesse. Fabien obtint d'elle à force de prières et de soins la permission de s'entretenir avec la jeune apprentie. Il la vit, la revit souvent, et put ainsi s'assurer par lui-même que l'opinion de la dame Gaudry n'avait rien d'exagéré : il reconnut en elle un esprit des plus étendus, une délicatesse extrême, une de ces âmes qui ne sauraient ressentir l'amour sans inspirer elles-mêmes la passion la plus violente. L'abandon où Rose avait toujours vécu depuis son enfance achevait d'ailleurs de la rendre intéressante. Il sem-

blait qu'en l'aimant, on dût être aimé deux fois : pour soi-même d'abord, et puis pour toutes les affections que l'on remplacerait près d'elle.

Fabien avait le cœur trop bien placé pour que la pensée de faire de Rose sa maîtresse eût pu même se présenter à lui. A présent qu'il la connaissait, cette pensée était encore plus éloignée de lui que jamais. Rose serait sa femme, il l'aimait, il en était aimé; que lui fallait-il de plus? Mais ce projet fut à peine conçu et arrêté dans son esprit que, suivant l'ordinaire, il entrevit tout à coup mille obstacles qu'il n'avait pas prévus, ou plutôt qu'il avait cherché à ne pas prévoir, car l'amour use souvent de dissimulation avec lui-même.

Le père de Fabien s'était toujours bercé de la pensée de marier son fils avantageusement, ou tout au moins d'une façon conforme à son rang. Il n'avait jamais été amoureux de sa vie, et ne concevait guère que l'inclination pût avoir la moindre part dans les plans d'un mariage. Il unissait, comme la plupart des gens de robe, la rigidité des principes à la froideur d'une inflexible raison. Il était vieux, affligé d'infirmités, et habitué à imposer son autorité d'une façon quelque peu despotique.

On comprendra donc l'émotion, et pour tout dire, la frayeur qui s'emparait de Fabien, lorsqu'à travers sa passion il entrevoyait la figure grave et sourcilleuse de son père, où se trouvait gravée d'avance l'image d'un refus formel. Lui proposer, à lui, premier avocat à la cour des aides, d'accepter pour bru Rose, une fille de magasin que tout le monde avait vue et voyait encore tous les jours pliant et repliant de la dentelle dans un comptoir! C'était vouloir attirer sur sa tête la malédiction paternelle, et par conséquent s'interdire le droit de revoir Rose. M. Dufresnay pour détourner son fils de sa passion, pouvait employer contre elle des voies de rigueur, et dans ce cas-là tout était perdu.

Les mères, dans ces sortes d'affaires, valent généralement mieux que les pères : c'est pourquoi Fabien se décida à faire connaître à la sienne son amour pour la jeune apprentie. Il la lui dépeignit sous les couleurs les plus tendres, lui fit un tableau passionné de son caractère et des perfections de son cœur. Quant à sa figure, elle avait pu en juger elle-même en se ren-

dant au magasin de dentelles. Il termina cette peinture en lui annonçant qu'il était décidé à l'épouser.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Mme Dufresnay. Elle recula de quelques pas, et joignant les mains en signe de confusion et de stupeur : — Mon fils, dit-elle, et votre père?

Elle n'en dit pas davantage, mais ce peu de paroles équivalaient, pour quiconque connaissait les principes du vieil avocat, aux plus éloquentes représentations.

Fabien demeura lui-même comme accablé par l'aveu qu'il venait de faire. Il rompit cependant le silence pour conjurer sa mère de vouloir bien s'intéresser à son amour. Il lui fit part de toutes les raisons qui l'avaient engagé à aimer Rose : ses grâces et ses qualités ne compensaient-elles pas ce qui lui manquait du côté de la naissance et de la fortune? Enfin, il lui fit entendre que de l'accomplissement de ce mariage dépendait le sort de toute sa vie.

Mme Dufresnay, malgré son excessive tendresse pour son fils, ne put céder à la prière qu'il lui fit de vouloir bien intercéder en sa faveur près de son père. Elle savait trop bien par avance que ce dernier resterait inflexible : elle-même désapprouvait ce mariage; ne contredisait-il pas toutes les lois des convenances et du devoir? Le mieux était de tâcher d'oublier Rose et de se détacher d'elle en fixant son cœur sur un objet plus digne de lui.

Ce refus et ces raisons, dont il ne comprenait que trop bien la justesse, affligèrent Fabien si vivement qu'il tomba malade. Il perdit le sommeil, ne mangea plus, et fut bientôt réduit à un tel état de langueur, qu'on désespéra de ses jours. Mme Dufresnay ne fut pas longtemps à deviner la cause de la maladie de son fils. A peine eut-elle vu ses jours en danger qu'elle changea tout à coup de sentiment sur Rose. Loin de chercher à éloigner son souvenir, elle eut soin de mettre elle-même son fils sur le compte de la jeune apprentie, rendit justice à ses qualités et à ses vertus, et parvint à rendre ainsi quelque tranquillité à l'esprit du malade. Enfin, la bonne dame n'obtint l'entière guérison de Fabien qu'en lui promettant de s'employer dans son projet de mariage, de ne rien négliger pour fléchir l'esprit de son mari, et d'accorder même son consentement dans le cas où il refuserait le sien.

Cette promesse combla Fabien de joie, et produisit sur son esprit une impression si favorable qu'en peu de jours il fut au mieux. Un de ses premiers soins, dès qu'il eut obtenu la permission de sortir, fut de se rendre dans la rue du Pont-aux-Choux, pour revoir Rose, et lui renouveler l'assurance de son amour. Il lui fit part aussi de ses espérances, et lui assura que le tendre engagement qu'il avait contracté avec elle pouvait maintenant se réaliser.

Fort de l'appui de sa mère, il essaya de lui faire comprendre que le plus sûr moyen de ne pas voir leurs projets traversés était de s'unir clandestinement. Il avait su d'avance s'assurer de la bonne volonté du curé de la paroisse de Saint-Paul, qui consentirait à célébrer le mariage. Cette union une fois formée, son père, ramené par la nécessité, ne tarderait sans doute pas à lui accorder son pardon. Il comprendrait qu'il n'est pas de raisons d'inégalité de rang et de mésalliance qui ne doivent tôt ou tard céder devant une inclination profonde, consacrée d'ailleurs par la religion et la loi.

Rose ne fit que peu de résistance aux projets de Fabien : eût-elle aimé si elle n'eût pas obéi aveuglément? Quant à la dame Gaudry, qui fut mise dans la confidence du mariage, loin de chercher à s'y opposer, elle l'approuva au contraire fortement et promit aux deux amants de seconder leurs desseins de tout son pouvoir. Comme il y avait en elle plus de sensibilité que de jugement, elle ne vit que le beau côté de cette union, qui lui parut être le comble du sentiment.

Cependant, pour que Rose pût se marier, encore fallait-il qu'elle eût quelque éclaircissement sur sa famille en se procurant son extrait baptistaire. Elle écrivit, d'après les conseils de la dame Gaudry, la lettre suivante au chevalier Nugues, qui se trouvait alors à Ostende avec son régiment, et lui écrivait lui-même de temps à autre.

« Monsieur,

» M. Fabien Dufresnay, fils d'un premier avocat à la cour des aides, a conçu de l'amour pour moi. Il veut bien ne pas tenir compte de la disproportion de rang et de fortune qui

existe entre nous, et est déterminé à m'épouser. Les avantages que ce mariage peut m'offrir ne sont rien à mes yeux. Je voudrais que M. Dufresnay fût pauvre comme moi, parce qu'alors je pourrais l'aimer avec moins de contrainte. Je dois vous avouer maintenant, monsieur, que la pensée que je pourrais bien être votre fille m'est venue souvent à l'esprit depuis que vous avez bien voulu vous charger de moi. S'il faut que je me sois trompée, daignez me pardonner et n'accuser de mon erreur que vos bienfaits et vos bontés ; mais dans ce dernier cas, je vous supplie de me procurer le consentement de mes parents ; ils ne refuseront pas de vous le donner, puisqu'ils m'ont confiée à vos soins. Je vous prie de m'accorder ma demande le plus promptement qu'il vous sera possible, et de joindre cette nouvelle grâce à toutes celles que j'ai reçues de vous depuis mon enfance. Mon cœur a toujours été pour vous plein d'attachement et de reconnaissance. Je chercherai toute ma vie à vous en convaincre, ainsi que du respect filial avec lequel je suis, monsieur, etc... »

Rose, après avoir achevé cette lettre, résolut de ne l'adresser au chevalier que lorsqu'elle l'aurait communiquée à Fabien. Il était juste qu'il en eût connaissance, car elle l'intéressait non moins vivement qu'elle. Il était d'ailleurs convenu qu'il y mettrait une apostille. Il voulait se faire connaître du chevalier, et solliciter lui-même son consentement à son mariage.

Le hasard fit que, le jour où cette lettre fut écrite, Fabien ne se rendit pas au magasin. La journée du lendemain se passa même sans qu'il y eût paru. Cette absence affligea Rose, bien qu'elle ne pût douter un instant de l'amour dont Fabien lui avait donné tant de sensibles témoignages. Mais les cœurs aimants sont prompts à s'alarmer. Cependant, ce premier chagrin n'était que l'avant-coureur d'une autre peine plus grave que le destin lui réservait.

La journée était assez avancée, et déjà quelques boutiques du voisinage commençaient à se fermer, lorsque la dame Gaudry vit entrer dans son magasin un homme de mauvaise mine, qui paraissait appartenir à la dernière classe du peuple. Il était accompagné d'une femme à la physionomie commune, et vêtue ainsi que lui d'habits pauvres et délabrés. Cet homme s'avança

vers le comptoir où se trouvait la dame Gaudry, et lui demanda d'une voix avinée si elle n'avait pas chez elle une jeune apprentie du nom de Rose Sion. La dame Gaudry, après avoir considéré quelques instants l'inconnu qui lui adressait la parole, lui répondit d'un ton bref, et qui indiquait la défiance :

— Que lui voulez-vous ?

— Je suis Bernard Sion, son père, ajouta l'étranger en haussant la voix, et voici Rose de Flandre, sa mère.

En même temps, il indiquait de la main la femme qui l'accompagnait. Ces mots furent à peine prononcés que la dame Gaudry laissa tomber une pièce de mousseline qu'elle tenait entre les mains, et demeura quelques instants ébahie et comme pétrifiée, sans pouvoir articuler une parole. Rose, qui se trouvait dans un comptoir opposé, fit entendre un cri perçant et se réfugia dans une chambre située au-dessus de la boutique. La foudre éclatant au milieu du paisible magasin n'eût pas produit une impression plus forte que la venue de ces deux nouveaux personnages. Mais pour les connaître, il est nécessaire de retourner en arrière, et de rapporter quelques-uns des faits qui ont précédé l'époque de cette histoire.

Un an environ avant l'entrée de Rose au couvent des Filles de la Croix, une femme était occupée sur les remparts de la ville de Tongres à blanchir et à étendre du linge, lorsque deux officiers s'approchèrent d'elle, et l'interrogèrent sur son état, sa condition, sa famille. Elle leur déclara s'appeler Rose, dite de *Flandre*, et être mariée à un ancien carrier de Lezennes, village voisin de Lille ; son mari se nommait Bernard Sion. Peu de temps après son mariage, ce dernier s'était engagé en qualité de soldat dans les troupes de France, au régiment de Roussillon ; mais, après avoir servi quelques mois seulement, il avait déserté, et depuis ce temps-là personne n'avait pu découvrir sa trace. Quant à elle, se trouvant sans bien et sans ressource, elle s'était vue contrainte d'exercer le métier de blanchisseuse à la suite des armées. Elle assura que son plus grand chagrin était de ne pouvoir nourrir les deux enfants qu'elle avait eus de Bernard Sion. Ses père et mère qui habitaient le village de Nomain en Flandre, avaient consenti à s'en charger ; mais comme ils étaient eux-mêmes réduits à la dernière indigence, elle craignait qu'ils ne fussent bientôt mis dans la

nécessité de les lui rendre, ce qui l'inquiétait vivement, car elle se trouvait hors d'état de les nourrir. En finissant son récit, elle inclina la tête et laissa tomber quelques larmes.

L'un des deux officiers fut profondément touché de ce qu'il entendait. Il était à peu près seul au monde, n'avait guère que quelques parents éloignés qu'il ne voyait pas ; tous ses amis étaient au régiment, et par caractère il avait plutôt besoin d'amis que de camarades. Il cherchait depuis longtemps un être auquel il pût s'intéresser, s'attacher. Cet être, la Providence le lui envoyait peut-être dans la personne de l'un de ces deux enfants, qu'il n'avait pas vus; du moins, telle était sa pensée. Après s'être entretenu encore quelques instants avec Rose de Flandre, il lui proposa de se charger de l'éducation de sa fille, mais à la condition qu'elle renoncerait à tous ses droits sur elle, et ne songerait jamais à la réclamer. Par malheur, cette convention ne fut faite que verbalement, l'officier négligea de la rédiger, ce qui devait par la suite attirer de grands chagrins, à lui d'abord, puis à celle qu'il adoptait.

Rose de Flandre savait que l'officier qui lui parlait se nommait le chevalier Nugues ; il était chevalier de Saint-Louis, et appartenait à une famille noble. Son langage attestait, d'ailleurs, la loyauté de son caractère. Elle s'empressa donc d'accepter son offre, et convînt avec lui de se retrouver au retour de la campagne, à Lille, au cabaret de Saint-Nicolas, où elle lui remettrait sa fille. Elle prit congé de lui avec les transports de la plus vive reconnaissance.

Le chevalier Nugues fut fidèle à sa parole. Au mois d'octobre suivant, il se rendit à Lille, au cabaret de Saint-Nicolas, où il trouva Rose de Flandre, qui lui annonça qu'elle était toujours dans les mêmes dispositions, et qu'elle allait se rendre à Nomain pour chercher sa fille, qu'elle lui déclara se nommer Rose comme elle. Elle revînt de Nomain sur un cheval, tenant devant elle la petite Rose qui ne paraissait pas trop incommodée de cette manière de voyager. Elle était âgée de sept ou huit ans et parlait un patois inintelligible. Elle paraissait du reste être d'une humeur vive et gaie, bien qu'elle fût d'une maigreur excessive. Le chevalier ne pût observer sans pitié les misérables haillons qui couvraient la pauvre créature. Il remarqua qu'elle avait au-dessus du sourcil droit une cicatrice profonde. Sa

mère lui apprit qu'à Nomain, en jouant près de l'âtre, elle était tombée sur un pot de fer et s'était fait une blessure dont la trace ne paraissait pas devoir s'effacer de longtemps. Le chevalier se hâta de remettre à Rose de Flandre l'argent nécessaire pour acheter à sa fille de meilleurs vêtements. A cette somme il en joignit une autre plus considérable qui devait la mettre à l'aise pendant quelque temps. Le jour du départ était fixé au lendemain. Rose de Flandre habilla sa fille dès le matin, aussi proprement que possible, et la conduisit par la main à une médiocre distance de Lille, du côté du faubourg des Malades. Le chevalier, qui avait pris les devants, l'attendait dans une voiture de louage; il reçut la petite Rose dans ses bras, la caressa, l'embrassa tendrement. Il promit à la mère de la mettre dans une communauté, et de lui faire ensuite apprendre un métier, puis, quand ces choses-là furent dites, il fit signe au cocher de marcher, et continua sa route vers Arras. Rose de Flandre suivit quelque temps des yeux la voiture et rentra dans Lille entre la tristesse et la joie.

Telles étaient les circonstances qui avaient précédé l'entrée de Rose au couvent des Filles de la Croix. Le chevalier Nugues n'avait eu d'abord l'intention que de la considérer comme sa fille; mais insensiblement il sentit naître en lui un sentiment plus tendre qui ne fit que croître à mesure que Rose grandissait. Il se promit de l'épouser; mais voulant devoir son bonheur seulement à l'affection et non à la reconnaissance, il résolut de tenir ses desseins cachés jusqu'à ce qu'il eût atteint le temps favorable de les découvrir. Il désirait attendre d'ailleurs que Rose eût appris un état qui pût la faire vivre au besoin; il était pauvre et n'avait d'autre ressource que sa paye. Les frais de la pension de Rose et toutes les dépenses qu'il avait faites pour elle avaient été prélevés sur les économies qu'il avait pu faire. Il ne se mêlait à aucune des parties du régiment, et passait généralement pour un homme parcimonieux et dissimulé.

On comprend donc maintenant les motifs de l'espèce de réserve que le chevalier avait cru devoir mettre dans ses rapports avec Rose. Il l'aimait passionnément et avait près de trente ans de plus qu'elle; il éprouvait toutes les inquiétudes et les défiances des êtres sensibles et timides. Loin d'elle, il lui disait tout ce qui se passait dans son cœur, et lui dépeignait les transports

d'un amour auquel il avait tout sacrifié ; mais, en sa présence, il affectait la froideur, donnait à sa figure une expression composée et semblait craindre qu'un geste, un regard, ne trahît ce qu'il éprouvait.

Le chevalier était éloigné de Paris déjà depuis plus de deux ans, lorsqu'il reçut la nouvelle qu'un de ses parents lui avait laissé en mourant un revenu de six mille livres. Cette nouvelle le mit au comble de la joie, non pour lui, car il était fort borné dans ses goûts, mais pour Rose qu'il allait pouvoir enrichir ; il pensa que rien ne s'opposait plus à son mariage. Il n'avait fait entrer sa protégée en apprentissage qu'avec regret, mais à présent il pouvait l'en retirer et la mettre dans le monde, en l'épousant, sur un pied digne d'elle. Ne voulant plus que son bonheur fût différé, il résolut de solliciter un congé et de se rendre à Paris sans retard.

Mais, tandis que le chevalier se livrait ainsi aux plus tendres espérances, Rose était loin de se trouver dans une position semblable. Elle avait revu plusieurs fois les deux étranges personnages qui s'étaient présentés à elle comme ses père et mère, et avait même essuyé de leur part plusieurs scènes violentes. Si le malheur voulait qu'elle fût issue de semblables parents, Fabien était perdu pour elle. Les deux étrangers, de leur côté, la sommaient de se laisser reconnaître pour leur fille, et produisaient, pour appuyer leur demande, un extrait baptistaire par lequel ils prétendaient prouver qu'il leur était né une jeune fille du nom de *Anne-Rose-Joseph de Flandre*, puis, par une lettre écrite de la même main de la sœur Françoise Gaudard, supérieure du couvent de Roye, où elle annonçait avoir reçu de la nommée Rose Sion la déclaration de la naissance d'une fille qui lui avait été confiée par cette femme.

Bernard Sion, qui paraissait plus acharné que Rose, menaçait de saisir la justice de cette affaire et de déposer une requête entre les mains du lieutenant civil. Cette menace était bien faite pour mettre le comble au désespoir de la pauvre apprentie. Un procès de ce genre ne pouvait manquer de faire rejaillir sur elle un éclat funeste et qui mettrait à son mariage un obstacle invincible. Fabien la visitait tous les jours, et, bien qu'il se montrât près d'elle plus tendre et plus empressé que jamais, il la trouvait presque toujours plongée dans un chagrin qui ne fai-

sait que redoubler en sa présence. Il l'interrogeait en vain et commençait déjà à l'accuser d'indifférence. La pauvre fille craignait, en lui découvrant l'obscurité de sa condition, de décourager son amour.

Les choses en étaient là lorsque la servante de Mme Gaudry vint un jour annoncer à Rose qu'un militaire demandait à la voir. Celle-ci avait renoncé à paraître au comptoir, afin d'éviter de nouvelles entrevues avec les deux étrangers. Elle restait dans une chambre située au-dessus du magasin, employant toutes ses journées à se lamenter et à gémir sur sa destinée.

Au bout de quelques instants, la porte de la chambre s'ouvrit, et Rose vit paraître le chevalier Nugues, qui s'avança vers elle les bras ouverts et avec une effusion qu'elle n'était pas accoutumée à trouver en lui. Elle fit entendre un cri de joie dès qu'elle aperçut son bienfaiteur. Elle se précipita dans ses bras et le remercia d'être venu, sans que ce dernier devinât la cause de ce transport. Dans la triste situation où elle était, l'arrivée du chevalier était pour elle une grâce du ciel.

Celui-ci s'assit à ses côtés, lui prit la main d'un air de confiance, et commença à l'interroger sur ce qui lui était arrivé depuis son départ. Mais elle ne put d'abord lui répondre que par des larmes; les sanglots étouffaient sa voix, et il lui fallut attendre longtemps avant de pouvoir parler. Enfin, elle lui reconta tout ce qui avait rapport à l'arrivée de Bernard Sion et de sa femme Rose de Flandre, la réclamation qu'ils étaient venus faire, la menace qu'avait occasionnée son refus. Par une délicatesse d'instinct qui n'abandonne jamais les femmes, même dans les extrémités les plus cruelles, elle évita de parler de son amour pour Fabien. On eût dit qu'elle lisait dans le cœur du chevalier et comprenait que le moment de lui faire cet aveu n'était pas venu.

Lorsqu'elle eut achevé son récit, le chevalier la regarda tendrement, et dit en baissant la voix :

— N'est-ce que cela, Rose? et faut-il qu'un pareil événement vous trouble au point de conserver encore quelques craintes près de celui qui ne veut vivre que pour assurer votre bonheur?

Rose ne répondit pas, mais ses larmes continuaient de cou-

ler. Elle sentait qu'elle n'avait pas tout dit à son bienfaiteur, et craignait de tout lui dire. Involontairement, elle tournait timidement les yeux vers une table sur laquelle se trouvait une lettre cachetée. Le chevalier Nugues, qui suivait tous ses mouvements, aperçut bientôt la lettre dont nous connaissons le contenu.

Il s'en empara et mit près d'un quart d'heure à la lire. Hélas! elle renfermait le plus vif sujet de douleur qui pût atteindre un cœur sensible et dévoué. Lorsqu'il eut achevé sa lecture, il resta quelques instants la main appuyée sur ses yeux, et ne fit entendre qu'un seul gémissement, mais si déchirant, qu'il alla retentir jusque dans le cœur de Rose. Elle sortit de l'abattement où elle était plongée, puis, s'approchant du chevalier, elle s'empara de sa main qu'elle trouva glacée :

— Mon bienfaiteur, mon père, s'écria-t-elle, qu'avez-vous?

Le chevalier agita la tête, et prononça d'une voix étouffée quelques mots qu'elle n'entendit pas. Puis il se mit à relire la lettre; on eût dit qu'il en épelait les moindres phrases.

— Monsieur, reprit Rose au bout de quelques instants, d'un ton faible et craintif, éclairez-moi, de grâce, sur mon sort, et dites-moi si je dois vous appeler mon père?

— Non, s'écria le chevalier avec un geste d'emportement; non, vous n'êtes que la fille de Bernard Sion le déserteur et de Rose de Flandre, blanchisseuse d'armées.

A peine eut-il prononcé ces mots, que Rose fit entendre un cri de mort; elle pâlit et tomba à la renverse sur le plancher. Le chevalier, passant tout à coup des transports de la peine aux derniers excès de l'inquiétude, la déposa sur son lit et s'empara de ses mains qu'il essaya de réchauffer dans les siennes, puis il se mit à l'appeler des noms les plus tendres. Il oubliait sa propre affliction pour ne plus songer qu'aux maux de celle qu'il aimait. Au moment où Rose venait de s'évanouir, la dame Gaudry entra et jeta sur le chevalier un regard de défiance par lequel elle semblait l'accuser de la situation où elle surprenait Rose. L'ancienne rancune qu'elle avait toujours conservée au protecteur de son apprentie était loin d'être dissipée. Le chevalier, qui s'aperçut que Rose commençait à rouvrir les yeux, témoigna l'intention de se retirer; il prit congé d'elle, en lui

annonçant qu'il reviendrait avant peu s'informer de l'état où elle se trouvait.

Dès que le chevalier se fut retiré, la dame Gaudry se laissa tomber sur un fauteuil d'un air accablé, en s'écriant :

— Tout est perdu, hélas ! il ne faut plus songer à Fabien.

En même temps, elle fit savoir à Rose que Mme Dufresnay sortait du magasin et lui avait vivement reproché d'avoir donné les mains au projet de mariage de son fils. Son mari était maintenant instruit de tout par un homme qui se disait le père de Rose et se présentait comme venant réclamer sa fille. Cet homme, d'après la peinture que lui avait faite Mme Dufresnay, ne pouvait être autre que Bernard Sion. Il avait sans doute été instruit de ce qui concernait Rose et Fabien par certaines personnes du quartier qu'elle avait malheureusement (elle, dame Gaudry), prises pour confidentes. M. Dufresnay, en apprenant les projets de son fils, était d'abord entré dans une grande fureur, mais il s'était insensiblement calmé en pensant que le sort lui offrait un moyen sûr de prévenir le mal. Il avait engagé vivement Bernard Sion à poursuivre ses droits, lui promettant d'avance son appui. Il avait compris que le procès résultant de sa demande ne pouvait manquer de mettre un empêchement insurmontable au mariage de son fils.

Le récit de la dame Gaudry ne fit qu'augmenter l'accablement de Rose. Comme elle était encore trop faible pour pouvoir parler, elle fit un geste de la main pour indiquer qu'elle était d'avance résignée à ce dernier coup. La dame Gaudry reprit la parole pour essayer de lui rendre un peu d'espoir, car elle ne pouvait se résigner à croire qu'une si belle passion se terminât par ce déplorable événement. Mais comme elle finissait de parler, la porte de la chambre s'ouvrit, et Fabien entra précipitamment.

— Mon père sait tout, Rose, dit-il d'une voix entrecoupée ; nous avons tout à craindre de son ressentiment. Il m'a fait venir près de lui, et ne parle de rien moins que de faire prononcer l'exhérédation contre moi et de vous faire enfermer aux Filles repenties. Il faut fuir, c'est le seul parti qui nous reste à prendre. Venez, confiez-vous à moi ; dès que nous aurons atteint la frontière, nous ferons célébrer notre mariage ; puis, une fois

sortis de France, nous n'aurons plus à craindre le courroux et les poursuites de mon père.

La dame Gaudry, qui venait de lire précisément les *Épreuves du sentiment*, nouveau roman de M. d'Arnaud, où elle avait trouvé une situation semblable, n'eut garde de s'opposer au dessein que Fabien avait conçu. La confiance que ce dernier avait su lui inspirer était telle, qu'elle n'hésita pas à engager Rose à le suivre. Cette fuite lui semblait d'ailleurs justifiée par les circonstances malheureuses où la jeune apprentie se trouvait jetée. Rose, trop émue et trop agitée pour avoir conservé la faculté de réfléchir, eût fini par céder peut-être aux instances de Fabien et aux conseils de la dame Gaudry, si le chevalier ne se fût présenté en ce moment, et ne se fût écrié, en s'adressant à elle, d'un ton impérieux :

— Rose, vous ne sortirez pas !

Fabien fit un geste de surprise, et, après avoir mesuré des yeux le nouveau venu d'un air menaçant :

— Qui êtes-vous, monsieur, lui dit-il d'un ton d'emportement, pour vous adresser ainsi à celle que j'aime ?

— Je suis le chevalier Nugues, reprit le chevalier d'un ton calme; Rose me doit tout, c'est à moi seul qu'appartient le droit de disposer d'elle.

A ces mots, Fabien sentit se réveiller tout à coup en lui le souvenir des bruits qui avaient autrefois couru dans le quartier sur le compte du chevalier. Mille transports de haine et de jalousie s'emparèrent de son cœur. Il cherchait dans son esprit quelque moyen d'entamer une querelle avec le chevalier; mais l'attitude à la fois digne et imposante de ce dernier semblait éloigner toute idée de ce genre. Il reprit cependant d'une voix qu'il cherchait à rendre plus assurée :

— Rien au monde, monsieur, ne saurait me séparer de Rose : je l'aime depuis deux ans.

— Et moi, monsieur, interrompit le chevalier, voici plus de dix ans que je l'aime. Je n'ai pas hésité à tout lui sacrifier pour me rendre digne d'elle. Je l'ai fait élever, instruire ; j'ai voulu qu'elle me fût redevable de tout, afin que personne ne fût un jour tenté de me la disputer.... Vous prétendez être aimé de Rose, monsieur ? Eh bien ! qu'elle-même prononce entre nous; qu'elle décide lequel a le plus de droits sur sa personne, ou de

vous, qui ne pouvez rien pour elle que la déshonorer par un enlèvement, ou de celui qu'elle a bien voulu quelquefois appeler son bienfaiteur.

A ces mots, Rose, cédant à la voix de la reconnaissance qui semblait faire un appel à son cœur, s'élança vers le chevalier, et se précipita à ses genoux en couvrant ses mains de baisers. Elle cherchait à lui prouver ainsi qu'elle devinait tout ce qui se passait en lui. Rien n'égalait la vivacité de son transport, et telle était la délicatesse de ses sentiments, qu'elle préférait mettre son amant au désespoir plutôt que de paraître trahir les plus saints devoirs de son cœur.

Fabien, qui n'avait pu suivre le cours de ses pensées, ni pénétrer le sens véritable de ce mouvement, ne vit que l'amour qu'il semblait indiquer.

— Ah! Rose, Rose, s'écria-t-il d'une voix étouffée, deviez-vous me tromper ainsi?

Il sortit de la chambre désespéré, et suivi de la dame Gaudry, qui s'élança sur ses pas, craignant que, dans l'excès de sa douleur, il ne se portât à quelque extrémité funeste. Dès qu'il fut parti, le chevalier s'empressa de relever Rose, et lui dit d'un ton qui marquait à la fois la reconnaissance et la surprise :

— Est-il vrai, Rose, que vous n'auriez pas de répugnance à m'épouser, et que vous consentiriez à assurer le bonheur de toute ma vie par le plus touchant des sacrifices?

— Je vous doit tout, reprit Rose, et je me croirais indigne de vivre, si je ne vous offrais pas une existence qui vous appartient tout entière. Disposez donc de moi; en acceptant votre main, je ne puis vous cacher que j'en aime un autre; mais cette tendresse, que je parviendrai, j'espère, à étouffer, servira peut-être à rétablir quelque égalité entre nous. Le ciel m'aidera sans doute dans les efforts que je ferai pour oublier Fabien. Je ne puis vous dire que mes pensées ne se tourneront pas quelquefois vers lui, car je me suis accoutumée à le considérer comme mon mari; mais le souvenir de vos bienfaits l'emportera, j'espère, sur mon inclination. En m'épousant, veuillez cependant ne pas m'ôter tout à fait la pensée que j'ai pu autrefois me regarder comme votre fille. C'est un titre bien cher, et dont on ne saurait se défaire sans peine, lorsqu'on a éprouvé comme moi les bienfaits et la générosité d'un cœur tel que le vôtre. En

attendant, voici ma main, monsieur; puissé-je ainsi m'acquitter envers vous!

En prononçant ces mots, Rose lui tendait la main, mais elle pleurait, car elle parlait contre ses vœux les plus chers. Elle n'avait jamais mieux aimé Fabien, que depuis qu'elle se condamnait à ne plus l'aimer; le chevalier était lui-même si attendri, qu'il ne put d'abord lui répondre. Il reprit après avoir gardé le silence quelques instants :

— Ainsi, Rose, j'ai donc eu raison de compter sur vous, je vous retrouve maintenant telle que je vous souhaitais, lorsque je vous reçus des mains de votre mère. J'ai demandé au ciel de vous faire devenir aussi bonne que belle, et de vous donner une de ces âmes qui savent ne faire passer leur bonheur qu'après celui d'autrui; j'ai retrouvé mes sentiments dans les vôtres, et je puis vous prouver aujourd'hui que je n'étais pas tout à fait indigne peut-être d'être chargé de votre destinée.

Il sortit et se fit indiquer, par la dame Gaudry, la demeure de Bernard Sion et de Rose de Flandre. Il comprenait que leur éloignement était nécessaire à l'accomplissement du dessein qu'il avait conçu. Il trouva les parents de Rose dans une chambre garnie située dans le voisinage, et dont l'intérieur n'indiquait que trop bien leur extrême indigence.

Il s'adressa d'abord à Rose de Flandre, et essaya de se faire reconnaître d'elle en lui rappelant les circonstances où il l'avait rencontrée pour la première fois, le temps et le lieu où elle lui avait confié sa fille. Mais elle nia effrontément l'avoir jamais vu, et toutes les représentations que le chevalier put lui faire à ce sujet, ne firent que l'affermir dans ses dénégations.

Le chevalier se tourna alors vers Bernard Sion, et l'engagea à lui montrer les papiers sur lesquels il comptait appuyer sa réclamation. Ce dernier étala d'abord l'extrait baptistaire par lequel il était prouvé qu'il avait eu une fille du nom d'*Anne-Rose-Joseph de Flandre;* mais le chevalier lui fit voir que cette pièce était loin d'être favorable à sa demande, puisque Rose n'avait jamais porté le nom de *Flandre,* et qu'elle avait une possession d'état contraire à celle qu'il voulait lui donner.

Quant à l'attestation de la sœur Gaudard, supérieure du couvent de Roye, le chevalier leur en démontra également la faus-

seté, à l'aide d'un certificat d'une autre écriture que lui avait autrefois délivré la sœur Gaudard elle-même, et qui contenait ces mots : « Je certifie qu'il n'a jamais paru ni père ni mère à la demoiselle Rose pendant tout le temps qu'elle a été dans notre maison. »

Après avoir ainsi établi la fausseté des preuves que Bernard Sion et sa femme prétendaient fournir, le chevalier les engagea à se désister de bonne grâce de leur demande qui ne pouvait avoir pour eux qu'un mauvais résultat. Mais toutes les représentations du chevalier furent inutiles, les deux époux déclarèrent que rien au monde ne pouvait les empêcher de donner acte de leur plainte aux gens du roi. Bernard Sion ajouta que, dans le cas où les certificats qu'il produirait ne seraient pas admis par le tribunal comme preuve suffisante, on pourrait toujours invoquer le témoignage des habitants de Nomain, qui avaient tous connu la jeune Rose, et se rappelleraient bien que, dans son enfance, elle s'était fait en tombant une blessure profonde dont on apercevait encore aujourd'hui la trace au-dessus du sourcil droit de la jeune apprentie.

Cette dernière réflexion parut frapper le chevalier plus vivement que tout le reste ; il resta quelques instants plongé dans ses pensées, puis, attachant sur Bernard Sion un regard pénétrant :

— Mais, si les gens de Nomain, dit-il, viennent attester l'identité de la nommée Rose Sion avec l'apprentie de la dame Gaudry, il faudra bien aussi qu'ils déclarent qu'à cette époque-là un homme vint se réfugier dans ce même village, et de là dans le village de Fournes. Cet homme, qui passait aux yeux de ses enfants pour leur cousin, afin d'éviter les indiscrétions, n'était autre que Bernard Sion, poursuivi alors comme déserteur, et qui maintenant encore, n'ayant pas obtenu son congé absolu, pourrait d'un moment à l'autre être remis entre les mains de la justice.

A ces mots, il se fit une révolution soudaine dans la personne de Bernard Sion; il pâlit, changea d'attitude, comprit que le chevalier était au courant de tout ce qui le concernait, et qu'il dépendait de lui de le dénoncer. Il perdit tout à coup son assurance et employa un ton humble et suppliant pour lui demander s'il avait résolu de le perdre.

Rose de Flandre se joignit à son mari pour essayer d'attendrir le chevalier en faveur de ce dernier. Elle lui avoua qu'elle avait renoncé à tous ses droits sur sa fille, et qu'elle était disposée à renouveler cette renonciation, dans le cas où le bienfaiteur de Rose voudrait bien ne pas user envers elle et son mari de la dernière rigueur; elle allégua, pour justifier les démarches qu'ils avaient faites, la suite des malheurs qu'il leur avait fallu supporter depuis le premier jour de leur mariage. Enfin, elle termina en invoquant la compassion du chevalier, dont elle avait eu de si longues et de si fortes preuves.

Le chevalier affecta de rester insensible aux supplications de Bernard Sion et de sa femme; il ne sortit pas cependant sans leur avoir laissé quelques espérances, et leur avoir fait entendre que ses démarches seraient subordonnées à la conduite qu'ils tiendraient.

Comme il rentrait chez la dame Gaudry après cette visite, pour annoncer le résultat de ses négociations, il trouva sur le seuil de la porte un domestique qui lui demanda s'il n'était pas le chevalier Nugues, et, sur sa réponse affirmative, lui remit le billet suivant :

« Monsieur,

« Vous n'avez pas espéré sans doute m'enlever le cœur de Rose sans que je cherchasse à vous le disputer. Avant de songer à devenir son époux, vous avez été son séducteur, et c'est de ce fait que je désire obtenir satisfaction. Il vous suffira sans doute du vœu que je vous exprime pour céder à ma demande. Vous ne me contraindrez pas à provoquer publiquement un homme que je voudrais ne pas cesser d'estimer, bien qu'il ait fait le malheur de ma vie.

« Votre, etc.

« Fabien Dufresnay. »

Le chevalier sourit après avoir lu ce billet, et traça quelques mots à la hâte pour annoncer à son rival qu'il lui donnait rendez-vous pour le surlendemain derrière l'église Saint-Paul.

Il se rendit aussitôt chez M. Dufresnay le père, et passa avec lui le reste de la journée. Ce qui se dit entre le chevalier et l'avocat général à la cour des aides ne saurait être rapporté ici, à moins de dépasser les bornes du sujet. Nous nous contenterons de donner le résultat de cette entrevue en annonçant que, le lendemain, Fabien, ivre de joie, ne pouvant contenir son transport, s'élançait dans la boutique de la dame Gaudry et de là dans la chambre de Rose.

— Tout est fini, s'écria-t-il; ma Rose, ma bien-aimée, nous sommes mariés, ou du moins rien ne s'oppose plus à notre mariage. Mon père consent à tout; il veut vous voir, vous connaître. Remercions le ciel, puis aussi l'homme généreux à qui nous devons notre mariage.

Tout en parlant ainsi, Fabien présentait à Rose un papier par lequel le chevalier Nugues lui annonçait qu'ayant cinquante ans de la veille, et venant d'obtenir le grade de colonel dans le régiment de Roussillon, il avait résolu de l'adopter. Cette circonstance avait aplani près de M. Dufresnay les obstacles qui pouvaient s'opposer au mariage de son fils, Rose se trouvant ainsi la fille du colonel Nugues, chevalier de Saint-Louis, et non plus la fille du déserteur Bernard Sion.

Quant à Rose de Flandre et à Bernard Sion, les deux amants ne devaient plus s'en inquiéter. Le chevalier avait obtenu d'eux qu'ils quitteraient Paris ce jour-là même, et s'embarqueraient pour la Martinique. Il était convenu de leur faire une rente annuelle de quinze cents livres, mais dont ils ne jouiraient que tant qu'ils vivraient à l'étranger. Le chevalier terminait sa lettre en offrant à Rose le surplus de l'héritage qu'il avait fait récemment et qui avait toujours été destiné, dans sa pensée, à la doter. S'il était vrai qu'il eût d'abord songé à lui offrir cet argent comme époux, il lui ordonnait à présent de l'accepter comme père.

Le mariage de Rose Sion fut célébré quelques jours après ces événements, à la grande satisfaction de la dame Gaudry, qui put prouver ainsi aux gens de son voisinage qu'elle avait eu raison de prédire un beau mariage à son apprentie. M. Dufresnay le père mourut peu de temps après le mariage, et Fabien devint à sa place avocat à la cour des aides.

Quant au chevalier, il avait disparu le lendemain de son entrevue avec M. Dufresnay, et personne ne put indiquer la direction qu'il avait prise : il n'avait pas renoncé, comme on voit, à entourer ses actions d'un certain mystère. Les deux nouveaux époux, qui voulaient lui faire partager leur destinée, car ils sentaient que leur bonheur ne pouvait être complet sans lui, supposèrent qu'il avait rejoint son régiment, qui se trouvait alors dans le Piémont, faisant partie du corps d'armée que commandait le comte de Belle-Isle. Ils partirent peu de temps après leur mariage, et arrivèrent à Suze le lendemain même de la bataille du col d'Exilles, qui fut, comme on sait, des plus meurtrières et funestes aux armes françaises. Là, ils apprirent qu'un des premiers officiers qui avait été tué en se présentant à la tranchée était le chevalier Nugues.

Rose fut inconsolable de cette perte : elle porta le deuil du chevalier ; et bien qu'elle fût mariée à un homme qu'elle aimait, elle ne cessa de faire de lui le plus cher entretien de ses peines. Que l'image du pauvre officier ne dût pas se présenter dans la suite à sa pensée de telle façon que le jeune avocat à la cour des aides n'eût pas lieu d'en être jaloux, c'est ce dont je ne répondrais pas, et quiconque connaît à fond le cœur des femmes partagera mon incertitude. En fait d'amour comme en fait de gloire, les morts ont tant de priviléges !

ARNOULD FREMY.

DE

LA MUSIQUE DE THÉATRE.

LETTRE D'UN HABITANT DE VENDOME

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

J'aime fort la musique, et je suis charmé que ce bel art soit à la mode aujourd'hui. Chaque chose a son temps. Les peintres ont eu leur règne au XVIe siècle, les poëtes au XVIIe, c'est à présent le tour des musiciens. François Ier a donné pour retraite à Léonard de Vinci le château d'Amboise, et il vivait intimement avec Benvenuto Cellini. Charles V ne crut pas devoir passer à Venise sans aller faire une visite à l'atelier du Titien, et vous savez qu'il daigna ramasser le pinceau que ce grand peintre avait laissé tomber. C'était assez hautement témoigner le cas qu'il faisait de la peinture. Louis XIV, qui était pour le moins aussi grand seigneur que Charles V, aimait les lettres et les vers. Le moindre bout rimé à sa louange valait une pension de deux mille livres. Benserade lui-même roulait carosse, et si Corneille mourut pauvre, ce fut sans doute par sa faute. Il

n'avait qu'à rimer un peu sur les appas de Mme de Montespan ou sur les vertus de la duchesse de Fontanges, et son génie lui eût procuré aussitôt du pain pour ses vieux jours. Ce ne sont plus à présent les princes qui enrichissent les gens de talent; c'est le public, cet autre souverain ! qui se montre souvent magnifique, et que l'on n'a pas à craindre de voir jeter à bas de son trône par les révolutions.

Le public a donc une préférence marquée pour les musiciens, et je n'y trouve rien à redire. Heureux celui qui sait souffler avec art dans un hautbois ou frotter habilement les cordes d'un violon! Avec deux airs variés seulement, il vous attirera la foule et recueillera trois mille francs dans une soirée, sans se donner beaucoup de peine. Mais, en cela comme en toutes choses, il faut être au premier rang, sans quoi vous arriverez, après dix ans d'études, à l'emploi de contre-basse à l'Ambigu-Comique, pour six cents francs par an.

Je partage ce goût que l'on a en France pour la musique, et je ne connais pas de façon plus agréable de s'amuser, après dîner, que d'écouter une bonne partition. C'est pourquoi je m'inquiète de tout ce qui peut nuire à l'art qui me procure mes plus doux passe temps, et je veux signaler à votre attention quelques travers dangereux dont nos théâtres lyriques ne se gardent pas assez.

En première ligne, il faut citer l'abus du bruit et de l'instrumentation comme l'un des écueils les plus funestes. De quelques poumons qu'un chanteur soit doué, il ne peut prétendre à rivaliser de force avec des orchestres qui deviennent tous les jours plus nombreux. Le gosier qui voudrait lutter contre cent cinquante instruments ferait assurément comme la grenouille de La Fontaine, et crèverait à moitié du chemin. Cependant nos chanteurs ont du zèle; Dieu sait qu'ils ne ménagent pas plus leurs poitrines que nos oreilles! Eh bien! ils sont encore étouffés par les accompagnements, ils succombent à la peine, et nous les verrons périr un de ces soirs entre deux ritournelles. Pour moi, je tremble toujours qu'ils ne viennent à éclater comme des mousquets au milieu de tant d'efforts; je me demande si ce que j'entends est bien de la musique, et je n'en suis pas souvent certain.

Si vous ouvrez le catalogue de l'Opéra en 1771, vous y trou-

verez, monsieur le directeur, un seul joueur de trompette qui s'appelait M. Caraffe, et je suis sûr que cet honnête homme n'était pas fort essoufflé à la fin de la représentation. Mais dites-moi combien de quintaux de cuivre se sont introduits dans nos orchestres depuis ce temps-là !

Dans toute la partition du *Don Juan* de Mozart, qui passe pour un ouvrage assez joli, nous ne voyons qu'une partie de trombone à la scène finale, et cet unique trombone vous glace d'épouvante, tant vos oreilles ont été habilement ménagées pour préparer ce grand effet. Aujourd'hui c'est autre chose. Il faut les ophycléides et le déploiement de tous les bruits les plus terribles pour accompagner seulement le récitatif d'un jeune villageois qui fait la cour à sa bergère; de sorte que, s'il vient une scène où le diable paraisse, on ne sait plus quels sons imaginer pour lui faire un accompagnement. Si l'orchestre est aux abois, dites-moi un peu où en est le chanteur au milieu de ce chaos! Hercule et Stentor, ces deux personnages antiques, fameux par leur vigueur, ne pourraient pas exercer dix ans le métier de ténor et de basse-taille. Il faudra bientôt chanter avec des porte-voix, et je crains que cela ne nuise beaucoup au trille et à la cadence, qui sont des agréments précieux en musique.

Autrefois on ne savait pas ce que c'était que de se casser la voix. Les talents ne souffraient d'autres ravages que ceux du temps, qui est par lui-même un assez grand destructeur; mais, de nos jours, le meilleur chanteur ne dure pas plus qu'un cheval de course; et combien en voyons-nous qui se brisent au beau milieu de leur carrière! Je sais que le Français aime la gloire et les dangers; qu'il trouve un puissant intérêt à regarder un téméraire ténor traverser audacieusement un opéra périlleux et arriver à l'accord final, comme Furioso à l'extrémité de la corde raide. On l'admire comme un gladiateur romain, et il est certain que le sentiment de l'épouvante donne parfois des plaisirs extrêmes; mais il faut mettre chaque chose à sa place. On ne va pas chercher dans un théâtre lyrique les mêmes émotions qu'à un combat de taureaux ou une partie de boxe. Le grand écart du fameux Mazurier ne convient pas aux jambes de Melpomène et d'Euterpe.

Ce n'est pas seulement, monsieur le directeur, aux exagé-

rations de l'orchestre qu'il faut attribuer ce nombre effrayant de chanteurs que nous voyons hors de combat, comme des chevaux de réforme; les auteurs y sont aussi pour une bonne part. On ne consulte pas ici comme en Italie les forces de chaque voix avant d'écrire un air. On ne pense qu'à son ouvrage et pas du tout à ceux qui doivent le représenter. L'imagination s'exalte; on descend au plus bas du clavier et on monte au faîte sans s'inquiéter de rien; on méprise toutes les poitrines et on sourit de pitié à l'idée qu'un poumon humain doive reproduire les sons énormes qu'on invente; le jour de la représentation arrive, et l'artiste se consume en efforts cruels pour rendre votre musique. Il y parvient, mais il n'a pas plutôt chanté une vingtaine de fois les ponts-neufs homériques sortis de votre cervelle féconde, qu'il est forcé d'abandonner la scène pour n'y jamais remonter. Hélas! monsieur le directeur, cela fend l'âme encore plus que les oreilles! Il y aurait à faire sur ce triste sujet un volume in-folio que personne ne lirait; c'est pourquoi je me borne à vous en dire deux mots.

Parlez-moi de la façon modeste et simple dont nous montons les opéras en province. Cela ne fait de mal à personne. Nos instruments sont de mœurs paisibles et primitives; nos chanteurs n'ont point d'orgueil et transposent sans en être humiliés ce qui dépasse les faibles moyens que la nature leur a donnés. Il y a environ six ans, une troupe d'acteurs ambulants est venue dans notre petite ville et nous a proposé de nous faire entendre le *Robin-des-Bois*. Il s'agissait de composer un orchestre. Nous avons mis d'abord à la disposition des acteurs les trois violons qui dégourdissent nos fillettes le dimanche, et on a fait ensuite un appel aux amateurs. On est musicien dans l'arrondissement : trente jeunes gens sont accourus qui tenaient chacun une flûte et qui étaient pleins de bonne volonté. On leur a distribué les parties différentes. Les altos, les cors, les clarinettes, les bassons, tout cela fut joué par des flûtes. Je vous assure que cet orchestre un peu champêtre fit à merveille. La grande quantité de souffle qui se perdait à côté des embouchures faillit éteindre les lumières; mais, sauf quelques petits accidents sans conséquences, nos instruments marchèrent le mieux du monde. Il sembla que la belle partition de Weber fût exécu-

tée par les Zéphirs ; les chanteurs ne furent pas écrasés par le bruit, et, pour ma part, je me retirai fort satisfait. Je sais bien qu'il ne faut point tomber d'un extrême dans l'autre, et qu'il serait un peu hasardé de prétendre placer notre représentation de campagne à côté de vos magnificences de Paris, mais si j'ai conservé un doux souvenir de notre orchestre improvisé, c'est que je suis comme ces estomacs fatigués par les aliments épicés qui ne peuvent plus digérer que la fécule et les pâtes d'Arabie.

Maintenant, monsieur le directeur, dussiez-vous m'accuser de faire des paradoxes, je vous dirai encore que les pompes théâtrales et la trop grande recherche dans la mise en scène sont aussi des écueils pour la musique; que si l'on fait trop pour le plaisir des yeux, on nuit d'autant à celui des oreilles, et que l'imagination ne peut être frappée de ces deux côtés à la fois.

Je suppose que vous soyez assis au Conservatoire, et que vous écoutiez la symphonie pastorale. Lorsque les fraîches mélodies de Beethoven ont enfin conduit votre esprit dans une verte campagne, qu'arriverait-il, si on abaissait subtilement devant vos yeux une toile champêtre de Ciceri ou de Daguerre? Votre illusion serait détruite. « Au diable le décor! diriez-vous; il ne s'agit pas ici de peinture, mais de musique. » La campagne de toile aurait chassé bien loin celle que votre tête avait créée. Vous voyez donc bien, monsieur, que l'optique et la musique ne vont pas ensemble.

Il est vrai qu'il n'en est pas d'un opéra comme d'une symphonie, et que, dans un ouvrage où il y a un intérêt dramatique, les paroles et des acteurs, il faut bien aussi des costumes et des décorations; mais c'est là qu'il serait nécessaire de calculer avec soin le degré d'importance qu'il convient de donner à chaque chose, afin d'établir une mesure parfaite et un équilibre qu'on ne sait pas garder. On croit perfectionner en joutant au luxe et aux richesses de la mise en scène, et il se trouve qu'on écrase la partition.

Je me souviens du jour où je vis pour la première fois à l'Opéra la traduction du *Don Juan*. Quand le rideau se leva pour la scène du cimetière, mes yeux furent agréablement flattés. J'admirai fort les effets de lumière, les groupes de

cyprès, la beauté de la perspective, la grandeur du monument funéraire élevé à l'infortuné commandeur. « Voilà un tombeau superbe, me disais-je, des sculptures parfaites, des détails charmants, une toile de fond très-pittoresque, un clair de lune bien imité. » Je posai une main sur mes yeux en guise de visière, afin de bien jouir du lointain; j'appréciai tout à fait le mérite de la peinture, et puis je demandai où en était la scène du cimetière, qui est une de celles où Mozart s'est surpassé. Elle était jouée entièrement, et je n'en avais pas entendu une seule note! La statue avait parlé, don Juan et Leporello avaient chanté leur duo. J'étais venu pour écouter une partition, et point du tout : on m'avait mené malgré moi au Diorama. En un mot, l'optique avait tué la musique. Les Italiens sont plus sages; ils ne vous donnent pas un tombeau d'empereur : vous avez une statue enfumée, un mur d'enceinte que don Juan franchit, quelques tombes chétives. Le cimetière est dans votre imagination, et Mozard seul, maître de vos sens et de votre esprit, vous remplit de terreur.

Si vous passez aux costumes, l'embarras n'est pas moins grand. On veut de l'uniformité dans les habits; il faut choisir un siècle, une époque, où les vêtements soient riches et agréables. Quel temps allons-nous assigner à don Juan, ce type qui est de tous les siècles? De quelle époque est le cœur humain? Dans quel temps a existé l'homme? Diable! il y a de quoi délibérer. On est naturellement conduit à placer l'homme au temps de Louis XIII, à cause du manteau qui sied à l'acteur, parce qu'il faut que don Juan ait l'épée au côté pour tuer le commandeur, et parce que les bottes jaunes ont un air galant et cavalier. Don Juan est aussitôt contemporain du cardinal de Richelieu, qui sans aucun doute va punir ses débordements en le faisant jeter à la Bastille. O mise en scène! voyez combien vous êtes hérissée de difficultés! Monsieur le directeur, nous avons au-dessus des épaules une boite ronde qu'on appelle, je crois, la tête, et dans laquelle la nature a placé nos cervelles, où demeure l'imagination, et l'imagination fait plus et de meilleure besogne en une minute, quand une belle musique la dirige, que n'en peuvent faire dix mille décorateurs, peintres, tailleurs et machinistes. Voilà ce qu'il faudrait rebattre cent fois et crier comme quatre.

Comment s'y prendrait-on, je vous prie, pour monter avec luxe la *Cendrillon?* de quelle génération était la fée qui changea les souris en chevaux gris pommelés? quel est le royaume d'Europe qui a permis à son prince d'épouser la pauvre fille accroupie dans les cendres? Vraisemblablement on choisirait le XVIIIe siècle, non pas que ce fût le temps où les bêtes parlaient, mais à cause des costumes qui prêtent à rire, et parce qu'alors on aimait les contes de fées. La poudre et les mouches iraient parfaitement à une moitié des rôles, mais elles ne conviendraient plus à l'autre moitié. Le rôle sentimental du prince en serait totalement dénaturé. Ce personnage deviendrait aussitôt ce qu'on appelle vulgairement un marquis. L'immense perruque de don Magnifico ne produirait plus son effet si les autres acteurs en portaient de semblables, et l'entrée si brillante de ce personnage grotesque n'exciterait plus le rire. Voyez comme le hasard et le laisser-aller du Théâtre-Italien ont bien servi la *Cenerentola!* Le prince porte la tunique, la toque à plume et les crevées aux manches, ce qui compose le costume appelé chevalier français, qui ne fut jamais d'aucun temps et convient tout à fait à cette altesse romanesque éprise d'une servante. Cendrillon est affublée d'une robe brune absolument fantastique, et lorsqu'elle revient en habits de danse, elle porte la toilette qu'elle veut, pourvu que cela aille bien à sa taille et à sa figure. Don Magnifico se présente en robe de chambre à fleurs, vestes à ramages, perruque et renfort de poudre; cette apparition n'a jamais manqué de mettre le public en joie. Les deux sœurs sont à la mode d'aujourd'hui. Le reste est un *ad-libitum* général, et, Dieu merci! on n'a rien donné à faire au machiniste, car la féerie de charpentes et de ficelles n'est jamais assez graissée pour qu'on n'entende pas le cri des poulies et le vacarme des trappes. Aussi comme on jouit bien de la musique de Rossini! comme elle est à son aise au milieu de cette naïveté de costume et de cette bonhomie de la mise en scène! Pour moi, monsieur le directeur, si j'osais faire un souhait, je voudrais que messieurs de l'Académie royale de Musique eussent de moins beaux habits, des décorations moins superbes, et qu'ils se procurassent de bonnes voix à deux octaves, et qu'ils s'inquiétassent de ce qu'il faut pour bien chanter. Lorsqu'ils exécutent un chœur, je me passerais volontiers des

épées et des flambeaux, mais je leur demanderais, s'il est possible, de l'ensemble et de la justesse dans le morceau; moins de fraîcheur sur la toile de fond, et davantage dans les voix; moins d'éclat dans les étoffes, et beaucoup plus dans les sons. En un mot, quand je vais à l'Opéra, je désirais que l'on y fît de la musique.

Je ne suis pas pour les illusions de carton ni pour la poésie à la détrempe. Un maëstro comme Rossini ou comme Mozart craint les accessoires. Il faut les laisser pour les ballets; c'est là qu'on ne saurait trop perfectionner la mise en scène. Nous l'avons compris, nous autres provinciaux, un certain soir que nous avons monté sur notre petit théâtre quelques scènes de *la Gypsy*, pour une danseuse de passage. Autant nous avions ménagé les effets dans le *Robin-des-Bois*, autant nous les avons prodigués pour le ballet. La partie de chasse du premier acte fut représentée au naturel. M. le comte de V..., qui avait tué la veille un sanglier, l'a prêté à l'administration, ainsi qu'une meute de chiens courants, avec des piqueurs et des sonneurs de trompes. Au lieu de ces chiens dont l'Académie royale de Musique nous montre seulement les masques en carton, nous avions des bêtes véritables. Le sanglier n'était pas, comme à l'Opéra, un tapis roulé autour d'une botte de paille; il occupait à lui seul la moitié du théâtre et paraissait plus grand que la forêt d'où il sortait. La meute se mit à hurler tout de bon aux sons de la musique; enfin l'illusion n'eût rien laissé à désirer, si par malheur un des chiens ne se fût mis en fureur contre le chef d'orchestre et ne lui eût arraché des mains son archet en le saisissant avec la gueule. Malgré ce petit accident, je passai une soirée fort agréable, parce que j'étais venu chercher du plaisir pour mes yeux et non pour mes oreilles, et qu'on m'avait servi selon mes désirs. Ce n'est rien que de bien faire les choses, si on ne les fait dans leur temps et si on ne les met à leur place.

Pour résumer, monsieur le directeur, l'Opéra français trahit son impuissance de deux côtés : par le bruit et par l'abus du luxe. Le premier est un effort pour déguiser la médiocrité de l'exécution, le second est une recherche dans les assaisonnements offerte au public en dédommagement de la faiblesse du fond. C'est ainsi qu'on croit se tirer d'affaire dans les mo-

ments où les arts tombent en décadence. Espérons que l'an prochain je trouverai la scène lyrique dans un meilleur état.

Agréez, monsieur le directeur, etc.

M....

SOUVENIRS DE VOYAGES.

I.

Deux moyens sont offerts au voyageur pour aller d'Arles à Marseilles, la route de mer et la route de terre : la route de mer par le bateau à vapeur et le golfe de Lyon, la route de terre par le coche et le canal de Bouc. Peut-être trouvera-t-on que le nom donné à cette dernière route ne se justifie pas très-exactement, mais elle s'appelle comme cela. Les voies du Seigneur sont profondes.

Comme on nous donna un fort mauvais déjeuner à bord du coche, nous demandâmes où nous pourrions dîner; on nous répondit que nous pourrions dîner à la ville de Bouc. Nous ignorions tout ce qu'il y avait de fantastique dans la ville de Bouc; nous montâmes donc sur le toit de notre coche, fort satisfaits de savoir que nous dînerions.

Le but de notre ascension était de voir le paysage, car la terre du canal, ayant été rejetée à droite et à gauche, forme un talus qui fait que le passager placé sur le pont croit voyager dans une ornière.

Le paysage, au reste, sans être varié est curieux, car on a à droite la Camargue, où, d'après le proverbe, *les chasseurs ne trouvent pas une pierre à jeter à leurs chiens*, et à gauche la Crau, qui est littéralement pavée de cailloux.

La *Camargue*, ou camp de Marius, *Caii Marii Ager* (l'étymologie en vaut bien une autre), la Camargue est le Delta

du Rhône, cela veut dire que les géographes lui ont trouvé la forme d'un Δ grec, et cela avec aussi juste raison que Polybe avait trouvé à l'Italie la forme d'un triangle, Pline celle d'une feuille de chêne, et d'autres géographes celle d'une botte. C'est une immense plaine marécageuse que la mer à visitée il y a quelque deux mille ans, et qu'elle semble avoir abandonnée d'hier. D'innombrables troupeaux de chevaux blancs et de taureaux noirs, plus sauvages et plus ébouriffés les uns que les autres, y enfoncent jusqu'au jarret, dans un sol tout bourgeonné de plantes épaisses, d'un vert foncé, et qui de place en place se panache de grandes fleurs jaunes et rouges, de roseaux tranchants élevés et de tamarins tortueux. De temps en temps, au milieu de ces marais pontins de la France, s'élève une pauvre maison où le chasseur perdu dans ces solitudes est sûr de trouver l'hospitalité du désert. Le paysan n'a qu'un peu de pain et un peu d'eau, mais de ce pain et de cette eau la moitié est à celui qui a faim et qui a soif.

La Camargue, tout inhabitée et inhabitable qu'elle est, a cependant ses traditions religieuses et ses souvenirs historiques; la plupart de ces traditions et de ces souvenirs se rattachent au village des Saintes-Maries, que par abréviation on appelle le village des Saintes.

Le village des Saintes-Maries, que l'on nommait autrefois Notre-Dame-de-la-Mer, doit son nouveau nom au roi René. Le roi René, en sa qualité de poëte, connaissait la vieille légende provençale qui dit qu'après la mort du Christ les juifs mirent dans une barque Marie-Madeleine, les deux Maries, Marthe, Marcelle leur servante, Lazare et Maximin, et, profitant d'un orage, poussèrent cette barque à la mer pour les faire périr tous ensemble. Mais Dieu n'abandonne point ses serviteurs. La mer se calma, un doux vent chassa l'embarcation loin du rivage. Pendant tout le temps de la traversée, qui dura un mois, deux fois par jour le Seigneur fit pleuvoir sa manne; enfin, un beau soir, les saints hommes et les saintes femmes abordèrent à la pointe la plus avancée de la Camargue dans un pauvre village habité par quelques pêcheurs. Marie-Madelaine se dirigea vers la Sainte-Beaume, Marthe vers Tarrascon, où nous avons vu son tombeau en passant; saint Maximin prit le chemin d'Arles, et saint Lazare celui de Marseille. Quant aux

deux Maries et à Marcelle, elles restèrent au village de Notre-Dame-de-la-Mer, où elles moururent après avoir converti les habitants à la foi chrétienne.

Le roi René non-seulement connaissait cette légende, mais il l'avait mise en vers, il l'avait mise en musique, il l'avait mise en tableau, lorsqu'une nuit, voulant lui donner une preuve non équivoque de leur reconnaissance, les saintes femmes de Notre-Dame-de-la-Mer lui apparurent et lui ordonnèrent de se mettre en quête de leurs reliques dont elles lui indiquaient la place, de les tirer de terre et de leur faire bâtir un tombeau dignes d'elles. Comme on le pense bien, le bon roi René ne se le fit pas dire deux fois. Au point du jour il monta à cheval, suspendit à son côté cette bourse qu'il emportait toujours pleine et qu'il rapportait toujours vide, prit son album pour croquer chemin faisant quelque joli visage de paysanne, et s'achemina vers Notre-Dame-de-la Mer.

Il va sans dire que le roi René trouva les reliques à l'endroit indiqué. Ce fut à cette occasion que le bon roi changea le nom de Notre-Dame-de-la-Mer en celui des Saintes-Maries, plus approprié désormais au trésor que le village possédait.

La nouvelle de la découverte que l'on venait de faire se répandit par toute la France, par toute l'Italie et par toute l'Espagne, si bien que de tous côtés les pèlerins abondèrent, que chaque maison se changea en auberge, et que chaque aubergiste devint millionnaire. La fortune ascendante du village saint dura jusqu'à la moitié du XVIe siècle, mais à cette époque la réforme arriva, le doute suivit la réforme, l'indifférence suivit le doute. Les habitants, lorsque éclata la révolution française, comptaient sur la persécution ; la persécution les oublia. De ce jour ils furent véritablement ruinés.

En effet, malgré l'exposition annuelle des reliques saintes qui autrefois faisait d'un seul jour de fête la fortune de toute l'année, le pauvre village s'en va mourant faute de pèlerins, si bien qu'il en est revenu à ses premiers moyens d'existence, c'est-à-dire que les aubergistes se sont refaits pêcheurs ; et encore, depuis l'établissement des bateaux à vapeur, la mer est-elle devenue tellement avare de poissons, qu'elle ne fournit plus à ces malheureux que d'insuffisantes ressources. Ils y restent hâves et affamés, parce que le toit qu'ils habitent est le toit

de leurs pères, parce qu'ils y sont nés et qu'ils doivent y mourir; mais, lorsqu'une maison tombe, on ne la relève pas. La famille qui l'habitait se disperse et s'en va mendiant. Peu à peu le village s'efface, dans cinquante ans il ne restera plus que l'église, et dans trois ou quatre siècles que la légende.

Pendant que nous étions à Arles, il s'était passé au village des Saintes-Maries un fait curieux, et qui donnera une idée assez exacte de l'esprit des bonnes gens qui l'habitent.

L'église des Saintes, près de laquelle est un puits miraculeux creusé par elles, et qui donne d'excellente eau, quoiqu'à cent pas à peine de la mer, a pour curé un bon vieillard dont le frère a servi autrefois en qualité de timonier sur les bâtiments de l'État. Son temps fini, le brave marin revint, buvant sec, fumant fort, et n'ayant, pour faire face à ces deux habitudes assez dispendieuses, qu'une petite pension de 250 francs. Quoique le curé de son côté eût à peine de quoi vivre, il prit son frère chez lui, à la seule condition qu'il ne jurerait plus. Le timonier promit à son frère tout ce qu'il voulut; mais comme l'habitude est une seconde nature, le marin n'en jura pas moins. Les premières fois, le curé le reprit, puis il se contenta de faire des signes de croix, enfin il ne fit plus rien du tout, s'en remettant religieusement à l'indulgence de Dieu, qui ne punit que l'intention; et son frère était un cœur d'or qui n'avait jamais eu une mauvaise intention de sa vie.

Les choses allèrent ainsi cinq ou six ans; au bout de six ans, le bedeau mourut. Or, comme le défunt cumulait les fonctions de bedeau, de chantre et de sacristain, la place qu'il laissait vacante était une forte bonne place, qui rapportait cent francs de fixe, sans compter les baptêmes, les mariages et les enterrements. Le curé réfléchit que 150 ou 200 franc de plus amèneraient force douceurs dans son petit intérieur, et offrit la place à son frère; le frère accepta à la condition que le curé lui commanderait le service en termes maritimes, toujours en vertu de cet axiome qu'une habitude est bien plus facile à prendre qu'à perdre. Le curé ne vit rien là qui dût fâcher Dieu; et grâce à cette concession, dès le dimanche suivant le timonier, revêtu de la chappe et la crosse à la main, se promena gravement de l'avant à l'arrière, et quand vint le moment de chanter l'épître, passa fort adroitement l'évangile de bâbord à tribord. Cela

gêna bien pendant quelque temps le bon curé d'entendre appeler la sacristie la chambre du capitaine, et le tabernacle la soute au pain; mais il s'y habitua, comme il s'était habitué à tant d'autres choses. Quant à Dieu, la preuve qu'il trouva tout cela bon, c'est qu'il bénit le ménage fraternel, en envoyant aux habitants du presbytère une excellente santé.

Les deux frères vivaient ainsi depuis quinze ans à peu près, lorsqu'un matin une affaire appela le bon curé à Arles; il s'informa si aucun enfant n'était sur le point de venir au monde, et si aucune jeune fille n'était au moment de se marier; la réponse fut négative, de sorte que le bon curé vit qu'il pouvait s'absenter sans inconvénient; il y avait bien un malade, mais le médecin lui promit de le faire durer jusqu'à son retour. Le curé partit donc parfaitement tranquille.

Le même soir le malade mourut.

Grand embarras, comme on le comprend, dans le village des Saintes. Le trépassé, qui n'avait pas voulu attendre le retour du curé pour mourir, ne pouvait pas l'attendre pour être enterré, car le curé ne devait revenir que dans trois ou quatre jours. L'envoyer chercher était à peu près impossible : le village des Saintes ne communique avec le reste de la terre, qu'au moyen d'un messager qui va dans la ville de Constantin une fois la semaine. Or, le curé avait justement attendu cette occasion, afin de profiter du cheval du messager, et il était parti en croupe derrière lui :

Les parents du mort allèrent donc trouver le frère du curé pour lui exposer leur pénible situation. Le timonier les laissa aller jusqu'au bout, puis, lorsqu'ils eurent fini :

— N'est-ce que cela ? leur dit-il.

— Dam ! nous trouvons que c'est bien assez, répondirent les parents.

— Le défunt n'était pas camisard ? demanda le bedeau.

— Il était catholique, comme vous et moi.

— Eh bien, alors, envoyez-moi quelqu'un pour me sonner la messe et dire les répons, je l'enterrerai, et aussi bien que mon frère, je vous le promets.

— Tiens, au fait, disent les parents, nous n'y avions pas pensé, c'est juste.

Et ils s'en allèrent chercher le mort, tandis que le digne

marin revêtait les habits sacrés dans la chambre du capitaine. La messe fut dite, le mort fut enterré, le village tout entier assista à la cérémonie et pria religieusement sur la tombe, et pas un des assistants ne s'en formalisa ni pour lui-même, ni pour le mort.

Quand le curé revint, il demanda des nouvelles du malade.

— Le malade, répondit le timonier, il est à fond de cale.

Tout fut dit. Le bon curé ne se montra pas plus susceptible que les autres, et parut au contraire enchanté, en cas d'absence ou de maladie, d'avoir quelqu'un qui pût le suppléer dans ses fonctions.

La Crau est la plaine où eût lieu la lutte d'Hercule avec les peuples qu'il voulait civiliser, lutte dans laquelle le vainqueur de l'hydre était tout près de succomber, lorsque Jupiter vint à son secours en faisant pleuvoir sur les assaillants une telle grêle de pierres, qu'aujourd'hui encore, c'est-à-dire quatre mille ans après le combat, la plaine provençale s'appelle la Crau, du mot celtique *craïg,* qui signifie caillou; ou, disent d'autres savants, car les savants disent toujours deux choses, du verbe *kradzô,* qui veut dire je crie, et qui imite le grincement d'un pied ferré glissant sur les pierres dures : quoi qu'il en soit, il est de fait que le sol est entièrement couvert de ces cailloux si rares en Camargue; mais il faut dire qu'entre les cailloux pousse, excitée par les sels marins que le vent lui apporte, une herbe si fine et si savoureuse, que les pâturages peuvent le disputer aux prés salés de la Normandie. Aussi ces pâturages, dont au premier coup d'œil un métayer de la Beauce ou de la Champagne ne voudrait pas pour cinquante francs l'arpent, sont-ils des propriétés d'un revenu d'autant plus sûr qu'il n'y a pas d'avances à faire, et que le gazon de la Crau ne craint ni grêle ni gelée. Comme dans le paradis terrestre, l'herbe y pousse toute seule; il n'y a qu'à l'y laisser pousser.

C'est quelque chose d'étrange à la vue que cette vaste plaine qui a ses mirages et ses ouragans comme le désert. C'est là que ce bon mistral, avec lequel nous avions fait connaissance à Avignon, a établi sa résidence. Comme rien ne s'oppose à ses raffales, il s'y déploie dans toute sa majesté; aussi, à ses premières haleines, troupeaux, chiens et bergers qui connaissent leur ennemi, se hâtent-ils de se rapprocher, de se serrer les

uns contre les autres, et d'opposer une masse compacte à toutes ses attaques; alors le mistral gémit, siffle, rugit, éclate; tantôt il parcourt la Crau sous la forme d'un tourbillon, et alors les pierres s'élèvent en tournoyant comme une trombe, tantôt il s'élance en raffales étroites, et alors il chasse les pierres devant lui comme des feuilles, tantôt enfin il rase la terre comme une vaste herse de bronze, et alors s'il trouve isolés, moutons, bergers ou cabane, il les emporte, les roule, les meurtrit, les brise, les anéantit; on dirait que dans sa course il les dévore, car on ne retrouve pas même, lorsqu'il est rentré dans ses montagnes, les débris des choses que sa colère a enveloppées en passant dans les plis de son terrible manteau.

Aussi chez les anciens le mistral passait-il pour un dieu, et Sénèque, qui en énumère les salutaires influences, raconte-t-il qu'Auguste lui éleva un temple.

Au reste, le mistral était pour le moment sans doute retiré dans ses cavernes du mont Ventoux, car nous traversâmes toute la Crau sans en entendre parler. Vers les deux heures de l'après midi, notre coche s'arrêta; nous descendîmes à terre, et comme nous demandions dans quel but on nous avait déposés là, notre patron nous répondit que nous étions arrivés à la ville de Bouc.

Nous regardâmes autour de nous et nous vîmes trois maisons. Deux étaient fermées et une ouverte. Nous nous acheminâmes vers celle qui était ouverte, et nous la trouvâmes habitée par un aubergiste qui jouait tout seul au billard; sa main droite avait fait défi à sa main gauche, et il était en train de la peloter, quoiqu'elle lui rendît six points.

Nous demandâmes à ce brave homme s'il y aurait moyen d'avoir à dîner. Il nous répondit que rien n'était plus facile, pourvu que nous eussions la complaisance d'attendre une heure. Nous lui demandâmes alors ce que nous pourrions faire pendant ce temps-là : il nous répondit que nous pourrions visiter la ville.

— Quelle ville?

— La ville de Bouc, répondit l'aubergiste.

Je crus que j'avais passé près d'elle sans la voir; je retournai sur le seuil de la porte, je regardai tout autour de moi; il n'y avait que les deux maisons fermées, et aussi loin que la vue

pouvait s'étendre, pas le plus petit monticule derrière lequel pût se cacher non pas une ville, mais un plan en relief. Je rentrai et trouvai Jadin qui lisait un papier imprimé collé contre le mur.

— Il faut, lui dis-je, que Bouc soit quelque ville souterraine comme Herculanum ou cachée dans la cendre comme Pompéïa, car je n'en ai pas aperçu vestige.

— Eh bien, je l'ai découverte, moi, me dit Jadin.

— Et où est-elle?

— La voilà, me dit-il; et il me montra du doigt l'imprimé. Je m'approchai et je lus :

« Napoléon, par la grâce de Dieu, empereur des Français, roi d'Italie, etc., avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Il sera élevé une ville et creusé un port entre la ville d'Arles et le village des Martigues. Cette ville et ce port s'appelleront la ville et le port de Bouc.

« Notre ministre des travaux publics est chargé de l'exécution du présent décret.

« Donné en notre château des Tuileries, le 24 juillet 1811.

« Signé NAPOLÉON. »

Au-dessous du décret était le plan.

— Voilà, me dit Jadin.

Et en effet, dans un de ses rares moments de repos que lui donnait la paix, Napoléon avait reporté ses yeux de la carte d'Europe sur la carte de France; et, posant le doigt sur les bords de la Méditerranée, entre la Crau et la Camargue, à six lieues d'Arles et à dix lieues de Marseille, il avait dit : il faudrait là une ville et un port.

Aussitôt sa pensée, recueillie au vol, avait pris un corps, et s'était représentée à lui, le lendemain, sous la forme d'un décret au bas duquel il avait mis son nom.

Alors on avait fait un plan et envoyé des ingénieurs. Puis la campagne de Russie était venue, suivie des désastres de Moscou; et, comme on manquait d'hommes attendu la grande consommation qu'en avait faite l'hiver, les ingénieurs furent rappelés; ils avaient eu le temps de creuser un canal et de tracer

le plan de la ville; puis un spéculateur précoce avait bâti trois maisons, dont deux étaient fermées faute de locataires, et dont la troisième, transformée en auberge, était habitée par notre hôte.

C'était cette ville, qui n'existait pas, qu'il nous avait offert de visiter.

J'eus un instant de terreur. L'idée m'était venue que le dîner pourrait bien être aussi fantastique que la ville. Je ne fis qu'un saut de la chambre à la cuisine. La broche tournait, et les casseroles étaient sur le fourneau. Je m'approchai pour m'assurer si ce n'était pas le fantôme d'un gigot et l'ombre d'une perdrix que j'avais devant les yeux. Cette fois, c'était bien une réalité.

— Ah! ah! c'est vous? me dit l'hôte en remontant le tournebroche. Patience, patience; faites un tour dans la grande rue, je vous rejoint en face du théâtre.

Je crus qu'il était fou. Mais, comme j'ai autant de respect pour les insensés que de mépris pour les imbéciles, je pris Jadin par le bras, et nous sortîmes, cherchant la grande rue. Nous ne fûmes pas longtemps à la trouver. A quelques pas de la maison, il y avait une perche, au bout de cette perche un écriteau, et sur cet écriteau : *Grande rue* ou *Rue du port.* Nous y étions.

Nous nous y engageâmes; au bout de cent pas, nous trouvâmes un autre écriteau, sur lequel il y avait : *Théâtre de Sa Majesté l'impératrice Marie-Louise.* Nous nous arrêtâmes, c'était là, selon toutes les probabilités, que nous avait donné rendez-vous notre aubergiste.

En effet, cinq minutes après, nous le vîmes paraître.

Le brave homme fut d'une complaisance merveilleuse. Je n'ai jamais vu cicérone plus érudit. Pendant deux heures, il nous promena dans les quatre coins de sa ville, et nous fit tout voir, depuis les abattoirs jusqu'au jardin des plantes, nous indiquant chaque bâtiment dans ses moindres détails, et ne nous faisant pas grâce d'une fontaine. Heureusement j'avais pris mon fusil, si bien que, tout en parcourant la ville, je tuai une couple de cailles à la Bourse et un lièvre à la Douane.

C'était une ville magnifique que Bouc, seulement elle a le malheur contraire à celui du cheval de Roland. Le cheval de Roland n'avait qu'un seul vice, celui d'être mort; la ville de

Bouc n'a qu'un seul défaut, celui de ne pas être née. A cela près il n'y a pas un reproche à lui faire, je dirai même plus : c'est qu'on y dîne mieux que dans beaucoup d'autres villes qui, pour la désolation des voyageurs, ont le malheur d'exister.

II.

A mon premier coup de fusil, notre cicérone m'avait fait observer qu'il y avait un règlement de police qui défendait de chasser dans l'intérieur des villes, mais comme, nonobstant l'avis, cinq minutes après j'avais redoublé, il n'avait pas cru devoir insister davantage. Seulement, d'après les résultats, il avait remarqué que j'étais assez bon tireur, et s'était promis de faire tourner à son profit la preuve d'adresse que j'avais eu l'imprudence de lui donner.

Aussi, quand nous demandâmes notre compte après avoir dévoré le dîner, à l'exception d'un certain plat dans lequel nous n'aurions pas pu mordre, et que nous avions passé à Milord, qui à son tour, après quelques efforts impuissants, y avait renoncé :

— Ces messieurs sont chasseurs? nous dit notre hôte.

— Mais comme vous avez pu le voir, répondis-je.

— Si ces messieurs voulaient me faire l'honneur de coucher chez moi, je leur offrirais pour demain matin une chasse comme ils n'en ont jamais vu.

— Diable! dis-je.

— Farceur! ajouta Jadin.

— Non, messieurs, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Quelle est cette chasse? demandai-je.

— Une chasse aux macreuses sur les étangs de Berre.

— Et la macreuse elle-même, qu'est-ce que c'est que cela?

— C'est l'oiseau que je vous ai servi en salmis.

— Et donc Milord n'a pas voulu manger. C'est un joli animal que la macreuse!

— Ces messieurs savent qu'on ne chasse pas pour le gibier lui-même, mais pour le plaisir de le tuer.

— C'est juste, répondis-je. Eh bien ! après ?

— Eh bien ! demain il y a grande chasse aux Martigues ; en partant d'ici à six heures du matin, ces messieurs arriveront à temps pour s'embarquer. Je leur donnerai une lettre pour mon cousin, qui est adjoint de la ville de Berre.

— Et vous dites donc !

— Eh bien ! monsieur, je dis que, quand vous repasserez par la ville de Bouc, vous me donnerez des nouvelles de votre chasse.

— Il tient à sa ville, dit Jadin.

— Mais que ferons-nous d'ici à ce soir?

— Monsieur n'est-il pas artiste? demanda l'aubergiste en saluant agréablement Jadin.

— Pour vous servir, mon brave homme.

— Eh bien ! monsieur, d'ici au soir, pourra faire une vue du port.

— Tiens, au fait, dis-je à Jadin, voilà votre besogne toute trouvée. Moi, je mettrai mes notes au courant, et comme il faut que nous partions demain à cinq heures, nous nous coucherons de bonne heure.

— Comme vous voudrez, dit Jadin ; mais je vous préviens que nous sommes dans un coupe-gorge.

— Eh bien ! c'est dit; nous restons, dis-je à l'aubergiste. Allez faire votre lettre et couvrez nos lits.

Malgré la prédiction de Jadin, la nuit se passa sans accident. A cinq heures du matin notre hôte nous réveilla.

— Eh bien ! notre lettre? lui demandai-je.

— Ma foi ! messieurs, dit l'aubergiste, j'ai réfléchi que ce n'était pas aujourd'hui jour de coche, et que par conséquent il ne passerait probablement pas de voyageurs dans la ville de Bouc. J'ai fait mettre le cheval à la voiture, j'ai décroché mon fusil, et si ces messieurs ne me jugent pas indigne de leur société et veulent permettre que je les conduise, je leur offrirai deux places dans la voiture, et ils arriveront aux Martigues plus frais et plus dispos que s'ils avaient fait la route à pied.

— Eh ! eh ! dis-je.

— Mon brave homme, dit Jadin en s'approchant de l'aubergiste, je vous dois une réparation pour vous avoir mal jugé. Donnez-moi une prise.

— Et faites tirer une bouteille de vin de Cahors, ajoutai-je.

L'hôte offrit une prise à Jadin et s'en alla tirer la bouteille demandée.

— Eh bien! que dites-vous de notre hôte? demandai-je à Jadin.

— Mais je le porte dans mon cœur, lui et sa ville.

Dix minutes après nous roulions sur la route de Martigues, où nous arrivâmes au point du jour.

Je n'ai jamais vu d'aspect plus original que celui de cette petite ville, placée entre l'étang de Berre et le canal de Bouc, et bâtie, non pas au bord de la mer, mais dans la mer. Martigues est à Venise ce qu'est une charmante paysanne à une grande dame ; mais il n'eût fallu qu'un caprice de roi pour faire de la villageoise une reine.

Martigues fut, assure-t-on, bâtie par Marius. Le général romain, en l'honneur de la prophétesse Martha, qui le suivait comme chacun sait, lui donna le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. L'étymologie peut n'être point fort exacte; mais comme on le sait, l'étymologie est, de toutes les serres chaudes, celle qui fait éclore les plus étranges fleurs.

Ce qui frappe d'abord dans la ville des Martigues, c'est sa physionomie joyeuse, ce sont ces rues, toutes coupées de canaux et jonchées de galets et d'algues aux senteurs marines ; ce sont des carrefours, où il y a des barques comme autre part il y a des charrettes, puis, de pas en pas, des squelettes de navires surgissent, le goudron bout, des filets sèches. Martigues est un vaste bateau où tout le monde pêche, les hommes au filet, les femmes à la ligne, les enfants à la main, on pêche dans les rues, on pêche de dessus les ponts, on pêche par les fenêtres, et le poisson, toujours renouvelé et toujours stupide, se laisse prendre ainsi au même endroit, et par les mêmes moyens, depuis deux mille ans,

Cependant ce qui est bien humiliant pour les poissons, la simplicité des habitants de Martigues est telle que, dans le patois provençal, leur nom : *lé Martigao*, est proverbial. *Lé Martigao* sont les Champenois de la Provence ; et comme malheureusement il ne leur est pas né le moindre La Fontaine, ils ont conservé leur réputation première dans toute sa pureté.

C'est un Martigao, ce paysan qui, voulant couper une branche

d'arbre, prend sa serpe, monte à l'arbre, s'assied sur la branche, et la coupe entre lui et le tronc. C'est un Martigao qui, entrant dans une maison de Marseille, voit pour la première fois un perroquet, s'approche et lui parle familièrement, comme on parle en général à un volatile.

— S.... cochon, répond le perroquet avec sa grosse voix de mousquetaire aviné.

— Mille pardons, monsieur, dit le Martigao en ôtant son bonnet, je vous avait pris pour un oiseau.

Ce sont trois députés martigao qui, envoyé à Aix pour présenter une requête au parlement, se font indiquer, aussitôt leur arrivée, la demeure du premier président, et sont introduits dans l'hôtel. Conduits par un huissier, ils traversent quelques pièces dont le luxe les émerveille; l'huissier les laisse dans le cabinet qui précède la salle d'audience, et, étendant la main vers la porte, il leur dit : Entrez. Mais la porte que leur avait montrée l'huissier était fermée hermétiquement par une lourde tapisserie, ainsi que c'était la coutume de l'époque, de sorte que les pauvres députés, ne voyant entre les larges plis de la portière ni la clé, ni le bouton, ni une issue, s'arrêtèrent très-embarrassés et ne sachant comment faire pour passer outre. Ils tinrent alors conseil, et, au bout d'un instant, le plus avisé des trois dit : Attendons que quelqu'un en sorte, et nous ferons comme il fera. L'avis parut bon, fut adopté, et les députés attendirent.

Le premier qui vint fut le chien du président qui passa sans façon par-dessus le rideau. Les trois députés se mirent aussitôt à quatre pattes, passèrent à l'instar du chien, et, comme leur requête leur fut accordée, leurs concitoyens ne doutèrent pas un instant qu'ils ne dussent à la manière convenable dont ils avaient présenté leur demande, plus encore qu'à la justice de la requête, leur prompt et entier succès.

Il y a encore sur les Martigao une foule d'autres histoires non moins intéressantes que les précédentes; mais je craindrais que quelques-unes de ces charmantes anecdotes ne perdissent beaucoup de leur valeur par l'exportation. Tant il y a que sur les lieux elles ont une vogue charmante, etque, depuis l'époque de sa fondation, qui remonte, comme nous l'avons dit, à Marius, Martigues défraye d'histoires et de coqs-à-l'âne toutes les villes, libé-

ralité dont, à ce que m'assurait notre aubergiste, elle commence tant soit peu à se lasser.

Martigues a pourtant fourni un saint au calendrier : ce saint est le bienheurenx Gérard Tenque, de son vivant épicier dans la ville de Marius. Étant allé pour son commerce à Jérusalem, il fut indigné des mauvais traitements que les pèlerins éprouvaient dans les saints lieux ; dès lors il résolut de se dévouer au soulagement de ces pieux voyageurs, après avoir fait à la chrétienté le sacrifice de sa boutique, qui, comme on le voit par le voyage que Gérard avait entrepris, devait avoir une certaine importance. En conséquence, il céda son fonds, réalisa son bien; puis, faisant de l'argent que lui apporta cette double vente, une masse première, il se mit immédiatement en mesure de doubler et de tripler cette masse en allant quêter pour les pauvres, le bourdon à la main, auprès des négociants d'Alexandrie, du Caire, de Jaffa, de Beyrouth et de Damas, avec lesquels il était en relations d'affaires. Dieu bénit son intention, et permit qu'elle eût le saint résultat que Gérard s'était proposé. En effet, sa quête ayant été plus abondante qu'il ne l'espérait lui-même, Gérard Tenque fit construire un hospice destiné à recueillir et héberger tous les chrétiens que leur dévotion pour les saints lieux attirerait en Judée. La première croisade le surprit au milieu de cette pieuse fondation, à laquelle la conquête de Godefroid de Bouillon donna bientôt une immense importance, et dont les priviléges et les statuts, confirmés par les bulles de Rome, devinrent ceux des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ainsi, cet ordre magnifique, qui n'admettait dans ses rangs que des chevaliers de la haute noblesse et du plus grand courage, avait eu pour fondateur un pauvre épicier.

Dans le partage des reliques qui s'était fait entre les chrétiens après la prise de Jérusalem, Gérard Tenque avait obtenu pour sa part la chemise que portait la sainte Vierge le jour où l'ange Gabriel vint la saluer comme mère du Christ. La relique était d'autant plus précieuse que, comme preuve d'authenticité, la chemise était marquée d'un M, d'un T et d'un L, ce qui voulait incontestablement dire : *Marie* de la *Tribu* de *Lévy*.

Après sa mort, Gérard Tenque fut canonisé; aussi, lorsque

l'île de Rhodes fut reprise par les infidèles, les chevaliers, qui ne voulaient pas laisser les saints ossemens de leur fondateur entre les mains des infidèles, exhumèrent son cercueil et le transférèrent au château de Manosque, dont la seigneurie appartenait à l'ordre de Malte. Là le commandeur, qui, pour l'incrédulité, était une espèce de saint Thomas, sachant que la chemise de la Vierge avait été enterrée avec le défunt, fit ouvrir le cercueil afin de s'assurer de l'identité des reliques qu'on lui donnait en garde. Le corps était parfaitement conservé, et la chemise était à sa place.

Alors le commandeur jugea avec beaucoup de sagacité que, puisque le bienheureux Gérard était canonisé, il n'avait pas besoin d'une si importante relique, qui, après avoir efficacement sans doute contribué à son salut, pouvait non moins efficacement encore contribuer au salut des autres. Or, comme charité bien ordonnée est de commencer par soi-même, le bon commandeur s'appropria la chemise, qu'il fit mettre dans une très-belle châsse et qu'il transporta en son château de Calissane en Provence, où elle fit force miracles. Au moment de mourir à son tour, le commandeur, qui naturellement mourait sans postérité, ne voulut pas exposer une si sainte relique à tomber entre les mains de collatéraux, et la légua à la principale église de la ville murée la plus proche de son château, attendu qu'un si précieux dépôt ne pouvait pas être confié à une ville ouverte.

On comprend que, lorsque la teneur du testament fut connue, il fit grand bruit dans les cités avoisinantes. Chaque ville envoya ses géomètres, qui mesurèrent la toise à la main à quelle distance elle était du château de Calissane. La ville de Berre fut reconnue être celle qui avait les droits les plus incontestables à la sainte relique, et la chemise miraculeuse lui fut adjugée par l'archevêque d'Arles, au grand désespoir de Martigues, qui avait perdu d'une demi-toise.

A partir de ce moment, c'est-à-dire de la moitié du XV[e] siècle à peu près, la bienheureuse chemise fut exposée tous les ans, le jour de Sainte-Marie; mais, à l'époque de la révolution, elle disparut sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'elle était devenue.

Notre hôte achevait justement cette histoire édifiante comme

nous arrivions au bord de l'étang de Berre. Nous y trouvâmes, non pas une troupe de chasseurs, non pas une réunion de barques, mais une armée et une flotte.

L'aubergiste connaissait une partie des chasseurs; il n'eût donc pas besoin de se mettre en quête de son cousin, qui, du reste, au milieu de cette multitude, n'aurait pas été facile à retrouver. Chacun lui fit fête et l'invita à venir dans sa barque, et, comme nous étions avec lui, nous eûmes notre part des invitations. Nous suivîmes sa fortune, et dans le bateau où il entra nous entrâmes.

C'était, comme je l'ai dit, une véritable flotte : je comptai quatre-vingts embarcations. Quant aux équipages, je ne pus les énumérer qu'approximativement. Notre canot, qui était un des moins chargés, était monté de six hommes. Au milieu du cercle se distinguait par son pavillon la barque amirale, laquelle, au moyen de signaux, correspondait avec les deux barques qui formaient les deux extrémités du croissant. Une ligne de chasseurs se prolongeait en outre sur le rivage, et des enfants, armés de pistolets, se tenaient dans l'étang, ayant de l'eau jusqu'au ventre.

Il était d'avance convenu, pour éviter les rixes par lesquelles se terminent presque toujours les parties de plaisir de ce genre, que le gibier serait également distribué par chaque bateau. L'amiral, qui était un ancien marin, avait remis une copie de cette décision à chacun des maires assistant à la chasse, et chaque maire l'avait lue à haute voix à ses administrés. Tout le monde avait promis de s'y conformer, puis chacun avait pris sa place avec l'intention de n'en rien faire.

Au premier coup d'œil, je compris parfaitement le plan de bataille : la tactique consistait tout bonnement à embrasser l'étang dans toute sa largeur et à pousser devant soi les macreuses, qui, n'osant passer entre les bateaux, nagent tant qu'elles peuvent nager. Mais, à la fin, elles se trouvent acculées au rivage, et, comme les barques continuent d'avancer, force est aux pauvres bêtes de s'enlever et de passer par-dessus la tête des chasseurs. C'est dans ce moment qu'elles essuient le feu après lequel elles vont s'abattre à l'autre extrémité de l'étang; alors la même manœuvre recommence jusqu'à ce qu'elle amène le même résultat, et cela dure ainsi tant qu'il reste du

jour au ciel, de la force aux rameurs ou des macreuses sur l'étang.

Au reste, si les pauvres oiseaux trop tourmentés prennent un grand parti, s'enlèvent et disparaissent, ce qui n'arrive jamais qu'après qu'ils ont fait cinq ou six vols d'un bout à l'autre du lac, cette disposition n'a rien d'inquiétant; on est sûr de les retrouver le lendemain sur l'étang de Fos ou de Marignane. En sa qualité d'oiseau aquatique, la macreuse a beaucoup de la stupidité du poisson.

A peine chacun eut-il pris sa place que l'amiral, à l'aide d'un porte-voix, donna le signal du départ. Au même instant, toutes les barques se mirent en mouvement et s'avancèrent avec une régularité parfaite. Cependant, si nombreux que nous fussions, nous ne pouvions pas barrer l'étang dans toute sa largeur, attendu qu'il a près de trois lieues. L'amiral cria donc halte tout à coup : un gros de macreuses s'écartait du cercle et menaçait de nous échapper; une vingtaine de barques se détachèrent, et, à l'aide d'une manœuvre habile, gagnèrent sur les fuyards, qu'elles forcèrent de rentrer dans la ligne.

Pendant cette évolution, nous étions restés immobiles, et notre hôte qui, comme on a pu le voir, était fort lettré, avait profité de notre immobilité pour nous faire remarquer sur la langue de terre derrière laquelle menaçaient de passer les macreuses, trois rochers d'inégale grosseur qu'on appelle les Trois-Frères. Ce nom leur venait, nous dit-il, de l'anecdote suivante : Trois fils de fermier, dont le premier était aveugle, le second borgne, et le troisième fort clairvoyant, avaient hérité de leur père toute la récolte qu'on venait de recueillir. Celui des trois frères qui avait ses deux yeux, fit trois parts du blé que le défunt avait laissé en héritage : une grosse part pour lui ; une part moyenne pour le borgne, et une toute petite part pour l'aveugle. Mais un tel partage était trop injuste pour que le Ciel le permît; en conséquence, il changea en pierre les trois tas de blé. Ce sont les trois rochers que nous apercevions, et auxquels, en commémoration de cet événement miraculeux, on a donné le nom des Trois-Frères. Nous demandâmes à notre hôte qu'elle était la moralité de l'apologue, et il allait nous l'expliquer, lorsque malheureusement pour l'édifica-

tion de nos lecteurs, le porte-voix de l'amiral se fit entendre, nous ordonnant de continuer notre marche. L'escadre était ralliée; la manœuvre avait été magnifique. Cela me rappela que Claude Forbin était de Gardanné, et le bailli de Suffren, de Saint-Cannat. Selon toutes les probabilités, ils avaient fait leur premier apprentissage de marin à la chasse des macreuses.

Nous continuâmes donc d'avancer, selon que l'ordre en avait été donné, et à mesure que nous avancions, nous voyions devant nous s'épaissir les rangs des malheureuses bêtes, si bien qu'il semblait qu'on eût étendu sur la surface de l'étang un immense tapis. Jamais, depuis la fameuse destruction du gibier du Raincy, où l'on tua entre autres choses onze mille lapins, je n'avais vu grouiller dans un si petit espace une si grande quantité d'animaux. Bientôt l'étang ne leur offrit plus qu'une surface trop étroite, et la moitié des macreuses se mit à courir sur le dos des autres; enfin, une d'elles se décida à s'envoler, quelques autres la suivirent, puis un plus grand nombre, puis la masse tout entière qui s'avança vers nous avec un bruit effrayant, et qui, au bout d'un instant, passa comme un nuage au-dessus de nos têtes.

Alors deux mille coups de fusil partirent presque en même temps, et une pluie de macreuses tomba littéralement du ciel.

Jamais je n'avais vu spectacle pareil; cela me rappela le fameux passage des pigeons de Bas-de-Cuir. L'étang était jonché de morts et de mourants, que chacun tirait à soi. Comme on avait dit que le gibier devait être partagé en portions égales, chacun en fourrait dans ses poches, dans son pantalon, dans ses manches. Notre hôte avait l'air d'un sac de noix.

A quatre pas de nous un bateau chavira; cet accident avait été causé par une lutte; la lutte continua dans l'eau. Je m'aperçus alors que cette chasse était excellente, non pas pour les plus adroits, mais pour les plus alertes, et que le gibier appartenait, non pas à ceux qui en tuent davantage, mais à ceux qui en ramassent le plus.

A l'extrémité de la ligne, deux bateaux se fusillaient. Quelques grains de plomb perdus vinrent jusqu'à notre barque, les autres avaient été interceptés par ceux qui se trouvaient entre

nous et les combattants. Les uns se frottaient le derrière, les autres secouaient les doigts, tous juraient comme des damnés; les macreuses étaient vengées. Les maires mirent leurs écharpes tricolores; les gendarmes, échelonnés sur les deux bords de l'étang, tirèrent leurs sabres; l'amiral cria : Bas les armes, avec son plus gros porte-voix; mais, tant qu'il resta un seul cadavre de macreuse sur la surface de l'étang, il n'y eut pas moyen d'arrêter le désordre. Quant à moi, j'avais ostensiblement coulé deux balles dans mon fusil, et déclaré que je rendrais en gros ce qu'on m'enverrait en détail.

Enfin il en fut pour nous à peu près comme il en avait été pour le Cid : le combat finit, non pas faute de combattants, mais faute de morts. Sans compter celles qu'on ne voyait pas, chaque bateau pouvait contenir, l'un dans l'autre, vingt à vingt-cinq macreuses.

Alors on reprit son rang, on fit volte-face, et on s'avança, avec un acharnement que la chaleur du combat avait redoublé, vers les fugitives, qui étaient allées se remettre à l'autre bout de l'étang; mais cette fois, malgré tous les efforts de la barque amirale, chacun rama pour son compte, et malgré les cris des retardataires, les plus robustes arrivèrent les premiers. La boucherie recommença aussitôt, et pour être moins en règle que la précédente, elle ne fut pas moins meurtrière.

Cela dura ainsi depuis sept heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi; nous avions des macreuses jusqu'aux genoux; Milord avait disparu sous une couche de volatiles, comme Tarpeia sous les boucliers des Sabins.

Nous débarquâmes, horriblement fatigués de notre expédition navale; nos compagnons de bateaux nous offrirent alors on ne peut plus courtoisement de prendre notre part de la masse commune, à laquelle nous avions, au reste, honorablement contribué; mais l'essai que nous avions fait la veille nous avait dégoûtés à tout jamais de la macreuse. Nous fîmes donc généreusement l'abandon de notre part à notre hôte, en plaignant les malheureux voyageurs qui s'arrêteraient pendant la semaine dans la ville de Bouc. Cependant, comme nos compagnons insistaient, et que nous craignions qu'ils ne tinssent notre refus à mépris, Jadin choisit parmi les cadavres un de ceux qui avaient le moins souffert pour en faire une de ces natures mortes qu'il

peint si admirablement. Puis, comme en ce moment la voiture de Marseille passait, nous montâmes, Jadin, Milord, la macreuse et moi, dans le coupé, qui heureusement était vide.

A neuf heures du soir, nous descendîmes de voiture à l'hôtel des Ambassadeurs.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite à un prochain numéro.)

SOUVENIRS D'ENFANCE.

O frère ! ô doux ami ! dernier fils de ma mère,
O toi qui devanças au terrestre séjour
L'enfant qui fut ma sœur, cette rose éphémère,
Qui ne vécut pas même un jour ;

Bien souvent, dans mon deuil, je rêve à mon aurore,
A nos jours frais et purs écoulés dans les bois,
Et sur mon front brûlant je crois sentir encore
Les molles ombres d'autrefois.

Pour adoucir les maux d'un présent bien aride,
Pour rafraîchir mon pied que la route a lassé,
Je remonte en rêvant vers la source limpide
Qui gazouille dans mon passé.

Nous étions trois alors ! Debout avec l'aurore,
Sortant du nid, à l'heure où l'aube sort du ciel,
Nous allions dans les fleurs qu'elle avait fait éclore
Cueillir la rosée et le miel.

Elle et toi, de concert, à ma voix indociles,
Vous couriez au soleil et braviez les chaleurs ;
Quand ma mère accourait, l'arbre aux ombres mobiles
Voilait nos plaisirs querelleurs.

Mais elle avait tout vu. Quittant le doux ombrage,
Nous lisions notre arrêt sur son front rembruni;
Moi, comme étant l'aîné, quoiqu'étant le plus sage,
Je n'étais pas le moins puni.

Nous la suivions. Bientôt, trompant sa vigilance,
Nous revolions aux champs, au grand air, au soleil;
Et des grands bois touffus où dormait le silence,
Nous allions troubler le sommeil.

Alors, malheur à l'arbre, à la grappe embaumée,
Aux fruits d'or rayonnant à travers les rameaux;
Nous brisions branche et fruits; la grappe et la ramée,
Et jusqu'aux nids des tourtereaux.

Et puis nous descendions la pente des ravines
Où l'onde et les oiseaux confondaient leurs chansons,
Nous heurtant aux cailloux, nous blessant aux épines
Des framboisiers et des buissons.

Un lac était au bas, large, aux eaux peu profondes;
Sur ses bords que voilait le vert berceau des bois,
Avec les beaux oiseaux, chastes amis des ondes,
Enfants, nous jouions tous les trois.

Pour suivre sur les flots leur caprice sauvage,
Des troncs des bananiers nous faisions un radeau,
Et dans ce frêle esquif, glissant près du rivage,
Nous poursuivions les poules d'eau.

Ma sœur, baignant ses pieds dans l'onde tiède et belle,
Comme la fée enfant de ces bords enchanteurs,
Jetait aux bleus oiseaux qui nageaient auprès d'elle,
Des fruits, des baisers et des fleurs.

Et puis nous revenions. Notre mère inquiète,
Se voilant à nos yeux sous des dehors boudeurs,
Nous accueillait, au seuil de l'humble maisonnette,
Joyeuse avec des mots grondeurs.

Elle oubliait bientôt ses craintives alarmes ;
Douce, elle nous offrait ou des fruits ou du lait,
En mêlant aux propos qui nous coûtaient des larmes
Le baiser qui nous consolait.

Ainsi coulaient nos jours. O radieuse aurore,
O mes doux compagnons, je crois vous voir encore !
Bonheur évanoui de mes jours révolus,
Soleils de mon printemps qui ne m'éclairez plus,
Dans vos douces chaleurs rajeunissant mon être,
Je sens mon cœur revivre et mon passé renaître !
Je vous retrouve enfin ! Je vois là, sous mes yeux,
Danser sur les gazons mes souvenirs joyeux ;
Je vois, de notre mère enfreignant la défense,
Dans les grands champs de riz voltiger notre enfance.
Chassons le papillon, l'insecte, les oiseaux ;
Glanons un fruit tombé sur le cristal des eaux ;
C'est le ravin ! le lac aux vagues argentines !
Le grand arbre ombrageant nos têtes enfantines !
C'est toi ! c'est notre mère aux yeux pleins de douceur !
C'est moi ! c'est... ô mon frère ! où donc est notre sœur ?

AUX OISEAUX.

Enfants des airs, heureux oiseaux, lyres ailées,
Qui passez si joyeux, si libres dans les champs,
Hôtes harmonieux des monts et des vallées,
Qui dépensez vos jours dans l'ivresse et les chants ;

Poëtes qui chantez en tous lieux, à toute heure,
Ignorant les ennuis dont l'homme est agité,
Qui, le soir, dans les bois trouvez une demeure,
Et dans l'air, le matin, trouvez la liberté ;

O célestes rivaux aux chansons éternelles,
Que je vous porte envie en vous suivant des yeux !
Quand la terre a blessé vos pieds, ouvrant les ailes,
Vous pouvez fuir du moins et monter vers les cieux.

Vous prodiguant les biens dont la nature est pleine,
Le sort vous livre tout sans lutte et sans combats;
Sans suspendre vos chants, vous trouvez dans la plaine
L'eau claire et l'épi mûr que nous n'y trouvons pas.

Car le sort qui vous aime est pour nous bien austère;
Il a courbé nos jours sous un bien lourd fardeau;
Pour rafraîchir les fronts que la pensée altère,
Les rameaux n'ont point d'ombre et les fleurs n'ont point d'eau!

Oui, la fortune, hélas! dont la rigueur nous blesse,
Nous fit les jours moins purs et les soleils moins doux.
Bénissez donc, oiseaux, le ciel qui vous caresse,
Bénissez-le pour vous et priez-le pour nous!

Priez Dieu pour qu'il donne aux poëtes, vos frères,
Des loisirs moins bornés et des soleils meilleurs!
Priez Dieu, pour qu'il donne à leurs destins contraires
Un épi dans la plaine et de l'eau dans les fleurs!

A. LACAUSSADE.

LA CEINTURE

DE LA MARIÉE.

— Après tout, madame, sa beauté était irréprochable, splendide, et c'est là, je dois l'avouer, la seule tache que je trouve au souvenir de cet amour dont elle m'enivra.

— Comment ! s'écria la pétulante baronne en tapant précipitamment d'une de ses petites mains dans l'autre, comme elle en avait l'habitude lorsqu'elle ne pouvait contenir le pétillement des impressions qui la traversaient ! c'est la beauté de votre maîtresse qui fait tache, qui fait seule tache dans vos souvenirs d'amour ?

La baronne avait eu le droit de se croire elle-même fort belle. Son interlocuteur n'en répondit pas moins avec le plus beau sang-froid :

— Vous l'avez dit.

— Ah ! mon cher Hector, voici une singularité qui renchérit sur toutes celles auxquelles vous nous avez accoutumées ; j'ai hâte de voir comment vous en allez sortir.

— Comme j'y suis entré, madame ; par une vérité. Longtemps en effet j'ai admis comme une vérité de raison, et depuis j'ai reconnu comme une vérité d'observation, que si, dans une femme, la beauté trop belle est faite pour être aimée, c'est seulement par des collégiens ou des sots.

— Ah ! ah ! c'est là un axiome qui pourra vous servir de

début, si jamais vous entreprenez une apologie de la sottise; vous lui constituez là un assez sortable apanage, à cette pauvre déshéritée, et voilà les sots bien vengés.

— Vous devez savoir mieux que personne quelles sont les magnifiques prérogatives et quel est l'universel ascendant de la beauté; mais, pour tomber d'accord avec moi de ce que vous appelez mon axiome, recueillez vos souvenirs, rappelez-vous les femmes les plus belles que vous ayez connues (elles ne peuvent pas être bien nombreuses) et les hommes qui ont passé pour en être épris.

— Eh! eh!

— Les avez-vous toutes trouvées?

— Mais je crois que oui.

— Je les veux belles, très-belles, si belles qu'à coup sûr vous n'en trouverez pas plus de huit ou dix; je veux qu'elles soient de celles qui font sécher d'envie toutes les femmes qui les connaissent, et même celles qui ne les connaissent point, parce qu'elles les éclipsent toutes, même de loin, et que leur nom, lorsqu'il est prononcé, est en possession de traîner après lui, comme une sorte de complément, cette exclamation : qu'elle est belle! Je veux qu'elles soient de celles à qui il n'est permis d'avoir ni de l'esprit, ni de l'amabilité, ni de la tendresse, ni du dévouement, parce qu'elles s'éclipsent elles-mêmes dans tout ce qui n'est pas leur beauté, et que, eussent-elles un peu de tout cela, rien n'en saurait paraître à des yeux tout occupés, tout éblouis des splendeurs extérieures, ni faire ajouter à l'idée qui reste d'elles autre chose que cette fatale exclamation : qu'elle est belle! A côté de ces huit ou dix femmes triées entre dix mille autres, qui elles-mêmes ne sont prises que dans la société choisie, c'est-à-dire dans une portion restreinte de leur sexe, j'en admets, il est vrai, encore une, mais une seule, chez qui tous les dons soient en si haut relief, que sa parfaite beauté ne serve pas à masquer les autres perfections, mais au contraire, à en achever l'ensemble et à en compléter l'harmonie, de telle sorte qu'en même temps que les sens du corps, sa présence tienne par mille endroits les puissances de l'âme et de l'esprit également suspendues. Cette rareté entre les raretés, cette femme unique (au moins entre dix mille) dont vos souvenirs ne voudront sans doute pas

vous offrir l'image, cette femme si accomplie par les autres côtés, qu'elle sait presque faire oublier qu'elle est belle ; cette femme-là, si elle existe, et moins que personne j'ai le droit d'en douter, a cent raisons en effet de prendre pour paradoxe une thèse qui ferait de la beauté une pâture à sots et à collégiens. Avouez cependant qu'il y a d'abord quelque chose de trop exclusivement sensuel dans l'amour allumé, excité, attisé par la seule beauté; avouez ensuite que, si la beauté exquise est rare, la beauté unie à d'autres qualités est et surtout paraît bien plus rare encore ; mais un homme de quelque mérite et de quelque usage de la vie n'est plus aussi facilement la dupe de ses yeux, et il demande beaucoup d'une femme avant que de s'enflammer. S'il a le cœur encore jeune et alerte, il a aussi le goût plus épuré, la passion plus châtiée; l'intelligence a pris les devants, chez lui, sur les sens apaisés par les premiers assouvissements du plaisir, et elle sait se faire une place et un droit partout où l'emportent les vivacités du sang. Ce qu'il lui faut, c'est moins une qualité très-saillante, surtout si elle n'est qu'extérieure, qu'un ensemble de qualités qui s'enchaînent, se fondent, se soutiennent mutuellement, qui se découvrent peu à peu, laissant à chaque jour sa trouvaille et sa joie, et ne révélant qu'à une étude amoureuse et passionnée toute la perfection de l'ouvrage qui les assemble. Une femme qui est toute dans un mérite brillant, mais unique, est toute conquise aussi du moment où elle est conquise; pour les autres, au contraire, chaque heure amène sa conquête et livre aux transports de l'amant une maîtresse nouvelle; mais ni la première fougue d'une ardeur aimante et aveugle, ni le déchaînement des instincts qui sont tout l'amour pour les hommes vulgaires, ne suffisent à nous révéler les jouissances exquises d'un pareil amour; elles demandent un sens déjà raffiné, et l'épanouissement complet, non d'une seule faculté, mais de toutes les puissances de l'âme. Or, c'est là un avantage qu'un homme qui n'en est qu'à la puberté des sens, ne possède pas encore, et qu'un sot ne possèdera jamais, tandis qu'ils possèdent fort bien au contraire tout ce qu'il faut pour subir machinalement les influences de cet aimant que Dieu a mis dans la beauté. La beauté, madame, ne pourra donc captiver un homme de quelque mérite, que lorsqu'elle se trouvera unie à des qualités faites pour séduire tout ce

qu'il y a de délicat dans l'intelligence et dans le sentiment, c'est-à-dire lorsqu'elle concourra à former, dans une harmonie des plus rares, un assemblage de perfections dont elle ne sera pas la plus précieuse, ni la plus durable. Isolée, elle ne pourra provoquer l'illusion du bonheur, c'est-à-dire l'amour, que dans les âmes pour qui le bonheur est encore ou sera toujours restreint à ses conditions les plus bornées et les plus incomplètes. Voilà pourquoi je lui ai donné pour apanage la conquête des collégiens et des sots : les collégiens, parce qu'à leur âge on ne sait pas encore discerner et choisir, parce que la passion gronde en eux comme une lave impatiente qui cherche son issue, et prend feu par tous les bouts; les sots, parce que, de toutes les choses qui peuvent exciter l'amour, la beauté se trouve être celle qui va frapper justement la seule avenue que la nature ait chez eux laissée ouverte aux assauts de l'amour, je veux dire les yeux du corps.

— Peut-être y a-t-il du vrai dans ce que vous dites; je ne sais, et vous me pardonnerez d'ailleurs de ne vouloir point l'approfondir. Grâce au ciel et aux années, je n'ai plus d'intérêt à ce débat, que le plaisir de vous entendre débiter, comme toujours, avec un sérieux que je respecte, des folies que j'aime. Mais, hélas! mon grave ami, prenez garde que tout le monde n'y prenne pas autant de goût, et si ces folies sont de la raison, gardez-vous de la faire sortir de notre huis-clos amical, car vous ne trouveriez plus une femme qui voulût vous pardonner ses amants ou vous pardonner sa figure.

— Il me resterait...

— Votre femme unique entre dix mille, qui pourrait bien ne pas se rencontrer sur votre chemin, et les jeunes filles au cœur virginal, qui vous accueilleraient avec cette question préalable : Comment m'aimez-vous? comme un sot, ou comme un homme d'esprit?

— Je dirais : Comme un homme d'esprit, madame.

— Et vous pourriez bien être un sot, Hector. Mais revenons à votre histoire; elle sera bien curieuse, si elle contient une preuve à l'appui de chacune des cinq ou six thèses dans lesquelles elle nous a déjà lancés aujourd'hui avant même d'être commencée.

— Ah! madame, si vous voulez l'écouter avec cette préoccu-

pation, je commence par vous déclarer qu'elle ne prouve rien du tout, car je n'en fausserai par une seule particularité pour la détourner vers une conclusion quelconque.

— Voyons; vous disiez donc que votre maîtresse était belle?

— Et combien elle était belle, en effet! cette ineffaçable image de beauté qui n'arrive plus à moi qu'à travers le prisme des souvenirs lointains réveille encore....

— Plus de doute, mon pauvre ami, dit la baronne en laissant échapper un rire affectueux, votre histoire n'a l'intention de rien prouver, et elle ne prouvera rien, si ce n'est que votre tête et votre cœur ont chacun leur avis sur la beauté.

— Ah! madame, laissez-moi du moins la bonne foi des souvenirs; c'est tout ce que cette histoire a la prétention de laisser dans votre esprit comme une chose démontrée. Oui, certes, elle était belle, et par malheur pour la beauté, qui devrait, comme toutes les choses exquises, ne se révéler qu'à des sens plus délicats, les yeux les plus terrestres, les plus obscurcis par l'ignorance de l'esprit ou la grossièreté du cœur, lui rendaient eux-mêmes un témoignage hébété. Quand elle paraissait avec son petit tablier, — de soie noire les dimanches, de fine percale blanche les autres jours, — avec sa robe courte et alerte qui laissait voir le bas de la jambe la mieux prise, et dégageait une taille souple dont la grâce vive et moelleuse emplissait les regards de volupté, tout changeait d'aspect autour d'elle. C'est là du moins ce que j'éprouvais. Il semblait qu'un air nouveau, qu'une lumière nouvelle pénétrât dans la maison, qu'un sens nouveau s'éveillât dans le cœur. Mais ne croyez pas qu'elle se bornât à être belle. Gaie, lutine et folâtre, sa physionomie était toute pétillante d'agaceries. Le bonnet du pays, dont les longues barbes, encadrant la figure et retombant en avant sur les épaules, l'eussent fait prendre de loin pour quelque belle et majestueuse fille de l'antique Égypte, donnait à sa beauté un caractère calme et grave qui rendait plus piquante encore par le contraste la vivacité sémillante de ses traits. Sa coquetterie naïve ignorait l'effet de ce contraste; plus experte, peut-être l'eût-elle redouté ou affecté; mais elle ne se faisait pas l'esclave et le martyr de sa beauté. Elle était si bien faite pour être belle, que ce qu'elle négligeait de faire pour augmenter l'éclat de ses charmes y ajoutait encore. Elle était belle

malgré tout, ou plutôt à cause de tout, et comme à tort et à travers. Vous le voyez, ce n'est pas avoir tout dit que d'avoir dit qu'elle était belle. Et pourtant, c'est par là surtout qu'elle imprimait dans les esprits le souvenir qu'elle laissait d'elle-même, et toutes les impressions qu'elle avait pu faire naître se résumaient dans cette exclamation, qui avait presque passé en proverbe : Ah ! la belle fille que Gothie ! (C'était là la corruption, dans le patois du pays, du nom de Marguerite, qu'elle avait reçu à son baptême.) Six lieues carrées du pays étaient fières de Gothie comme de leur perle. Il était bien difficile de les traverser sans entendre prononcer ce nom enchâssé dans la formule accoutumée. Le panégyrique de la belle fille venait se placer dans la bouche des hôteliers immédiatement après l'éloge de leur vin. Ils la vantaient comme leurs confrères des autres lieux vantent un monument, une promenade, tout ce dont une petite ville est fière, tout ce qui peut arrêter quelques instants un étranger.

En cela, il faut le dire, ils n'étaient pas sans mérite, et l'ascendant de la vérité étouffait en eux l'instinct de certaines passions très-irritables ; car, s'ils n'avaient écouté que les susceptibilités fort chatouilleuses de l'esprit mercantile, ils se fussent aisément persuadé que tout ce qu'il y avait à voir pour eux dans la maison de Gothie, c'était une rivale, et ils l'eussent traitée comme telle. Non pas que cette maison fût une auberge ou un cabaret : elle tenait entre les deux un milieu élégant et coquet.

Bellac, chef-lieu de sous-préfecture dans le département de la Haute-Vienne, est une petite ville, ou plutôt un village, suspendu aux flancs d'un rocher au pied duquel coule un charmant ruisseau qu'on nomme le Vincou. Sur la rive gauche, en regard de la ville, le rocher se relève à pic et darde vigoureusement ses crêtes, tantôt chauves et rugueuses, tantôt gaiement empanachées de bouquets d'arbres et couvertes d'un velours moussu de l'aspect le plus réjouissant. Un chemin capricieux, perdu dans les crevasses de cette masse pierreuse, s'enfonce au hasard dans les encaissements, grimpe sur les crêtes, glisse le long des corniches hardies qui contournent les pics en surplombant à soixante pieds de hauteur, et arrive, non sans peine, jusqu'au sommet. C'est une promenade ravissante et

riche de points de vue variés à chaque détour ; ici, touffus et resserrés dans un cadre étroit et déchiqueté par des pans de roc, sur les plans brisés desquels s'épanchent et s'étagent des cascades de verdure ; là, par quelque échappée, plongeant par-dessus la tête des arbres dans le lit de la rivière, dont les nappes, assombries par le reflet des masses noirâtres qui la dominent, frissonnent et se sillonnent en courant de stries étincelantes ; plus loin, planant sur les croupes pelées des monticules qui se succèdent sans fin dans ces campagnes, ou sur la face morne et rase de quelque plateau que la charrue attardée du paysan limousin n'a pas encore arraché aux bruyères séculaires qui le rongent.

Ce chemin de chèvres était plus fréquenté que les grandes routes qui mènent à Limoges et à Poitiers, car il aboutissait à la maison de Gothie. Je ne vous cacherai pas qu'à l'extérieur du moins la maison n'avait rien d'attirant. La pierre roussâtre qui sert à bâtir dans le pays donne à toutes les constructions une teinte sale et froide. De plus, comme elle est sèche et cassante, et ne se prête nullement à être travaillée, la nudité des murs, dénués de tout ornement, de toute saillie, ajoute encore à cet air de misère, et produit le plus lugubre effet. Au-dedans l'impression changeait ; non que tout n'y fût d'une extrême simplicité, mais cette simplicité avait sa splendeur. Les femmes qui sont faites pour plaire laissent sur tout ce qu'elles touchent je ne sais quelle émanation d'elles-mêmes qui est comme leur empreinte. Les détails dont elles s'entourent, l'arrangement et l'aspect qu'elles aiment à leur donner, tout ce qui reflète leurs goûts et leurs habitudes, ressemble à ce qu'on voit ailleurs aussi peu que les autres femmes leur ressemblent à elles-mêmes. Dès la première vue, lorsque le pied avait touché le seuil de la maison de Gothie, les yeux lisaient sur chaque objet : Notre maîtresse est belle.

Il y avait encore une autre maîtresse cependant : c'était la mère de Gothie. Mais la brave femme ne voyait que par les yeux de sa fille et ne voulait que par ses fantaisies. Elle avait dû être belle aussi, d'une beauté villageoise, il est vrai, où la force et la couleur emportaient le reste et où manquaient la grâce et l'idéal. A l'époque où remontent ces souvenirs, c'était une bonne et grosse mère à l'œil vif et bien ouvert, à la chair

ferme et riche de sang, à la main active, au geste rond et retroussé, à l'humeur réjouie et entendant parfaitement le mot pour rire. Elle était la première, la plus aveugle et la plus soumise des conquêtes qu'avaient faites les perfections de sa fille. Aussi usait-elle des priviléges de cette soumission bien éprouvée pour se donner des airs d'indépendance et d'autorité dont elle savait bien qu'on ne prenait nul ombrage. Sa tendresse s'épanchait volontiers dans des semblants de rebuffades qu'elle eût été bien fachée de voir prendre au sérieux. Ivre et comme oppressée d'admiration pour le fruit de ses entrailles, elle se sauvait à la fois du ridicule qu'il y eût eu à la laisser paraître et de l'étouffement que lui eût occasionné une retenue continuelle, en se donnant le plaisir de l'exprimer sous un voile assez transparent de gronderie et de dénigrement. Ce voile cachait fort peu ce qu'elle avait fort peu envie de cacher; mais il suffisait à la pudeur des sentiments qui s'en enveloppaient que ce fût un voile. Cette précaution prise tellement quellement, ils se tenaient pour dégagés de toute obligation et ne comptaient plus qu'avec eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils s'ébattaient sans compter. Innocente fiction, naïf et respectable artifice, qui mettait également à l'aise et la pudeur et l'orgueil de l'amour maternel! Je ne sais s'il est jamais arrivé à l'heureuse mère de trouver quelque chose à reprendre dans sa fille; mais à coup sûr, si le cas s'est présenté, elle s'en sera prise à elle-même en toute humilité, et elle aura accusé de péché ses yeux ou son jugement plutôt que sa petite merveille. Aussi comme elle se prodiguait pour épargner l'enfant gâté envers qui la Providence, cette première mère, s'était elle-même montrée si prodigue! Si elle avait abandonnée à Gothie l'ordre, la direction et la parure de la maison, elle s'en était réservé tous les services pénibles; et c'était une part sur laquelle elle ne souffrait pas qu'on entreprît. Dans ces limites, elle savait maintenir intactes les prérogatives de la volonté maternelle. Elle avait même su appliquer ingénieusement au maintien de son autorité exclusive sur les gros ustensiles et sur la grosse besogne du ménage le système de dénigrement, qui semblait n'être bon qu'à dissimuler la faiblesse de son cœur. « Laisse-moi faire, disait-elle; tu n'entends rien à rien et tu me gâtes mon ouvrage. »

Grâce à cette tendresse maternelle, Gothie n'avait donc qu'à se laisser être belle, de même qu'elle n'avait qu'à se laisser être heureuse. Elle s'en acquittait de son mieux. Il y avait d'ailleurs en elle un fonds inaltérable de vive humeur qui, alimenté tout à la fois par un certain enfantillage d'esprit et par un courage presque luron, par une franchise résolue de caractère, lui eût conservé un air de sérénité dans des positions bien moins supportables. Mais elle n'en était pas là. Sa bonne fée s'était plu à accumuler autour d'elle toutes les conditions d'une existence privilégiée, et ce n'était pas un ouvrage qu'on pût l'accuser d'avoir gâté. Le bonheur arrivait par tous les côtés dans ce petit Eden féminin. La maison prospérait; l'affluence des visiteurs l'avait rendue trop étroite. L'imagination de Gothie avait trouvé un expédient merveilleux pour y suppléer. Comme les quinze ou vingt arpents de rochers qui étaient contigus à l'habitation faisaient partie du modeste héritage, et étaient clos par tous les côtés abordables, elle avait profité avec goût de tous les accidents de ce sol bouleversé pour semer çà et là de petits réduits rustiques en guise de tonnelles ou de châlets, qui, de loin, ajoutaient beaucoup au mouvement et à la grâce du paysage.

C'est là que, jeunes et vieux, mères et filles, frères et sœurs, toute la population aisée de la ville avait établi le quartier général de ses récréations champêtres. La main blanche de Gothie leur servait dans de grandes jattes de lait le mets du pays, *la chatigna blanchida*, c'est-à-dire des châtaignes cuites à l'eau et dépouillées de leurs enveloppes, ou bien encore une espèce de brioche soufflée qu'elle avait su rendre plus particulièrement friande et qui porte là-bas le nom assez peu friand de *gouillère*. Tels étaient les hôtes qu'amenaient dans ce petit coin de terre ignoré la gentillesse de Gothie, le renom sans tache et la belle tenue de sa maison, ainsi que la beauté de la promenade dont elle était le terme. Parmi les plus jeunes, combien ont mis aux pieds de Gothie des espérances appuyées d'une fortune supérieure à la sienne, d'un nom honoré dans le pays, et combien ont vu leurs espérances repoussées! La folle enfant n'avait compris qu'un côté de la vie. Il était si riche, si doré, elle s'en trouvait si bien, qu'elle n'avait même pas le temps de songer à désirer autre chose ni à faire une épargne sur les joies

présentes. Elle dissipait à la fois le présent et l'avenir. On dit d'un prodigue qu'il jette son or par les fenêtres; les hommages et les empressements des hommes, leur respect, leur admiration, leur amour, sont le trésor le plus précieux d'une jeune fille; elle traitait tout cela comme le prodigue traite son or.

Je ne sais comment il se fit qu'elle m'aima.

J'avais à cette première époque de ma jeunesse un terrible défaut, dont je ne suis pas bien sûr que l'expérience et la raison virile m'aient complétement corrigé depuis. C'était une sensualité de cœur et d'esprit qui, née de l'amour et de l'instinct du beau, mais poussée jusqu'à l'excès, détournait, au profit d'une contemplation creuse, des facultés que j'eusse pu souvent mieux utiliser. Ce sentiment, nourri continuellement de la plus fine fleur des réalités de la vie sociale et des illusions de la vie poétique, avait contracté une susceptibilité qui, en présence des nécessités et des relations de chaque jour, ne pouvait que me rendre malheureux. L'habitude de vivre avec mon idéal me laissait non-seulement une complète indifférence pour tout ce qui ne s'y encadrait pas, mais elle m'avait inspiré une aversion et un mépris insurmontables pour tout ce qui est commun, mesquin, prosaïque et bas. Aussi, impuissant à changer la face des choses comme à me changer moi-même, partout où les autres trouvaient occasion de vivre, d'agir, je ne trouvais, moi, qu'à m'abstenir. Mon père appelait cela être paresseux, mes amis être insouciant, les indifférents être hautain. Ils avaient tous raison, chacun en son sens; mais dans cette façon d'interpréter le côté de mon caractère où se rencontrait tout ce qu'il y avait en moi de noble et d'élevé, je trouvais je ne sais quoi de borné, de vulgaire et de plat, qui me choquait. Loin de me corriger, ce prosaïsme grossier des jugements du monde soulevait en moi un dégoût dont je ne me sauvais qu'en me réfugiant dans mes adorables chimères avec la double passion de l'enthousiasme exalté par la contradiction, et de l'orgueil raidi par l'injustice des autres.

Parce que je ne puis m'occuper de ce qui les occupe, ni aimer ce qu'ils aiment, ni faire cas de ce qu'ils sont ou de ce qu'ils font, voyez comme ils me jugent! O mes nuits sans sommeil, laborieux complices des fièvres ardentes de mon imagination!

est-il vrai que mon âme croupisse et s'éteigne dans l'indolence et la paresse ! O mes rêves bien aimés, si souvent arrosés de mes larmes, est-il vrai que je sois insouciant ! O mes belles idoles, qui m'avez vu si souvent agenouillé devant vous, est-il vrai que je sois enflé d'un brutal orgueil !

Dans cet appel aux voix de ma conscience, je n'avais pas tort non plus. Mais ces voix ne parlaient que pour moi ; et d'ailleurs, n'eût-ce pas été déshonorer toutes ces belles vertus pour lesquelles je souffrais, que de les réduire à se justifier, et cela encore devant un tribunal incapable de les comprendre ? Tous mes instincts se révoltaient contre cette pensée.

L'aspect et le séjour d'une petite ville sont faits pour mortifier cruellement ces délicatesses outrées de l'esprit, du cœur, des yeux, du goût, en un mot, et de la sensibilité sous toutes ses formes. Ce seul mot, petite ville, résumé parfait, à mes yeux, de tout ce qui était à la fois prétentieux et commun, froid et exagéré, eût suffi pour me rendre malheureux. Et pourtant, quand cette perspective s'était offerte à moi, je n'étais pas au bout ; il fallait, pour m'achever, l'image des occupations que j'allais chercher dans cette petite ville, c'est-à-dire un procès ou du moins des intérêts d'argent à débattre et des arrangements à conclure. Mais mon père, vieux et infirme, avait voulu obtenir de moi cette marque d'affection pour lui et d'aptitude à quelque chose. La piété filiale rayonnait au premier rang dans le prisme à travers lequel j'envisageais la vie. Les déboires qui m'attendaient dans mon voyage s'y transfiguraient donc jusqu'à un certain point, et prenaient à la rigueur un aspect poétique en se présentant à moi sous la forme de dévouement et de sacrifice. Quel sacrifice, hélas ! le plus triste de tous ; celui que n'ennoblit pas la passion et qui n'est qu'une résignation plus ou moins stupide au mal qu'on ne peut éviter. Encore n'était-ce pas sans quelque effort d'imagination ni sans quelque subtilité qu'on amenait les choses à ce point de vue ; j'évitais de m'avouer cela.

C'est sous l'empire de ces dispositions que j'arrivai à Bellac, muni des instructions de mon père. J'y venais tout pénétré par avance de l'ennui que j'y allais prendre, et résolu, pour n'en pas avoir le démenti, à n'y rien prendre qu'avec ennui. J'entrai dans la ville comme un enfant boudeur, la tête enfoncée dans

un coin de la voiture. Cette violence faite au mouvement de curiosité qui nous porte à courir au devant de la première impression que nous devons retirer de l'aspect des lieux destinés à nous faire subir, par un séjour plus ou moins prolongé, des influences qui nous modifient, constatait à mes yeux l'indifférence superbe dont je m'étais cuirassé contre les impressions futures. Je ne donnai pas plus d'attention au choix de mon logement. Une servante d'auberge s'empara de moi, me mena où elle voulut, et je m'arrêtai sans mot dire où elle s'arrêta. C'est au haut d'un escalier boiteux, entre un lit, une table et quelques chaises. J'en conclus que j'étais dans ma chambre. Un homme était là, le bonnet à la main. Pendant qu'il me mettait au fait de toutes les commodités que je trouverais dans sa maison, je ne daignai pas remarquer, même à part moi, qu'en effet j'allais manquer de tout. J'entendis sans les écouter les offres et les questions officieuses qui survirent. N'obtenant pas de réponse et comprenant qu'il était importun, il se retira. Je fermai sur moi la porte avec le ferme propos de ne la plus franchir, sauf le cas d'absolue nécessité, que pour mon départ.

Pendant un mois je vécus ainsi, confiné dans ma cellule, sans voir ni un coin du ciel, ni un brin d'herbe, de la terre, ni une figure humaine autre que celles des rustauds qui me servaient, et celle de mon homme d'affaires, que je fis appeler ou qui vint de lui-même plusieurs fois. J'avais étudié avec un soin minutieux le dossier qui était entre ses mains; je lui avais communiqué les pièces et les instructions dont j'étais porteur. Les négociations étaient menées avec activité, et tout présageait que j'en aurais bientôt fini. En attendant le jour de mon départ, j'étais un singulier objet de curiosité pour les gens de la maison, et par contre-coup pour toute la ville. Le mystère, la réclusion et le silence obstiné dans lequel je m'ensevelissais faisaient presque scandale. Ce genre de vie dépassait toutes les limites d'originalité connues et tolérées par l'opinion publique de la localité.

J'avais habitué les domestiques eux-mêmes à n'entendre le son de ma parole que dans de rares occasions et pour des ordres brefs et secs; encore les leur épargnais-je dans tout ce que je pouvais faire moi-même. Ce qui se prêtait à être prévu et réglé d'avance l'avait d'ailleurs été une fois pour toutes. Ainsi nos

communications se réduisaient presque à rien, et nul incident ne venait déranger l'impassibilité hautaine et solennelle dans laquelle ils me voyaient drapé. Un homme qui sait se passer de la société des autres, et presque de leur assistance, a pour eux quelque chose de redoutable et d'écrasant.

Je l'étais, en effet, pour les deux ou trois pauvres hères mâles ou femelles dont j'avais à recevoir les soins. La dignité glaciale qui ne me quittait point déconcertait les habitudes de familiarité patriarcale que les domestiques n'ont pas encore dépouillées dans ces provinces reculées. Jamais aucun d'eux n'osa prendre sur lui de m'adresser la parole, car ils ne savaient sur quel pied la parole devait être présentée à un personnage si peu semblable à tous ceux qu'ils avaient vus. Entre des êtres comme eux et un être comme moi, ils ne connaissaient pas de langue commune. Leurs rapports avec moi se bornaient à une obéissance lourde et gauche, mais passive. Je n'en étais pas mieux servi.

Parfois, après avoir appelé, je les entendais accourir de divers points de la maison, qu'ils ébranlaient, puis se rencontrer à ma porte, chuchotter et s'entrepousser comme Alain et Georgette, et il me semblait prendre sur nature la scène du « Vas-y, — Vas-y, toi. » Tandis que je m'impatientais comme Arnolphe, mais intérieurement et sans daigner en rien laisser paraître, des rires mal étouffés éclataient entre les doigts qui s'efforçaient, en se collant sur la bouche, de les refouler, et s'échappaient par une autre issue avec ce bruit nasal qui imite assez bien le déchirement d'une étoffe. Puis tout à coup une grande fille entrait résolument dans ma chambre, en détournant la tête d'un côté; tandis que de l'autre elle jetait sur moi un regard oblique accompagné de sourdes contorsions pour comprimer les dernières explosions d'un rire qui se débattait encore contre la violence qui lui était faite. Ce rire niais et forcé est l'unique recours des gens de nature ou de position infirme contre l'ascendant d'une supériorité qu'ils ne peuvent ni s'expliquer, ni méconnaître. C'est par là qu'ils se dérobent à l'état de contrainte morale qui accompagne toujours un respect qu'on ne sait pas mettre à sa juste mesure, et qu'ils reprennent ou croient reprendre leur avantage. J'aurais pu m'en offenser; je feignais de ne le point voir.

J'étais donc sorti à mon honneur du rôle que je m'étais imposé ; mais ma majesté commençait à me peser, et je voyais avec plaisir approcher le jour où je pourrais dépouiller tout cet appareil et me retrouver à nu en face de moi-même. Un jour, M. Lerond, mon homme d'affaires, entra chez moi ; il venait m'apprendre que, pour mener les choses à bonne et prompte fin, je ne pouvais me dispenser de voir moi-même un des tiers intéressés, et de discuter les intérêts en litige sur les lieux mêmes qui étaient le sujet du débat.

— C'est quatre lieues à faire dans d'assez mauvais chemins, ajouta-t-il ; mais ma carriole nous mènera là, et vous verrez un pays qui doit être curieux pour vous. Connaissez-vous les monuments druidiques ? Nous en avons un sur la route. C'est ce que nos paysans appellent une pierre levée, et vos savants de Paris un dolmen, pour conserver la couleur locale.

— Eh bien ! soit, lui dis-je ; demain matin à cinq heures.

Le hasard a voulu qu'une circonstance insignifiante en elle-même donnât à ce M. Lerond une influence capitale sur toute la suite de ma vie. C'était un homme d'une trentaine d'années, de grande taille, qui portait le plus légèrement du monde une obésité précoce et démesurée. Sa profession de notaire, en le mettant en relation avec des gens de toute espèce, avait développé chez lui un tact exquis pour discerner au premier coup d'œil les caractères, et une merveilleuse souplesse à s'y ajuster. Jamais on ne cacha sous des airs plus éventés une attention plus perspicace sur les autres, une vigilance plus minutieuse sur soi-même. Jamais verbiage plus immodéré ne s'allia à une plus impénétrable discrétion. Avec cela il n'était pas de talent qu'il ne possédât, et chaque jour, quand il le fallait, il s'en improvisait un nouveau. Le don de séduction dont il était pourvu se pliait à tous les rôles ; pourtant il n'en était qu'un qu'il sût à fond et qui ne le quittât jamais, c'est son rôle de notaire ; il ne perdait pas un instant de vue ce qu'il avait si bien l'art de faire oublier aux autres ; mais, si ces beaux talents lui réussissaient avec la plupart des gens, ils n'avaient pas le même succès auprès de moi. Ils avaient même, dans mes relations avec lui, ajouté à mes dispositions renfrognées un éloignement tout personnel. En somme, vous voyez que je faisais un cavalier fort peu aimable.

Le lendemain, à l'heure dite, nous étions en carriole. Les affaires prirent à peu près toute la journée. Au retour, et lorsque nous n'étions déjà plus qu'à une demi-lieue de la ville, je remarquai, mais sans y attacher aucune importance, que nous quittions la route qui descendait au pont et de là remontait à la ville, pour prendre un chemin de traverse qui nous maintenait sur la rive gauche du Vincou. Fidèle à mes habitudes d'indifférence dédaigneuse et taciturne, j'enfouis cette observation en moi-même. Au bout de quelques minutes, M. Lerond me dit :

— Vous êtes un philosophe, un philosophe au grand complet, et si je ne certifie par acte authentique que, de tous ceux qui sont venus s'égarer sur la terre, vous êtes le plus surhumainement accompli, je veux que le papier timbré ait pour ma main droite les vertus de la robe de Nessus. Mais je vous ai ménagé une petite surprise agréable contre laquelle toute votre philosophie ne tiendra pas. Vous avez sans doute entendu parler de.... Mais non; il faut vous laisser toute la surprise.

Je n'accordai aucune réponse à ce défi tourné en politesse. Je me contentai de l'accepter intérieurement et d'affermir sur les arçons ce raide orgueil qu'on voulait abattre. M. Lerond le devina sans doute.

— Ne regimbez pas! Si je vous amène à composition, je veux que vous me sachiez gré de votre défaite, et je m'en repose sur votre bon goût.

Cette outrecuidance avec laquelle il présumait de mon goût et le réglait sur le sien, me parut fort impertinente et me choqua. Ma dignité se soulevait contre la grossièreté de cette gentillesse qui disposait sans façon de ma personne et de mon jugement. Mais, trop superbe pour vouloir jamais me montrer accessible à de telles offenses, je comprimai ce mouvement comme tous les autres.

Je n'ai pas besoin de vous le dire, c'est en face de Gothie que M. Lerond m'avait mené. Nous étions dans une de ces tonnelles dont j'ai parlé. La campagne s'ouvrait sous nos pieds, et déjà le jour qui baissait laissait errer dans les encaissements de la vallée de grandes ombres sur lesquelles s'enlevaient avec un éclat plus vif les points culminants où s'accrochait encore la lumière. Éclairés à leur cime, les acacias, les bouleaux au feuil-

lage grêle et finement festonné, dessinaient sur les ombres dures qui s'allongeaient à leurs pieds une dentelle de feu. L'air était pur; le silence y montait avec la nuit, et, dans le ciel qui se désemplissait, la lumière, cet hôte magnifique de l'immensité, faisait, en s'en allant, place à la sonorité. La rivière, récitant sa monotone cantilène aux vieux saules immobiles et graves qui, la tête penchée sur ses eaux où traîne leur chevelure éplorée, lui prêtent fraternellement une attention séculaire, faisait monter jusqu'à nous son gazouillis plaintif et doux. Je me laissais aller à l'impression de ce beau spectacle lorsque Gothie parut.

— Eh! bonjour, la belle enfant; il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus, dit M. Lerond en passant amoureusement un bras autour de sa taille.

— Vous trouvez?

— En vérité, vous embellissez tous les jours.

— C'est l'envie de vous plaire.

— Hum! hum! méchante! Vous savez bien que je m'interdis toute illusion de ce genre. Je n'ai d'autre prétention que celle de vous admirer chaque jour davantage.

— Et vous vous en acquittez bien.

— Trop bien pour mon malheur, ajouta-t-il avec une affectation burlesque.

— Mais je ne vous trouve pas si malheureux, dit Gothie jouant avec une malice pétillante l'impertinence d'une coquette.

— C'est un malheur que je n'aurai jamais personnellement le plaisir de vous occasionner; mais que j'aurai peut-être un jour contribué à vous faire connaître.

Il prononça cette phrase de façon à en diriger l'intention sur moi d'une manière assez claire, mais sans oser marquer l'allusion par des paroles plus précices. Seulement il ajouta aussitôt:

— Je vous présente monsieur, qui vient de Paris pour faire son temps de purgatoire à Bellac, où il s'ennuie autant que vous le feriez vous-même si vous saviez tout ce que vous valez et tout ce qui vous est dû. J'ai voulu le réconcilier un peu avec notre Limousin, et lui montrer une rareté qu'il ne saurait trouver même dans Paris. J'espère, Gothie, que vous m'en saurez gré.

— Monsieur n'aura pas lieu d'en faire autant, répondit-elle;

et elle se sauva en bondissant parmi ces roches avec la légèreté d'une biche.

— Eh bien! eh bien! où êtes-vous donc? me dit M. Lerond; vous n'avez pas seulement levé la tête.

— Je regardais, lui répondis-je négligemment, cette longue traînée blanchâtre que le reflet du ciel étale comme une écharpe d'argent dans la masse sombre et luisante des eaux du Vincou.

Le brave homme n'en revenait pas et s'échappait en mille facéties. Un peu après, la nuit était venne tout à fait, Gothie nous apporta de la lumière; je feignais d'être fort occupé à regarder d'un autre côté. Comme elle posait le flambean sur la table, une parcelle de feu se détacha de la mèche et vint tomber sur ma main. La pauvre fille, déjà un peu troublée depuis mon entrée par cette figure impassible et sévère qui venait de se montrer pour la première fois chez elle et dont l'expression contrastait si fort avec celle de toutes les physionomies qui lui étaient familières, poussa une exclamation en s'efforçant de sourire, quoique assez interdite, et en même temps une main blanche et potelée, aux extrémités effilées, effleura la mienne par trois ou quatre petits coups légers et rapides. Je n'avais trahi la douleur par aucun mouvement, mais je fus bien forcé de voir cette main délicate, qui se compromettait avec le feu pour lui disputer la mienne. Cette main était charmante. Après sa belle action, Gothie, tout inderdite encore, se confondit en excuses, auxquelles je répondis, sans lever la tête plus que par le passé :

— Cela n'est rien.

Gothie se retira un peu confuse, et par un double motif sans doute.

— Vous êtes un mortel bien fortuné, s'écria M. Lerond; quel heureux hasard pour une première entrevue ! mais tout le bonheur du monde perdrait son latin avec vous! Ah ! quand j'avais votre âge, si pareille fille avait fait tomber pareille flammèche sur ma main...

Le reste, vous l'entrevoyez, était un déluge de jeux de mots sur le feu de la flammèche, et sur le feu de la jeunesse, de l'amour, etc. J'avais le malheur de ne prendre aucun goût à ces plaisanteries.

Une heure au moins s'était écoulée; j'avais subi l'épreuve à

laquelle M. Lerond m'avait réservé ; mon rôle dans cette scène allait, si elle se prolongeait, devenir faux et ridicule. Si je me réservais, à part moi, pour les besoins de ma défense, cette fierté intraitable, je n'aimais pas à en faire parade, ni à la donner en spectacle; c'était la démentir et la ravaler, que d'en faire comme l'enjeu d'une gageure; elle se rapetissait dès lors au niveau d'une fantaisie puérile inventée pour agacer et divertir les gens. Je sentis que cette escrime qui, entre M. Lerond et moi, avait été jusque là un duel sérieux et de bonne foi, de mon côté du moins, provoqué, à mon grand dépit, par l'indiscrétion avec laquelle il avait disposé de moi pour m'amener sur le terrain, allait devenir un assaut de salles d'armes. Comme je voulais que l'épée qui m'avait servi à le tenir à distance, lui et les autres, conservât sa pointe et qu'elle ne pût, aux yeux de personne, passer pour une arme de théâtre, je lui rappelai qu'il était temps de partir.

— Ah ! ah ! vous fuyez, s'écria-t-il en se frottant les mains.

— En effet, répondis-je avec un calme rempli du plus froid dédain pour l'opinion qu'il manifestait et pour le danger auquel il faisait allusion.

Rentré chez moi, je commençai par m'applaudir du succès de ma journée. Gothie, cette redoutable Gothie qui m'avait été annoncée dès mon entrée dans la province, Gothie n'avait pas obtenu un regard de moi ; je n'avais pas plié les genoux devant cette idole de village, ni déshonoré mes belles idoles à moi, par une infidélité de cette espèce. Ici, l'exagération me faisait sortir du sentiment vrai de ma position, pour entrer dans le factice: j'y étais entré en me refusant à lever les yeux sur Gothie; l'entêtement, l'amour-propre piqué, prenant la place de répulsions sincères, me poussaient au-delà des bornes où le mouvement naturel de ces répulsions se fût arrêté, et engageaient ma vanité dans une lutte où je n'étais entré d'abord que pour protéger mes affections menacées. Ce n'était pas seulement l'instinct qui agissait chez moi, c'était une volonté dont je me rendais compte, et la préoccupation des jugements d'autrui; il ne me suffisait pas de m'être mis à l'abri, je voulais une victoire ; c'était une faiblesse et une défaite ; le côté vulnérable venait enfin de se découvrir. Un homme moins superficiel que M. Le-

rond eût pu le reconnaître à l'instant, et constater son avantage en me disant : « Rends-toi, je te tiens enfin. Je t'avais cru jusqu'ici fier et superbe, tu n'es que vaniteux !

Hélas, oui ! je l'étais devenu ; j'avais suivi dans cette voie la marche ascendante de toutes les passions humaines ; de chaque chose, elles veulent d'abord la partie solide, la substance. Satisfaites et désœuvrées de ce côté, elles s'inquiètent des dehors. L'homme vise d'abord au nécessaire, il l'acquiert, il est heureux ; puis au superflu, puis au luxe, il veut qu'on sache qu'il est heureux ; après les biens réels, les biens d'opinion : la vanité naît. J'étais trop jeune alors pour me rendre un compte bien net de ce qui se passait en moi, et j'entrais naïvement dans cette phase où expire toute naïveté. Loin de déplorer le prétendu triomphe que je venais d'obtenir, je m'en réjouissais ; mais bientôt ce même amour-propre qui avait voulu se ménager une victoire et qui chantait son *Te Deum*, se mit à s'alarmer et à concevoir des inquiétudes sur la réalité de l'avantage qu'il avait obtenu ; je me rappelai ces paroles de M. Lerond : « Quel heureux hasard pour une première entrevue ! » Je compris qu'en effet un hasard malheureux avait mis une jeune fille qui passait pour belle, et qui me voyait pour la première fois, dans la position d'un coupable qui demande un pardon, et qui, par cela même, a droit à mieux que cela. La même circonstance avait fait que les premiers rapports établis entre nous, fussent un témoignage d'intérêt qui lui avait été arraché malgré elle, et un petit danger qu'elle avait couru pour moi en risquant de se brûler les doigts. Un homme ne reçoit pas impunément des avances pareilles, même lorsqu'elles sont involontaires, lorsqu'il ne les doit qu'au hasard. Une aventure de ce genre, au début de notre connaissance, établissait d'elle à moi un lien dont le nœud était serré sur moi, et dont elle tenait librement l'autre bout.

Cette autre parole de M. Lerond : « Vous fuyez, » me revenait ensuite ; je songeais au parti qu'il en pouvait tirer contre moi, en me présentant à Gothie comme un superbe dont elle avait réduit l'orgueil ; c'était une manière de faire de la courtoisie à mes dépens. Enfin, j'avais contre moi cette malheureuse coïncidence de ma première sortie et de la visite qui en avait été, bien malgré moi, l'aboutissement. Gothie, avec son instinct fé-

minin, ne sentirait-elle pas que c'étaient là autant d'avantages qu'elle avait sur moi ?

Toutes ces réflections ne prouvaient qu'une chose : c'est que, dans mon cœur, l'orgueil continuait à se relâcher, et que la vanité prenait décidément sa place. Pourquoi tenir en effet à l'opinion de cette fille, et compter avec elle? Quelques jours auparavant, j'eusse dédaigné cette opinion, et j'eusse dit à mon beau monde idéal : « Pourvu que je ne me sente pas déchu devant toi, cela me suffit. » Quoi qu'il en soit, la conclusion de tout ceci fut que j'étais vaincu ; mais je me promis bien d'avoir ma revanche. Je me couchai sans pouvoir m'endormir.

Le lendemain, vers le soir, à peu près à la même heure que la veille, et après avoir attendu cette heure avec impatience, j'étais en présence de Gothie; ce n'était plus dans les tonnelles, cette fois, mais dans la maison même, face à face avec mon adversaire, et séparé d'elle seulement par une table longue, qui, parée plutôt que chargée de pâtisseries, de vases et d'autres menus objets disposés avec un goût parfait, lui servait à la fois de buffet et de comptoir. Au moment où j'entrai, elle trônait derrière ce comptoir. Une banquette couverte d'un vieux velours d'Utrecht jaune, garnissait le mur de droite parallèlement au buffet, et l'une de ses extrémités allait rejoindre une table posée contre le mur du fond. Ce fut à l'angle de cette table et de la banquette que je m'installai dans l'attitude d'un sot qui paye pour se faire servir, et qui estime assez son argent pour croire que le déliement de sa bourse le tient quitte de tout autre procédé. Quelques jeunes gens debout contre la barrière qui les séparait de Gothie, devisaient gaiement avec elle, et sa mère mêlait sa bonne grosse joie aux joyeux propos. Mon arrivée abattit un moment cette vivacité, comme une pierre tombant au milieu d'une bande d'oiseaux jaseurs; mais bientôt les jeunes gens affectèrent de reprendre de plus belle. Si je me contraignais à ne point voir, du moins je ne pouvais éviter d'entendre ; Gothie répondait à tous avec une finesse pleine de sens, remettait à sa place celui qui devenait trop étourdi, et, jeune et folle, mais sous le contrôle d'un tact inné, au milieu d'un essaim de jeunes fous, disciplinait tout cet entrain de gaieté un peu capiteuse qui s'évaporait autour d'elle, sans jamais en abdiquer sa part. Ainsi l'eau pure et limpide de la source, versée dans un verre

de vin chaleureux, le tempère, tout en se pénétrant elle-même de son arôme et de ses vertus. Il fallait bien m'avouer à moi-même que cette fille avait de l'esprit, de l'esprit de bon aloi, et qui avait d'autant plus de prix et de charme, qu'elle ignorait elle-même qu'elle en eût. J'en conçus de l'humeur, et, au bout d'une demi-heure, je déposai de l'argent sur un coin de la table, et, sans attendre que l'on m'en rendît la monnaie, je partis.

Cette fois, j'étais bien sûr d'avoir gagné la partie, d'avoir fait mes preuves comme butor achevé, et pourtant à peine eus-je franchi la porte du clos, que je me retrouvai plus troublé, plus triste, plus malheureux que la veille. Cette satisfaction que je m'étais promise, j'avais beau la chercher, je ne la trouvais pas. Est-ce que mon triomphe ne serait pas complet? me disais-je. Cette Gothie ne doit-elle pas être convaincue à présent que, si je me suis montré chez elle, ce n'est pas pour elle. N'est-il pas vrai que je vais sortir de Bellac, chargé de tout l'ennui que je m'étais promis, et qu'il n'aura pas été donné, même à cette merveille tant vantée, de me convertir aux grossières admirations des gens épais dont je n'ai pu éviter le contact? J'oubliais que je n'avais pas même envisagé cette merveille, et cette réflexion fut un trait de lumière. Oui, il faut que je la regarde en face. En affectant de ne la point regarder, je lui ai prouvé le mépris que je fais de l'opinion si prévenue en sa faveur; en affrontant ses regards, je lui prouverai que je ne redoute pas davantage l'effet de sa beauté.

Hélas! je la vis et je fus confondu. Jamais je n'avais rien imaginé de plus parfait. Les lourdauds! m'écriai-je, ils appellent cela une jolie fille! mais c'est la beauté même! L'expression que prit la physionomie de Gothie, la première fois que ses yeux rencontrèrent les miens fixés sur elle, fut une sorte d'ébahissement mêlé d'une joie naïve. La pauvre enfant n'avait jamais vu se poser en face de sa jeunesse et de sa beauté une figure aussi morose et aussi maussade que la mienne. Elle ne comprenait rien à ces singularités farouches, ni aux passions maladives et malsaines dont elles étaient le reflet. Si elle avait su par quelque endroit deviner qu'elle était belle, et attacher une jouissance à l'idée de sa beauté, c'est qu'elle lui devait de ne rencontrer sur les visages qui l'approchaient que l'image du

bonheur. Quel pouvait être le noir levain qui s'aigrissait au fond d'une âme chagrine qui, loin de céder à cette douce contagion, semblait ne venir s'y exposer que pour faire ostentation d'une indifférence insultante et lui porter un défi outrageux? Cette énigme sombre la consternait. Mais quand elle vit mon regard se lever sur elle et trahir l'admiration involontaire dont il était rempli, elle crut sentir l'homme percer et reparaître à travers les ombres formidables qui le lui avaient dérobé jusque-là, et cette obsession inquiète que ma présence faisait peser sur elle s'évanouit.

L'homme reparaissait en effet, car pour moi, dans ce premier moment, j'avais oublié et mes passions et mon rôle factice. J'étais sous le charme, et je ne me souvenais de rien que du présent. Je serais tombé aux genoux de Gothie pour lui demander pardon de n'avoir pas connu plus tôt le ravissement délicieux que sa présence faisait naître, si le besoin plus impérieux de ne le point troubler ne m'eût tenu suspendu dans la contemplation immobile et muette des splendeurs si nouvelles qui se révélaient à moi. Pendant une minute, nous nous regardâmes ainsi, enchaînés à je ne sais quelle fascination, poursuivant chacun notre impression ou notre pensée dans le regard de l'autre, et oubliant à cela, elle qu'elle était vue par moi, moi que j'étais vu par elle. Ce fut Gothie qui s'en ressouvint la première. Elle détourna soudain les yeux en rougissant et s'enfuit.

Elle avait disparu depuis longtemps que, cloué à la même place et dans la même attitude, je la regardais encore. Enfin, la réflexion me revint, et je m'enfuis aussi. J'étais confus comme le serait en revenant à lui un homme qui se serait laissé surprendre par l'ivresse. Je m'en voulais de m'être rendu, pendant un mois, dupe et victime de tant de sottes préventions. Je m'en voulais du peu de résistance qu'elles avaient opposée et de la facilité avec laquelle elles s'étaient laissé réduire. Quoi! cette force qui depuis un si long temps avait égaré ma volonté, faussé toutes mes habitudes, rebroussé contre mes penchants, tenu tous mes instincts en oppression, cette tyrannie que j'étais presque glorieux de subir, et que je n'ai pas mieux su défendre que je n'ai su me défendre contre ses exigences, une minute a suffi à une jeune fille pour en venir à bout! O misère! Mais

quand donc étais-je dans le vrai? Est-ce lorsque je conspirais avec cette force qui m'opprimait? Est-ce lorsque ma faiblesse conspire avec les émotions inattendues qui m'affranchissent et me soulagent? Ainsi, agité de mouvements contradictoires, je m'enfonçais dans un tourbillon de perplexités. Déchiré par cette lutte entre mes bons instincts et les mauvaises impulsions qui me venaient du passé et me maîtrisaient encore, je ne savais de quel côté faire face. Persévérer dans mes habitudes de dédain, c'était désormais me mentir à moi-même. M'en relâcher, c'était me démentir, c'était trahir ce culte d'adorations mystiques auxquelles étaient liées toute la pureté, toute la sainteté des joies de ma jeunesse; ce culte que j'avais pris jusque-là pour le culte de la vérité même et de la souveraine beauté. Mon imagination m'avait-elle donc abusé? Le doute, sur un sujet que j'avais tant à cœur, me faisait pour la première fois connaître ses anxiétés. Je touchais à l'une de ces époques douloureuses où les coups de l'expérience et des nécessités de la vie jettent hors de ses voies accoutumées tout le train de nos sentiments ou de nos idées, pour les faire graviter dans un orbite nouveau, et où l'âme chancelle sur son pôle incertain. Je n'eus pas la force de prendre un parti. Et d'ailleurs, quand j'aurais eu la force de le prendre, dans le trouble de cette première leçon donnée à mon inexpérience présomptueuse, je ne me sentais plus ni assez de lumière pour l'éclairer, ni assez de résolution pour le suivre. Je venais d'apprendre à ne plus compter sur moi.

Longtemps je fus plongé dans cet état d'abattement et d'incertitude impuissante. Je n'essayais plus de résister ni aux séductions des joies toutes nouvelles dont les sources venaient de s'ouvrir pour moi, ni aux retours du respect humain qui reprenait souvent le dessus. Je me laissais aller à l'impulsion du moment. Pendant les premiers jours, elle m'avait ramené plusieurs fois auprès de Gothie. La beauté de cette jeune fille était une fête pour mes yeux. Je me hâtais d'en jouir et de graver dans ma mémoire ces traits dont l'image d'aucune autre créature ne devait, lorsque je les aurais perdus de vue, me rappeler la perfection.

Ces petits voyages étaient devenus presque une habitude, et m'avaient fait oublier celui du retour à la maison paternelle. Le soir, quand l'heure accoutumée, celle de la première entrevue,

arrivait, elle me trouvait posté dans une charmille que j'avais en prédilection. Cette charmille se trouvait en face de la maison, où l'œil plongeait d'assez près par la porte et la fenêtre ouvertes. De là, abrité par le feuillage, je pouvais voir sans être vu. Aucun mouvement de Gothie ne m'échappait. Que d'heures délicieuses j'ai passées dans cet observatoire, ignorant moi-même la nature des sentiments qui m'y fixaient, et n'ayant que l'idée du bonheur que je goûtais à contempler toutes les beautés idéales que mon imagination seule avait caressées jusque-là, réunies et fondues cette fois dans un corps visible, sous des formes palpables, distinctes et persistantes! C'était un monde dont l'existence ne m'avait encore été affirmée que par mon esprit, et que je venais de découvrir. Je trouvais dans Gothie la réalité de mes chimères, la raison de mes folies. Je me réconciliais avec mon passé, avec mes illusions, avec mon cœur et mon imagination, que j'avais un instant soupçonnés de m'avoir égaré. Mon bonheur présent plaidait et gagnait la cause de mon bonheur d'autrefois. Mais un reste du mauvais esprit qui m'avait pénétré me dominait encore. Plusieurs fois déjà, dans un de ces mouvements expansifs où le bonheur assainit l'âme, j'avais voulu parler à Gothie, et, en brisant le silence ridiculement solennel qui scellait encore mes lèvres, laisser tomber à ses pieds les derniers lambeaux du masque étouffant qu'elle avait à moitié arraché. Toujours cette bonne intention avait avorté; toujours une fausse honte m'avait retenu. Je ne m'épargnais pas les reproches sur cette lâcheté née d'un amour-propre dont je sentais toute la petitesse. Mais, quoique je ne pusse me dissimuler qu'il n'y avait aucune dignité véritable à garder une attitude qu'on sait mauvaise, par cela seul qu'on l'a prise une fois, l'empire des antécédents était si bien établi sur moi, que tout l'héroïsme de ma volonté ne pouvait triompher de ma faiblesse.

Cependant, plus je différais et plus je rendais le pas difficile à franchir; mais en même temps mon âme se relevait peu à peu de l'affaissement où l'avaient plongée les luttes qui avaient suivi sa première déconvenue. Une fois enfin j'armai tout mon courage, et, après un long combat intérieur marqué par plus d'une défaillance, je prononçai que le soir même je subirais. en abordant Gothie comme un simple mortel, la peine des am-

bitions emphatiques dont je m'étais tourmenté. Cette volonté bien arrêtée me donna quelques instants de calme. Cependant la journée s'écoulait, et à mesure que l'heure fatale approchait, le combat reprenait, et avec le combat les défaillances. Au moment où je pris mon chapeau pour sortir, mes mains tremblèrent, et mon cœur se mit à battre : c'étaient les dernières convulsions de l'amour-propre qui sentait son heure venir, et qui se défendait avec le désespoir d'un condamné qui ne se résigne pas. Dans le trajet, la rapidité allègre de ma marche eût pu me persuader à moi-même que j'avais surmonté les résistances d'une pusillanimité honteuse, si une certaine pesanteur que je sentais couler tout le long de mes membres ne m'eût attesté péremptoirement que la contenance du dedans ne répondait pas à la bravoure du dehors. Je n'en allais que plus vite, comme pour me fuir moi-même, ou tout au moins pour m'étourdir; mais, arrivé en vue des roches que couronnait la maison de Gothie, les battements de mon cœur redoublèrent, et mes genoux alourdis chancelaient manifestement sous le fardeau de mon opiniâtreté. Hélas! cette opiniâtreté commençait à peser à ma raison elle-même; elle l'avait réduite à crier merci, et je fus bien aise de trouver dans cet affaiblissement physique le prétexte d'une capitulation de conscience et d'un moment de répit. Je m'étais traîné jusqu'au pied même du rocher. J'avais Gothie là, à quelques pieds au-dessus de moi; je la sentais; elle m'atterrait, m'étouffait. Je ne pus décidément aller plus loin; près de tomber, j'eus à peine le temps de m'asseoir.

Il ne faut pas oublier que je n'avais pas vingt ans, que j'avais mené une vie solitaire et concentrée, et que j'allais, pour la première fois, parler à une femme. Je dis pour la première fois, car jusqu'alors aucune femme n'avait été de son sexe pour moi. Si en leur présence je n'étais pas exactement ce que j'étais avec les hommes, je ne m'étais nullement rendu compte de cette différence, ou tout au plus un instinct confus, fortifié par l'éducation et l'exemple, m'avertissait-il que le son de ma voix, l'accent et le choix de mes paroles, l'expression de mes gestes, l'ensemble de mes manières enfin, devait s'adoucir devant des êtres plus faibles et plus délicats que moi. C'était donc dans ces deux mots que se résumait pour moi l'idée d'une femme, du

moins à l'égard de toutes celles que j'avais vues. Mais toutes ces autres qualités par lesquelles elles sont destinées à agir sympathiquement sur l'imagination, sur les sens, sur le cœur de l'homme, je ne les avais senties et aimées encore que dans des êtres purement imaginaires. Gothie, la première, m'avait offert ce que j'avais adoré uni à ce que j'avais traité jusque-là comme une chose neutre. La première elle m'avait offert l'image de la femme dans son prestige poétique en même temps que dans sa réalité terrestre et vivante. Elle était en toute vérité, comme je l'ai dit, la première femme devant qui j'eusse à paraître.

Au milieu des circonstances où je me trouvais déjà vis-à-vis d'elle, cette complication devenait écrasante. Comment s'y prendre pour adresser la parole à une femme? me disais-je dans les angoisses d'appréhension dont me frappait ce mot qui emportait désormais une signification toute particulière. Comment l'aborder? Comment lui être agréable? Les femmes aiment-elles? et qu'aiment-elles? Suis-je digne de parler à une femme? En vais-je obtenir autre chose que des mépris? Si je ne me posais pas ces questions et bien d'autres, elles sont l'expression du pêle-mêle de pensées où je tourbillonnais. Mais je ne voyais pas assez clair dans leur tumulte pour les formuler avec cette précision; seulement, je sentais très-bien qu'une grande terreur étrangïait ma bonne volonté. Plusieurs fois, dans les nuits précédentes, au milieu des rêves d'un sommeil agité, je m'étais représenté aux prises avec cette redoutable situation que j'allais aborder. Je trouvais alors mille choses à dire, et l'entretien entre Gothie et moi était facile, naturel et animé; mais toutes avaient disparu de ma mémoire, et en ce moment que j'avais besoin de les y rappeler, je n'en pouvais rassaisir une seule. Je me fatiguais en vain dans cette poursuite, je n'arrivais qu'à cette perplexité désolante : O mon Dieu! que lui dire? Parfois il me venait bien dans l'esprit que j'étais un grand sot, et que je pouvais débiter convenablement par : Bonjour, mademoiselle. Mais après? Et puis c'étaient là justement les paroles vulgaires dont je me servais avec les êtres faibles et délicats: étaient-elles de celles qu'on pût adresser à cet être nouveau, mystérieux et plus qu'humain, qui venait de naître tardivement, dans le champ de ma vie, d'un souffle de

ma puberté et d'une étincelle de la beauté de Gothie; à cette puissance incompréhensible, mais bien réelle et bien redoutable, qui répondait désormais dans ma pensée au nom de femme? O souffrance! A la fin, lassé, poussé à bout, exaspéré par l'irritation nerveuse qu'excitait le travail de tant d'anxiétés, je me levai avec une résolution où il entrait presque de la frénésie.

— Eh bien! soit. J'irai, j'en aurai le courage. Je lui dirai : Bonjour, mademoiselle. Que le Ciel fasse le reste! Je tomberai foudroyé s'il le faut.

Je ne gravis pas les rochers, je les escaladai au pas de course. J'arrivai tout essoufflé, tout en nage, tout en désordre, et j'entrai d'un bond dans la maison en y cherchant Gothie d'un œil égaré... Point de Gothie! Elle était à cinq lieues de là!

— Partie! disait à un autre monsieur qui venait d'entrer avant moi la mère, à demi heureuse du plaisir de sa fille, à demi consternée du vide inaccoutumé qui venait de se faire autour d'elle-même; partie ce matin dans le char-à-bancs de M...., avec une demi-douzaine de fous et de folles comme elle, pour aller danser à une noce à Saint-Junien. Elle ne revient qu'après-demain, ajouta-t-elle avec plus de tristesse qu'elle n'aurait voulu en montrer.

Je tombai de mon haut. C'en était trop à ce coup. Quel plaisir prenait la destinée à se railler de moi et de mes courageux efforts? Une fureur insensée contre le Ciel, contre Gothie, contre sa mère, qui avait tout permis et qui en parlait avec tant de sang-froid, contre moi-même enfin, fit explosion dans mon cœur. Plus que jamais je me renfonçai dans les escarpements sombres et solitaires de l'orgueil, comme on se rejette dans les bras d'un ami qu'on a méconnu et injustement outragé. Je pleurais presque d'indignation, de honte et d'attendrissement, à l'idée d'avoir répudié ses conseils et d'avoir conçu le projet de le mortifier. Dieu sait quels emportements extravagants, quelles résolutions de colère remplirent toute cette journée! Mais la nuit m'apporta un profond sommeil, suite naturelle des fatigues que j'avais éprouvées; et le matin, quand je m'éveillai, j'étais si calme, ou peut-être si épuisé, que les grandes commotions de la veille me paraissaient comme un rêve auquel je ne pouvais croire. Je ne trouvais au fond de

mon âme qu'une tristesse douce, au dessus de laquelle flottait confusément l'image de Gothie. Cette image m'apparaissait sous un aspect qu'elle n'avait pas eu encore, et produisait sur moi un effet inaccoutumé. Triste, abattu, découragé, désabusé par ces révolutions si subites qui ne laissaient plus en moi rien en quoi je pusse me fier ni me rattacher; abandonné même par cette fiévreuse énergie d'orgueil qui m'avait relevé et soutenu pendant quelques heures, et qui, maintenant, était retombée elle aussi; promenant un regard désolé sur les dévastations que si peu de jours avaient faites dans mon âme, naguère si fière et si glorieuse de tout ce qui florissait en elle-même, mon isolement m'était devenu affreux. J'avais besoin de consolations, et je ne trouvais plus rien au dedans de moi qui pût me consoler. Alors je me prenais à porter envie à ces gens que je trouvais si grossiers et que j'avais tant méprisés. Ces gens-là sont à l'abri de ce que je souffre, me disais-je, et ils me mépriseraient à leur tour s'ils le voyaient. Ils sont forts, ils sont heureux! Ils sont heureux parce que leur âme est bornée, ils sont forts parce qu'elle est grossière. Leur bonheur n'est que de l'ignorance, leur force qu'une assurance brutale. Ils n'ont jamais douté d'eux-mêmes parce qu'ils ont toujours trouvé cette force au niveau des besoins qu'ils ont. Ils ne pardonnent pas à la faiblesse parce que, réduits presque à un seul instinct animal, ils n'ont jamais soupçonné quelles pertes peuvent affliger l'âme, quelles ambitions peuvent la consumer, quels combats peuvent l'épuiser. Oh! la force! la force! Que je voudrais avoir leur force, dussé-je leur ressembler!

Mais la force ne me venait pas, et ne trouvant, lorsque je me repliais sur moi, que du vide, je me sentais poussé au dehors vers un être sympathique dans le sein duquel je pusse sans honte répandre mes ennuis et puiser quelque réconfort. C'était toujours l'image de Gothie qui se présentait à moi. Quand la voix de mes souffrances appelait des quatre coins du monde ce consolateur inconnu, toujours les échos profonds et lointains de mon cœur me répondaient sourdement, mais obstinément: Gothie! Une confiance indéfinissable m'attirait vers elle. Dans cette exquise délicatesse et dans cette harmonie de toutes choses qui se révélait en elle par les formes du corps, tout n'annonçait-il pas une nature d'élite? Sa beauté n'était-elle pas la splen-

deur extérieure de son âme? Ce que j'avais à lui dire, elle avait donc un sens pour le comprendre, une vertu pour en adoucir l'amertume, puisqu'elle avait un charme pour en provoquer l'expression. Elle ne me mépriserait pas, elle! J'avais besoin de la voir. Je sentais que sa vue me ferait du bien. Mon imagination allait se blottir au fond de la petite tonnelle où j'étais si bien caché, et ma mémoire évoquait une à une les longues heures que j'y avais passées.

Pour cette journée, il n'y fallait pas penser. Ce fut le lendemain seulement que recommencèrent mes pèlerinages. Je ne songeais plus à parler à Gothie. Le repos de mes yeux sur cet ensemble de perfections qu'enfermaient les belles lignes de son corps me suffisait. Pourquoi n'essayais-je pas de lui parler? Je ne sais, car je me sentais à l'aise auprès d'elle, et, dans mon cœur au moins, je me trouvais avec elle sur le pied d'une intimité familière. Je jouissais de cet état, et peut-être craignais-je de le troubler en ressuscitant des prétentions qui avaient si mal tourné; mais, comme tous les autres, ce bonheur dura peu.

J'avais déjà remarqué auprès de Gothie un grand bellâtre à larges favoris, espèce de géant à l'air niais qui la persécutait de ses assiduités; c'était le monsieur au char-à-bancs. Cette figure commune et prétentieuse, qui annonçait un homme de plus de trente ans, m'importunait; mais je me reprochais ces mouvements d'impatience comme symptômes d'un retour de mon ancienne maladie. Il me semblait aussi que Gothie, en subissant ses amabilités, faisait de nécessité vertu. Cette conformité qu'elle avait avec moi me la rendait adorable. Un jour que j'étais arrivé un peu plus tôt que de coutume, je les vis se promener ensemble et seuls dans une partie réservée du clos qui formait le jardin potager. Leur conférence fut longue, et mon trouble, qui avait été d'abord ford léger, s'accroissait dans la mesure de la durée de leur entretien. Je remarquais de plus que Gothie paraissait être en assez bon accord avec son interlocuteur. Enfin ils se rapprochèrent de la porte en treillage qui fermait le jardin, et au moment de la franchir, l'odieux personnage prit sur chacune des joues de Gothie un baiser qu'elle ne lui disputa point.

Les nuages qui, depuis mon entrée, s'amoncelaient dans mon

humeur s'épaississaient peu à peu et tournaient tout à fait au noir. A cette vue, l'orage éclata; c'était un coup de foudre, et la lueur sinistre qu'il jeta sur le fond de mon cœur me découvrit le comble de mes maux. Jaloux! j'étais jaloux, c'est-à-dire amoureux. Il n'y avait plus à s'y tromper; ce penchant obscur qui m'attirait vers Gothie, ce n'était pas une passion désintéressée des yeux et du goût aimantés par de belles formes et de belles couleurs; ce n'était même pas ce besoin de réconciliation, de repos et de point d'appui, qui succédait à une période où mon âme, harcelée de visions farouches, n'avait trouvé pour s'y soustraire que les cimes arides de l'orgueil et avait perdu terre; c'était cette passion despotique, indomptable, que j'avais cessé de me croire appelé à ressentir pour les filles des hommes. J'aimais! et j'emportai cette conviction comme un trait empoisonné dans mon flanc.

Je comprenais combien un pareil amour était absurde, déraisonnable, impossible. Aussi mon premier mouvement, après cette découverte, fut de quitter Bellac, où je n'avais plus rien à faire, et de partir sans attendre au-delà du lendemain. Je commençai mes préparatifs en conséquence. J'avais déjà à moitié rempli mes malles, lorsque, en remuant quelques objets que j'avais à y placer, je fis voler un petit fragment d'étoffe rouge, jaune et verte, qui s'échappa légèrement et vint, en décrivant une ligne brisée à chaque instant par la résistance de l'air, tomber à mes pieds. Mes yeux la suivirent et demeurèrent fixés au même endroit. Moi-même je me laissai tomber sur une chaise qui se trouvait là. Mes malles, mon voyage, tout cela s'effaça si bien de ma mémoire, que, vers minuit seulement, l'impression du froid nocturne m'ayant arraché à la contemplation où j'étais demeuré enfoncé pendant plusieurs heures, je me retrouvai sans habit, sans lumière, à la même place et dans la même attitude.

Il est d'usage aux noces de campagne, en Limousin, qu'après la cérémonie la ceinture de la mariée soit coupée en morceaux et distribuée aux assistants. La possession de cette amulette est, pour les jeunes garçons et les jeunes filles, le gage infaillible d'un mariage dans l'année. Gothie avait rapporté de la noce de Saint-Junien son fragment de ceinture, et, au moment de son arrivée, comme j'entrais dans la maison, elle le tirait de son

sein en plaisantant sur la précieuse vertu dont il était doué, et le coupait en deux pour le partager charitablement avec le grand monsieur à favoris qui se trouvait là. Elle ne crut pas pouvoir se dispenser de m'en offrir ma part, et je me prêtai à cet enfantillage en acceptant et en la remerciant du regard. Avec ce brin d'étoffe, que je retrouvais inopinément, me revinrent sous les yeux et Gothie, et sa maison, et ses rochers, et mes soirées passées à la contempler en cachette, et tout ce que j'avais éprouvé de joies et tout ce que j'avais souffert; souffrances dont le souvenir abondait en douceurs pour moi; maintenant que cet épisode de ma vie allait être clos et séparé du reste, maintenant que je n'allais plus le regarder qu'à revers, de dehors et de loin. Dans ce moment de séparation et de déchirement, je sentis (ce que je n'avais pas encore soupçonné) que j'étais lié par le siége même de mes affections à cette portion du passé que j'allais détacher de la chaîne de ma vie et laisser derrière moi comme un anneau rompu. Je ne me trouvai plus capable de cet effort.

Je n'espérais rien de ce malencontreux amour. Je ne le nourrissais d'aucune illusion, je le combattais même parfois; mais on m'eût arraché les entrailles plutôt que de m'y faire renoncer. Il ne fut plus question de départ. J'enchâssai le petit morceau de ceinture dans un médaillon que je portais toujours sur moi. Je pris possession du séjour de Bellac, comme si j'eusse été destiné à y passer l'éternité, et j'écartai toute idée qui eût pu me rappeler que j'étais là comme l'oiseau sur la branche. Je m'enfonçai tête baissée dans l'abîme de cuisantes voluptés qu'ouvrait sous mes pieds la lutte des entraînements de mon cœur et de mes devoirs envers mon père, qui me rappelait, envers le monde, envers moi-même, envers cette pauvre enfant dont le repos pouvait entrer dans l'enjeu de la terrible partie que j'engageais contre mon étoile. Bien résolu à me sacrifier toujours et à ne sacrifier que moi, et m'endormant sans scrupule sur cette résolution plus héroïque que sensée, je m'étourdis sur ce qui en pourrait advenir, et me refusai à prévoir si je pourrais m'en dégager ou si j'y demeurerais englouti. Ma raison avait beau se révolter : chaque soir je venais savourer le triste bonheur de contempler Gothie et de me dire que je me perdais pour acheter ce plaisir; chaque soir je m'en retournais

sombre et désolé. Dans ces moments, je me promettais de ne plus revenir. Hélas! hélas! que pouvaient ces vains projets contre le torrent d'aspirations brûlantes qui emporte un cœur de vingt ans?

AUGUSTE BUSSIÈRE.

(*La fin au volume suivant.*)

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

